L'HORTICULTEUR FRANÇAIS

DE MIL HUIT CENT CINQUANTE-UN

Paris. — Imprimerie de E. Donnaud, rue Cassette, 9.

L'HORTICULTEUR FRANÇAIS

DE MIL HUIT CENT CINQUANTE UN

JOURNAL

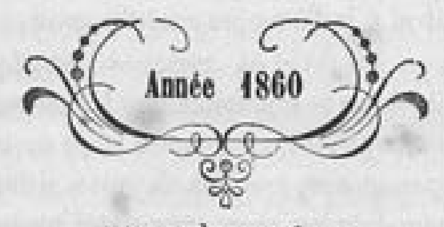
DES AMATEURS ET DES INTÉRÊTS HORTICOLES

RÉDIGÉ PAR

F. HÉRINCQ

ATTACHÉ AU MUSÉUM D'HISTOIRE NATURELLE DE PARIS

Collaborateur du *Manuel des Plantes*, des figures du *Bon Jardinier*,
ex-collaborateur de la *Revue horticole*, etc.



DEUXIÈME SÉRIE

TOME II.



PARIS

BUREAU DU JOURNAL

Rue Dupuytren, 9

(Près de l'École-de-Médecine)

M D CCC LX



A NOS ABONNÉS.

Nouvelle distribution de graines de l'Inde.

Déjà deux fois, dans le courant de l'année 1859, nous avons offert différentes graines à nos abonnés. Quelques personnes ont considéré ces distributions comme des primes dues à tous les souscripteurs indistinctemet; telle n'a pas été cependant notre intention. En mettant des graines à la disposition de nos abonnés, ce n'est nullement comme prime. Nous ne voulons prendre aucun engagement à cet égard, parce que nous ne sommes pas assurés de pouvoir le tenir chaque année. Nous offrons seulement, *à titre de don*, le partage de nos graines, quand ces graines sont suffisamment abondantes, et rien de plus; ce n'est donc pas un droit, comme le pensent quelques souscripteurs, qui, en nous adressant le montant de leur abonnement pour 1860, réclament en même temps leur *prime*.

Nous avons cru nécessaire de faire cette observation, afin qu'on ne se méprenne pas sur la valeur de la nouvelle collection de graines, que nous mettons aujourd'hui à la disposition des amateurs de plantes de serres. Je le répète, ce n'est pas une *prime*, c'est le partage d'une collection envoyée directement de l'Inde, et dont nous nous sommes rendus acquéreurs, qu'il nous est agréable d'offrir *à titre de don*, aux personnes que les plantes de ce pays peuvent intéresser ; nous ne réclamons seulement que les frais d'envoi, ou 60 cent. trois timbres-poste.

Voici la liste des espèces :

Butea frondosa, magnifique arbre de la famille des légumineuses papillonnacées.

Dolichos Catiang, — *Lablab*, — *Tranquebarius*, — *Tetraspermus*, — *Uniflorus*, — *Nova species.*

Acacia concinna, — *Arabica*, — *Farnesiana.*

Cordia, nova species.

Ficus Indica, — *Religiosa*, — *Racemosa.*

Solanum trilobatum — jacquini.
Poinciana pulcherrima.
Jatropha curcas.
Casuarina equisetifolia (de la Nouvelle-Hollande).
Cæsalpinia Sappan.
Thespesia populnea et variété.
Azedarachta Indica.
Bauhinia parviflora.
Agati (nouvelle espèce du Japon) légumineuse.
Flamboyant de Madagascar.

Ceux de nos abonnés qui, ayant payé leur abonnement pour 1860, nous en ferons la demande, en envoyant 60 cent., recevront ces graines *franco* par la poste.

F. Herincq.

LETTRE SUR L'HORTICULTURE DU MIDI.

LE MOIS DE MAI.

C'est, de tous les mois, celui où la campagne est la plus agréable en Provence, et l'époque où les jardins, les bois, les champs même, étalent une végétation des plus riches et des plus brillantes. Les insectes de toutes les espèces qui se tenaient cachés, blottis sous les mousses, sous les pierres, s'agitent et apparaissent de tous côtés. Les papillons butinent sur toutes les fleurs; l'araignée tend ses filets sur toutes les sommités des branches, des joncs, des herbes, elle fait une guerre incessante à tous les moucherons, à tous les cousins, il est bien rare qu'elle ne fasse pas toujours de nombreuses victimes; elle répare incessamment ses toiles, bien souvent déchirées par le moindre souffle de vent, ou par le poids de quelques gouttes de rosée; pleine d'ardeur, elle ne se laisse jamais aller au découragement, et elle poursuit sans relâche son œuvre. J'ai pu en étudier une en me cachant avec soin

sous un arbre; elle avait tendu ses piéges aériens au-dessus d'une pièce d'eau; dans un coin elle avait appendu quelques débris de feuilles mortes, de manière à ce que les mouches et les plus petits cousins, effrayés, arrêtés dans leur vol, venaient à coup sûr s'abattre au milieu de ses piéges. Aussitôt qu'au mouvement de ses filets elle s'apercevait de sa capture, elle sortait, tuait ces pauvres insectes, les cachait pour ne pas effrayer leurs pareils, et courait soigneusement se remettre à son poste; ce manége durait ainsi une partie de la journée. C'est chose vraiment admirable de contempler toutes les actions de ces petites créatures, que l'auteur suprême de toutes choses pousse à les accomplir avec tant d'ordre, avec tant d'intelligence, à la même époque, de la même manière, et dans les mêmes conditions. C'est bien le cas de dire : le doigt de Dieu est là comme partout.

Arboriculture. — Les arbres de haute futaie sont couverts de tout leur feuillage; les platanes, tilleuls, ormeaux, mûriers reprennent leur verdure petit à petit. On taille encore les orangers, les citronniers, chinois, Cédrats ; les oliviers sont également taillés. Vers la fin du mois, les abricots alexandrins commencent à montrer quelques fruits; quelques cerises précoces dans les espèces les plus communes rougissent déjà sous leurs feuilles.

Culture maraîchère. — On met les patates toutes feuillées et enracinées sur des ados; les tubercules disposés à la distance de 33 centim. les uns des autres, à la profondeur de 8 à 12 centim. dans une terre légère et bien fumée. On leur fournit largement de l'eau au fur et à mesure de leur développement.

Les espèces cultivées depuis plus de trente ans dans nos jardins sont les blanches, les rouges, les jaunes et les roses. Ces dernières sont, à mon avis, les meilleures. M. Robert, ancien directeur du Jardin botanique de Toulon, obtint des graines de patates qui produisirent des fruits de 8 à 9 livres. Les feuilles

sont excellentes pour la nourriture des chèvres et des lapins.

On plante les melons et courges, tous venus sur couches, dans des pots en pleine terre. On doit entourer les plants d'un rond de suif, pour faire fuir les limaçons et limaces, qui en sont très friands.

Il faut donner la préférence aux cantaloups. Il est très-essentiel de mettre les uns et les autres à des distances assez grandes, si on ne veut pas s'exposer à les voir dégénérer. Un ancien jardinier maraicher a observé que les abeilles, en voltigeant d'une fleur à l'autre, étaient la cause de leur changement d'espèces, parce qu'elles emportaient du pollen des blancs sur les jaunes.

Tous les légumes de la saison abondent dans les jardins potagers.

Plantes d'ornement. — L'on greffe les rosiers de pleine terre à l'œil nu, églantiers et Bengale. Les greffes herbacées de *Nerium* réussissent très-bien : c'est sur les simples et les doubles qu'on doit les faire. On prend une tige herbacée, on la taille à sifflet, on pratique une incision sur le sujet à greffer perpendiculaire, on entoure aussitôt cette sommité incisée d'une laine en guise de ficelle, et l'on recouvre la partie coupée de cire jaune. L'arbuste est mis à l'ombre, la greffe recouverte d'un cornet de papier; au bout de dix à douze jours, dès qu'on aperçoit, à l'aspect vert de la tige, qu'il y a union entre les deux sujets, on reporte le vase au soleil. La plupart de ces plantes fleurissent souvent la même année : il y en a même qui peuvent recevoir cinq à six espèces diverses. Les *Nerium* sont très-rustiques : ils ne craignent qu'une espèce de kermès qui s'attache à leur bois et à leurs feuilles, et dont on les débarrasse avec une forte décoction de savon. Dépotage des *Nerium* en vases.

Repiquage des passe-roses (roses-trémières), pervenches du Cap. Les chrysanthèmes sont dépotés et replacés en pleine terre.

Les dahlias, conservés en magasin au sec, sont plantés en pleine terre; les plus jeunes, les nouveaux plus délicats, sont d'abord mis en vases; lorsqu'ils sont bien repris, vers le soir, ont les confie à la pleine terre.

Les roses de toutes les espèces, les lilas variés brillent de toutes parts; c'est l'époque où l'on commence à avoir le plus de fleurs.

On bine les parterres et l'on repique les plantes d'été, toutes en mottes bien faites et bien fortes.

Les camellias prennent place à l'air, au nord, sous des arbres, pour les soustraire à l'ardeur du soleil. Je me trouve très-bien, depuis plus de quatre ou cinq ans, de laisser passer l'année à ces arbustes dans de grandes caisses remplies de vieux tan qui n'a plus de force ; il faut les rempoter, aussitôt qu'ils ont fleuri, avec un compost de terre de bruyère et de châtaignier. C'es une erreur d'établir pour les plantes des arrosages réguliers ; il convient en cela de se conformer aux besoins des plantes et de donner plus d'eau aux herbacées qu'aux ligneuses.

Serres. — Les rosiers de la Chine (*hibiscus rosa sinensis*), que l'on avait sevrés d'arrosage, doivent être dépotés.

Les *Pelargonium* variés font l'ornement des serres et présentent un aspect ravissant ; il faut seulement ombrer les vitraux, soit avec des toiles légères, soit en mettant du blanc d'Espagne sur les vitres, pour éviter l'effet des rayons solaires qui brûleraient les plantes et hâteraient leur floraison.

Dans les serres chaudes, rien de plus bizarre que le genre des *Orchidées*. Imaginez une plante qui vit dans l'air, placée dans un panier en fil de fer à jour, sur de la mousse placée au fond, avec très-peu de terre de bruyère ou de tourbe, ou sur une branche morte enlacée avec ses racines aériennes. Plante merveilleuse de grâce, de fraîcheur, au feuillage légèrement satiné. Toutes ces *orchis* sont dignes, en général, de nos plus

célèbres horticulteurs de Paris, de Belgique, de Hollande et d'Angleterre : MM. Wan-Houtte, à Gand; F. Pescatore, à Versailles; Morel, à Saint-Mandé, président de la Société impériale d'Horticulture. Mieux que personne, M. Morel a écrit savamment sur ces gracieuses plantes et les a cultivées avec le plus grand succès.

James Batement, en Angleterre, dit qu'il y a peu d'années on ne connaissait que quelques orchidées; il cite Rumphius et Hernandez, qui, les premiers, l'un dans l'ancien monde, l'autre dans le nouveau, ont su apprécier ces plantes. Rumphius, dans son *Herbarium amboinense,* au chapitre sur les *Angræcum,* dénomination qu'il donna à la famille des orchidées, commence l'instruction des lecteurs : « Maintenant, dit-il, nous arrivons » à la description d'une noble famille de plantes, qui est remar- » quable en ce qu'elle a choisi pour lieu d'habitation les arbres, » qu'elle dédaigne le sol et vit comme les grands de la terre » qui aiment à bâtir leurs châteaux sur des éminences. »

L'ouvrage de Rumphius est très-rare et cher; il l'a publié à Amsterdam en 1750, in-folio, avec 694 planches.

Ch. Plumier, moine franciscain, né à Marseille le 29 avril 1656, mort à l'île de Gadès, à l'entrée du port, en 1705, s'est aussi occupé de cette famille. Le célèbre Linnée, qui n'en connaissait qu'une centaine, serait étonné s'il voyait combien les espèces se sont multipliées aujourd'hui. Plumier nous cite des particularités si curieuses sur ces plantes que je n'hésite pas à les indiquer. A Demerara, on prépare le poison (Wourali) avec le suc d'un catasetum; à Amboine, le véritable élixir d'amour avec les petits grains farineux du grand *arophyllum speciosum.* Au Mexique, où le langage des fleurs est tant en usage, presque tout l'alphabet peut être expliqué par des orchis. Aucun enfant n'est baptisé, il n'y a pas de mariage, pas de funérailles sans que les orchidées n'y jouent un rôle : *Flor de los sanctos, Flor de corpus, Flor de los muertos, de maio nome olvides.*

Les bananiers sont admirables de végétation au mois de mai, ainsi que les cocotiers, les palmiers.

Les amaryllis rares sont pleins de vigueur. Les fougères variées étalent leurs feuillages pleins de grâce et d'élégance, car le feuillage est presque tout dans ce genre, maintenant si nombreux, si varié. Camille AGUILLON.

EXPOSITION D'HORTICULTURE DE PARIS.

Nous nageons, en ce moment, au milieu d'un déluge de concours régionaux, accompagnés d'expositions horticoles. Presque tous les chefs-lieux des départements ont eu, ont ou auront leurs concours. Nous ferons grâce, à nos abonnés, des comptes-rendus de toutes ces fêtes, qui n'ont d'attraits — quand elles en ont — que pour les habitants des localités. Je ferais même grâce de celui de l'exposition de Paris, s'il n'était pas convenu que Paris c'est la France, et que tout le monde est avide de savoir ce qui se passe dans ce beau pays, menacé, cependant, d'une éclipse perpétuelle de soleil. On pourrait croire, en effet, que le vieux Phœbus a pactisé avec la lune rousse, tant il met d'acharnement à se cacher : bientôt sa face rubiconde n'existera plus que dans nos souvenirs, et dans les riches archives des Observatoires de Paris et autres lieux.

Il n'y aurait donc pas lieu de s'étonner du peu de végétaux qui figuraient lors de l'ouverture de l'exposition parisienne; mais le soleil est parfaitement innocent, et ce n'est pas lui qu'il faut mettre en cause. On ne voyait, les premiers jours, que quelques rares fleurs, de plus rares légumes et de très-remarquables raisins conservés de M. Rose Charmeux; beaucoup d'arbustes à feuilles persistantes, et *effroyablement* d'objets qui concernent — mais de très-loin — l'art de cultiver les plantes : nos lecteurs peuvent juger, par les chiffres suivants, de l'importance horticole de cette exposition de produits des jardins.

Le Catalogue officiel constate la présence de :

41 lots de plantes et fleurs;

19 — de légumes et fruits conservés; et

181 — d'objets industriels, tels que : Appareils pour la gymnastique ; Pots à tabac émaillés et autres ; Boules panoramas; articles de fantaisie en bois des îles ; meubles en bois de Thuya ; Lustre en bronze; sucs de Légumes ; Pâte alimentaire de Pomme de terre ; Conserves alimentaires ; fruits confits ; la fameuse liqueur arabe Oued-Allah ; décrottoirs en cuir et laine ; bouteilles vides ; choppes et canettes à bière également vides ; etc., etc., etc.

Nous le disons avec notre franchise, parfois un peu trop brutale, mais le cœur profondément attristé ; les expositions d'horticulture de Paris sont en pleine décadence, et, si les hommes honorables et dévoués, qui sont à la tête de la Société impériale et centrale de France, ne se hâtent pas de mettre un frein à cet envahissement des objets industriels, c'en est fait de nos expositions; nous n'aurons plus que des bazars ornés d'un magnifique gazon et d'un superbe jet d'eau. L'administration de la Société impériale et centrale s'occupe un peu trop, je crois, des intérêts de sa caisse et néglige par trop ceux de l'horticulture française en général, et des horticulteurs parisiens en particulier. En agissant comme elle fait, elle manque à son devoir ; elle méconnaît le but de l'institution de la Société. Il ne doit pas s'agir ici de faire dix ou vingt mille francs de recettes avec les entrées; il s'agit d'attirer les amateurs vrais, en réunissant dans un même lieu les introductions nouvelles, les perfectionnements des anciens types de fleurs, des anciennes races de fruits et de légumes, des instruments vraiment utiles à l'horticulture, afin qu'ils puissent s'initier au progrès de l'art, et faire choix des nouveaux types de plantes qu'ils affectionnent, et qu'ils ne savent, le plus souvent, où trouver. Le commerce en profiterait,

et une partie du but, qu'on se propose par les expositions, se trouverait ainsi atteint.

Avec le malheureux système dans lequel est engagée la Société impériale, les amateurs, ne trouvant rien d'intéressant dans ces sortes d'expositions, se dispensent de les visiter. Les horticulteurs, qui exposent encore, n'y apportent plus de plantes précieuses, parce que ce sont des plantes perdues pour eux, et que leur mérite est parfaitement inconnu ou indifférent aux visiteurs. En effet, les visiteurs des expositions actuelles encombrent les devantures de boutique des industriels ; ils ne s'arrêtent devant les massifs de Pelargonium et d'Azalées de l'Inde — qui attirent par l'éclat de leurs fleurs — que pour dire : Quels beaux *Général Yomme!* Sacrifiez donc des plantes de prix pour de pareils gens, qui dissertent ensuite, pendant une heure, pour savoir si ce général est un des vainqueurs de Malakoff ou de Solferino ! J'ai entendu, une caustique moustache, soutenir qu'il appartenait à la Grèce ancienne, parce que le nom s'écrivait avec l'Y !

Je comprends l'engagement qu'ont pris entre eux un certain nombre d'horticulteurs de ne pas exposer ; et, quoiqu'on en dise, je les approuve.

En faisant ces observations, je crois remplir un devoir ; je les fais, comme on voit, avec calme et modération ; on ne se plaindra pas de mes satires. J'ai chassé le naturel, et, jusqu'à présent, il n'est pas revenu par train express. Je continue donc, même genre.

Ma tâche sera facile, attendu que les objets, dont j'ai à parler, brillaient surtout par leur absence. Cependant, malgré la rareté des collections importantes, il y a eu des plantes vraiment dignes d'intérêt. Tels sont, les intéressants *Caladium* à feuilles panachées, de M. Chantin ; ils étaient accompagnés d'une gravure coloriée, dont on admirait la sincérité d'exécution. Cette gravure était une de celles qui paraîtront dans notre prochain

numéro. Ceux de nos abonnés qui ont visité cette exposition, ont pu se convaincre de l'exactitude de nos dessins.

Avec ses Caladium, M. Chantin avait une riche collection de plantes de serres variées, et de superbes palmiers.

M. Rougier-Chauvière a exposé des plantes de serres et Orchidées, du milieu desquelles s'élevait un gigantesque et resplendissant *Cyanophyllum magnificum*, haut. de 1m,50 environ, et qui a été couronné d'une médaille de vermeil. A mon avis, une médaille d'or n'eut pas été de trop. A son côté, était un *Ataccia*, aux fleurs pour le moins aussi bizarres que celles des Orchidées.

J'ai vu à cette exposition la plupart des nouveautés introduites par M. Linden, et dont il est question dans ce numéro, page 15 : les descriptions qui en sont données n'ont rien d'exagéré.

Les Azalées étaient représentées par trois lots seulement ; ceux de MM. Michel, Thibaut-Kételeer et Marest ; ce dernier, qui commence à s'occuper de ces plantes, a déjà acquis dans cette culture une bonne somme de talent.

On admirait beaucoup les charmantes Verveines de M. Alph. Dufoy, et en première ligne les variétés : *Norfolk, Volcan*, Montebello, Madame Hubert, Madame Jourdier, Roi des Verveines, Céphale, Valentine, Magnificus, Beauté des Amandiers, Madame Rosillot, Madame Furtado, Reine Blanche, Alphonse Dufoy, Comte de Chambord, Mademoiselle Louise Mouset.

J'ai revu avec plaisir les admirables Calcéolaires de M. Tabar, de Sarcelles ; cet habile horticulteur possède aussi une belle collection de Petunia, dans laquelle on voyait Monsieur Tabor, variété à fleurs doubles ; Turenne et Grand-Sultan, à fleusr simples.

Les *Pelargonium zonale* de M. Jarlot sont toujours de belles et bonnes variétés de choix.

Il en faut dire autant des Pelargonium à grandes fleurs et fantaisies de MM. Thibaut et Keteleer : ces consciencieux horticulteurs possèdent la collection la plus sévèrement épurée.

Les Roses étaient belles, mais peu nombreuses : M. Fontaine avait un beau lot à tiges ; celui de M. Jamain (Hyp.) se composait uniquement des variétés nouvelles de l'automne dernier, et provenant de greffes forcées.

Un groupe de Canna de M. Lierval, indiquait que ce modeste horticulteur possède la plus riche collection de ce genre. Vers la fin de l'exposition, ont apparu ses incroyables Pelargonium, de près de deux mètres de diamètre, si ce n'est plus. L'ampleur de ces plantes ne lui permettant plus de les conserver, M. Lierval s'est décidé à les vendre. — Avis aux amateurs — (1) Il a voulu montrer ce qu'on pouvait faire avec cet arbrisseau, et prouver qu'on travaillait les plantes en France aussi bien qu'en Angleterre ; il a réussi et se trouve satisfait.

Malgré la saison des Pensées, un seul lot figurait à cette exposition, c'est celui de M. Adolphe Falaise, à Boulogne sur Seine. Belles plantes et bons types.

De belles Tulipes, *Le mariage de ma fille*, se prélassaient au milieu d'un petit lot de plantes à fleurs variées de M. Chapron.

D'autres se montraient aussi dans la collection de M. Thibaut-Prudent.

Une collection qui a disparu trop tôt, est celle de la maison Vilmorin ; elle se composait de toutes ces charmantes petites plantes annuelles de parterre qui font toujours l'admiration des connaisseurs.

En arbustes, il y avait l'intéressant lot de *Spirea* de M. Billard, dit Lagraine, et ceux de Mme Vimon, Jamin et Durand, Descine, etc.

Vers la fin de l'exposition, MM. Verdier père, Eugène Verdier, Dupuy-Jamain et Guérin Modeste ont apporté des fleurs de leurs riches et splendides collections de Pivoines en arbres et des Iris.

Les Légumes n'étaient pas très-nombreux. M. Lasnier, jar-

(1) On peut s'adresser au bureau du Journal pour les renseignements et les prix.

dinier chez Mme Aubertot de Coulanges, avait un lot de *Dioscorea batatas*; MM. Langlois, Narcisse, Chauvet, Ch. Alibert, Joulin sont les seuls exposants de légumes variés.

Les Raisins conservés de M. Rose Charmeux étaient encore d'une fraîcheur très appétissante, et, sans y avoir goûté, je les préférerais aux raisins nouveaux. — M. Couturier et Joret avaient de charmantes corbeilles de fruits, de primeurs qui ont été fort admirés et qu'on aurait volontiers goûtés. Je les ai admirés comme tout le monde, mais je n'aurais pas accordé les médailles que le jury leur a décernées. MM. Couturier et Joret sont des marchands qui ne produisent pas; ils achètent aux producteurs, et c'est avec les fruits achetés qu'ils font concurrence à ceux-là mêmes qui les ont produits. C'est monstrueux d'anomalie !

Enfin, comme il faut parler de tout un peu, je mentionnerai les délicieux bouquets à la main de M. Burel, qui a abandonné la culture pour se livrer seulement à la vente des plantes fleuries et des fleurs coupées, ainsi que ceux de M. Bertrand.

Quant aux instruments, outils etc., M. Groulon, coutelier, quai saint-Michel, occupe toujours une des premières places dans la fabrication de serpettes, greffoirs, sécateurs, etc.

A la prochaine ouverture, 17 juin, nous aurons peut-être davantage à voir et à signaler. Espérons ! F. Hérincq,

---

LES CATTLEYA.

CATTLEYA LABIATA, *Lindl.* (PL. I).

De tous les *Cattleya*, le *labiata* est sans contredit le beau. C'est une herbe épiphyte, dont le pseudo-bulbe sillonné, porte une feuille coriace allongée obtuse et des fleurs terminales très-grandes d'un beau rose vif, d'une remarquable élégance et sortant d'une spathe renflée. Les pétales, au nombre de trois, sont égaux entre eux, oblongs, un peu charnus, étalés ; des trois pé-



...gnet pinx. Debray sc.

Cattleya labiata.

N. Rémond imp. r. Vieille-Estrapade, 5, Paris

tales, les deux supérieurs sont très-amples, membraneux, largement elliptiques, un peu ondulés sur les bords, munis d'un court onglet jaunâtre; le troisième est le labelle, dont la partie inférieure est enroulée en cornet, de couleur rose avec une légère teinte à sa base; la supérieure est très-large, étalée, obovale, indivise, fortement ondulée et crispée en crête, blanche sur les bords, d'un rouge pourpre nuancé violacé sur la partie étalée, jaune paille clair dans l'intérieur du cornet, d'où part un réseau de couleur rouge qui vient se confondre avec le coloris du limbe.

Cette fleur est d'une richesse extrême, comme ton, comme forme et comme ampleur.

Notre dessin a été fait d'après un individu qui a fleuri cette année chez MM. Thibaut et Kételeer, horticulteur, rue Charonne, 146, à Paris, et qui diffère essentiellement de la plante figurée dans le *Botanical register*, planche 1859. Il se rapproche davantage de la figure du *Botanical magazine*, planche 3398, mais il présente néanmoins assez de différence pour faire croire à une espèce distincte. Si la culture ne nous avait pas enseigné que cette plante est susceptible de grandes variations, nous aurions pu considérer l'individu, qui fait l'objet de cette note, comme une espèce nouvelle prenant place entre le *Labiata* et le *Mossiæ*, cette dernière n'étant peut-être aussi, qu'une forme de la première; c'est là une question très-délicate que nous n'essayerons pas de trancher; nous nous bornons à signaler les affinités.

Les espèces les plus remarquables du genre *Cattleya*, avec le *Labiata*, sont les suivantes :

C. Trianæ (Linden), supérieur à toutes les autres par l'ampleur et la délicatesse de coloris des fleurs. C'est une espèce nouvelle, introduite par M. Triana, et qui a montré ses fleurs, pour la première fois en Europe, cette année, chez MM. Thibaut et Kételeer; elles sont d'un blanc rosé admirable.

C. lobata (Lindley), fleurs réunies par 5 à 7, blanc de neige avec labelle rayé de rouge inférieurement, rouge violet au limbe, blanc rosé sur les bords.

C. maxima (Lindley), fleurs très-grandes réunies par 3 à 5 sur les hampes, rouge carmin, à labelle moins foncé, veiné de rouge pourpre vif.

C. superba (Lindley), fleurs odorantes, par 4 à 5 sur les hampes, rouge carmin, à labelle pourpre, jaune strié de rouge au centre.

C. guttata (Lindley), fleurs disposées par 5 à 9 en panicules, d'un jaune verdâtre, finement picotées de rouge, avec labelle pourpre. — Variété *Leopoldi*, coloris des fleurs plus vif.

C. elegans (Morren), fleurs violet foncé, à labelle pourpre violet plus insense.

C. amethystina (Hort.), variété de l'*Intermedia* à fleurs lilacé clair, à labelle pourpre violet foncé.

C. bicolor (Lindl.), fleurs odorantes, vert brunâtre, à labelle pourpre vif.

C. crispa (Lindl.), fleurs blanches à labelle pourpre au centre du limbe. — Variété *purpurea*, à fleurs pourpres.

C. Loddigesii (Lindl.), fleurs grandes lilas, à labelle moins foncé.

C. Ludmanniana (Reich.), fleurs très-grandes, rouge pourpre.

C. Skinneri (Lindl.), fleurs rose ou lilas pourpré, à labelle jaune clair dans l'intérieur du cornet, rose pourpre au bord (Voir la figure de l'*Hortic. franc.*, année 1855, pl. 12).

On peut encore mentionner les *C. Citrina, granulosa, acklandiæ, bulbosa, Pinelii, harrissoniana, Wagneri*, qu'on rencontre dans les collections choisies.

Culture. Tous les *Cattleya* appartiennent à l'Amérique méridionale, particulièrement au Brésil ; il leur faut la serre chaude humide, avec la température moyenne de 20 degrés centigrades. On peut les cultiver en pots, en corbeilles ou dans des

vases faits en liége, pour être suspendus. Le sol qui leur convient est un mélange de terre de bruyère simplement concassée, de sphagnum, et de petits morceaux de terre cuite soit brique, tuile ou tessons de pot. Pendant la végétation, il convient de leur donner de bons bassinages ; abstinence presque complète pendant la période de repos. F. Herincq.

PLANTES NOUVELLEMEMENT INTRODUITES EN EUROPE.

M. Linden vient encore d'enrichir nos serres de précieuses nouveautées, introduites directement de leur pays natal. On pourra se les procurer par l'entremise des horticulteurs français, les principaux étant en relation directe avec l'introducteur, et par l'administration du journal.

Begonia hypargyræa. Forme, port et grandeur du *B. Victoria*, qu'il surpasse toutefois en beauté. La face supérieure de la feuille est recouverte de larges plaques de vif-argent ; les intervalles sont saupoudrés d'argent sur fond vert obscur. La face inférieure de la feuille est d'un pourpre vineux. Plante très-recommandable et de premier ordre, originaire d'Assam. 10 fr.

Begonia margaritacea. Espèce très-distincte, de la même provenance que la précédente. Elle rappelle, mais en très-beau, le *B. picta*. La feuille est d'un beau vert d'émeraude sur lequel se trouvent jetées, à profusion, des perles de toute grandeur et de la plus belle eau, dont les tons nacrés se détachent admirablement sur le vert frais du limbe. 10 fr.

Begonia nivosa. Encore un échantillon de l'inépuisable mine de Begonia d'Assam. Par son aspect, cette espèce semble appartenir à la région des frimas éternels, les feuilles paraissant, comme l'indique le nom, recouvertes de neige. 10 fr.

Begonia duchesse de Brabant. Sa beauté est hors ligne : centre de la feuille occupé par une étoile d'un vert noirâtre, encadrée dans une large bande d'argent vif ; cette bande est suivie d'une zone d'égale largeur, d'un beau vert d'émeraude parsemé de paillettes d'argent ; le bord enfin est marginé d'un

cercle d'un vert noirâtre très-intense. Cette réunion de couleurs tranchées est des plus heureuses. M. Linden proclame cette espèce supérieure au *B. rex*. 10 fr.

BEGONIA FUNCKI. Jolie hybride des *B. amabilis* et *Griffithii*, portant, sur des feuilles plus grandes, le disque pointillé d'argent du premier et la robe veloutée du second. C'est en somme une charmante variété, qui mérite une place distinguée parmi les plantes à la mode. 10 fr.

CAMPYLOBOTRYS REGALIS. Cette plante merveilleuse est considérée comme une des meilleures introductions. Elle acquiert de 30 à 40 centimètres de hauteur; les feuilles, de 20 centimètres de longueur sur 12 centimètres de largeur, sont ovales, arrondies, acuminées, atténuées à la base; leur surface, d'un vert satiné à reflets métalliques, est régulièrement parcourue par des nervures argentées.

C'est une plante hors ligne, qui demande beaucoup d'humidité, une place ombragée, quoique rapprochée du vitrage, et une température de 12 à 15 degrés Réaumur. 25 fr.

CAMPYLOBOTRYS SMARAGDINA. Ce *Campylobotrys* a le facies du *G. argyroneura* et est orignaire de la même contrée. Il se distingue de ce dernier, par des feuilles d'un vert d'émeraude uniforme, 15 fr.

COLUMNEA ERYTHROPHÆA. La plante en question est particulièrement remarquable par son calice très-ample et entièrement étalé, d'un vert jaunâtre, au centre duquel brille une zone étoilée rose. Elle fleurit sans interruption depuis le mois de novembre jusqu'à ce moment. 10 fr.

CYANOPHYLLUM? ASSAMICUM. Belle et noble plante à feuilles semblables à celles du *C. magnificum*, dont elles ne diffèrent que par le coloris, qui est d'un vert frais et satiné à la face supérieure et vert grisâtre à l'envers. Cette espèce provient du royaume d'Assam. 10 fr.

GESNERIA CINNABARINA IGNEA. Quelques exemplaires de cette splendide variété se sont trouvés parmi les bulbilles de *G. cinnabarina*, reçus de Chiapas en 1855. Les plantes qui en sont provenues se distinguent de cette dernière espèce par le velours cramoisi qui recouvre la tige, les feuilles et les pédoncules. 10 fr.

Isotypus rosiflorus. Belle Synanthérée rapellant, par le port et les feuilles, le *Cataleuca rubicunda*. Les fleurs, assez grandes, sont d'un rose vif. Originaire des régions chaudes de la Nouvelle-Grenade, et introduite par M. Triana. 2 fr.

Lasiandra fontanesiana. Un port élégant, un beau feuillage, de grandes fleurs du plus beau violet, disposées par 5-7 sur un épi terminal, font de cette *Mélastomée* du Brésil austral une des plus remarquables qui aient été introduites dans nos cultures. Elle supporte parfaitement la serre froide et se développe en pleine terre. 10 fr.

Locheria œnochroa. Cet *Achimenes* a les fleurs couleur lie de vin. La gorge est jaune pointillé de pourpre. Si cette espèce est inférieure au *Locheria magnifica* pour l'éclat des fleurs, elle compense largement cette infériorité par l'abondance et la facilité de sa floraison. Elle est originaire, de même que l'espèce suivante, de l'État mexicain de Chiapas. 10 fr.

Locheria pardina. Cette espèce diffère entièrement de la précédente, et par la couleur et par la forme des fleurs. Celles-ci sont d'un jaune d'or élégamment pointillé et réticulé de carmin à la gorge et sur les lobes de la corolle, dont les deux latéraux sont renversés. La tige, les feuilles, les pédoncules et le calice sont couverts de poils hispides et blanchâtres. 10 fr.

Maranta (*Calathea*) Argyræa. Elle a des feuilles longuement pétiolées, ovales, oblongues acuminées, d'un vert luisant, rayées de nombreuses bandes argentées. Le dessous des feuilles est d'un pourpre vineux. Ce *Maranta* a été découvert dans la province de Bahia, au Brésil, par M. Porte. 25 fr.

Monochætum Nitidum). Charmant petit arbuste à feuilles ovales glabres et à jolies fleurs roses. C'est un habitant des régions froides de la Cordillière Colombienne, qui demande à être cultivé dans la serre froide. 10 fr.

Monochætum tenellum. Gracieux buisson de 1 à 1/2 pied de hauteur, à petites feuilles lancéolées, très-florifère, à corolles d'un carmin tendre. Cette jolie espèce provient des hautes montagnes de l'État de *los Altos*, dans le Guatimala. 10 fr.

Ces deux espèces prospèrent parfaitement en pleine terre et demandent à être rentrées en serre froide avant les premières gelées.

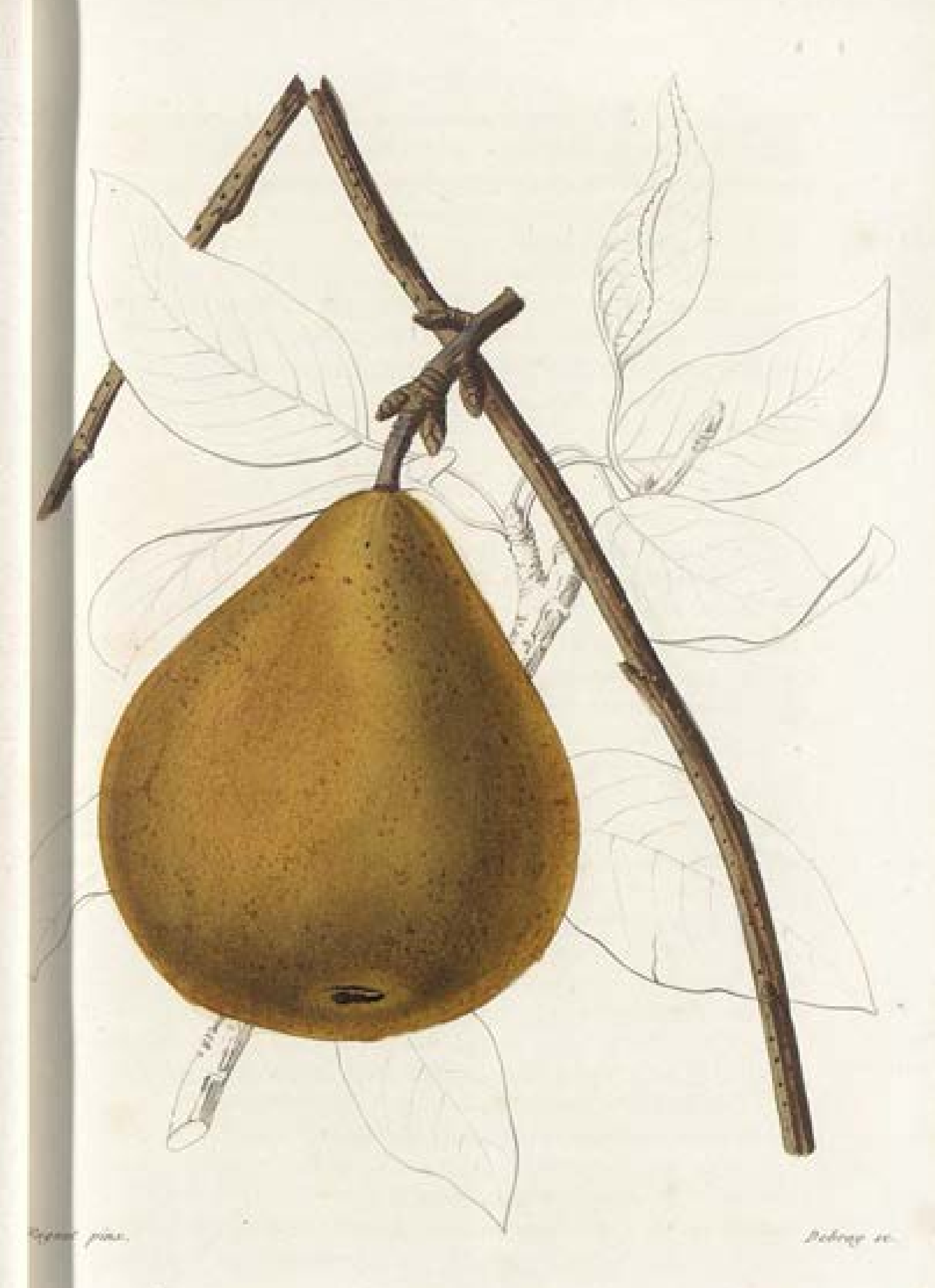
Poggendorffia rosea. Nouveau genre de *Passiflorée* grimpante, découvert par M. Triana dans l'intérieur de la Nouvelle-Grenade. Les fleurs sont grandes, d'un beau rose; les feuilles sont trilobées, stipulées, pubescentes en dessus et d'un velouté grisâtre en dessous. 15 fr.

Salvia cacaliæfolia. Plante sous-frutescente, de 70 centim. à 1 mètre de hauteur, très-rameuse, à feuilles deltoïdes, hastées-cordées à la base. Fleurs de 25 à 30 millim. de longueur, velue, d'un bleu d'azur. Originaire des forêts de pins de la province de Chiapas. 10 fr.

Triolena scorpioides. Petite Mélastomée subacaule à feuilles oblongues ovales acuminées, d'un vert rougeâtre à reflets métalliques en dessus. Fleurs roses disposées en épis scorpioïdes Cette jolie plante, voisine des *Sonerila*, a été découverte dans les localités humides et sombres, au milieu des forêts qui couvrent le versant septentrional de la Cordillère de Chiapas. 10 fr.

Pteris tricolor. Les frondes adultes du *Pteris tricolor* atteignent jusqu'à 70 centim. de longueur; elles sont d'un vert métallique luisant en dessus; les nervures, y compris le rhachis, sont d'un carmin pourpré, recouvertes de poils de la même couleur; ces nervures et rhachis sont bordés, sur toute la longueur de la fronde et des pinnules, de deux bandes argentées nettement arrêtées et très-saillantes. Les jeunes frondes sont, jusqu'à leur dernier développement, d'un rose très-vif avec les bandes d'un rose pâle. Avant d'arriver à l'état adulte, ces frondes passent au brun rougeâtre, puis au vert olive, de sorte qu'une plante présente, pendant son développement, un certain nombre de frondes toutes différentes entre elles de couleur. Ce trois fois splendide *Pteris*, dont l'apparition fera époque dans le monde horticole, provient du pays des merveilles, de cette Indo-Chine si peu connue, mais qui commence à se révéler à nous par des joyaux dignes d'aiguillonner le zèle des explorateurs. Le prix de cette admirable fougère n'est malheureusement pas à la portée de toutes les bourses. 50 fr. !

Cibotium princeps. Nous accordons une rubrique spéciale à cette magnifique Fougère arborescente, remarquable par sa superbe



Regnier pinx. Debray sc.

Poire Épine-orange (Hivernon)

H. Rémond imp. r. Vieille-Estrapade 15. Paris.

fourrure fauve qui recouvre le tronc et les pétioles, et surtout par le gigantesque développement de ses frondes d'un vert frais et tendre en dessus et glauques en dessous.

Ces descriptions sont naturellement très-flatteuses; nous ne saurions donc les garantir parfaitement exactes. Nous devons cependant dire que c'est de la même source que nous tenons aujourd'hui les *Cyanophyllum magnificum*, *Gesneria cinnabarina*, ce fameux *Begonia rex*, et une foule d'autres plantes. Les amateurs peuvent donc avoir confiance.

TH. LARCHÉ.

POIRE EPINE-ORANGE. (PL. II).

La Poire que nous figurons dans ce numéro est un gain nouveau de M. Hivernon, pépiniériste à Jonzat. Elle est de grosseur moyenne, ovoïde ; son pédoncule est court, mince, situé à fleur du fruit ; l'œil ou ombilic, est ouvert, étoilé, très-peu enfoncé. L'épiderme est assez épais, lisse, jaune brun doré à la maturité, pointillé de même couleur, mais plus foncé sur toute la surface, et plus particulièrement vers le pédoncule. La chair est blanc jaunâtre, pierreuse autour du trognon ; son eau est abondante.

Ce fruit se garde jusqu'au mois de mai, exhale une odeur exquise d'orange très-prononcée.

M. Hivernon mettra ce nouveau gain au commerce, cet automne.

LESCUYER.

NOUVELLE TAILLE DE LA VIGNE.

M. le ministre de l'agriculture ayant proposé en 1859 un prix de 300 fr. et une médaille d'or pour l'application d'une amélioration nouvelle à la culture de la vigne dans le dépar-

tement de l'Aube, l'excellent système de M. Gentil-Jacob, de Villenaux, obtint la récompense.

Mais un propriétaire de Ricey, M. Royer, lui aurait fait une rude concurrence, si sa méthode, employée seulement sur les treilles de son jardin, eût été appliquée aux vignes de grande culture.

Nos lecteurs en jugeront par l'extrait suivant du rapport présenté à la Société académique de l'Aube, chargée de régler ce concours. F. H.

« ..... Quant à M Royer, Messieurs, ce qu'il nous a montré » n'était pas seulement magnifique, c'était admirable. Pour » moi, je n'ai jamais rencontré une treille aussi chargée, dont » les fruits soient aussi développés et arrivés en même temps » à un degré aussi uniforme de maturité. Nous ne pouvions » nous lasser de contempler cette multitude de raisins parfai» tement membrés, et dont la pellicule présentait à l'œil ce re» flet doré qui révèle toujours une pulpe riche en sucre et en » arome, tous attachés à peu près à la même hauteur, se croi» sant, s'enlaçant sans se gêner, avec cet ordre, cette symétrie » que l'art ne peut imiter, mais que la nature sait si bien ap» pliquer à ses besoins. Nous avons vivement regretté que vous » ne soyez tous à jouir de ce spectacle. Cependant, afin que » vous ne puissiez nous accuser d'exagération, M. Royer a eu » la bonté, sur notre demande, de faire photographier une par» tie de sa treille non vendangée. Cette photographie, tout à » l'heure, passera sous vos yeux, et vous pourrez alors vous » faire une idée, incomplète il est vrai, mais enfin vous faire » une idée de la beauté de cette treille. Du reste, il me suffira, » je pense, de vous dire, pour achever de vous convaincre de » notre exactitude, que ce cep, qui forme un seul cordon, » ayant environ 10 mètres d'étendue, a donné 145 livres de » raisins, et ce résultat, Messieurs, n'est point accidentel, car » depuis 17 ans M. Royer n'a pas cessé de recueillir de 100

» à 150 livres par année. — Le moyen qu'il emploie pour cela
» est bien simple : il consiste tout bonnement à opérer, pour
» la taille, en sens inverse de ce qui se pratique ordinairement.
» Ainsi tout le bois que vous gardez, il le retranche; et celui
» que vous retranchez, il le garde. Vous choisissez, pour la
» taille, le bois le plus vigoureux, le plus fort, et vous abattez
» le reste; lui, au contraire, coupe le sarment trop développé,
» et ne conserve que les tiges moyennes ou petites. Vous avez
» des coursons qui, chaque année, montent d'une manière
» disgracieuse, chargés qu'ils sont de troncatures qui les con-
» tournent; lui n'a sur toute l'étendue de sa tige horizontale
» que des nodosités d'où s'élancent les tigelles fructifères.
» Vous laissez, au sarment unique que vous taillez, deux ou
» trois yeux; lui ménage trois ou quatre petits rameaux à cha-
» cun desquels il ne laisse qu'un œil; par là, il a autant, plus
» même de bourgeons que vous; seulement, au lieu d'être su-
» perposés l'un à l'autre, ils sont disséminés; et ici commence
» à se manifester l'avantage de son système. Ces bourgeons,
» en effet, ainsi placés, reçoivent directement la séve et toute
» la séve qui leur est destinée, chaque rameau n'ayant qu'un
» à servir. De plus, cette séve ne peut arriver trop abondante,
» parce que le canal chargé de la transmettre, étant d'une di-
» mension assez exiguë, repousse le trop, et le contraint d'al-
» ler chercher plus loin une autre issue. La séve parcourt donc
» ainsi toute la longueur de la tige principale, se répandant,
» en quantité à peu près égale, dans chaque tigelle qu'elle
» rencontre sur son passage, sans porter, à une extrémité quel-
» conque, cette accumulation des sucs nutritifs qui ne peut que
» produire sur ce point, au détriment des autres, une végéta-
» tion folle et sans profit. Aussi, M. Royer a une treille bien
» garnie, sans aucun endroit faible, et où toutes les forces,
» parfaitement équilibrées, concourent puissamment au déve-
» loppement du fruit. — Quand, plus tard, les pousses ont

» atteint 50 centimètres, il les arrête en les pinçant, et procède
» ensuite à l'ébourgeonnement. Il examine alors très-attenti-
» vement la position de toutes les brindilles que la force de
» projection de la séve a fait sortir en grand nombre autour
» des nodosités, il choisit celles qui se prêteront le mieux au
» palissage, les réserve pour l'année suivante, et jette à bas les
» autres. »

Abbé CORNET.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

LE PAYSAGISTE, PAR M. LECOQ.

Le Paysagiste, traité d'architecture de parcs et jardins, École moderne. Sous ce titre, M. Lecoq, inspecteur des plantations de la ville de Paris, vient de faire paraître la première livraison d'un ouvrage extrêmement remarquable. Il s'agit d'une œuvre complétement originale, s'élevant de beaucoup au-dessus des traités qui ont paru jusqu'à ce jour sur cette matière. La plupart de ces derniers, en effet, ne présentent aucune exposition raisonnée du but que l'on doit se proposer et des moyens qu'il convient de mettre en usage, pour parvenir à ce but, dans le tracé et la composition d'un jardin. On n'y trouve guère qu'un nombre assez imposant de planches, presque exclusivement destinées à reproduire les accessoires, qui s'y multiplient sous toutes les formes. Quant aux jardins proprement dits, on en trouve quelques plans assez pauvrement dessinés en général et représentant, assez maladroitement, les tracés de l'immortel Thouin. Depuis ce grand maître, l'art de créer des jardins n'a pas fait le moindre progrès.

La première livraison de l'ouvrage de M. Lecoq, que nous avons sous les yeux, se présente à nous sous un aspect autrement favorable que les ouvrages modernes. Le dessin en est délicat, les vues admirablement ménagées, les courbes d'allées élégantes et s'enchaînant les unes aux autres avec une grâce et

une mollesse de contours qui charme les regards. Les massifs, les groupes isolées, les corbeilles de fleurs y sont savamment distribués. Si nous ajoutons à cela que cette planche est gravée sur acier avec un soin tout spécial et un talent remarquable en ce genre, on ne sera plus étonné de nous entendre dire que ces planches sont supérieures à tout ce qui a paru jusqu'ici.

A cette gravure sont annexées 4 pages d'un texte explicatif concernant spécialement la composition du jardin. — Cette composition est un travail d'une difficulté sérieuse, qui a été compris et exécuté par M. Lecoq avec un talent qui lui fait le plus grand honneur. Il y fait voir tout le parti qu'on peut tirer des différents tons que présentent les arbres, soit sous le rapport des feuilles, des fleurs, de la tige, etc., dans la formation des groupes et des massifs; tous portent des numéros correspondant aux numéros du texte.

Cet ouvrage doit paraître par livraisons, au nombre de 35, qui comprendront 32 planches et 38 plans de jardins. « Le texte explicatif contiendra, ainsi que le dit M. Lecoq, tous les renseignements nécessaires pour vulgariser autant que possible un art dont les secrets ont été si bien gardés par les maîtres qu'eux seuls les connaissent; encore semblent-ils les oublier souvent eux-mêmes, tant ils prennent de soins pour les enfouir. » — On y trouvera également, ce qui n'a pas encore été fait, une table des plantes qui offrent le plus d'attraits, qui produisent le plus d'effet, soit par leur feuillage, soit par la couleur de leur épiderme, de leurs fleurs, leur genre de végétation, leur forme, avec l'indication de leur hauteur respective et du terrain qui convient particulièrement à chacune.

On comprend par ce peu de détails l'importance d'un pareil travail, pour l'exécution duquel M. Lecoq fait de grands sacrifices; il sera, nous n'en doutons pas, apprécié de tous les horticulteurs et de tous les vrais amateurs de jardins.

Nous avons sous les yeux, ainsi que nous l'avons dit, la première livraison de cet ouvrage, et si nous n'avions pas eu déjà

bien des fois l'occasion d'apprécier tout le mérite de M. Lecoq, à la vue seule d'un pareil spécimen, nous lui prédirions un grand succès; aussi ne pouvons-nous que le féliciter chaleureusement et l'engager fortement à persévérer dans cette importante et utile entreprise. F. Herincq.

SOUFRAGE DE LA VIGNE.

Les nouvelles qui nous parviennent des différents points de la France sur l'état de la végétation, nous annoncent une bonne récolte pour 1860. La lune rousse, ce Croquemitaine des cultivateurs, n'a causé aucun dommage. Les Pêches et les Abricots sont sauvés; les autres arbres fruitiers offrent la meilleure apparence. La Vigne se présente bien, et si le terrible oïdium suit l'exemple de la lune rousse, nous pouvons compter sur de beaux raisins. Il est cependant prudent de se tenir sur ses gardes contre cet ennemi de la treille, qui peut apparaître subitement; les pluies qui se prolongent pourraient bien faciliter son développement. La floraison approche, c'est le moment de mettre en pratique le soufrage. Nous rappellerons donc que M. Rose Charmeux, l'habile cultivateur de Thoméry, recommande :

De commencer le soufrage dès que les bourgeons ont atteint de 25 à 30 centimètres de longueur, ou aussitôt l'épanouissement des premières fleurs, et de soufrer jusqu'à trois fois, si la maladie persiste.

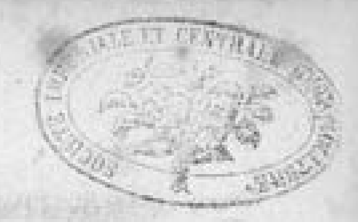
Avant la floraison, on peut soufrer n'importe à quelle heure.

Le deuxième soufrage est le plus important : il a lieu après la floraison. On doit alors le faire le matin ou le soir, jamais dans le milieu du jour, surtout si la chaleur s'élève de 25 à 30 degrés.

Le soufre doit être pur (fleurs de soufre) et projeté à sec, en poussière très-légère, et dans la proportion de 70 kilog. par hectare, ou 6 kilog. pour 100 mètres superficiels pour les trois soufrages. La seconde opération doit employer un peu plus du tiers de cette quantité; la troisième sera la plus faible des trois.

Il est important de ne pas attendre que le mal ait gagné toute la treille. Les personnes qui ne voudraient pas employer le soufre comme remède préventif, devront agir aussitôt que ces symptômes apparaîtront. Ce remède est infaillible; nos expériences nous garantissent du succès; mais il faut que l'opération soit parfaitement faite. Eugène de Martragny.

Paris. — Imp. horticole de E. Donnaud, rue Cassette, 9.



CHRONIQUE.

Les Tulipes. — Exposition de Troyes. — Chauffage tubulaire Duvoir. — Exposition de Paris.

Décidément je soupçonne fort le soleil de mauvais vouloir à notre endroit.

« Qu'avons-nous fait, grand Dieu, pour attirer sa haine? »

Je n'en sais rien; mais évidemment pour nous empêcher de faire nos foins, — qui sont si beaux — il faut qu'il nous garde rancune. Il a tort, car tout le monde l'aime en France, excepté pourtant, les marchands de parapluie; mais ce n'est pas une raison pour faire payer à tous les méfaits de quelques-uns. Au reste, l'absence de soleil a favorisé quelques cultures.

Les Tulipes et les Roses ont pu se développer magnifiquement et prolonger leur floraison. Jusqu'aujourd'hui j'avoue que je ne comprenais guère le *tulipomane*. Cette coupe si régulière, portée par une baguette d'une raideur à désespérer même une anglaise, ne me paraissait pas susceptible d'enflammer un cœur quelconque. En présence d'une pareille fleur, il m'avait toujours semblé qu'on devait rester froid. C'est qu'il en est de la Tulipe comme de la femme, et je n'avais pas encore vu les ravissantes et séduisantes beautés tulipéennes.

Maintenant que j'ai fait leur connaissance dans la collection de M. Aug. Boutard, horticulteur, rue de Lourcine, je comprends la Tulipe et les folies quelle fit faire; mais je parle de longtemps, car aujourd'hui, malgré tout le charme que je reconnais à cette fleur, on trouverait peu de brasseurs disposés à échanger leur brasserie contre un oignon de Tulipe, et je garantirais même, que M. Auguste Boutard, l'intelligent horticulteur qui m'a dévoilé tous les attraits *entraînants* de la Tulipe, voulût céder son établissement contre la plus belle et la plus rare du genre, voire même la *noire* quand elle existera.

Mais si l'absence du soleil a favorisé les Tulipes, elle a été funeste à l'exposition de Troyes, qui a eu lieu au commencement de juin dans un ravissant jardin improvisé, à ciel ouvert. Les charmantes fleurs recevaient, chaque jour, les effluves célestes, qui n'ajoutaient rien à leur fraîcheur, mais qui, au contraire, activaient leur chute.

Cette exposition était le bouquet du grand concours régional ouvert au commencement de mai, et ce bouquet a dignement couronné l'œuvre entreprise par la ville de Troyes.

Le bel établissement Baltet frères (Charles et Ernest) tenait la première place dans tous les concours où ils se présentaient : arbres fruitiers formés, arbres résineux à feuilles persistantes, collections de Houx, Rosiers, Rhododendrum et toute une série d'introductions nouvelles, etc. Cet établissement est un des plus grands de France. Je n'ai pu le parcourir que très-rapidement, mais j'ai été émerveillé de l'ordre qui règne dans sa riche école d'arbres fruitiers, et dans ses vastes pépinières où sont essayés tous les nouveaux procédés de cultures: taille, pincement, plantation, etc., etc. En un mot, on voit que ces deux jeunes et savants pépiniéristes tiennent à conserver, à leur établissement, la bonne réputation que leur père lui a fait acquérir.

M. Léger avait apporté à cette exposition un brillant contigent en plantes fleuries: Pelargonium, Fuchsia, Petunia et Verveines. Malheureusement la pluie a eu bien vite raison de toutes ces charmantes fleurs d'une contexture si délicate. Dans ses semis de Petunia, il y en a plusieurs qui sont appelés à prendre une bonne place dans les collections de ce genre.

Un beau lot de plantes de serre, de M. Barba, horticulteur à Vitry-le-Français, a été justement apprécié des connaisseurs. J'y ai vu des plantes nouvelles que ne possède pas encore le commerce parisien: entre autres les *Pteris tricolor* et *argyrea*,

et toute la série de *Begonia* nouveaux mis au commerce cette année par M. Van Houtte.

Il en a été de même de la belle collection d'Orchidées de M. Perrier, d'Epernay, confiée aux soins de M. Guidon.

Cette collection est la plus riche certainement, non-seulement de France, mais d'Europe. Elle a été commencée par M. Perrier père, qui, en mourant, a demandé à ses enfants de la conserver. Je dois dire, à la louange de ses héritiers, que son désir a été religieusement exécuté : chaque année un budget spécial est affecté à l'achat des espèces nouvelles méritantes ; aussi, je le répète, cette collection est unique.

M. Eugène Verdier, de Paris, avait envoyé un lot de trente variétés environ, de ses plus belles pivoines herbacées, qui a été fort admiré des dames troyennes-champenoises, et c'est avec raison.

J'ai encore remarqué le bel apport de MM. Gouet et Asselin, de Troyes, composé de Fuchsia, Verveines, et principalement de Geranium zonale bien variés.

Les Pelargonium à grandes fleurs de M. Rolland, jardinier, à Loivre, captivaient aussi l'attention des visiteurs.

M. Carré, horticulteur à Troyes, s'est montré pépiniériste intelligent par ses arbres fruitiers formés, et heureux par ses Petunia.

Les plantes de serre et de pleine terre de M. Laffrique méritent aussi une mention particulière.

Pareille mention revient à M. Vilain, jardinier de M. Ferrand Lamotte ; à MM. Rozier, horticulteur à Chicherey ; Bernaut-Barbot, horticulteur à Troyes ; M. Gibey-Lorne, amateur, pour leurs plantes fleuries, et à M. Duthoo pour ses beaux Azalea et Pelargonium.

Ce n'est pas seulement par les fleurs que brillait l'exposition de Troyes ; elle brillait encore par la culture forcée des fruits et légumes.

M. Legigan, jardinier, avait exposé des pêchers en pot portant des fruits parfaitement mûrs, et comme n'en possédait pas l'exposition de Paris. M. Legigan est un jardinier intelligent, qui, le premier, a appliqué à Troyes le thermosiphon pour la culture des primeurs.

De très-beaux melons et de délicieux raisins Frankental indiquaient que M. Deffaut, jardinier de M. Haudot à Loisy, entend aussi parfaitement la culture forcée.

Quant aux légumes, ils étaient vraiment beaux, et je ne puis qu'adresser des éloges aux exposants, MM. Boulat, Fortier, Marchand, jardiniers à Troyes, et Rozier, jardinier au château de Souleau.

Enfin, et pour couronnement, je dois citer un magnifique Ananas, exposé par M. Dubar, jardinier de M. de la Franchecourt, à Vitry-le-Français; il a fait l'admiration d'un homme des plus compétents, M. le comte de Lambertye, président du jury, et auquel nous devons un traité de la culture forcée du Melon par le thermosiphon.

Pour les objets de l'industrie horticole, je me bornerai à signaler l'appareil tubulaire Duvoir, pour le chauffage des serres, avec lequel j'ai fait ample connaissance chez l'inventeur d'abord, puis dans une serre de l'exposition de Troyes, et enfin chez MM. Baltet frères, où le jury de l'exposition a pu en apprécier la valeur et les avantages. Une médaille d'or lui a été décernée. Je reviendrai sur cet important chauffage que je recommande dès aujourd'hui sans réserves. Il tient ce qu'il a promis : bon marché, rapidité de chauffage, économie dans le combustible, facilité de pose, de nettoyage, etc., etc.

Profitant de la vapeur de cet appareil, je reviens à Paris, qui nous offre une seconde exposition florale, plus brillante peut-être que la première, mais assurément moins riche. Les plantes de serres ont à peu près disparu, sauf quatre petits lots d'Orchidées exposés par MM. Chantin, Rougier, Luddemann, Thi-

hault et Kèteléer. Le lot de M. Rougier se tenait hors concours; il provenait de la riche collection de M. Pescatore, qui venait d'être vendue. ... Les vrais connaisseurs ne pouvaient s'arracher de cette belle et riche exposition où brillaient des *spécimens* admirables de Cattleya de toutes sortes.

Une très-remarquable collection de *Begonia* de M. Crousse, de Nancy, a particulièrement attiré l'attention : les sujets étaient forts et d'une excellente culture; on a pu se faire une idée de l'effet produit par les *B. argentea, queen vittoria, Rex, Charles Wagner*, etc.

Un seul lot de Gloxinia, appartenant à M. Marest fils, était admirablement disposé sur une sorte de gradin candélabre à branches mobiles, de l'invention de l'exposant; le jury a décerné une médaille d'argent à un nouveau semis, qui se trouvait dans cette collection et que M. Marest a nommé *madame Rivière*.

Les *Pelargonium* à grandes fleurs et fantaisie faisaient les frais de l'ornemention. Les exposants étaient MM. Thibault et Keteleer, Dufoy, Lierval, Mezard, Malet père et Duval.

M. Jarlot, du château de Bagatelle, avait sa belle collection de *Zonale* qui a été primée d'une médaille d'argent. — Des semis de cette espèce étaient présentés par M. Lemoine de Nancy, et M. Duel, jardinier chez M. Léon à Livry.

Sans les nombreux groupes de plantes annuelles, de remplissage, qui faisaient très-bon effet, les fleurs eussent été encore rares. Quelques-uns de ces groupes appartenaient cependant à MM. Villmorin et Thibault-Prudent. Dans celui de la maison Vilmorin, j'ai beaucoup admiré la collection de capucines, composée de 21 variétés, et particulièrement *Tom-Pouce*, jaune, très-florifère, *naine de Schilling, naine brune* de *Scheuer* saumon, et un semis couleur de la Capucine Schilling, mais plus nain encore.

Le *Zinnia élégant* à fleurs doubles se trouvait dans le même

lot; malheureusement c'est raide de tige, et trop cocarde de fleurs; la couleur est terne sans doute, mais on pourrait obtenir des coloris plus frais.

Le Nemophila insignis bleu bordé de blanc est une délicieuse plante. — Le genre *Lobelia* s'est enrichi de plusieurs petites espèces rampantes qui méritent la culture; telles sont *gracilis alba* (fleurs teinté de lilacé), *et Lindleyana*, rose foncé; le *ramosa* à grandes fleurs bleues complétera la bordure tricolore. Pour ce joli lot, la maison Vilmorin a eu la médaille d'honneur, justement méritée.

Deux petits lots d'*Iris bulbeux*, de MM. Doyen et Loise, ne faisaient pas grand effet, au point de vue ornemental; mais il y avait de très-belles et intéressantes variétés.

Des Delphinium étaient exposés par M. Verdier (Eugène) et Chaté : les *pulchrum*, *hendersoni* et *formosum*, sont encore ceux qui marchent à la tête de cette nombreuse légion de variétés nouvelles qu'on nous présente chaque saison.

De jolis semis de Potentilles à fleurs doubles, de M. Lemoine, de Nancy, ont eu l'honneur d'une médaille d'argent 1re classe.

Dans le lot de plantes vivaces de M. Pelé fils, j'ai remarqué un curieux Pois vivace à fleurs bleues, une Asphodèle à fleurs doubles et de très-intéressantes variétés du *Pyrèthre rose*, plante d'un très grand avenir.

Cette fois nous avions les remarquables collections de Roses coupées de nos rosistes de renom. La médaille de Vermeil a été enlevée à la baïonnette par le lot de M. René Levêque; des médailles d'argent 1re classe ont été décernées à MM. Fontaine, Margottin, Eugène Verdier, fils aîné; de 2e classe à MM. Marest Verdier père et Charles fils, Gagneux Philibert; de bronze à M. Alloiteau.

Quelques beaux semis ont été présentés à l'appréciation du jury: M. Verdier père a remporté la médaille de vermeil, pour son gain dédié à madame la comtesse de Furtado;



J. Rapallez ad nat. pinx. *Debray sc.*

Caladium

1 *Belleymei*. 2 *Chantini*. 3 *Perierii*. 4 *Troubetzkoï*. 5 *Argyrites*.

N. Rémond imp. r. Vieille-Estrapade, 15 Paris

MM. Margottin et Fontaine ont eu des médailles d'argent 1re classe, et MM. Verdier (Eugène) et Touvais, des médailles d'argent de 2e classe.

J'avais aperçu, le premier jour, de charmantes *Calcéolaires ligneuses* de M. Crousse, mais elles ont disparu vitement; je ne les ai pas retrouvées pour les examiner attentivement.

De beaux *Œillets de Poëte*, de M. Hennepaux, et des *Œillets flons* de M. Paré, ont contribué puissamment à l'ornementation du vaste jardin de l'exposition.

Dans la collection de Petunia de M. Tabar de Sarcelles, j'ai distingué *Flavie Couet*, fleurs simples, rose tendre, et *Amabilis*, fleur double rose, qui m'ont paru méritautes.

Au total, cette seconde exposition était plus fleurie, mais n'offrait pas plus d'intérêt aux vrais amateurs que la première.

F. Hérincq.

LES CALADIUM A FEUILLES PANACHÉES. (Pl. III).

1. *Belleymei*. — 2. *Chantinii*. — 3. *Perierii*. — 4. *Troubetskoi*. — 5. *Argyrites*.

Les *Caladium* sont des herbes de la famille des *Aroïdées* à tiges souterraines tubéreuses, desquelles naissent des feuilles échancrées en cœur, de forme généralement hastée ou sagittée, à nervures et veinules anastomosées, saillantes à la face inférieure. Les fleurs, dépourvues d'enveloppes florales, sont disposées plusieurs autour d'un axe, et enveloppées par une spathe, sorte de cornet, de couleur blanche. Les ovaires, qui occupent la base de l'axe, sont chacun à deux loges et terminé par un stigmate discoïde. Les étamines, groupées un peu au-dessus, sont composées uniquement d'anthères, en grand nombre, à une seule loge; l'axe se prolonge plus ou moins en une sorte de massue oblongue. Le fruit est une baie qui contient quelques graines anguleuses.

Historique : Les *Caladium* sont des plantes très-modernes; Linné n'a aucune connaissance de leur existence. La première espèce apparut en 1785 au jardin des plantes de Paris, dit-on;

mais elle ne reçut le baptême qu'en 1789, en Angleterre, par Aiton, qui la décrivit dans son *Hortus Kewensis*, sous le nom de *Arum bicolor*, et qui en fit paraître une figure en 1805 dans le *Botanical magazine*, planche 820. Elle se répandit très-rapidement dans les cultures européennes, et eut les honneurs de l'illustration, de 1795 à 1798, dans les ouvrages intitulés : *Hortus sempervirens* de Kerner, *Hortus Schœnbrunensis* de Jacquin.

En 1800, Ventenat découvrit que cet *Arum bicolor* différait essentiellement des autres Arum; c'est alors qu'il établit le genre *Caladium*, dans lequel il trouva moyen de réunir une dizaine d'espèces qui, depuis, sont devenues à leur tour, les types d'autant de nouveaux genres plus ou moins naturels. Ici encore nous constatons, comme pour tous les autres genres de plantes, que, pendant 30 à 40 ans, l'horticulture ne fit que peu d'acquisitions nouvelles. Depuis 1785 jusque vers 1825, les jardins ne connurent que le *Caladium bicolor*.

En 1826, M. Decandolle signale les *Caladium pellucidum*, taché de rouge, et *pictum*, taché de blanc, qu'il considère comme simples variétés du *bicolor*. Schott, en 1832, décrit une nouvelle espèce sous le nom de *Poecile*, et Kunth en fait connaître, en 1841 une autre, à feuilles tachées de rouge, qu'il appelle, pour cette raison, *hœmatostigma*; mais, comme Decandolle, il la regarde aussi comme une variété du *bicolor*.

Toutes ces espèces sont à feuillage de deux couleurs ; les espèces à feuilles unicolores, beaucoup moins intéressantes, n'apparaissent qu'en 1853. M. Ch. Koch, professeur au jardin des plantes de Berlin, en décrit deux : *pallidum* et *smaragdinum;* depuis, les collections se sont enrichies des : *C. concolor, marginatum* et *pusillum* de Koch; *Engelii* (Kurst) et *hastatum* de Lemaire.

Mais toutes ces plantes n'étaient que l'*avant-garde* de la légion brillante qui devait bientôt apparaître. En effet, M. Chantin, horticulteur, route de Chatillon, à Montrouge (Paris), rece-

vait du Brésil, en 1857, d'un de ses parents, M. Petit, des *Caladium* des plus remarquables à feuilles panachées et tachées, qui furent multipliés et mis au commerce l'année suivante, sous les noms de : *C. Brongnartii*, à centre de la feuille et nervures rouges; *C. Chantinii*, centre des feuilles rouge, avec taches rouges ou blanchâtres; *C. Neumanni* et *Verschaffeltii* à feuilles tachées de rouge; *argyrites*, *argyrospilum*, *houlletii* et *thripedestrum*, à feuilles tachées de blanc. Ces magnifiques plantes, laissaient bien loin en arrière, les *pictum*, *surinamense* et *marmoratum* qui les avaient précédés dans les collections.

Enfin pour établir le bilan exact du genre *Caladium* au commencement de 1859, nous citerons encore le *C. cupreum* de Koch, espèce à feuilles entièrement rouge brun métalloïde, très-rare dans les collections, et que j'ai vu avec plaisir à l'exposition de Troyes, dans le lot d'un jeune et intelligent horticulteur de Vitry-le-Français, M. Barba.

Aujourd'hui nous avons à faire connaître de nouvelles espèces, beaucoup plus belles encore; nos lecteurs peuvent en juger par le dessin qui accompagne cette livraison. La plupart des feuilles sont réduites; nous en donnons la réduction dans les descriptions qui suivent.

Caladium Belleymei (fig. 1). Feuilles hastées, semblables à celles de l'*Arum italicum*, longues de 15 à 40 centim. sur 7 à 15 de largeur. Ces feuilles ont un pétiole vert. En naissant, elles sont vertes; mais bientôt apparaissent quelques petites taches blanches qui s'étalent peu à peu, se confondent, et alors la feuille est entièrement d'un blanc pur transparent, moins les nervures qui se dessinent très-élégamment en un fin et délicat roseau vert, comme les mailles de la plus fine dentelle. En approchant de l'âge adulte, la partie blanche prend un léger ton crème, et se nuance au centre du limbe d'une vaporeuse teinte rosée. Rien ne peut rendre l'effet gracieux de cette plantes : les paroles manquent, et le talent de l'artiste fait

défaut. C'est assurément le plus splendide, et, en même temps, le plus délicat feuillage connu. Tous les autres feuillages panachés ne peuvent supporter la comparaison. Les feuilles de cette espèce varient beaucoup pour la grandeur : on en trouve de la grandeur de celle figurée, et d'autres quatre fois plus grandes.

Caladium Chantinii (fig. 2, — 1/5 de la grandeur naturelle). Feuilles sagittées très-larges à nervures rouge vif, entourées de chaque côté d'une large bande rouge brun, très-foncé sur la moitié intérieure des oreillettes de la feuille. Des pictures et des maculures blanches irrégulières et inégales sont dispersées sur tout le limbe.

Caladium Perierii (fig. 3, — 1/5 de la grandeur naturelle). Feuilles largement hastées ou presque en cœur, à oreillettes arrondies, d'un vert clair sur les bords, d'un vert foncé au centre, d'où naissent les nervures divergentes de couleur violet brun presque noir. Tout le limbe est parsemé de macules très-irrégulières de forme et très-inégales de grandeur, de couleur rose, bordées de jaune et entremêlées de très-nombreux petits points blanchâtres et rosés. Le petiole est violet brun.

Caladium Troubetzkoi (fig. 4, grandeur naturelle). Très-charmante espèce à petit feuillage, étroitement sagitté, à limbe long de 10 à 15 centim. sur 3 de large, d'un vert foncé, avec nervure médiane rouge vif, bifurquée à sa base et simulant ainsi une sorte de fourche à deux dents, bordée d'une bande d'une délicate couleur rose marbrée blanc et rosé, très-finement denticulée sur les bords comme de la dentelle. Sur le reste du limbe, dans la partie verte, sont dispersées de petites taches : les unes entièrement blanches ou rouges, les autres rouges encadrées de blanc. Cette panachure est des plus élégantes.

Caladium argyrites (fig. 5, grandeur naturelle). Autre jolie petite espèce dont les feuilles en forme de cœur, présentent, de chaque côté de la nervure principale, de larges macules

blanches rangées à peu près régulièrement et sur les bords de très-petites pictures de même couleur.

Caladium Baraguini. Les feuilles de cette espèce sont largement sagittées. Sur un fond vert foncé nuancé vert jaunâtre apparaît dès le jeune âge, au cœur du limbe, un disque rouge reflété rouge brun, qui prend ensuite une couleur plus claire au centre, avec nervures d'un rouge très-vif qui, partant du sommet du petiole, se répandent dans toute la feuille en s'amimincissant jusqu'au bord, où elles forment un fin et gracieux réseau rouge sur fond vert.

Toutes ces plantes sont autant de perles et de diamants que M. Chantin a ajoutées à l'écrin du genre *Caladium;* on peut dire alors que le *Belleymei* en est le régent (1).

CULTURE. Comme toutes les plantes originaires des épaisses forêts de l'Amérique tropicale, il faut aux *Caladium*, pour acquérir un beau développement, la serre chaude humide; c'est donc dans la serre à Orchidées qu'ils doivent être placés. J'en ai vu cependant, chez M. Chantin, des individus qui ont passé l'hiver dans de simples bâches entourées de réchauf de fumier et qui avaient une belle végétation. Les panachures rouges avaient même plus de vivacité.

Pour jouir des *Caladium* dans les appartements, il serait convenable de les placer dans ces petites serres de salon dont l'industrie possède de charmants modèles; autrement ils ne pourront y séjourner que quelques jours: la température de la serre devient bien vite nécessaire pour les ranimer.

F. HERINCQ.

---

(1) On donne le nom de *régent* au plus gros et par conséquent au plus précieux diamant des bijoux de la couronne de France.

NOUVEAUX CHOIX DE CACTÉES.

Monsieur le rédacteur,

Permettez-moi d'ajouter quelques mots à ce qui a été dit dernièrement dans votre journal, sur les Cactées les plus remarquables par leur floraison facile et brillante.

Ainsi, je signalerai à l'attention des amateurs :

Phyllocactus crenatus, qui donne en mai et juin des fleurs abondantes, odorantes, blanches et très-grandes ; elles ont jusqu'à 25 centimètres de diamètre, et s'ouvrent le soir, mais elles restent ouvertes une grande partie du jour qui suit, surtout si le temps est sombre.

Phyllocactus anguliger, à fleurs blanches, odorantes, plus petites que celles du précédent, mais aussi très-abondantes.

Parmi les plantes à forme plus ou moins globuleuse, ovale ou oblongue, qui n'admirerait les *Cerei (echinopsides) Eyriesii, turbinatus, zucchariniamus*, tous trois à grandes fleurs blanches; les magnifiques C. *multiplex* et *oxigonus* à fleurs roses ; les uns et les autres odorants et dont les fleurs épanouissant le soir restent ouvertes une partie de la journée suivante ; le *Cereus Pentlandi* à fleurs rose pourpre, et ses charmantes variétés, dont les plus belles, encore rares, ont été récemment introduites de la Colombie par M. Cels. Ces plantes ont une floraison abondante, prolongée, diurne et facile ; le *Cereus pectiniferus* dont la fleur, large de 10 centimètres, est d'un beau rose pourpre brillant avec la base des pétales blanchâtre, et qui s'étale entièrement sous l'influence du soleil. Les figures de la Flore de Lemaire et de Pfeiffer ont évidemment été faites par un temps sombre.

Je ne puis m'empêcher de signaler également quelques *Echinocactes : Ottonii, concinnus, mammulosus* (1), à fleurs jaunes;

quelques *Mamillaires*, particulièrement *spinosissima* et ses nombreuses variétés, fournissent abondamment des couronnes de fleurs du plus beau carmin, et qui sans fleurs sont très-curieuses ; — *eximia* et ses variétés, *coronaria*, *zucchariniana*, etc. : *pycnacanthus*, aux grandes fleurs jaunes ; *elephantides*, aux grandes fleurs roses.

Les *Cerei globosi*, Echinocactes et Mamillaires peuvent être, pour la plupart, cultivés avec le plus grand succès dans un coffre muni de châssis vitrés et bien exposé au midi. Ces plantes y passeront très-bien l'hiver, si on a soin de les y laisser à peu près sans eau et de les aérer le plus largement possible, quand il ne gèlera pas. Pour empêcher la gelée de pénétrer dans les coffres, il suffit de les entourer d'une suffisante épaisseur de feuilles sèches ou de fumier éteint, et de les couvrir la nuit de paillassons qu'on garantira, eux-mêmes, de l'humidité avec des planches.

Par cette culture j'ai obtenu des fleurs de plantes qui les montrent assez rarement. Je citerai l'*Echinocactus cornigerus*, *E. Robustus*, *Cereus Rœmeri*, etc.

Agréez, etc.

LACANAL,
Docteur médecin à Saint-Lizier.

DESTRUCTION DE L'ALTISE OU TIQUET ET DU PUCERON.

Le hasard, cette providence des intelligences obtuses, joue un grand rôle dans l'histoire du progrès social, car il sert souvent aussi de flambeau au génie. En effet, Papin, en voyant le couvercle d'une marmite remplie d'eau en ébulition, se soulever à chaque instant pour laisser échapper la buée, découvrit la puissance de la vapeur comprimée, et les machines à vapeur furent inventées ; il est probable que c'est en admirant

(1) Nous avons des graines de cette espèce à la disposition de nos abonnés.

l'enfance, jouer avec des bulles de savon, que les frères Montgolfier ont eu l'idée du véhicule aérien, si connu de la population parisienne, depuis l'invention de l'hippodrome, des arènes nationales, et des voyages en calèche suspendue de M. et Mme Poitevin.

La découverte de la destruction des Altises — transition brusque — est due aussi au hasard. M. Thénard, membre de la Société d'acclimatation, ayant des panneaux de châssis peints avec du goudron liquide, s'aperçut que son plant de choux avait été respecté par cet insecte ; il eut l'idée de faire l'essai de cette substance sur le colza. Il impreigna de goudron de la sciure de bois, qu'il répandit sur plusieurs hectares de terre ensemencés de colza, et il vit cette crucifère oléagineuse échapper aux ravages de l'Altise. L'expérience répétée pendant plusieurs années donna le même résultat. Enfin deux expériences comparatives confirmèrent l'efficacité du remède : dans un champ sur lequel la sciure imbibée de goudron avait été répandue, l'Altise n'y apparut point ; sur un autre situé à côté et sans sciure goudronnée, le colza fut en partie détruit par l'insecte.

1000 kilogrammes de sciure de bois peuvent être imprégnés avec 2 kilog. de goudron liquide ; ce n'est pas un remède coûteux ; on peut en tenter l'essai.

Le carbonate d'ammoniaque donnerait aussi, d'après M. Loiseau, de très bons résultats. On peut se servir d'urine plus ou moins corrompue, qui contient une forte proportion de ce sel

« Le vrai moyen pour détruire les Pucerons est enfin connu.» Du moins, c'est ce qu'assure un arboriculteur autrichien, M. Gérold. Son procédé ressemble beaucoup à celui préconisé par M. Raspail, mais avec lequel notre rédacteur en chef n'a pas obtenu d'heureux résultats. M. Raspail proposait la solution d'aloès ; c'est avec de l'eau de savon additionnée d'une décoction de *Quassia* en petite quantité, que M. Gérold parvient à une des-

truction complète. Le *Quassia* est un arbre dont l'écorce contient un principe extrêmement amer.

M. Oberdieck, rédacteur en chef du *Monatscheift fur Pomologie*, assure de l'efficacité de ce remède : « J'ai soumis, dit-il, à l'épreuve de l'expérience ce nouveau procédé, et j'ai reconnu, *de suite*, les effets surprenants; mais il reste maintenant à déterminer, avec précision, la proportion du mélange, pour acquérir une entière certitude sur les résultats. »

Comment reste-il à déterminer la proportion du mélange, puisque des *effets surprenants* ont été obtenus ! Quoi qu'il en soit, nous invitons ceux de nos abonnés, qui ont le malheur d'avoir des arbres envahis par le puceron, d'en faire l'épreuve, en les prévenant toutefois, d'après l'auteur de l'article de ce nouveau procédé, que si la décoction de savon n'est pas assez forte, elle ne produit que peu ou point d'effet sur l'insecte; et que si, au contraire, elle est trop forte, elle nuit aux arbres. Il eut été plus simple, ce me semble, de donner les proportions du mélange qui a produit les effets surprenants. Il y a ici quelque chose qui ressemble singulièrement à une porte de derrière. Mais, enfin, ce n'est pas une opération très-onéreuse; on peut essayer le mélange en tâtonnant, et ensuite en seringuer les arbres : « Si ça ne fait pas de bien, ça ne peut pas faire grand mal. »

Eug. de Martragny.

DU CLIMAT.

On nomme climat la température résultant soit de l'exposition naturelle d'une contrée et de la nature de son sol, soit des accidents de terrains ou autres circonstances qui peuvent y contribuer.

On reconnait deux sortes de climats bien distinctes : le climat froid (ou du Nord), le climat chaud (ou du Midi). On ap-

pelle climat tempéré celui qui tient le milieu entre ces deux extrêmes, car la transition d'un climat à un autre ne peut être subite.

Une même contrée peut avoir plusieurs climats. Non-seulement une même contrée, mais une ville, un village même, peuvent offrir des climats différents; car le sol, l'exposition, les accidents de terrain, le voisinage des eaux, des forêts, la position base ou élevée par rapport au niveau de la mer, la disposition même du sol, peuvent influer sur sa température et constituer des différences de climats.

Je puis en citer un exemple frappant.

La ville de Melun (département de Seine-et-Marne), qui se trouve séparée, au milieu, par une île, offre trois climats bien distincts. Ainsi le quartier Saint-Ambroise, situé près du chemin de fer de Paris à Lyon, terrain plat, d'un sable noir siliceux mêlé de cailloux (sous-sol caillouteux) à peu de distance de la Seine, fermé au sud par les bois de la Rochette, tenant à la forêt de Fontainebleau, est très-froid la nuit et très-brûlant dans le jour. Aussi remarque-t-on les premières gelées sur les dahlias quinze jours avant qu'il ne gèle dans le quartier Saint-Liesne. Là, le sol argileux ou l'alumine domine, et exposé en arrière côte au nord-ouest, a l'inconvénient de concentrer les rayons solaires dans la plus forte chaleur du jour, ce qui occasionne la brûlure des bourgeons des jeunes arbres fruitiers et des plantes en général, et leur fait perdre en tout ou en partie leur vitalité. Mais la position de cette côte, garantissant le climat de la transition subite occasionnée par le lever du soleil, retarde le ravage des gelées. Toutefois, le quartier Saint-Barthelémy, tant par la nature du sol calcaire (1) (terres ardentes), l'élévation et l'exposition, est encore mieux partagé pour la douceur

(1) Le sol calcaire a pour base le carbonate de chaux (ou craie) mêlé à une certaine quantité de sable et d'argile.

du climat. Ainsi, lorsque les dahlias sont gelés à Saint-Liesne, on les trouve en pleine floraison dans les jardins de Saint-Barthélémy. J'ai vu rue du Nord, il y a plusieurs années, dans un de ces jardins, chez M. le docteur de Breuze, amateur distingué, les jasmins jaunes (*jasminum triomphans*) garnir tout un mur pendant plusieurs années ; les *fuchsia*, les *verbena* et la *coronilla glauca* passer l'hiver en pleine terre sans aucun abris.

En Seine-et-Marne, dans un rayon de 24 kilomètres, trois villes situées à 12 kilomètres l'une de l'autre, offrent encore un exemple bien frappant de la différence des climats. A Fontainebleau, ville située sur un sol sablonneux, entourée de forêts, mais dont la température est refroidie par l'évaporation d'une grande pièce d'eau située dans le parc impérial, les premières gelées se remarquent sur les Dahlias quinze jours avant que Melun n'en resssente les effets.

Lorsque les Dahlias sont gelés à Melun, ils sont encore en pleine floraison dans les jardins de Brie-Comte-Robert, situé à 12 kilomètres de Melun, c'est que Brie est bien exposé. Il est entouré de vastes plaines de culture, et jouit d'un excellent sol composé de terre franche (1), douce au toucher, et qui se divise facilement.

Il est à remarquer, en général, que la gelée se fait d'autant plus sentir que le sol est plus rapproché de la couche des eaux ou plus exposé aux vapeurs qui se condensent le soir sur les végétaux. Dans certaines natures de terre, quelle que soit leur exposition, mais à cause de leur disposition à conserver les eaux, les plantes sont plus exposées à geler que dans d'autres ; on appelle ces terres à juste titre terres froides.

J'aurais beaucoup à dire encore, si je voulais m'étendre sur

---

(2) La terre franche se trouve mélangée, sur 100 parties, des matières dont les noms suivent : argile pure 33, argile sableuse 57 ; silice, carbonate de chaux, humus et substances solubles, 10. Cette terre est regardée comme type en agriculture et en arboriculture.

ce sujet, je me borne à ces simples vues, laissant à d'autres le soin de les développer.

V. VARANGOT, horticulteur à Melun.

BIBLIOGRAPHIE.

Nouveaux principes de taille des arbres fruitiers d'après la méthode de M. Philibert Baron (1).

Nous annonçons aujourd'hui un livre qui a paru en 1858; c'est peut-être un peu tard, mais il n'est jamais trop tard pour parler des bons livres, et l'ouvrage de M. Philibert Baron est de ce nombre. Sous le titre de *Nouveaux principes de taille des arbres fruitiers*, l'auteur a résumé la pratique de toute sa vie et a présenté ses idées, ses expériences, ses conseils en un volume bien rempli, et remarquable surtout par la clarté de l'exposition et l'utilité pratique des vues.

M. Baron, du reste, est déjà connu de nos lecteurs; nous avons, en leur temps, signalé plusieurs de ses travaux, et nous avons souvent accueilli de lui des articles où il expliquait quelques-uns de ses procédés. Ces procédés et d'autres encore ont trouvé naturellement leur placedans son livre. On les y retrouve donc, mais commentés et appuyés sur ce qui les précède et ce qui les suit. Lelivre,en effet, prend l'arbre à son point de départ, la pépinière, le conduit de développement en développement jusqu'à cet apogée de beauté et de vigueur, que nous avons pu admirer chez les sujets conduits parM. Baron, et qu'il a fait photographier pour que personne ne puisse l'accuser d'avoir embelli la nature dans les planches jointes à son ouvrage.

Ces planches sont au nombre de quatorze, comprenant vingt huit figures. Douze de ces figures sont purement explicatives et servent à faire comprendre les diverses opérations de la plan-

(1) Au bureau du journal. Prix : 3 fr. 50 c. *Franco*, par la poste, 4 francs.

tation, de la taille, de la greffe et des incisions et éborgnements dont l'auteur préconise et explique les effets. Les autres sont des portraits, et, comme nous venons de le dire, photographiés à divers âges et sur diverses espèces ; ils témoignent par leur bonne mine des soins intelligents qu'ils ont reçus.

Si maintenant nous entrons dans l'analyse même de l'ouvrage, nous pourrons faire toucher du doigt l'importance des services rendus à l'arboriculture par M. Baron.

Nous ne parlerons pas des diverses formes qu'il a successivement mises en pratique ; nous ne parlerons pas de quelques conseils de détail, tels que la meilleure manière d'employer le sécateur; nous nous appesantirons seulement sur deux choses, choses principales, et qui, à elles seules, ont apporté à l'arboriculture un grand progrès. Ces deux choses sont : la réformation des toques et la greffe en coulée.

M. Baron est certainement l'auteur de la destruction de ces masses informes de bois qui dégradent la physionomie des plus beaux arbres. Grâce à son mode de pincement, grâce à toute sa méthode, ces toques disgracieuses ne viennent plus prendre la place destinée aux fruits, empâter la naissance des brindilles, allourdir l'arbre et se nourrir de sa séve. Les moyens employés pour arriver à ce résultat sont simples ; ils sont expliqués tout au long, sans arrière-pensée, dans les *Nouveaux principes de taille*, et nous en recommandons l'usage à tous ceux qui ont encore dans leurs jardins ces spécimens de l'ancienne méthode de taille.

Quant à la greffe en coulée, dont les premières expériences ont été faites par lui en 1856, elle sert à remplacer des bran ches tout entières, à réparer d'un seul coup les désordres que peut produire, dans l'équilibre d'un arbre, une branche malade ou morte, à garnir de fruits les espaces vides ; sur diverses causes, elle est fort simple dans son application, très-féconde dans ses résultats, et nous pourrions nous appuyer sur le rapport

qui a été fait à ce sujet à la Société impériale et centrale d'Horticulture, si ce rapport n'avait pas laissé à un *plus ample informé* le droit de résoudre une question si importante. Ce plus ample informé ne tardera pas, nous l'espérons, à donner gain de cause à M. Philibert Baron.

C'en est assez, pensons-nous, pour une simple revue bibliographique; aussi finissons-nous là notre appréciation, nous bornant à rappeler que la réformation des toques de M. Baron date de 1825; ses divers modes d'incisions de 1828; qu'il a obtenu déjà diverses récompenses, notamment en 1841 et que s'il n'a pas obtenu peut-être toute la réputation qu'il mérite, il peut au moins se consoler en voyant, non-seulement que ses principes sont à peu près adoptés par beaucoup de gens qui les blâmaient dès l'abord, mais encore que ces mêmes personnes ne sont pas loin de s'attribuer le mérite de ces découvertes.

F. Hérincq.

LES CONIFÈRES DANS LES JARDINS D'AGRÉMENT (1).

Les Conifères (arbres résineux, arbres verts), doivent être considérés sous deux rapports, celui du repeuplement des forêts et des plantations en grand comme spéculation, et celui de l'ornementation des jardins; nous ne devons dans ce recueil nous occuper que de ce dernier.

A proprement parler, aucune espèce de ce genre n'étant indigène à nos provinces du centre de la France, les Conifères, comme arbres d'ornement, peuvent encore se diviser en trois classes bien distinctes :

1° Ceux qui sont parfaitement acclimatés, rustiques, supportant nos hivers les plus rigoureux et nos étés les plus chauds.

(1) Extrait des bulletins de la Société d'horticulture d'Autun.

2° Ceux qui ont déjà subi une acclimatation presque complète et qui résistent à nos saisons, sauf aux froids par trop rigoureux.

3° Ceux qui exigent les abris, les orangeries ou serres pendant l'hiver.

Les limites qui nous sont accordées cette année, ne nous permettent de nous occuper que de la première division ; nous pensons, d'ailleurs, que les plus beaux arbres d'ornement sont ceux qui n'ont rien à redouter des saisons et du climat ; un arbre d'une belle végétation étant toujours un bel ornement, quelque commun qu'il puisse être, qu'un arbre rare et chétif.

Nous avons en outre, parmi les Conifères rustiques et acclimatés, les plus beaux arbres du monde.

De tous les Conifères les plus rares, aucun n'a la majesté ni du Cèdre ni de l'Epicéa ; sans vouloir déprécier la beauté de quelques-uns, comme du Pin à pignons, dont les immenses parasols donnent un aspect si pittoresque aux paysages italiens ; comme les Sequoias ou Wellingtonia monstrueux de la Californie, comme les Araucarias gigantesques du Chili.

Nous engageons les simples propriétaires de jardins, à laisser ces espèces aux amateurs riches et zélés, dont les louables efforts parviendront certainement à les acclimater, et que nous voyons déjà sinon acquérir tout leur développement, au moins végéter passablement dans certains jardins, mais qui ont exigé des précautions dispendieuses et répétées pendant bien des années.

Parmi nos espèces rustiques, nous avons des arbres pour tous les terrains, pour toutes les expositions, pour toutes les exigences de la belle distribution d'un jardin.

Comme arbre isolé, rien n'est si majestueux qu'un Cèdre du Liban.

Comme grands massifs, soit pour masquer une montagne

nue, soit pour rompre la monotonie d'une ligne trop étendue d'horizon, rien d'aussi impénétrable, d'aussi grandiose que l'Epicéa.

Comme croissance rapide, pour boiser un parc et établir une futaie sous laquelle on puisse circuler, rien de préférable au Pin Laricio, dont le feuillage donne beaucoup d'ombre et dont les branches latérales menues et peu développées peuvent être supprimées de bonne heure.

Comme réussite dans les rochers, dans le plus aride et le plus mauvais terrain, de quelque nature qu'il soit, rien de comparable au Pin Sylvestre.

Un massif de Pins du lord Weymouth, au feuillage doux et soyeux, au tronc vert et lisse, fait un charmant effet dans un lieu frais et même un peu humide.

Une plantation de Mélèzes ménage bien la transition entre les arbres toujours verts et les arbres qui se dépouillent de leurs feuilles. Mais nous recommandons essentiellement de ne pas mélanger dans un même massif les espèces différentes, et de faire invariablement des masses homogènes avec la même espèce. Dans ces mélanges, les différentes essences se nuisent réciproquement : beaucoup de sujets dépérissent, et il y a toujours des vides et des lacunes; l'aspect général, surtout quand les arbres sont grands, est désagréable à l'œil : prenez les plus beaux hommes de l'armée, les plus brillants uniformes des corps et formez un régiment; en mélangeant tous les costumes vous n'aurez qu'une mascarade ridicule au lieu de beaux régiments de cuirassiers, de hussards, de lanciers; il en est exactement de même pour les mélanges incohérents d'arbres disparates.

Nous allons donner quelques détails sur les espèces que nous avons vues de nos yeux réussir parfaitement dans notre localité et que nous recommandons particulièrement.

Cèdre du Liban.

Le Cèdre du Liban est un des plus beaux et des plus grands arbres de la nature; son tronc acquiert jusqu'à douze mètres de circonférence, et sa tige s'élève jusqu'à quarante mètres. Ses branches latérales disposées en étages irréguliers, s'étendent horizontalement et peuvent prendre un immense développement. Ces feuilles sont étroites, serrées et persistantes; ces fruits ou cônes mettent une année à mûrir. Le Cèdre est parfaitement acclimaté en France, quoique originaire d'Asie et notamment du mont Liban.

Il est souvent question du Cèdre dans l'antiquité. Les écrivains hébreux faisaient du Cèdre l'emblème de la grandeur et de la puissance; son bois parfumé passait pour incorruptible; il servait à faire les statues des dieux du paganisme, et l'on disait à Rome d'une chose devant être immortelle, *digna Cedro.*

La naissance du Cèdre est assez lente dans les premières années, mais arrivé à l'âge de dix à quinze ans, sa croissance devient très-rapide. Nous en avons un, qui à l'âge de quarante ans, avait acquis trois mètres de circonférence. Sans adopter les calculs qui portent l'âge des plus gros Cèdres à mille ans, il est certain que le Cèdre vit et grossit pendant plusieurs siècles. Le Cèdre aime une terre profonde, mais il croît dans les terrains les plus secs comme les plus humides.

Aucun arbre n'a en même temps un port aussi magnifique et aussi majestueux; un seul de ces arbres, planté isolément et comme point de vue, est d'un effet infiniment pittoresque.

Mélèze d'Europe.

Le Mélèze est le plus grand arbre d'Europe, son élévation allant à cinquante mètres; son tronc, parfaitement droit, peut

arriver à d'énormes dimensions. On a vu dans le Valais un Mélèze que sept hommes suffisaient à peine à embrasser.

Il produit des branches nombreuses, horizontales, disposées par étages irréguliers, dont l'ensemble forme une vaste pyramide : ses feuilles sont étroites, éparses sur les jeunes rameaux et caduques l'hiver. Au printemps, les nouvelles feuilles sont d'un vert gai et offrent un aspect charmant. Il croît sur les Alpes, en Allemagne et en Sibérie, mais jamais dans le Midi. Son bois est d'une grande durée, et on cite en Suisse un chalet construit entièrement en Mélèze, sans peinture, et dont la durée a dépassé deux cents ans. Le Mélèze n'est pas délicat sur la nature du sol, pourvu qu'il ne soit pas marécageux, mais il préfère un sol granitique et profond; l'exposition du nord lui convient essentiellement, cet arbre craignant la chaleur, mai résistant aux froids les plus intenses.

Sapin commun, connu aussi sous les noms de Sapin blanc, Sapin de Normandie.

Le Sapin est un arbre dont le tronc acquiert une circonférence de trois mètres et une élevation de trente mètres. Sa tige droite est garnie de branches étalées horizontalement et régulières ; ses feuilles, d'un vert luisant en dessus, sont blanches en dessous, solitaires, éparses, mais rangées régulièrement de chaque côté des rameaux; il croît dans les Vosges, en Suisse, en Allemagne, en Écosse, en Suède, en Russie; mais il est cependant un peu délicat sur le terrain, ne croissant pas dans les terrains trop secs, arides et peu profonds.

H.-C. Delaplanche.

(*A continuer.*)

Paris. — Imp. horticole de E. Donnaud, rue Cassette, 9.



Cyclamen varié.



CHRONIQUE.

Une statue à Parmentier. — Réflexion sur l'emplacement où elle doit être érigée. — Le jardin d'acclimatation. — Un mot d'histoire sur la Pomme de terre. — Récompense accordée à M. Charles Baltet. — Le Congrès pomologique belge. — Cinquième session du Congrès pomologique de Lyon. — Le Melon géant et le petit Melon anglais. — Les Chênes du quai des Tuileries. — Les squares de Paris. — Une pelouse en Verveine. — Les expositions d'automne.

Depuis quelques années la France tient à honneur, à rendre hommage aux hommes qui l'ont illustrée; de toutes parts on voit s'élever des statues pour les immortaliser, et pour populariser leur gloire ou leurs découvertes. Mais parmi tous ces bronzes, tous ces marbres, l'œil cherche en vain, cependant, l'homme qui a rendu, sans nul doute, le plus grand service à l'humanité, en introduisant dans son alimentation, le légume le plus précieux, la Pomme de terre, qui est la base de la nourriture des classes laborieuses des villes et des campagnes. On comprend difficilement qu'un homme, qui a rendu presque impossible le retour des affreuses disettes des temps passés, ait pu être ainsi oublié. Serait-il donc vrai que la reconnaissance, cette mémoire du cœur, comme l'appelle une femme célèbre, n'est pas la vertu dominante du peuple français? C'est triste à penser.

Quoi qu'il en soit, l'oubli va être réparé; une statue en bronze sera prochainement élevée à Parmentier, dans le jardin de l'École de Pharmacie de Paris.

Nous applaudissons à l'érection de la statue; mais nous regrettons l'emplacement qui a été choisi. Sans doute Parmentier a été pharmacien; mais ce n'est pas comme auteur du *Code de Pharmacie*, qu'il a publié en 1807, que son nom a été rendu populaire; c'est comme bienfaiteur du genre humain, c'est surtout comme héros d'une pacifique conquête (l'introduction de la Pomme de terre dans l'alimentation de l'homme, et son accli-

matation sous le climat de Paris), que Parmentier a droit à la reconnaissance publique. Or, devant le courageux philanthrope et le savant agronome qui a lutté pendant près de 15 ans, contre les fureurs d'un peuple qui se croyait outragé dans sa dignité, le pharmacien disparait, et placer sa statue dans le jardin de l'École de pharmacie, c'est l'inhumer une seconde fois, ce n'est pas rendre hommage à sa mémoire. Si cette mémoire pouvait parler, le jour de l'inauguration de la statue, elle dirait bien certainement, comme Hippodamie dans les *Pélopides*, de Voltaire :

Dans ce tombeau sacré, je reste ensevelie.

En effet, le jardin de l'Ecole de pharmacie n'est pas un jardin public; il n'est fréquenté que par quelques élèves pharmaciens studieux, et, pour pénétrer dans ce sanctuaire de la science, il faut présenter sa carte d'étudiant. La France — non pharmaceutique — ne pourra donc jamais alors connaître Parmentier, auquel elle doit tant; elle ne pourra jamais lire, non plus, sur ses traits, reproduits par le bronze, tout ce qu'il y avait de bon, de généreux et de dévouement, dans le cœur de cet homme de bien, qui a consacré toute son existence à l'étude de l'amélioration de l'alimentation publique.

Une statue, en outre, n'est pas seulement un monument élevé à la mémoire d'un homme, le plus souvent elle est encore une page détachée de l'histoire, mise en relief, pour la vulgariser parmi les classes peu lettrées. Celle de Parmentier résume ainsi l'histoire du précieux tubercule péruvien qui sauva la France, en 1793, d'une affreuse disette, et celle de l'acclimatation d'autres végétaux utiles, tels que maïs, topinambours, etc., etc. Quel emplacement alors plus naturel que le jardin d'acclimatation? Ce jardin, qui vient d'être créé au bois de Boulogne, par des hommes non moins dévoués que Parmentier aux souffrances populaires, et parmi lesquels il convient de

nommer MM. Geoffroy Saint-Hilaire, Drouin de Lhuys, A. Passy, de l'Institut, E. Dupin, Richard du Cantal, Auguste Duméril, etc., n'est-il pas destiné à recevoir et à acclimater tout ce qui peut concourir au perfectionnement de notre système alimentaire, qui préoccupa tant Parmentier? N'est-il pas la continuation de son œuvre? Où pourrait-on mieux ériger sa statue? Là, au moins, l'hommage serait vraiment public. Placée au dehors, dans un hémicycle, cette statue pourrait regarder et montrer, d'un air de douce béatitude, tous ces produits nouveaux destinés à la nourriture de la race humaine, et le dernier vœu du philanthrope longtemps oublié, se trouverait exaucé. Ce bronze, qui doit le représenter, « ferait l'office de la pierre à aiguiser qui ne coupe pas, mais qui dispose l'acier à couper (1). »

En effet, placée sous les yeux des membres de la Société d'acclimatation, cette statue leur rappellerait constamment le but sacré de l'institution; elle les exciterait à persévérer dans l'œuvre toute d'humanité qu'ils essayent de fonder, et pour laquelle, eux aussi, auront bien des difficultés à vaincre, bien des luttes à soutenir.

Nous faisons donc des vœux pour une modification du décret qui autorise l'érection — par souscription — de la statue de Parmentier.

Maintenant qu'il me soit permis de rectifier une erreur accréditée dans le public au sujet de la Pomme de terre. D'après la chronique populaire, cette plante aurait été découverte par Parmentier; là est l'erreur. Cet honneur revient à deux Anglais : Hawkins et Drake, dit-on; à chacun ses œuvres.

Voici ce qui appartient à Parmentier.

La Pomme de terre était connue en Europe au XVIe siècle.

(1) Paroles que Parmentier répétait sans cesse à ses neveux, lorsque les infirmités de la vieillesse ne lui permettaient plus aucun travail actif.

Cultivée en grand, dans l'Italie dès le XVIIe, c'est seulement sous le règne de Louis XIV, pendant les longues guerres de Flandre, qu'elle fut introduite en France par les Anglais. Sa culture se répandit d'abord dans le provinces du Midi; Turgot l'étendit dans le Limousin et l'Anjou; elle pénétra ensuite dans la Bourgogne, la Lorraine et les Vosges. Mais son produit n'était alors destiné qu'à la nourriture des animaux; une aveugle prévention l'empêchant de s'étendre à celle de l'homme. Si la Pomme de terre était, à ce moment, aussi antipathique à la race humaine, c'est uniquement parce qu'elle servait d'aliment à la race porcine. On voulait, disait-on, dégrader le peuple en le faisant asseoir à la table du pourceau! Le mot infamie était dans toutes les bouches, la révolte dans tous les cœurs, et les plus exaltés criaient à l'empoisonnement : la Pomme de terre donnait la lèpre, elle engendrait toutes espèces de fièvres pernicieuses, etc., etc.; et les disettes faisaient chaque année de nouvelles et nombreuses victimes.

Aussi, l'Académie de Besançon, qui s'est toujours beaucoup occupée de l'amélioration matérielle et morale des populations, crut-elle devoir intervenir, en mettant au concours l'importante question des substances alimentaires propres à atténuer les calamités de la famine; c'était en 1771.

Parmentier venait d'être nommé Pharmacien en chef de l'hôtel des Invalides. Mais les Sœurs de Charité s'élevèrent avec une telle véhémence contre cette nomination, qui leur enlevait la direction de la Pharmacie, que Louis XVI recula devant cette opposition, et Parmentier fut obligé d'abandonner aux Sœurs la domination exclusive de l'officine. Vivre en sinécuriste, avec une âme trempée comme la sienne, était impossible. C'est alors que commença pour lui cette nouvelle existence, toute d'abnégation et de dévouement, qui en fit un bienfaiteur de l'humanité.

Après un travail sur les substances alimentaires, qui remporta

le prix de l'Académie de Besançon, Parmentier porta son attention sur la Pomme de terre qui, à cette époque, était connue déjà depuis près de deux siècles. Il entreprit d'éclairer le public sur les qualités prétendues malfaisantes de ce tubercule. En 1778, il publia son *Examen chimique de la Pomme de terre*, pour démontrer que l'homme pouvait trouver dans cette racine un aliment aussi sain que nourrissant; que la plante n'appauvrissait pas le sol comme on l'affirmait; qu'elle poussait et donnait d'abondantes récoltes dans les terrains les plus ingrats, etc. Appliquant aussitôt l'exemple à l'écrit, il en ensemença 54 arpents dans la plaine des Sablons, condamnée jusque-là à une stérilité absolue; il en obtint les plus brillants résultats. C'est ici que se place l'histoire du bouquet de fleurs de Pomme de terre présenté au roi qui en orna sa boutonnière, etc., etc.

En même temps qu'il se livrait aux essais de culture de sa plante de prédilection, Parmentier révélait tous les avantages que promettaient ses tubercules. A l'hôtel des Invalides, en présence de Franklin, il prépare un pain savoureux avec la pulpe et l'amidon de Pomme de terre sans mélange de farine; il communique gratuitement, aux pâtissiers de la capitale, le secret de la fabrication du *Biscuit de Savoie*, dont la base est encore l'amidon de Pomme de terre; il offre à ses amis un dîner splendide, dont tous les apprêts, même les liqueurs, sont tirés de la Pomme de terre, etc., etc.; mais il ne peut vaincre la répugnance du peuple. — Dans les premiers jours de la révolution de 89, alors qu'on parlait de le nommer à des fonctions municipales : « Gardez-vous-en bien, cria-t-on de tous côtés; il ne nous ferait manger que des Pommes de terre; *c'est lui qui les a inventées;* c'est un empoisonneur! »

Parmentier n'a donc ni inventé ni introduit la Pomme de terre en France; il n'a fait que l'introduire dans notre alimentation. C'est là sa gloire et il l'a gagnée chèrement; car, pour nous imposer ce précieux aliment, il lui a fallu subir toutes

espèces d'outrages, et s'il a pu jouir du fruit de tant de peines, c'est grâce au concours imprévu que lui prêta Chaumette. En effet, ce fougueux procureur de la commune,— qui voulait que tous les Parisiens ne portassent que des sabots, — proposa un jour de planter les jardins du Luxembourg et des Tuileries avec les tubercules préconisés par le protégé du roi captif : « C'est avec des Pommes de terre, disait-il, que tous les Français doivent se nourrir ; » et il obtint en quelques heures ce que Parmentier n'avait pu obtenir en quinze années. C'est qu'aussi, à l'école de la misère, le peuple s'était démocratisé ; il alla s'asseoir, sans répugnance et sans honte, à la table du pourceau ! et la cause du pauvre philanthrope fut gagnée.

Il est temps, je crois, de revenir aux nouvelles du jour. En voici une qui va me servir de transition pour rentrer en matière. Il s'agit encore d'un hommage rendu à l'un de nos savants français. Cette fois c'est un pomologiste dont le nom a été souvent cité par nous. Nos lecteurs connaissent, au moins de réputation, M. Charles Baltet jeune, pépiniériste à Troyes, auquel on doit l'idée initiale d'un Congrès pomologique. Cet éminent pomologue vient de recevoir de l'*Académie nationale* de Paris, une médaille d'honneur de 1re classe, pour ses travaux arboricoles et spécialement pour l'intéressante brochure qu'il a publié sous le titre : *Les bonnes Poires*. Nous sommes heureux d'avoir à enregistrer cette nouvelle récompense qui lui est accordée, et qui est si bien méritée.

Si nous sommes bien informés, la Belgique se proposerait d'imiter la France en constituant un Congrès chargé d'élucider la grave question de la synonymie des fruits. Elle se serait adressée à notre concitoyen de Troyes pour en jeter les bases, et elle lui aurait proposé la présidence de la première session. C'est un honneur qui, certainement, vaut bien la médaille de l'Académie de Paris, car elle témoigne en faveur de la science et du mérite du président du premier Congrès de Lyon. S'il en

est ainsi, nous nous en réjouissons, et pour M. Baltet, et pour les carpophiles; c'est un signe certain d'une prochaine entente cordiale entre les deux pays; entente si désirable pour la pomologie, en ce qu'elle facilitera le travail du Congrès français. Et puis de là à la fusion il n'y a qu'un pas. Nest-ce pas le cas de dire : « Cette greffe par transfusion fera produire, au Congrès, fruits plus savoureux et plus abondants. »

On annonce pour le 27 septembre prochain, la 5[e] session du du Congrès de Lyon. La Société d'horticulture du Rhône fait appel aux Sociétés, aux Pomologues, aux Amateurs ; elle espère que son appel sera entendu, car tout le monde doit désirer une nomenclature de fruits épurée et simplifiée. Mais pourquoi les Pomologues belges ne s'y rendraient-ils pas aussi? Il me semble que ce serait plus simple que d'élever un second autel à Pomone!

La grande famille des Cucurbitacées vient de s'enrichir d'un nouveau membre qui a toutes les proportions d'un monstre. C'est le *Melon géant*, découvert dans un oasis des steppes des Kirghiz, en Tartarie, par un colonel russe, M. Komaroff. Ce Melon phénoménal ne mesure pas moins de 75 centimètres de diamètre, et il a une saveur très-agréable; c'est du moins ce que rapporte l'histoire. Dans ce cas, je conseille aux Cantaloups de se bien tenir, et de ne pas chercher à s'hybrider; car si les Melons du Nord commencent à faire irruption dans leur domaine, c'est qu'ils ont eu vent d'un commencement de décadence *melonique*. En présence de ce roi des Melons nouvellement débarqué, c'est tout craintif que je demande des nouvelles de notre petit Melon anglais *(Turner scarlet gem melon)*, à ceux de nos abonnés qui en ont eu des graines. Pour moi, je le trouve toujours exquis. Le premier a été mangé au commencement de mai; il était parfait. Mais comme les Melons sont, en général, des êtres très-capricieux, qui ne se plaisent pas partout, que celui qui est bon dans une localité est souvent détestable dans une autre, et *vice versâ*, il serait très-intéressant de connaître les contrées

qui plaisent au *Turner scarlet gem melon*. Nous pourrons en offrir encore des graines, cet automne, aux personnes qui désireraient en faire l'essai.

Un de nos abonnés, qui a passé sur le quai des Tuileries, il y a quelques mois, nous demande : « Pourquoi a-t-on coupé la tête de tous les Chênes exotiques qui y sont plantés depuis quelques années et qui y vivent chétivement, pour les greffer avec des mêmes espèces ? » — Nous nous sommes rendu sur le quai indiqué, pour examiner cette singulière opération, et, après examen attentif, nous nous sommes assuré : 1° que ces pauvres Chênes végètent très-pauvrement, comme au reste tous les arbres plantés trop forts et sans soins ; 2° que les têtes ont été, en effet, coupées, mais qu'il n'y a pas eu de greffe appliquée. Nous croyons que cet étêtement a été commandé par le mauvais état des sommités des arbres ; qu'on les a rabattus pour essayer si, avec une petite branche latérale redressée, on ne parviendrait pas à en obtenir une belle cime ; car, ce que notre correspondant a pris pour une greffe, et ce que nous avions pris aussi pour telle d'abord, n'est qu'une petite brindille redressée et attachée avec de l'osier. Si l'opérateur a cru qu'il pourrait former une belle cime avec cette pauvre et chétive brindille, nous croyons, nous, qu'il n'obtiendra pas de meilleurs résultats que ceux obtenus, jusqu'à ce jour, avec la transplantation des gros arbres. Dans l'un comme dans l'autre cas, on fait fausse route : les arbres de la Bourse, du Châtelet, du jardin de la Préfecture de police, etc., en sont la preuve... morte, puisque la plupart de ces arbres ne sont plus que des cadavres.

La Touraine est, dit-on, le jardin de la France ; dans quelque temps on pourra dire que Paris est l'école botanique populaire de l'Empire français ; car tous ses squares sont actuellement ornés des végétaux rares et curieux des pays tropicaux. Le Caféier, le Dattier, le Latanier, le Ricin arborescent, le Ficus elas-

tica, etc., se prélassent dans celui de la tour Saint-Jacques; des Dracena Draco, le Cycas revoluta, etc., s'élèvent majestueusement du milieu des frais gazons du square des Innocents. Malheureusement le public regarde sans savoir ce qu'il voit; ces arbres n'étant pas étiquetés. C'est une lacune que nous signalons à qui de droit.

Nous avons vu, à la tour Saint-Jacques, un emploi très-heureux de la *Verveine Maonetti;* on en a formé tout une grande pelouse, qui fait le plus charmant effet; il est fâcheux seulement qu'il se trouve quelques pieds de la variété à fleurs blanches qui rompent l'uniformité de la couleur violacée. Nous engageons nos lecteurs à suivre cet exemple. Cette petite espèce est vraiment charmante ainsi; à défaut d'espace, on en pourrait faire des bordures.

Plusieurs exposititions sont annoncées pour les mois d'août et septembre. Déjà celle de Besançon est en pleine activité : elle est, dit-on, superbe. Les autres sont :

Au Mans, du 15 au 17 août;

A Autun, du 1er au 4 septembre;

A Saint-Dizier, 7 septembre.

A Bergerac, du 7 au 9 septembre;

A Fougères, le 7 septembre;

A Valognes, du 8 au 11 septembre;

A Meaux, du 14 au 17 septembre;

A Beaune, du 15 au 17 septembre.

A Dijon, du 27 au 30 septembre;

A Lyon, du 28 septembre au 4 octobre;

A Orléans, cette exposition coïncidera avec la tenue du Congrès pomologique de Lyon, de manière à pouvoir y envoyer une collection; c'est donc du 28 septembre au 4 octobre.

F. Herincq.

CYCLAMEN A FLEURS GLOBULEUSES.

(Pl. VI.)

Plusieurs fois déjà, dans le courant de la publication de ce journal, nous avons appelé l'attention de nos lecteurs sur le genre Cyclamen, et les beaux succès remportés, sur cette charmante plante, par un horticulteur aussi modeste qu'habile, par M. Fournier (1) Nous y revenons encore aujourd'hui pour faire connaître un nouveau type obtenu par le même obtenteur, et remarquable par la forme des fleurs qui pourrait faire croire à une hybridation du *Cyclamen persicum* par le *Coum*. Il n'en est cependant rien. Les variétés à fleurs presque globuleuses, comme celles du *Coum*, que nous figurons dans ce numéro, proviennent des semis du *C. persicum* non hybridé. On ne peut même pas invoquer l'hybridation accidentelle, M. Fournier ne possédant pas un seul pied du *C. Coum* dans sa riche et nombreuse collection.

Sans nier l'influence du croisement d'espèces dans le règne végétal, nous persistons, — d'après le nouvel exemple que nous offrent les Cyclamen, — à regarder comme simples formes, ou variations d'un seul type, ce que les partisans outrés de l'hybridation considèrent comme résultats de l'accouplement de deux espèces ou variétés.

On s'appuie généralement, pour confirmer l'hybridation, des caractères des deux parents qui se trouvent réunis sur le nouveau-né. Il n'y a là rien de sérieux. Par ce procédé aussi simple qu'ingénieux, on arriverait à n'admettre, dans la nature, que deux espèces : le *Protococcus* et le Chêne ; les autres ne seraient que des hybrides.

Il est au moins certain que, dans un genre où les espèces ont toutes un air de famille, et dont les différences sont souvent

(1) Horticulteur, rue de Lourcine, n° 148, Paris.

Chasselas Golden hambro.

même quelquefois difficiles à saisir, on pourrait rapporter à deux types les plus opposés toutes les espèces intermédiaires. Ainsi, par exemple, rien ne serait plus rationnel, au point de vue des partisans de l'hybridation, que d'admettre le *Reseda Phyteuma* indigène à notre climat, comme hybride du *Reseda luteola*, fécondé par le *R. odorata*. Il tiendrait de la mère par ses *fleurs inodores*, et du père par le port et par les feuilles. Et pourtant rien n'est plus impossible. Le *Reseda luteola* est indigène à la France et le *R. odorata* est originaire de l'Egypte: il n'y a donc pas hybridation; cependant nous trouvons réunis dans l'un certains caractères des deux autres. En extravaguant un peu plus encore, on arriverait à faire des *Ephredra* autant d'hybrides de Pin Sylvestre et d'*Equisetum*, tenant au premier par les fruits et au second par les feuilles. Eh bien! il en est de même pour certaines prétendues hybrides chez lesquelles on constate les caractères de deux espèces ou plutôt variétés voisines; elles ne sont que de simples variations d'une seule, et rien autre chose.

Mais l'hybridation, en horticulture, est le certificat de bonne conduite, dont on affuble certaines anomalies ou variétés inconstantes pour faire croire à leur fixité : voilà pourquoi on tient au mot. Il ne coûte qu'un mensonge à l'obtenteur ; par conséquent il peut l'employer souvent. Il double le prix de la plante ; le marchand y trouve son bénéfice. — L'amateur paye sa crédulité.

Pour en revenir aux *Cyclamen*, M. Fournier, lui, ne les donne pas comme hybrides ; il déclare que ce sont de simples variétés, et nous, nous affirmons que rien n'est plus joli. Les pétales raccourcis, en prenant plus de largeur, ne perdent pas de leur ampleur, et la fleur est admirable de coquetterie. On retrouve, dans cette nouvelle race, toutes les nuances qu'offre la race à grandes fleurs.

F. Herincq.

EXACUM ZEYLANICUM.

(Pl. V.)

Etymologie : De *Exacon*, nom appliqué par Pline à une Centaurée purgative.

Famille : *Gentianées de Jussieu ; Pentandrie monogynie de Linné.*

Caractères génériques. — Toutes les plantes aujourd'hui réunies sous la dénomination générique de *Exacum*, sont des herbes de l'Asie tropicale, à feuilles opposées, marquées de 3 nervures principales. Les fleurs sont axillaires et terminales, constituées par un calice à 4 divisions planes ; une corolle monopétale à 4 lobes ; 4 étamines insérées sur le tube calicinal, à anthères s'ouvrant par 2 pores au sommet ; l'ovaire est à 2 loges, surmonté d'un style infléchi, et d'un stigmate simple ; le fruit est une capsule à 2 loges, à placenta quelquefois libre et qui porte un grand nombre de graines très-fines.

Description spécifique. Cette espèce, originaire de Ceylan, est le *Chironia trinervis* de Linné et l'*Isianthus zeylanicus* de Sprengel. Elle est annuelle ; sa tige dressée, à quatre angles, est presque simple ; elle ne se divise qu'au sommet en une sorte de corymbe, dont chaque ramification est terminée par des fleurs. Les feuilles sont sessiles, oblongues, elliptiques ou lancéolées, acuminées, entières, lisses, d'un beau vert gai en dessus, pâle en dessous, à trois nervures principales (c'est par erreur que notre dessin en indique plus). Les fleurs, d'un très-beau bleu pourpré, sont disposées par trois au sommet de chaque ramuscule de l'inflorescence ; le calice à cinq ailes membraneuses est à cinq divisions subulées ; la corolle est en roue, grande, à tube court, à 5 lobes obovales obtus ; les étamines sont dressées, à anthères d'une belle couleur orange.

Historique et culture. L'*Exacum zeylanicum* est une charmante plante, qui montre ses belles et larges fleurs bleues au mois de septembre. Connue déjà du temps de Linné, elle n'a



Exacum Zeylanicum.

N. Rémond imp. r. Vieille-Estrapade, 15, Paris.

été cependant introduite en Europe qu'en 1848 par M. Moore, qui en envoya des graines au jardin botanique de Dublin. Mais elle est peu répandue encore dans les collections. Nous l'avons vue, l'automne dernier, dans la serre chaude de M. Rougier-Chauvière, rue de la Roquette, et nous en avons pu apprécier le mérite.

On doit semer au printemps, en terrine, couvrir peu les graines et placer en serre ou sous châssis; repiquer en petit godet le jeune plant lorsqu'il a quatre ou cinq feuilles, et rempoter aussitôt que les racines apparaîtront en dehors de la motte; arrosements modérés; mi-ombre pendant l'été. Floraison en septembre et octobre. Nous croyons qu'on pourrait la conserver par le bouturage. O. Lescuyer.

REVUE DES JOURNAUX ETRANGERS.

Florist fruitist and garden miscellany.

Iris reticulata. Cette jolie petite espèce, digne d'être recommandée, est cultivée chez M. Handosyde aux environs d'Edimbourg, et ce savant horticulteur s'est appliqué à la cultiver et à la propager. Elle est peu connue, quoique peu récente. L'Iris reticulata, brillamment coloré par un beau violet foncé, plus tendre à la base et relevé sur les trois parties réfléchies de la fleur, a une large tache jaune bordée de blanc et ponctuée de noir. Chaque pied produit une abondante floraison dès le premier printemps, en mars et en avril. Cette plante est naine, et n'atteint guère que 15 centim. de haut; elle répand une douce odeur; elle est parfaitement rustique, mais demande un terrain frais, une terre tourbeuse ou un marécage. Par exemple, on peut s'en servir avec succès sur le bord des eaux.

Botanical Magazine.

Llavea Cordifolia. Lagasca (Fougère).

Cette fougère est assurément une des belles espèces cultivées; elle est malheureusement très-rare. Le Llavea cordifolia vient de Mexico. Il a quelque rapport, quant à la fructification, avec le *Cryptogamne crispa*. Br. Il porte sur une même fronde deux sortes de pinnules : celles placées inférieurement sont stériles, tandis que les supérieures sont fertiles et forment une belle panicule gracieusement penchée et ressemblant à un ensemble de gousses. Aucune collection de Fougères de serre chaude, un peu complète, ne peut se dispenser de posséder cette charmante plante, qui est la seule espèce de ce genre.

Begonia Frigida. Al. de Cand. (Bégoniacée).

Cette espèce est une des plus petites de tous les *Begonia*. Elle a été cultivée sur le continent avant de parvenir en Angleterre. Son feuillage, comme celui de beaucoup de ses congénères, la fera rechercher beaucoup plus que ses fleurs, qui sont très-petites et insignifiantes, Une de celles-ci a pourtant présenté une curieuse structure morphologique, observée par l'artiste chargé des planches du Botanical magazine, M. Fitch. Elle avait un périanthe *inférieur* de quatre sépales inégaux (ce qui indique une fleur mâle) et au-dessus de leur point d'insertion, quatre étamines paraissant d'une structure parfaite et alternant avec quatre ovaires *supérieurs*, libres, de forme ovale, surmontés chacun d'un court style, muni de deux stigmates linéaires et duveteux. C'était donc une vraie fleur hermaphrodite.

Le *Begonia frigida* a été signalé brièvement par De Candolle, dans son beau mémoire sur la famille des Bégoniacées, Elle était alors cultivée par M. Boissier, à Genève. La tige et les feuilles sont glabres. Celles-ci ont de 1 mètre à 1m65 de long. Elles sont portées sur un long pétiole; leur limbe est

inégalement cordiforme, légèrement acuminé, sinueux, et présente quelques angles ou lobes peu prononcés, où l'on peut voir quelques poils. La face supérieure est d'un vert foncé à reflets cuivrés, et la face inférieure de couleur rose foncé bien tranchée.

Didymocarpus Primulæfolia. Gardn. (Cyrtandracée).

Cette Cyrtandracée provient de Ceylan. Elle fut reçue de graines envoyées par M. Twaites au jardin royal de Kew où elle a fleuri en novembre de l'année dernière. Elle fut fort bien nommée par le regrettable Gardner *primulæfolia*, car non-seulement les feuilles, mais encore les fleurs offrent l'aspect de plusieurs *Primula*. Le *Didymocarpus primulæfolia* est originaire des environs de Kandy. Elle croît sur les rochers, au milieu des forêts.

Statice Brassicœfolia. Webb. (Plombaginée).

M. Bourgeau a découvert dernièrement cette nouvelle espèce aux Canaries, dans l'île de Gamoro, au lieu appelé El-Riseo de los Sirlos, Lugar de Agulo. C'est la seule localité où il ait rencontré cette jolie plante; elle y fleurit abondamment au commencement d'avril; mais dans nos serres froides elle ne s'épanouit qu'en août. Le *Statice brassicæfolia* appartient certainement au même groupe que le *S. Arborea* de Wildenow; il diffère essentiellement de cette espèce, surtout par sa taille moins élevée. Ses feuilles sont toutes radicales, velues et rudes, de grandeur variable, pinnatifides-lyrées, ou même subpinnées à la partie inférieure. Le lobe terminal très-grand, abovale, et terminé brusquement par un long poil subulé. Le pétiole ailé est lui-même sinué-lobé. La tige, longue de 32 centim. environ, est aussi ailée. Les fleurs sont violettes et passent au blanc. Ses boutons sont rosés.

Fourcroya flava-viridis. Hooker (Amarillydée) Cette belle et curieuse plante a été reçue par M. Repper de Real-del-Monte au Mexique. C'est absolument le *Fourcroya gigantea* ré-

duit à de moindres proportions, sauf les fleurs qui sont aussi grandes et en tout analogues à cette espèce.

Spiræa fortunei. Planchon. (Rosacée.) Ce bel arbuste ne diffère en rien du *S. Callosa* de Lindley.

Ceanothus velutinus. Douglas. (Rhamnée.) Cette Rhamnée forme dans les jardins un bel arbuste toujours vert. Il croît sur le territoire de l'Orégon. Les feuilles sont d'un vert foncé à la face supérieure; elles sont rendues gluantes par une expansion résineuse, que la plante laisse suinter dans les temps chauds. A leurs faces inférieures, les feuilles sont au contraire douces et veloutées, par un duvet blanchâtre ou parfois légèrement férugineux. Les fleurs, disposées en panicules serrées, sont blanches. Elles s'élèvent au-dessus des feuilles.

Le regrettable Douglas découvrit le premier ce Céanothus; mais ce sont de graines reçues par M. Weitch, qu'il fut introduit en Angleterre. Il a fleuri en plein air au commencement de ce printemps. C'est donc une plante rustique. Elle croît du reste à une très-grande hauteur sur les Montagnes Rocheuses.

Heterocentron mexicanum. Hook. (Mélastomacée.) Comme son nom spécifique l'indique, cette plante est originaire du Mexique, où elle habite les montagnes des environs de Xalapa, à une altitude de 2 à 3 milles mètres environ. Elle pourra donc supporter probablement la serre froide. Sa floraison a lieu à l'automne et dans les premiers mois du printemps. C'est une plante très ornementale.

Torenia hirsuta. Lamb. (Scrophularinée.) Nous nous plaisons à recommander cette plante figurée par le Botanical Magazine ; elle est vraiment remarquable. Elle n'a été cultivée que chez MM. Hugh Low et à Kew. Elle ressemble, il est vrai, au *T. Asiatica*, mais cette plante elle-même, quoique introduite depuis plusieurs années, n'est encore guère cultivée; d'ailleurs le *Torenia hirsuta* est une plus belle espèce. Les fleurs sont grandes, brillamment colorées en violet passant au

bleu pourpre. Elle n'a pas de saison pour fleurir. Elle réclame l'abri d'une bonne serre.

NARTHEX ASSA-FOETIDA. Falconer. (Umbellifère.) Le Botanical Magazine s'étend longuement sur cette plante justement célèbre. Il résulte évidemment de sa discussion et de ses recherches, que la gomme *Assa Fœtida*, employée en médecine avec succès comme anti-spasmodique, provient de plusieurs plantes appartenant au même genre *Narthex*, très-voisin du genre *Ferula*, et croissant dans différentes parties de l'Asie. L'espèce ci-dessus provient du Thibet, où elle a été découverte par le Dr Falconer. Elle a été cultivée avec succès en plein air, abritée seulement d'une cloche, à Edimbourg. Des pieds, au contraire, livrés à eux-mêmes, n'ont pas résisté à un froid de quelques degrés au-dessous de zéro. A. DE TALOU.

NOUVEAU MODE DE PLANTATION DE GRANDES PLANTES POUR BORDURES.

D'APRÈS M. LECHEVALIER.

Le 6 novembre 1859, M. Lechevalier présentait au *Cercle d'horticulture et de botanique du Havre*, une note très-intéressante sur une culture de la *Reine Marguerite*, propre à en faire des bordures très-basses. Voici ce qu'il disait à ce sujet :

« Vers la fin de l'été, les petites plantes, bonnes à orner les bords des massifs, font défaut, et l'on se trouve fort embarrassé si l'on n'a pas recours aux Reines Marguerites ; les pyramidales ne feraient pas une bordure gracieuse, à mon avis ; il faudrait donc s'adresser aux Naines, mais celles-ci ont le défaut, assez général, de manquer de tenue.....

» ..... Depuis quelques années j'ai pris le parti de planter les *Reines Marguerites* en massifs ou bordures très-serrées et

très-larges, les couchant les unes sur les autres, de telle sorte que les tiges, se recouvrant, forment imbrication, comme les tuiles d'un toit; trois ou quatre jours après leur plantation, on voit toutes les extrémités se redresser et regarder le ciel, et quelques jours plus tard on serait en peine pour distinguer comment a été faite la plantation. La terre disparait sous la verdure qui forme un tapis, sur lequel se détachent des milliers de fleurs nuancées des tons les plus variés. Il va sans dire que, dans la mise en place de ces plantes, on observe de les disposer conformément aux règles de l'harmonie de couleurs; c'est là, d'ailleurs, une attention que demandent les plantes de collection et à laquelle ne manquent jamais les amateurs.

» Cette culture, outre les avantages que je viens de signaler, qui sont d'assurer et de prolonger la jouissance de ces belles plantes en les préservant de l'action nuisible des gros temps, a encore celui de leur convenir parfaitement; en effet, couchées les unes sur les autres très-près de terre, elles conservent leur fraicheur qu'entretiennent d'ailleurs quelques arrosements faits à propos, mais discrètement; elles semblent entrer dans une nouvelle vie, leurs fleurs sont plus fraiches, plus abondantes et d'une durée plus longue.

» Ce genre de culture, pour réussir, demande des conditions toutes particulières que mon expérience personnelle m'a apprises. Je cultive mes *Reines Marguerites* en pépinière, jusqu'à l'époque où les fleurons ont atteint les deux tiers de leur développement; c'est alors seulement que je les mets en place. Voici pourquoi je donne la préférence à ce temps de leur végétation : plus tôt, la tige est encore trop herbacée; elle serait exposée à pourrir contre terre, surtout si le temps se trouvait être à l'humidité; plus tard, au contraire, la tige serait trop ligneuse, et une fois couchée elle se relèverait mal, avec une sorte de gaucherie choquante à l'œil. Au moment que j'indique, la tige est à peu près demi-ligneuse et à peu près à l'abri des deux inconvénients

que je signale comme étant à redouter. L'on comprend, d'ailleurs, que lorsqu'il s'agit de planter des quantités considérables, il serait difficile de tâter la consistance de chaque individu, il suffit d'avoir dans quelques signes une indication générale.» LECHEVALIER.

Ce procédé, fort ingénieux pour avoir des bordures très-basses, peut s'appliquer à beaucoup d'autres plantes. Déjà l'année dernière, on l'avait appliqué dans tous les squares de Paris, pour les Chrysanthèmes de l'Inde, soit en bordures, soit en massifs, et nous devons avouer que c'était d'un bon effet, surtout pour les Chrysanthèmes pompons. Les variétés à grandes fleurs faisaient beaucoup moins bien; leurs larges capitules couchés sur terre, n'avaient rien de naturel; ils offraient, au contraire, le spectacle de la nature difforme; ce n'était plus le petit nain, cette miniature bien proportionnée dans toutes ses parties, c'était le nain grotesque, avec son petit corps et son énorme tête. Aussi n'engageons-nous pas nos abonnés à imiter cet exemple; on pourrait peut-être faire le même reproche aux Reines Marguerites. Mais la plante qui supporte bien ce nouveau mode de plantation, c'est l'*Ageratum*. Avec cette plante on obtient des bordures vraiment ravissantes. Les Parisiens peuvent en juger, par celles qui existent au squarre de la Tour Saint-Jacques. Nous signalerons encore, pour bordures de ce genre, les Héliotropes, les Calcéolaires ligneuses (*C. rugosa*) et le Lantana Sellowii, que nous avons vus au square des Innocents, et dont la réussite est parfaite.

Des pelouses d'*Ageratum*, imitation de celle de *Verbena Maonetti*, dont il est parlé dans la chronique, seraient, nous croyons, d'un effet admirable.

EUGÈNE DE MARTRAGNY.

LES ERREURS POMOLOGIQUES.

Monsieur Hérincq,

Quand vous êtes venu au Jury de l'Exposition de Troyes, vous avez bien voulu, avec vos collègues, visiter notre établissement.

Vous souvenez-vous qu'en causant Pomologie, loyauté, erreur, etc., dans nos Écoles fruitières, vous m'avez demandé le nom des anciennes variétés que nous avions reçues sous des noms nouveaux?

Je me fais un devoir d'y répondre, parce que c'est un service à rendre. Je ne vous donnerai qu'une quinzaine de ces erreurs, les plus récentes, et provenant de sources officielles ou semi-officielles, sans me permettre à leur égard la moindre qualification :

POIRIER.

Calebasse Tougard,	étiquetée	Florimond Parent.
Colmar Van Mons,	—	Colmar Josmet.
Duc de Nemours,	—	Beurré Noisette. — de Hemptume.
Curé,	—	Roi de Rome.
Baronne de Mello,	—	Philippe Goës.
Ananas,	—	Beurré épine.
Colmar Artoisonnet,	—	Abbott.
Fondante des bois,	—	Verlaine. Beurré Delbecq. Bergamotte de Hamdem.
Urbaniste,	—	Bois Napoléon. Louis Dupont.
Prévost,	—	Philadelphia. Colmar d'Iseure.

Ananas, étiquité Haghem d'hiver.
Soldat laboureur, — Duchesse de Brabant.
Bézy de Saint-Vaast, — Tyson.

CERISIER.

Belle d'Orléans, étiquetée Dauphine.

PRUNIER.

Royale de Tours, étiquetée Bleue de Belgique, etc.

Et malheureusement plusieurs fois, etc., etc.

Je ne crois pas devoir vous citer les erreurs produites lors de l'étiquetage ou de l'emballage des arbres. Ainsi on nous a envoyé Zéphirin Grégoire sous le nom de Rousselet Vanderweken, et M. de Jonghe nous affirme que cette dernière existe réellement.

Nous livrons ces quelques observations à nos amis du Congrès pomologique. Probablement qu'il en sortira de nouveaux synonymes qui viendront en grossir la liste déjà trop chargée.

Votre dévoué serviteur, CHARLES BALTET,
Horticulteur à Troyes.

LES CONIFÈRES DANS LES JARDINS D'HIVER (SUITE).

Sapin Epicéa, connu aussi sous les noms de Pesse, Epicéa, Sapin élevé, en latin Abies excelsa.

Le Sapin Epicéa est un arbre magnifique, s'élevant jusqu'à quarante mètres, sur trois ou quatre mètres de circonférence, parfaitement droit, garni de branches régulièrement disposées, horizontales dans la jeunesse, et devenant pleureuses à l'âge de quarante ans, ce qui lui donne la forme d'une immense pyramide à l'aspect mélancolique et sévère. Quant l'arbre est isolé, ses branches se conservent depuis le sol jusqu'au som-

met, et, dans ce cas, il faut bien se garder de l'élaguer ; quand il est planté en massif, les branches inférieures se dessèchent et on peut sans inconvénient les enlever. Cet arbre est rustique au-delà de toute expression : les chaleurs les plus intenses, comme les froids les plus rigoureux, le trouvent insensible ; il s'accommode des sols les plus arides comme des plus riches, seulement sa végétation est plus belle, son accroissement plus rapide dans un sol un peu frais, sans être humide.

Pendant les deux années qui suivent la transplantation, l'Epicéa souffre et croît peu ; ses feuilles sont jaunes, et l'arbre languit ; mais après la troisième année, il n'est pas rare de le voir s'élever d'un mètre dans une saison. Dans mes plantations, sur un sol maigre et sec, des Epicéas de quinze ans d'âge, ont dix à douze mètres d'élévation.

D'après mes expériences nombreuses et toujours heureuses, l'Epicéa est le premier des Conifères pour nos contrées. Beauté du port, rapidité de la croissance, richesse de la végétation, il réunit tout à la fois ; son bois toujours droit, solide et fort, est le plus employé à tous les usages. Les luthiers en font des instruments de musique à cordes et les tables d'harmonie des pianos ; toute la boissellerie légère fabriquée dans les Vosges, toutes les boîtes de confiseurs de l'Europe sont de bois d'Epicéa Les plus vastes charpentes, les plus hautes mâtures des vaisseaux sont encore de bois d'Epicéa ; c'est l'*apta fretis Albies* des Romains.

Les Pins.

Les Pins forment un genre très-nombreux dans la famille des Conifères : leur caractère distinctif consiste dans les feuilles qui, au lieu d'être solitaires, c'est-à-dire éparses une à une sur les rameaux, comme dans le genre Sapin, forment toujours un bouquet, enveloppé dans la même gaine, de deux, trois, quatre et cinq feuilles.

Pin du lord Weymouth (Pinus Strobus).

Le feuillage d'un vert gai, les feuilles longues et menues, l'écorce verte et lisse de cette espèce, en font un des plus charmants arbres d'ornement de la famille des Conifères : il est indigène dans l'Amérique septentrionale, où il acquiert des proportions colossales. On assure y avoir rencontré des Pins du Lord de soixante mètres d'élévation, et de six mètres de circonférence : ceux qui sont plantés dans le jardin de Trianon, à Versailles, il y a moins d'un siècle, ont déjà près d'un mètre de diamètre sur vingt mètres de hauteur. Le Pin du Lord est d'une croissance rapide dans un terrain frais et profond ; il ne craint pas un peu d'humidité ; malheureusement, son bois tendre et spongieux permet aux insectes de l'attaquer, même à l'âge de 15 à 20 ans, à tel point que l'arbre périt au bout d'un an ou deux, et dans sa plus belle végétation. (Le Scolytus typographus, le Scolytus caleographus et le Scolytus ligui perda, sont les plus dévastateurs de ces insectes.) Les chenilles du Bombyx pini, causent aussi de grands dégâts aux feuilles et aux jeunes rameaux.

Le Pin Laricio, ou Pin de Corse, est un arbre d'un bel aspect, qui peut acquérir 30 à 40 mètres de hauteur, dont la croissance est fort rapide, et dont la tige se maintient toujours droite et rigide, lors même qu'il est isolé ; aussi rustique que le Pin Sylvestre, il lui est préférable par sa belle venue, son beau feuillage et ses plus hautes dimensions.

Pin Silvestre, aussi Pin sauvage, Pin de Genève, Pin d'Écosse.

Le Pin Sylvestre est le seul Conifère qui soit à peu près indigène dans nos contrées : il est commun en France, dans les

Alpes, dans les Pyrénées; il peut s'élever à quinze mètres, quand il croît pressé en massifs ; quand, au contraire, il est isolé, il devient rameux, diffus et s'élève peu. Mais il a l'avantge de vivre un peu malingre et rabougri, il est vrai, dans les terrains les plus arides, les plus secs, les plus brûlants, et il est précieux pour boiser des pentes nues et désolées, dont le sol, sans terre végétale, refuse toute autre production : son feuillage abondant, un peu glauque, forme de belles masses, et sa croissance est fort rapide dans un terrain un peu substantiel ; en somme, c'est une médiocre espèce.

Nous ne parlerons du Pin maritime que pour le proscrire de toute plantation dans nos climats : il n'y atteint que de chétives proportions, supporte mal nos hivers rigoureux, et ne rachète ni par son port, ni par son aspect, tous ces inconvénients. Nous ne dirons rien des Genévriers *(Juniperus)*, dont la plupart sont sensibles au froid, et dont la beauté est pour nous au moins problématique. Nous passerons également sous silence l'If *(Taxus baccata)*, dont toutes les variétés ont une croissante fort lente, et n'arrivent pas à faire un bel arbre ; leur seul mérite étant de se prêter à tous les caprices de la taille la plus bizarre.

Nous recommanderons cependant une espèce de Sapin (Sapin du Canada), plus connu sous le nom anglais de Hemlock-Spruce, non que ce soit un bel arbre, car il n'acquiert guère qu'une hauteur de cinq à dix mètres, mais parce que c'est la seule espèce de Conifères dont les rameaux soient flexibles et pleureurs, et qu'il peut servir à décorer agréablement le bord des eaux et l'extrémité des grands massifs ; son feuillage est analogue à celui de l'If.

H. C. de Laplanche.

Paris. — Imp. horticole de E. Donnaud, rue Cassette, 9.



CHRONIQUE.

Persistance du mauvais temps. — Son influence sur la maturité des fruits et sur la vigne. — Encore le soufre. — La vaccine végétale pour guérir la vigne malade. — Fleuraison de la plante qui ne fleurit que tous les cent ans, l'Agave. — Fusion des congrès pomologiques de Lyon et Belges. — Valeur du travail du congrès de Lyon. — Les pommes nouvelles du *Siècle*. — Fête de saint Fiacre. Saint Fiacre supplanté par Flore, Pomone et Cérès, etc.

Le mauvais temps se continue avec une persistance qui fait craindre pour les fruits. Partout il y a abondance, mais la maturité se fait lentement et souvent inparfaitement. Les cerises cependant ont été d'excellente qualité. Les groseilles à grappes sont, dans certaines localités, d'une acidité qui réjouit les marchands de sucre. Les prunes se fendent d'un côté comme des fruits parfaitement mûrs et sont malgré cela vertes, acides et croquantes. Les pêches commencent à donner, mais elles sont aqueuses et sans sucre; les abricots ont belle apparence, mais quand mûriront-ils? Dans certaines localités ils pourrissent, en compagnie des poires, et les pommes sont toutes véreuses.

Le raisin, outre le retard et la difficulté de maturation que nous venons de signaler pour d'autres fruits, est, de plus, victime du cruel fléau, l'*Oïdium*. Nous avons encore constaté cette fois que partout où le soufrage a été fait avec soin et avec de *bonne et vraie fleur de soufre* le fléau disparaît malgré l'humidité qui est peu favorable à l'évaporation sulfureuse. Le soufre est, je le répète le remède par excellence : il est à l'oïdium, ce que le quinquina est à la fièvre.

Cependant, malgré les faits constatés et signalés, certaines personnes persistent encore à dire que le soufre ne guérit pas la vigne; il fait disparaître momentanément le mal, disent-elles, mais il ne guérit pas complètement, puisque l'année suivante, souvent la même année, l'oïdium reparaît sur les sujets guéris.

Il est vrai que la maladie reparaît sur les vignes; car le soufre

n'a pas la propriété d'empêcher certains phénomènes de se produire dans la nature et qui sont les causes déterminantes des diverses maladies, dont les hommes, les animaux et les végétaux sont atteints. Mais à ce compte, aucun médicament de la médecine humaine ne devrait être appliqué. Le quinquina si fameux pour combattre les fièvres, ne détruit pas, que je sache, le principe de la fièvre; et le malade qu'il a guéri, n'est pas garanti qu'il ne sera plus jamais fiévreux. La saignée qui rappelle à la vie, un homme frappé d'apoplexie, assure-t-elle que ce même homme n'a plus à craindre le même accident? Assurément non! Et pourtant on ne dédaigne pas le quiquina; on n'hésite pas à pratiquer la saignée dans les cas d'apoplexie. Pourquoi vouloir exiger plus des médicaments et des remèdes appliqués aux végétaux que de ceux employés dans la médecine humaine?

Ce que nous devons exiger de la médecine végétale, qu'on me passe le mot, c'est qu'elle nous donne le moyen de conserver la vie des plantes et qu'elle nous assure la récolte de leurs produits. Or! le soufre satisfait pleinement à cette exigence : il nous conserve la vigne, et nous permet de récolter le raisin, même celui qui a été atteint du mal. — Demander davantage, c'est vouloir l'impossible.

Quelques cultivateurs ont la prétention, je le sais, de préserver la vigne de la maladie, comme on préserve l'homme de la petite vérole. *Ils vaccinent cette plante, en inoculant le jus du grain malade sur les souches et les sarments!!* — Mais est-ce sérieusement qu'on nous propose un pareil remède? Je veux en douter; car, avec un peu de jugement, on reconnaît de suite l'absurdité de cette vaccine végétale.

En effet, il n'y a pas le moindre rapport entre l'inoculation du vaccin, qui nous préserve de la petite vérole, et l'inoculation du jus de la vigne malade.

Dans la terrible maladie de l'homme, ce n'est pas le virus de la petite vérole particulière à notre espèce qu'on inocule dans

la vaccination ; car, le virus, loin de préserver du mal, nous le donnerait à l'instant, comme le virus de la gale, nous communiquerait la gale si on nous l'inoculait. — Pour nous préserver de la petite vérole, on nous inocule un virus, contenu dans les boutons qui se développent au pis des vaches affectées d'une maladie qui leur est particulière, le cowpox, c'est-à-dire *petite vérole des vaches*. Mais ce *cowpox* est très-différent de notre *petite vérole*, et par sa nature et par ses effets. Le virus variolique de la vache, c'est-à-dire le vaccin inoculé sur l'homme, détertermine chez l'individu vacciné une légère indisposition, un peu de fièvre, la supuration pendant quelques jours d'une humeur limpide par l'ouverture de la piqûre faite pour l'inoculation, et amène, en fin de compte, la formation, à l'endroit piqué, d'une pustule semblable à celles qui ont fourni le virus qui constitue la maladie propre à la vache, le *cowpox* : elle diffère, comme on voit, du terrible mal que nous redoutons. C'est donc ce bouton pustulaire, maladie de la vache qui, communiqué à l'homme par l'inoculation, le préserve de notre petite vérole.

Pour la maladie et la *vaccination* de la vigne, opère-t-on de même? Non! C'est l'*oïdium*, c'est le mal même qu'on inocule aux sujets déjà ravagés par la maladie; c'est le grain malade ou le jus de ce grain qui, introduit dans la souche, opère, dit-on, cette admirable cure de la guérison complète de la vigne, et de sa préservation du mal!

Ce n'est pas sérieusement que les auteurs de la vaccine végétale ont publié des résultats satisfaisants de leur découverte. Car ils savent tout aussi bien que nous, que l'inoculation de l'*oïdium* ne peut que produire l'*oïdium* et non le détruire, puisque, pour qu'il y ait inoculation il faut qu'il y ait reproduction de la chose inoculée.

Il serait aussi absurde de soutenir qu'on guérit la maladie de la vigne en inoculant le mal au sujet malade, qu'il le serait de

prétendre qu'on peut guérir une personne de la petite vérole, en inoculant, au pied du malade, le liquide séreux contenu dans les boutons qui se développent sur la figure. La vaccination de la vigne n'est donc pas une chose sérieuse. Elle peut aller de paire avec la plante qui ne fleurit que tous les cent ans, et dont l'épanouissement de chaque fleur s'annonce par une détonation aussi forte que celle d'un canon rayé.

Si pareille phénomène se produisait réellement, les habitants du quartier du Jardin des plantes seraient menacés de la plus affreuse canonnade, car la plante en question est sur le point de fleurir.

Depuis plus d'un mois, en effet, un des deux gros *Agave*, qui ornent la terrasse des grandes serres du Museum, développe sa hampe florale, qui a atteint 4 mètres de hauteur. Cette floraison est curieuse. Dans les premiers jours, on vit sortir du centre de ses longues et épaisses feuilles piquantes, une grosse tige garnie d'écailles, qui ressembleait à une asperge gigantesque, vue au microscope. Plus tard, alors que cette tige eut atteint à peu près son accroissement en hauteur, apparurent les ramifications sur lesquelles naissent les fleurs, Dans quelques jours les fleurs de l'Agave du Jardin des plantes de Paris seront épanouies, et après, ce sera fini de la plante. De ce magnifique pied qui a peut-être 80 à 100 ans, et qui mesure 2 mètres de diamètre, il n'en restera que la souche souterraine, de laquelle naîtront des petits rejetons, que la génération actuelle ne verra sans doute pas fleurir; car, il leur faudra au moins 60 à 80 ans pour qu'ils atteignent la force de la fleuraison. Ainsi finissent ces plantes qui ne fleurissent, dit-on, que tous les cent ans.

Ce qui a donné naissance à cette croyance populaire, c'est que les *Agaves* ont une croissance très-lente dans nos cultures, et qu'ils ne parviennent à l'âge viril, à l'âge de fleuraison, que vers leur 50ᵉ, 60ᵉ et même 100ᵉ année. De plus, comme la

plante meurt aussitôt après sa fleuraison, on ne la voit jamais fleurir une seconde fois.

Les Yucca présentent le même phénomène; aussitôt qu'un individu fleurit, son bouquet de feuilles meurt, et c'est sa souche souterraine ou sa tige qui produit des rejetons pour perpétuer l'espèce.

Dans notre dernière chronique, nous disions, au sujet du Congrès pomologique de Lyon, et de celui qui devait se constituer en Belgique, qu'il y aurait avantage, pour la science, à fusionner. M. Charles Baltet nous apprend que la Belgique n'aura pas de congrès pomologique cette année. Il s'est entendu avec M. Royer, président de la fédération des sociétés d'horticulture belges pour qu'une session du Congrès de Lyon soit organisée à Namur en 1862, à l'époque de la grande exposition provinciale. Nos voisins assisteraient à la session de 1861 qui aura probablement lieu à Troyes, ou dans une ville horticole. L'union, ainsi cimentée, sera d'une grande portée pour l'avenir et l'importance du congrès pomologique.

Mais nous répéterons toujours, tant que le travail de ce congrès ne sera que le résultat de discussions, on ne pourra pas le considérer comme sérieux. Pour établir une bonne synonymie, il faut faire une étude approfondie de chaque espèce, sur des types ou individus officiels, et comparer attentivement, et toujours sur les types, tous les individus qui sont présumés appartenir à la même espèce. Construire un tableau synonymique d'après les idées de monsieur A. ou de monsieur B., c'est, je le répète, un travail à peu près nul; c'est une plus ou moins bonne compilation, ce n'est pas un travail original. Les Allemands critiquent beaucoup les résultats obtenus jusqu'ici par le Congrès de Lyon. Nous ne dirons pas qu'ils ont raison; mais nous croyons qu'il n'ont pas toujours tort. Pour ériger un édifice, il faut établir d'abord solidement les fondations; celui qu'on se propose d'élever à Pomone pèche précisé-

ment par la base ; tout ce qui a été fait jusqu'à ce jour ne repose sur rien de solide. Nous engageons donc les membres influents du Congrès à reprendre en sous-œuvre cet important travail et à l'asseoir, cette fois, sur des matériaux officiels, c'est-à-dire d'après les types des producteurs. Ce n'est pas facile pour les vieilles variétés, nous le savons ; c'est là précisément ce qui soulève et qui soulèvera toujours les difficultés. Le travail que peut faire avec sûreté le congrès pomologique, c'est la synonymie des fruits nouveaux. Pour ceux-là, il est possible d'avoir les types en s'adressant directement aux obtenteurs. Alors on peut affirmer ou infirmer, par la comparaison, la nouveauté du fruit. Quant à la qualité, si le congrès craint de s'attirer les reproches des fabricants, il peut très-bien laisser à d'autres le soin de la constater. La chose importante, pour le moment, est de déterminer, type en main, si le fruit est ou n'est pas nouveau. Attendre plus tard, on se trouvera en face des mêmes difficultés que pour les anciennes variétés ; les types seront perdus, et l'obtenteur pourra contester l'identité des sujets qui lui seront présentés, comme appartenant au gain qu'il a livré au commerce, si ce gain est reconnu n'être qu'une variété ancienne.

En fait de fruits nouveaux, on vient de découvrir des Pommes, qui certainement doivent être couronnées par toutes les sociétés d'horticulture de France à cause de leur précocité. Elles mûrissent à l'époque de la fleuraison de l'aubépine ! et c'est M. Pierre Talrich, rédacteur du *Siècle*, qui en a fait la découverte récente dans les Pyrénées, entre Prades et Molitg. Voici comment cet habile écrivain nous signale son importante trouvaille, dans le n. 9276 du journal sus-cité :

« La route, dit-il, était littéralement éclairée par des myriades de *Lucioles*, qui avaient converti en buissons ardents les Aubépines EN FLEUR !...

» La voiture suivait la rive droite d'une petite rivière bai-

gnant çà et là des prairies ombragées, ou plutôt *émaillées* de gros Pommiers qui reposaient *paresseusement* dans l'herbe, comme en une corbeille de verdure, leurs rameaux *surchargés de fruits rouges, jaunes, roses, ou blancs* » !!!

N'est-ce pas charmant des Pommes en même temps que de l'Aubépine ! et surtout quand ces Pommes surchargent des rameaux de Pommiers qui *émaillent paresseusement* des prairies! Franchement je n'ai pas encore rencontré aussi fort. Je connais des auteurs qui ne craignent pas de dénaturer l'histoire pour faire naître des situations dramatiques ; mais je n'ai vu aucun poëte forcer la nature aussi niaisement, c'est le mot, pour arriver au vaporeux de la phrase insipide. Et on appelle cela écrire pour instruire le peuple ? Pauvre peuple !...

> Bienheureux Scudéri, dont la fertile plume
> Peut tous les mois sans peine enfanter un volume !
> Tes écrits, il est vrai, sans art et languissans,
> Semblent être formés en dépit du bon sens ;
> Mais ils trouvent pourtant, quoi qu'on en puisse dire,
> Un marchand pour les vendre, et des sots pour les lire.

Mais ne nous égarons pas en de vaines digressions ; le Français, quoi qu'en dise Boileau, sera toujours le peuple le plus spirituel du monde. Suivons-le donc un instant au milieu de ses plaisirs folâtres.

La Saint-Fiacre a été fêté cette année, à Paris, d'une manière inaccoutumée. Elle a fourni, à quelques célébrités, l'occasion de développer toutes les richesses de leur imagination. Autrefois les horticulteurs parisiens fêtaient modestement leur patron. Chaque quartier avait sa confrérie. Les membres se rendaient à l'église derrière la bannière de saint Fiacre pour entendre la messe, et après cette cérémonie on se livrait au plaisir de la table en petit comité. Cette fête avait un certain cachet religieux ; c'était bien saint Fiacre qui était fêté toute la journée.

depuis l'*introït* de la messe jusqu'au dernier refrain du souper, « Nous quitterons-nous sans boire un coup! »

Aujourd'hui, les choses sont changées; autre temps, autres mœurs. Saint Fiacre n'a été qu'un prétexte; ce sont des déesses du paganisme qui ont été les héroïnes de la fête. Les jardiniers du Bois-de-Boulogne se sont rendus cette année à l'église de Passy, derrière un « char allégorique, richement décoré, représentant l'horticulture parisienne, sur lequel *seront* (je copie ici textuellement le programme) groupées toutes les nouvelles introductions, représentées par des personnages animées, sous la haute présidence de Flore, Pomone et Cérès. » (!!!)

Mais il paraît que le bouquet monumental, formé par ces nouvelles introductions, a dû rester à la porte de l'église; quelques personnes disent que c'est parce qu'il était trop monumental, d'autres prétendent que c'est parce que la conscience du curé a été effarouchée, à la vue des charmantes drôlesses qui, usurpant le trône de saint Fiacre, représentaient les déesses sous la haute présidence desquelles ce bouquet était placé. Le fait est que ce cortége devait plutôt ressembler à une mascarade qu'à une corporation religieuse. Amusons-nous, faisons nos folies, très-bien; je ne suis pas plus ennemi du plaisir que les organisateurs de cette nouvelle fête; mais ne profanons pas les choses saintes en les mêlant à nos grotesques bouffonneries. Respectons la religion, quelle qu'elle soit. Si nous voulons célébrer religieusement saint Fiacre, allons respectueusement invoquer notre patron dans une église; si nous voulons jouer un instant au payen, élevons un autel à Flore et Pomone, et, nous travestissant alors en *Caladium Belleymei*, en *Dianthus giganteus* en *Turners Scarlet gem melon* ou autres nouveautés, allons présenter à ces chastes déesses nos burlesques hommages, et fêtons-les avec cet entrain, cette gaieté qu'on ne rencontre, dit-on, que chez les descendants des Gaulois.

Du reste, à part cette malheureuse idée de remplacer partout saint Fiacre par Flore et compagnie, la grande fête du Bois-de-Boulogne a eu un succès complet ; tout le programme a pu être exécuté, malgré la pluie qui a contrarié un peu la promenade du bouquet sur les lacs et dans les îles.

A cinq heures a eu lieu un grand banquet de trois cents couverts.

A sept heures et demie, illumination générale et féérique des îles.

De huit à neuf heures, ouvertures successives de trois bals, annoncées par des détonations de bombes et marrons.

A neuf heures et demie, grand bal comique d'individus qui n'étaient ni homme ni femme !

Ce bal qui a été annoncé par un embrasement en flammes de Bengale, avait pour musique, une vraie musique d'Auvergnats.

A onze heures grand feu d'artifice allégorique, terminé par la *fin du monde*, mais qui n'a pas été la fin de la fête ; car le lendemain à sept heures on dansait encore ; ce qui est la meilleure preuve que les jardiniers prennent goût aux plaisirs du grand monde. F. Herincq.

CHASSELAS GOLDEN HAMBRO.

(Pl. vi.)

Nous n'essaierons pas de donner ici la description de ce raisin, mis au commerce par l'Angleterre. La grosseur du grain et l'ampleur de la grappe en font évidemment le roi des raisins. Il suffit, en effet, de jeter les yeux sur le dessin qui accompagne ce numéro, et que nous avons emprunté aux publications anglaises, pour voir qu'il laisse bien loin derrière lui tous les *Ribier du Maroc*, et les *Grommier du Cantal*. Quant à sa qualité

elle est, dit-on, supérieure à ces deux variétés qui, il est vrai, n'acquièrent pas toujours une complète maturité sous notre climat.

O. LESCUYER.

FRAISES NOUVELLES.

Fraises Oscar (Pl. VIII)

Il m'est agréable de faire connaître aux amateurs de fraises cette nouvelle variété, obtenue en Angleterre et que je viens d'introduire dans les cultures françaises. C'est à M. Bradley, jardinier chez M. Norton, à Celton Manor dans le Nottinghamshire, qu'on est redevable de ce précieux gain.

Avant de livrer cette Fraise au commerce, l'obtenteur l'avait montrée pendant deux ans aux différentes expositions de Londres et partout elle a obtenu les plus grands éloges et les premières récompenses.

D'après l'essai que je viens d'en faire moi-même et avec des jeunes pieds plantés depuis ce printemps seulement, je puis confirmer pleinement le haut mérite de cette Fraise qui, je l'espère, sera bientôt répandue en France. Je suis convaincu, qu'elle prendra rang parmi les meilleures variétés déjà connues, auxquelles elle est supérieure sous plusieurs rapports.

Fleur moyenne, hermaphrodite parfaite.

Feuillage large, vert foncé ;

Fruits très-gros de forme en cœur pointu ou obtus, quelquefois en crête de coq.

Couleur rouge pourpre à parfaite maturité.

Chair pleine ferme, blanc, rosé, juteuse.

Goût sucré et très-parfumé.

La fermeté du fruit lui fait bien supporter le transport.



Debray sc.

Fraise Octave.

N. Rémond imp. r. Vieille-Estrapade, 15. Paris

Plante extrêmement vigoureuse et fertile, produisant de très-bonne heure et pendant six semaines ; elle se force bien.

J'ai également introduit en France la Fraise Princess Frederick William (Niven), *la plus hative* connue parmi les fraises à gros fruits et se forçant admirablement.

Ces deux Fraises seront disponibles en beau plant à partir du mois de septembre, ainsi que les magnifiques nouveautés suivantes, non encore dans le commerce (1).

§ I. *Dernières nouveautés.*

Parmi les variétés que je vais décrire *plusieurs peuvent être considérées supérieures à tout ce qui a été obtenu jusqu'ici.* — Toutes celles précédées d'un astérique ont été essayées par moi-même, et les descriptions données avec la plus scrupuleuse exactitude ; aussi je les recommande plus spécialement, tandis que celles sans descriptions me sont encore inconnues.

* *Ambrosia* (Nicholson), fruit très-gros de forme arrondie, couleur rouge foncé luisant, graines enfoncées dans les alvéoles, chair blanc rosé, pleine extrêmement juteuse et sucrée, avec un *goût très prononcé de la mûre*. Plante très-vigoureuse et fertile ; maturité demi-hâtive et propre à la culture forcée.

Auguste Retemeyer (de Jonghe).

* *Charle's Favourite* (variété américaine) ; fruit moyen de forme conique, rouge écarlate vif, graines enfoncées dans les alvéoles, chair rouge veinée de rose, pleine juteuse, d'un goût très-agréable. Plante rustique et très-fertile, l'une des plus hâtives.

* *Crimsom Queen* (Myatt) ; fruit très-gros, de forme variable, ressemblant sous ce rapport, à la British Queen, mais de couleur d'un riche cramoisi foncé, graines peu enfoncées, chair

(1) Le Catalogue de M. Gloëde sera envoyé franco à toutes les personnes qui lui en feront la demande par lettre affranchie.

rouge, pleine, juteuse, sucrée et d'un parfum extrêmement agréable. Plante très-vigoureuse, fertile et de maturité tardive.

Durfee's Seedling (variété américaine); fruit moyen, de forme conique, rouge vif, graines enfoncées, chair pleine, rouge, sucrée, sans être relevée, un peu pâteuse. Plante faible et en apparence peu fertile.

* *Docteur Karl Koch* (de Jonghe); fruit gros de forme allongée à col, couleur rouge orangée vif, graines saillantes, chair presque pleine, rosée, sucrée, relevée; excellent fruit. Plante rustique et fertile; maturité demi-hâtive.

* *Délices du Palais* (Dr Nicaise); fruit moyen, de forme ronde, couleur rouge foncé luisant, graines saillantes, chair ferme, pleine, juteuse, sucrée, extrêmement parfumée; fruit délicieux. Plante vigoureuse et fertile, maturité hâtive, obtenue par un amateur très-distingué de Châlons-sur-Marne, d'un semis de la Fraise Crémone.

Éclipse (W. R. Prince et comp.), variété américaine.

**Emma* (De Jonghe). Fruit gros, de forme en cône obtus ou rond, calice réfléchi, couleur d'un beau rouge vif luisant, graines peu abondantes, enfoncées dans les alvéoles; chair blanc rosé, fine, juteuse, sucrée et parfumée. Plante rustique fertil et hâtive.

* *Hooker* (variété américaine); fruit assez gros, forme en cœur, rouge vif, graines enfoncées, chair rose, ferme, juteuse, sucrée, légèrement acidulée. Plante très-vigoureuse, fertile et hâtive.

* *Jenny Lind* (Isaac Fay), variété américaine, joli fruit de grosseur moyenne, forme conique, couleur rouge écarlate vif, chair rose assez ferme, juteuse, sucrée, légèrement acidulée. Plante vigoureuse et extrêmement fertile, l'une des variétés les plus précoces.

Impérial scarlet (W. R. Princeet comp.); variété américaine.

Marguerite (Lebreton); fruit très-gros, souvent énorme, pesant 40 grammes et au-dessus, de belle forme allongée, couleur rouge vif luisant du calice jusqu'à la pointe, graines peu enfoncées, chair orange vif, pleine, juteuse, sucrée, relevée. Cette magnifique variété a été obtenue par M. Lebreton, amateur très-distingué de Châlons-sur-Marne, qui m'en a cédé la propriété exclusive. Elle est appelé à un grand avenir, ayant des mérites exceptionnels. C'est une Fraise hâtive et tardive à la fois, car elle produit pendant toute la saison de grosses Fraises et se force très-bien. Je crois qu'elle remplacera la Princesse royale avantageusement sous tous les rapports.

* *Monroe scarlet* (variété américaine); fruit de grosseur moyenne, écarlate vif, graines peu enfoncées, chair rose, pleine sucrée, juteuse. Plante d'une grande vigueur et d'un produit considérable, mûrissant beaucoup de fruits en même temps, hâtive.

Napoléon III (Gloede) ; fruit gros, de forme ronde ou aplatie, quelquefois en crête de coq, couleur rose vif, graines peu enfoncées, chair pleine, blanche, sucrée, très-relevée. Plante très-rustique et extrêmement fertile; maturité tardive.

* *Monsuch* (Robertson), joli fruit moyen, rond ou ovale, rouge pourpre luisant, graines très-saillantes, chair rouge veinée de rose, juteuse, sucrée, très-parfumée. Plante naine, rustique et très-fertile.

Robert Trail (De Jonghe).

La Sultane (Dr Nicaise). Magnifique fruit, gros de forme, conique, souvent deux comme soudés ensemble; couleur rouge très-vif, comme glacé, graines brunes légèrement enfoncées, chair blanche, pleine, juteuse, sucrée, très-parfumée. Plante très-vigoureuse et fertile, maturité demi-hâtive. Cette variété est due à un amateur très-distingué de Châlons-sur-Marne, et provient d'un semis de la Fraise Prince-Arthur.

* *Des Quatre-Saisons de Versailles*. Variété perfectionnée de la

fraises des quatre saisons, rouge, obtenue des semis réitérés et épurés au Potager impériale de Versailles. Fruit beaucoup plus gros que le type et possédant les mêmes bonnes qualités. Plante vigoureuse et très-fertile.

§ II. *Variétés nouvelles ou encore rares, des années précédentes.*

* *A. Van Geert.* Fruits gros, de jolie forme conique, couleur rouge foncé luisant, graines saillantes, chair pleine, rouge dans le centre, rose vers l'intérieur, juteuse, sucrée, relevée. Plante rustique et fertile, demi-hâtive.

Beauty of England (Frewin); fruit très gros, de forme allongée, aplatie, quelquefois baroque, couleur rouge foncé luisant; chair rouge, juteuse, sucrée et parfumée, graines enfoncées dans les alvéoles. Plante très-vigoureuse et fertile, et du *plus grand mérite*; maturité moyenne.

* *Brighton Pine* (variété américaine); fruit gros, en forme de cœur pointu, couleur rouge vif, chair ferme, jaunâtre, pleine, sucrée et d'un arôme très-agréable. Plante vigoureuse, très-fertile et hâtive.

* *Bicolor* (De Jonghe); fruit moyen, rond ou conique, blanc rosé, chair blanche très-fine, sucrée et parfumée. Très-fertile et précoce.

* *Chili orange* (Fraise Souchet?). Espèce déjà ancienne, mais presque perdue dans les cultures; plante vigoureuse et fertile, fruit gros, de forme arrondie, couleur orange vif; chair jaunâtre, très-sucrée et parfumée, la meilleure des chiliens. Tardive. La fleur de cette Fraise est à pétales jaunâtres au moment de l'épanouissement.

* *Empress Eugénie* (Knevett). Fruit extrêmement gros, quelquefois monstrueux, de forme ronde, ovale ou en crête de coq, pesant souvent 40 à 50 grammes, couleur rouge pourpre, chair rouge veinée de rose, très-juteuse, sucrée, exquise. Le parfum

en est bien supérieur à celui des autres *très-grosses* Fraises. Plante rustique et extrêmement fertile, maturité moyenne et se force admirablement. J'en ai vu cette année, en Angleterre, cultivée en plein champ avec grand succès.

Général Havelock (Tiley). Fruit gros, en cône obtus, couleur rouge vif, graines peu enfoncées, chair rose marbré de rouge, relevée, acidulée. Plante très vigoureuse, demi-hâtive et fertile, et se force bien.

Jung Bahadoor (Nicholson). Fruit assez gros, en cône obtus, couleur rouge foncé, graines saillantes, chair rose, pleine, juteuse, sucrée, délicieuse. Plante très-rustique, de maturité moyenne et fertile.

**Impératrice Eugénie* (Gauthier). Beau fruit de bonne grosseur, forme conique plus ou moins pointue, couleur rose vif luisant, chair pleine, blanc rosé, sucrée, parfumée.

La Constante (De Jonghe). Fruit gros, de très-belle forme conique très-régulière, couleur rouge vif vernissé, graines saillantes, chair blanc rosé, pleine, ferme, sucrée, relevée, exquise; maturité tardive. Plante naine, vigoureuse, très-fertile, réussissant bien dans des terrains et à des expositions diverses, et se force bien pour une seconde saison.

* *La Délicieuse* (Lorio). Fruit gros, de forme ronde ou aplatie, couleur abricot, chair jaunâtre, pleine, très-sucrée et parfumée. Variété unique dans son genre. Plante vigoureuse, fertile et très-tardive.

La grosse Sucrée (De Jonghe). Fruit allongé, assez gros, rouge pourpre, à parfaite maturité, graines enfoncées, chair blanche, pleine, sucrée, très-parfumée. Plante rustique, très-productive; tardive.

Madame Louesse (Graindorge). Fruit gros, de forme variable, couleur rouge pâle, chair rose, creuse, sucrée sans être relevée, pâteuse. Plante vigoureuse.

Madame Collonge (Graindorge). Fruit gros, de forme allongée,

arrondie, rouge foncé, graines brunes peu enfoncées, chair rouge, creuse, juteuse, acidulée ; — médiocre. Parait rustique et fertile.

Marylandica (variété américaine). Fruit très-gros, tantôt rond, tantôt allongé ou aplati, rouge pourpre, graines enfoncées, chair pleine, blanc rosé, très ferme et juteuse, mais peu relevée. Plante rustique et d'une moyenne fertilité.

Madame Elisa Champin (Jamin et Durand); fruit très-gros, de forme allongée, carré du bout, rouge pourpre, graines enfoncées, chair blanche, presque pleine, sucrée, relevée. Plante rustique et d'un grand produit.

* *Monstrous Hautbois*, nouvelle variété de la tribu des Caprons, introduite de l'Angleterre; fruit plus gros que les autres variétés du genre et maturité plus tardive. Très-recommandable.

Peabody's Seedling (variété américaine). Fruit gros d'une forme particulière, allongé comme une bourse avec col très-prononcé ; couleur rouge terne comme velue, chair rouge, juteuse, sucrée, musquée. Plante très-vigoureuse et de fertilité moyenne.

Princess Frederick William (Niven). *La plus hâtive des Fraises à gros fruits.* Joli fruit de forme arrondie, quelquefois en crête de coq, couleur écarlate très-vif, chair blanc rosé, pleine, sucrée, relevée. Plante très-vigoureuse et fertile, — très-recommandable pour la culture forcée.

Palmyre (Berger). Fruit gros, de belle forme en cône obtus, couleur rouge vif, graines saillantes, chair blanc rosé, pleine, juteuse, sucrée, relevée. Plante rustique et paraît fertile. Provient d'un semis de la Fraise Comte de Paris.

* *Quinquefolia* (Myatt). Très-intéressante variété à cinq folioles, très-vigoureuse et fertile, fruit gros, de forme variable, couleur rose vif, chair ferme, sucrée, relevée; tardive.

Royal Victoria (Stewart et Nielson). Fruit gros, de jolie forme



Dentaria pentaphylla.

arrondie, couleur rouge orangée, chair blanche, fine, sucrée, parfumée. Plante fertile et rustique, maturité hâtive.

Sir Collin Campbell (Stewart et Neilson). Fruit moyen, rond ou en cœur pointu, couleur orange luisant, graines saillantes, chair blanche, pleine, juteuse, sucrée, acidulée. Plante rustique et très-fertile, maturité tardive.

* *Surpasse Mammouth* (Soupert et Notting). Fruit gros, de forme variable, quelquefois en crête de coq, couleur rouge orangé, graines peu enfoncées, chair blanche, pleine, sucrée, légèrement acidulée. Paraît vigoureuse et fertile.

Scott's Seedling (variété américaine). Fruit gros, de forme allongée, couleur rouge foncée, graines saillantes, chair rose, sucrée, relevée, un peu pâteuse. Plante vigoureuse et fertile, maturité hâtive.

* *Wilson's Albany* (variété américaine). Fruit ovale, de grosseur moyenne, écarlate vif, graines peu enfoncées, chair rose veiné de rouge, pleine, juteuse, sucrée, agréablement acidulée. Plante rustique et extrêmement fertile, maturité hâtive.

* *Wizard of the North* (Robertson). Fruit gros, de forme variable, couleur rouge vif, graines saillantes, chair rose veiné de rouge, ferme, sucrée, relevée. Plante très-rustique et paraît être extrêmement fertile ; maturité moyenne.

Ferdinand Gloede,
Aux Sablons, près Moret-sur-Loing (Seine-et-Marne).

DENTARIA DIGITATA (Pl. VII).

Cette charmante plante, de la famille des Crucifères, et qui porte encore le nom de *Dentaria pentaphylla*, a sa racine tubéreuse, de laquelle naît une tige, haute de 30 à 50 centimètres, portant quelques feuilles découpées en cinq segments qui ressemblent à autant de feuilles lancéolées, dentelées, et d'un beau vert.

Les fleurs qui apparaissent en mai et juin, sont de couleur pourpre pâle et disposées en bouquet au sommet des tiges.

Cette plante est originaire de la Suisse. D'après le grand ouvrage de Loudon, elle a été introduite en Angleterre en 1656 ; elle demande la terre de bruyère sableuse et se multiplie par la division des touffes.

Dans un charmant petit ouvrage (1) que je recommanderai beaucoup à tous les chercheurs de plantes alpines, qui, comme moi, ne seraient que peu ferrés sur la botanique, il est dit au sujet de cette plante : FINGER BLATTRIGE LAHN WURZ. Elle se trouve dans le Vor-Alp, Alpes du Tyrol, Steinmark, Saltzburg, Wendel, Stein. — Fleurit de mai à juillet.

Mes plantes viennent de l'Ieris, surnommé le jardin des Pyrénées, près de Bagnères de Bigore. La racine me parait être une espèce de rhizôme fourchu. Les feuilles et les boutons sortent de terre déjà formés et se déroulent de bas en haut.

F.-P. PALMER.

GLADIOLUS GANDAVENSIS.

NOUVEAUTÉS DE 1860.

Nous avons vu, chez MM. Thibaut et Kételéer, rue Charonne n° 148, à Paris, des nouveautés, en Glayeuls, que nous recommandons particulièrement aux amateurs de ce beau genre. Ces nouveautés qui proviennent des semis de MM. Souchet et Malet sont :

Cardinal (Malet). Rouge vermillon vif avec une macule violette à la base de chaque pétale.

Gustave Malet (Malet). Cramoisi, maculé violet amaranthe.

---

(1) *Die Alpen Pflanzen*, von J.-C. Weber, Munich 1847, 3 volumes miniature, contenant les figures très-bien coloriées de toutes les plantes des Alpes.

Léonard de Vinci (Souchet). Plante hors ligne par son coloris nouveau, qui est rose violacé, avec une macule très-finement striée de rose carminé sur fond aurore. Nous appelons l'attention des amateurs sur cette vérité, d'une manière toute particulière.

Madame Pereire (S.). Blanc pur, large macule violette à ventre blanc.

Madame Rabourdin (S.). Rose flammé de carmin et légèrement ligné de blanc au centre des pétales.

Madame Vilmorin (S.). Rose éclairé de blanc au centre et nuancé de rose plus vif sur les bords; macule striée carmin sur fond blanc. Plante remarquable par la forme, la grandeur et la disposition des fleurs.

Maria Dumortier (S.). Blanc légèrement panaché de rose, macule pourpre violacé sur fond jaunâtre.

Monsieur Morel (Malet). Fond rose, orangé clair, flammé de blanc et de rouge vif. Très-belle forme.

Pluton (S.). Ecarlate foncé, macule blanche, ombrée de pourpre violacée, hybride de ramosus.

Rubens (S.). Rouge vermillon clair, très-brillant, macule striée carmin sur fond blanchâtre.

Vicomtesse de Belleval (S.). Carné très-frais, largement maculé de violet carminé. HEAINCQ.

CHOIX D'AZALÉES ET DES RHODODENDRUM.

L'académie d'horticulture de Gand a ouvert cette année des congrès et des conférences horticoles. On y traite la culture des différents genres de végétaux, et on en classe les variétés par ordre de mérite.

La séance du 1er congrès, séance remarquable par l'abon-

dance, la qualité des plantes exposées et par les décisions du Jury, a été tenue dans la plus grande salle et l'une des plus belles de Gand, au *Spiegelhove* (nouvelle promenade), le 13 mai 1860, sous la présidence de M. Acar, amateur distingué d'Audenaerde.

L'Azalée de l'Inde, objet de la réunion, richement représenté, a été classé en trois sections, en raison du mérite respectif des variétés. Voici d'abord cette première liste qui pourra se trouver légèrement modifiée plus tard, quand viendra leur description sommaire.

AZALÉES DE L'INDE RÉPARTIES PAR ORDRE DE MÉRITE.

Premier ordre.

Azalea indica hybrida : Roi Léopold, duc de Nassau, Duchesse Adélaïde de Nassau, Princesse Hilda d'Anhalt-Dessau, John Metzger, Rosea illustrata, Bernhard Andrea, Princesse Frédéric d'Anhalt-Dessau, Criterion, Madame Michel, Admiration, Louise-Marie, Beauté de l'Europe, Friedrich Breuil, Stanleyana, Duchesse Pauline de Nassau, Princesse Bathilde d'An halt-Dessau, Brillant, Grafin Thun, Caryophylloides, Marie Von Schombergh, Méda Mardner, Vittata alba, Comte de Hainaut, Quentin Durward, Roi des doubles, Duc de Malakoff, Dona Maria, Leana, Furstin-Helena von Waldeck, Formosissima striata, Crispiflora, Selione Mainzerin, Teutonia, Thusnelde, Rhenania, Loreley, Charles Linné. Les trois suivantes, présentées par M. de Coninck, ont été également classées dans le premier ordre. Emile de Coninck, Léonie de Coninck, Clotilde de Coninck.

Deuxième ordre.

Alba Looseana, Atrosanguinea, Cedro-Nulli, Rubra-plena, Flora, Director-Augustin, The Bride, souvenir de l'Exposition, Obscura, Narcissiflora.

Troisième ordre.

Exquisita rubra, Exquisita Pallida, Amaranthina, Barbata Lilii-Flora. Impératrice Eugénie, Joséphine.

La session de cet utile congrès restera dans le souvenir de tous ceux qui y ont concouru, comme objet de haute utilité dans l'intérêt et des amateurs et des horticulteurs.

La séance du deuxième Congrès a eu lieu au siège de l'Académie, le 20 mai 1860, sous la présidence de M. Joseph Baumann ; M. Charles Beels fils, secrétaire. Le Jury a classé dans les sections suivantes, les Rhododendrum exposés, en choisissant scrupuleusement les meilleures variétés.

RHODODENDRUM.

Premier ordre.

Prince Camille de Rohan, Fleur-de-Marie, Vésuvius, Betzy-Trodwood, Pavoninum, Concessum, John Waterer, Elfride, Princesse Amélie, Tanfordianum, Maïd of Athens, Clowesianum, Coccineum punctatum, Paxtoni, Campanulatum, Johan Stern, Gandawense, Ninon de Lenclos, Reine des Belges, Adèle Byls, MM. John Waterer, Napoléon Baumann

Deuxième ordre.

Roi des Blancs, Towardii, Etendard de Flandres, Duc de Brabant, Fastuosum flore pleno, Triomphe du Nord, Lord Byron, Docteur Hooker, Meteor, Hortense, Rubens.

AZALÉES PONTIQUES.

Procès-verbal du troisième Congrès, ouvert par l'Académie d'horticulture du Gand, au sujet des Azalées pontiques et Amé-

ricaines (de plein air) au siège de la Société, le 28 mai 1060 ; le président, M. J. Baumann ; secrétaire, M. Vermandel.

Premier ordre.

Directeur Charles Baumann, Cardinal, Grand Monarque, Géant des Batailles, Flammeola Incarnata, Optima, Fama, Gloria-Mundi, Mortierii Genius, Reine des Pays-Bas, Unique, Bijou des Amateurs, Couronne Impériale, Juliana Nova, Beauté de Royghem, Rêve de bonheur, La Superbe, Adoré, Roi des Belges, Comble de gloire, Gloire d'un parterre, Minerve, Mutabilis, Jules César, Duc de Provence, Nec plus ultra, Astreans, Jenny Lind, Empereur Napoléon III, Grandeur, Triomphant.

TH, LARCHÉ.

DE LA COMPOSITION DES MASSIFS OU CORBEILLES DE FLEURS.

Nous extrayons l'analyse suivante, d'une note publiée dans le Bulletin de la Société d'Horticulture de Rouen, près l'honorable président de cette Société. F. H.

Dans un voyage que j'ai fait l'automne dernier en Angleterre, j'ai été frappé de la manière dont les corbeilles de jardin étaient composées.

Les plus remarquables sont celles du jardin botanique de Kew et du Palais de Cristal de Sydenham. Je viens les décrire, non pour mettre à même de les copier, mais pour tirer tout le parti possible de ces groupes de fleurs. Il y a une question préliminaire qui mérite quelque peu l'attention, c'est l'état des gazons ; il ne faut pas vouloir faire du foin si l'on veut avoir des corbeilles telles que je les ai admirées : les gazons en Angleterre sont de véritables tapis de verdure qui rehaussent la beauté des fleurs. La forme des massifs varie, mais ils sont le plus souvent ovales ou ronds. J'arrive à la composition que j'établirai par numéros d'ordre, tels que je les ai vus, au mois de septembre dernier, dans toute la splendeur d'une belle floraison automnale.

1re Corbeille : Centre composé de Calcéolaires jaunes, ligneux, entourés de Geranium Zonale Tom-Pouce ; le tout bordé d'une espèce d'Alyssum à fleurs blanches et a feuillage panaché de blanc.

2e Verveines violettes (une seule espèce).

3e Cacéolaires jaunes, bordés de Lobelia erinus (bleu).

4e Verbena Teucrioïdes à fleurs blanches, bordées de Lobelia erinus (fleurs bleues).

5e Petunia rose (Shrubland Pet).

6e Geranium Zonale (Flower of the Day), feuillage panaché de blanc remarquable; ce massif est bordé de Verveines bleues.

7e. Une espèce de Capucine à fleurs oranges, bordée de Verveines bleues.

8e. Geranium Zonale Tom-Pouce au centre, entouré de Ver veines blanches.

9e. Centre de Fuchsia rouge (une seule espèce très florifère), entouré de Geranium (Flower of the Day).

10e Composée d'Ageratum Cœlestinum nanum.

11e Dahlia nain Zelander, dont les branches sont couchées dès la plantation ; on aurait mieux fait de les laisser droites.

12e. Geranium Zonale à fleurs roses, entouré de Verveines blanches.

13e. Geranium Zonale rouge, entouré de Calcéolaires jaunes.

14e. Geranium Flower of the Day (panaché blanc), entouré de Verveines rouges.

15e. Geranium Zonale (Mangles Variegated).

16e. Centre composé de Perilla Nankinensis (toute la plante est presque noire), bordé de Geranium (Flower of the Day.)

17e. Ageratum Cœlestinum entouré de Nierembergia filicaulis.

18e. Salvia fulgens entouré d'Ageratum Cœlestinum.

J. Wood.

DES BÉGONIA ET DE LEUR CULTURE.

Ces plantes, de la famille des Bégoniacées, sont originaires des contrées chaudes de l'ancien et du nouveau continent. La Chine, le Mexique, le Brésil, la Nouvelle-Grenade, la Bolivie, le royaume d'Assam ont donné chacun leur continent.

Ce genre, qui ne fut connu que vers la fin du dix-septième siècle, par la dédicace que le père Plumier, de l'ordre des Minimes, en fit à Michel Bégon, intendant de la marine, n'est en vogue que depuis une dixaine d'années environ; avant ce temps il recevait les soins donnés aux Orchidées et bien inutilement, car, quoiqu'on en ait dit, il a passé successivement de la serre chaude humide, à la serre tempérée, puis à la serre froide.

Énumérons donc succinctement ses qualités d'agrément. Il orne parfaitement les appartements; ses feuilles si curieuses, sont fraîches, diversement colorées, zonées, moirées, tachetées, elles sont obliques, c'est-à-dire, qu'un des bords du limbe est plus développé que l'autre, de sorte que le pétiole, paraissant inséré sur le côté, produit un charmant effet sur le vitrage des salons, en ayant soin de préserver ces feuilles contre les rayons trop directs du soleil.

Je ne parlerai que bien peu des espèces à belles floraisons; deux seules doivent être considérées, comme étant les meilleures, ce sont :

B. Saundersii et *B. Fuchsioïdes*, et quoique la fleur exhale un parfum suave et agréable, néanmoins elle n'ajoute rien à l'agrément de la plante.

Depuis quelques années principalement le nombre des espèces à feuillage a considérablement augmenté. Le roi des *Begonia* (*B. Rex*) introduit vivace en Europe, par M. Simons à fait époque dans le monde horticole; les belles variétés dont cette espèce est quelquefois la mère, viennent récompenser

largement des soins qui lui sont prodigués; d'autres espèces non moins belles viennent tour à tour faire briller la scène des nouveautés, et déployer aux yeux des amateurs leurs belles robes vertes, claires, ou foncées comme l'émeraude; parfois ce sont des paillettes argentées qui scintillent; d'autres fois, on dirait la blanche neige des contrées glaciales qui s'est jetée sur les feuilles.

Je vais essayer de donner la description des nouveautés les plus méritantes; les soins qu'elles réclament pour obtenir une belle végétation, et, prenant pour type le *Begonia Rex*, dans l'espèce à feuille zonée, je décrirai successivement les variétés obtenues par la voie des semis.

B. Mr. Ch. Wagner (Verschaffelt). Même forme que le *Begonia Rex*, végétation plus vigoureuse; la zone argentée est plus grande.

B. Amabilis (Linden). Dimension moins grande que la précédente; disque argenté plus petit; feuilles plus coriaces, dentées et à lobes profondément incisés, aigus et irréguliers; la partie supérieure est glabre, d'un vert noirâtre et luisant sur lequel ressort, avec plus d'effet, le cercle d'argent dont j'ai parlé, et qui est plus rapproché des bords que dans le *Begonia Rex*; le dessous de la feuille est d'un rouge pourpre. Les pétioles sont cylindriques, de la même couleur que la face inférieure de la feuille et densément hérissés. Cette jolie espèce a pour habitat les mêmes localités que le *B. Rex* dans le royaume d'Assam.

B. Rex Leopardina (Van Houtte). Feuilles très-grandes, de 0_m 38, dans leur grande longueur; le cercle brillant de cette belle variété est très-large; nombreuses taches circulaires de même teinte sur la surface non encadrés par la zone; cette variété se tache moins que le *B. Rex*.

B. Princesse Charlotte (Verschaffelt). Même grandeur que la variété précédente; la zone argentée couvre la presque totalité

de la feuille. Le centre est d'un vert gai.

B. Imperator (Thibault et Kételeër). Cette magnifique variété, tout à fait française, est celle qui m'a donné les feuilles les plus grandes; au moment ou j'écris ces lignes, elles mesurent 0m 47, sur une largeur de 0m 30; zone argentée très-large nettement dessinée; quelques taches circulaires sont parsemées sur les parties vertes; les pétioles sont totalement couverts de poils très-longs.

B. Duchesse de Brabant (Linden). Beauté tout-à-fait hors ligne; centre de la feuille occupée par une étoile d'un vert noirâtre, encadrée dans une large bande d'argent vif, suivie d'une zone d'égale largeur d'un vert d'émeraude parsemé de paillettes d'argent; le bord est marginé d'un cercle vert noirâtre très-intense.

B. Oscar Lesèble (Thibault et Kételeër). Autre belle variété française à feuilles de grandeur moyenne, avec une zone très-large à reflets rougeâtres et recouverte, sur tout le bord, de poils qui naissent chacun au centre d'une tache argentée.

B. Grandis (Rollisson). Feuille de la taille du *B. Rex*, supérieure à cause du développement du cercle argenté beaucoup plus considérable; taches circulaires très-nombreuses parsemées sur la dernière zone verte de la feuille, chacune de ces taches correspond à un poil rouge dressé fixé au milieu d'elles; très-belles plantes.

B. Nebulosa (Rollisson). Feuilles moins développées et plus étranges que dans la dernière variété citée, d'un vert sombre reflété de rouge; au milieu du limbe brille un cercle argenté, chatoyé d'une nuance cuivrée ou bronzée. Ces deux teintes varient suivant la position de la feuille; elles sont produites par la transparence du rouge intense qui colore la face inférieure, et par les reflets des nombreux poils d'un rouge de feu qui viennent hérisser la face supérieure.

B. Isis (Rollisson). Différence sensible avec le *B. Grandis*;

bande argentée plus large, moins éclatante, vert plus rougeâtre, poils plus nombreux ; quelques taches argentées, de diamètre inégal, sont dispersées le long des bords de la feuille.

B. Rollissoni (Rollisson). Se distingue des précédents par un cercle d'un blanc nacré qui gagne presque toute la surface de la feuille ; le bord restant d'un vert rougeâtre parsemé de petites taches et paillettes de la même couleur, le dessous de la feuille est d'un rouge très-foncé.

B. Urania (Rollisson). Variété extrêmement curieuse, dont le mérite principal est dans la délicatesse des teintes ; le fond est d'un rouge vineux à reflet verdâtre ; le cercle blanc du milieu de la feuille est pâle, inégal, de peu d'étendue, et interrompu du côté des nervures ; la face supérieure est hérissée de poils, l'inférieure est rouge.

B. Virginia (Rollisson). Feuilles d'un blanc rougeâtre qui au fur et à mesure de leur développement deviennent plus moirées ; le centre de la feuille est vert, avec points blancs purs.

B. Queen Victoria (Makoy). C'est à mes yeux la plus belle variété à feuilles zonées ; grandeur moyenne, cercle argenté très-large, nettement dessiné sur un vert foncé ; de nombreuses paillettes d'argent en recouvrent le bord et le centre et ayant chacune un poil rougeâtre au centre.

B. Blanquaerti (Van Houtte). Feuilles grandes, largement zonées de blanc à reflet vert bronzé ; la surface non recouverte par le disque est pointillée de la même couleur que la zone sur un fond vert clair.

B. Comte A. de Limminghe (V. Houtte). Magnifique plante à zone d'un blanc nacré très-large. Au centre, et sur les bords de la feuille, se trouve une très-grande quantité de points verts très-clairs ayant l'aspect de ciselures très-fines et irrégulières.

B. Président Van den Beeke (V. Houtte). Feuilles très-grandes, zone d'une régularité parfaite, blanc mat à reflets pourprés ;

le centre ainsi que le bord de chaque feuille, en raison de son âge, est d'un vert plus ou moins foncé, duquel ressort, avec la plus grande beauté, une innombrable quantité de petits points blancs ressemblant à de la neige qui se fond.

B. Professeur Decaisne (Van. Houtte). Feuilles grandes à zone argentée ; le bord de la feuille est pointillé de la même nuance que la zone, sur un fond vert clair.

B. Marginata (Rollisson). Feuilles très-grandes, longues, à disque d'argent, nettement tranchées sur un fond vert, ce qui fait ressortir avec plus d'intensité les paillettes qui se trouvent sur les places vertes du limbe.

B. Peare (Rollisson). Cette belle variété offre toutes les nuances qui se trouvent dispersées chez la famille ; larges zones argentée ; poils nombreux ; bord de la feuille d'un vert rougeâtre à pointe d'un vert rougeâtre ainsi que le centre.

B. Snowflak (Rollisson). Feuilles magnifiques, très-grand disque argenté et très-brillant, montrant sur le limbe d'un vert luisant, quelques plaques tout-à-fait semblables à la nuance du disque.

ESPÈCES D'ASSAM.

Variétés obtenues par le croisement des B. Splendens Griffithii Xanthina, etc.

B. Argentea (Linden). Feuilles de grandeur moyenne, obliquement cordiformes, allongées, aiguës, presque entières, à dentelures fines et serrées ; le dessus d'un blanc d'argent massif avec quelques points verts très-petits, les nervures sont d'un jaune paille. La face inférieure est d'un vert tendre veiné et réticulé de lignes rouges qui correspondent aux nervures, le pétiole est cylindrique et hérissé.

B. Victoria (Linden). Port et forme du précédent ; le fond de la surface supérieure est d'un brun verdâtre sur lequel brille une infinité de paillettes d'argent ; de larges bandes argentées,

de longueur inégale, s'étendent entre les nervures principales et rayonnent de la base vers la circonférence. Le dessous des feuilles est d'un beau rose pourpre, reticulé d'un rouge plu. foncé. Ces deux espèces ont eu pour patrie le royaume d'Assams

B. Eckhautei (V. Houtte). Feuilles d'un vert d'émeraude; les nervures principales sont bordées de vert brun très-foncé. De larges plaques d'argent, longitudinalement disposées entre les nervures font de cette plante une variété hors ligne.

B. Margaritacea (Linden). La feuille est d'un vert émeraude, sur lequel se trouve jeté des perles de toute grandeur et de la plus belle eau, dont les tons nacrés brillent admirablement sur le vert frais du limbe; elle a pour origine le royaume d'Assam.

B. Ch. Naudin (Van Houtte). Feuilles grandes, à nervures longitudinalement bordées de vert; le restant de la feuille recouvert de larges plaques d'un blanc argentin.

B. M. Ch de Buck (Van Houtte). Feuilles à centre noirâtre; à zone large d'un vert très-frais; une légère couche de blanc, faisant effet de neige, recouvre la partie zonée.

B. M. Putzéys (Van Houtte). Par son aspect, cette belle variété, semble appartenir aux régions plus froides; les feuilles paraissent recouvertes de neige, quelques flocons régulièrement contournés se trouve dans le milieu.

B. Mine d'argent (Van. Houtte). Si l'on ne voyait pas les nervures longitudinales qui adhèrent au pétiole avec quelques points verdâtres presque imperceptibles, on dirait voir une feuille toute d'argent le plus pur. C'est une plante à petite dimension, mais admirable quant au coloris.

B. Professeur Koch (Van. Houtte). C'est la variété *M. Ch. de Buch*, à part un coloris plus clair et les lobes plus incisés.

B. Docteur Planchon (Van. Houtte). Feuillage d'un vert clair, avec de l'argent en poudre jeté à profusion sur la face supérieure. Les bords des feuilles sont d'un vert bronzé.

B. Cloth of Silver (Rollisson). Lobes fortement incisés, à feuilles épaisses et coriaces, totalement couvertes d'une large plaque d'argent avec quelques taches verdâtres sur les bords.

B. Decora (Rollisson). Feuilles grandes d'un vert noirâtre avec du nacre de toutes les grandeurs sur le limbe.

B. Sambo (Rollisson). Je suppose que cette belle plante provient de quelques variétés comme *Bourdalesi* croisé avec le *Rex Ricinifolia*. Feuilles tout-à-fait semblables à cette dernière, épaisse, d'un vert noir ombré de rouge cuivré. C'est une variété de premier mérite.

En donnant ici les divers procédés pour la culture d'un si beau genre, je dois dire un mot sur le mode de multiplication le plus expéditif. Pour l'amateur, les divisions des touffes suffisent, mais pour l'horticulteur le nombre est la chose la plus nécessaire. Cette plante n'est pas difficile, car les feuilles découpées par petits morceaux et simplement recouvertes de terre à la base donnent naissance à des racines qui, à leur tour font sortir de nouvelles tiges. La serre basse à deux versants avec charpentes en bois, est la meilleure. Cependant je dois avouer que je n'ai que du fer. L'ombre absolue doit être supprimée ; les claies, n'étant au plus bonnes qu'à faire des brûlures sur les feuiles, à cause des distances entre chaque petit bois, doivent alors être remplacées par une toile très-claire, qui tout en donnant beaucoup de lumière, brise totalement les rayons solaires. On doit, quand la chaleur de la serre est intense, jeter de l'eau dans les sentiers; quelques seringages sont nécessaires, mais seulement quand la journée est chaude. Cette opération doit se faire vers 4 à 5 heures du soir, afin que les feuilles puissent être ressuyées convenablement pour la nuit. Enfin, il faut une humidité calculée en raison de la végétation, et de la saison plus ou moins avancée.

Quelques espèces pourrissent, ou se tachent facilement. Ce sont : *B. Amabilis*, *B. Argentea* (Linden), *B. Victoria*, *B. Picta*,

B. Margaritacea, et toutes les variétés issues du *B. Xanthinea*. Il faut aussi, à ces derniers, plus de chaleur; quand au rempotage, voici comment je procède. Je suppose que ce soit des plantes reçues d'un marchand, au commencement d'avril; elles ont de une à trois feuilles. Je prépare un compost de la manière suivante : 1/4 fumier de cheval non entièrement consommé que je divise à la main, 1/4 de sable fin, 1/4 poussière de charbon et 1/4 de terre de bruyère. Après avoir bien mélangé le compost, je rempote mes plantes (reçues en godets) dans des pots plus larges que profonds, de 0m 12 cent. de diamètre environ. Du 1er avril au 15 mai, les feuilles se sont développées; il faut aux nouvelles venues une grande place et de l'air, partant un second rempotage qui aura pour base une terre plus chargée d'engrais. Les pots devront être plus grands, car il faut avoir soin de ne pas toucher aux racines. En coupant de ces racines on nuit à la prospérité de la plante. Maintenant que le second rempotage est terminé, il n'y a plus qu'à arroser convenablement; les feuilles atteignent leur plus grande dimension, les variétés à belles floraisons s'épanouissent, et l'amateur contemple le fruit de son labeur, et jouit de ses succès. Quand l'automne arrive il faut diminuer graduellement les arrosages, sans cependant les supprimer totalement à cette époque; si la chaleur de la serre ne s'élève pas au-dessus de cinq à sept degrés réaumur, les feuilles s'en vont petit à petit, jusqu'à ce que le soleil du printemps vienne réveiller cette belle nature engourdie par les nuits froides de nos hivers longs et rigoureux.

Barba,
Horticulteur à Vitry-le-Français.

MISE A FRUITS DES POIRIERS VIGOUREUX.

Beaucoup d'auteurs ont enseigné, jusqu'à ce jour, qu'au nombre des moyens à employer pour dompter les arbres trop

vigoureux et les mettre à fruit, un des plus efficaces était de tailler très-tard, c'est-à-dire lorsque les feuilles commencent à sortir : ce procédé conduit au résultat opposé à celui qu'on voudrait atteindre.

Ce fait s'explique très-naturellement, lorsqu'on veut se donner la peine d'observer la marche de la séve, et la manière dont se développent les yeux des diverses parties qui constituent un arbres, surtout un haut vent, et quand on établit le rapport entre la ramure et les racines.

En effet, lorsqu'on attend, pour tailler, que la séve soit bien en mouvement, les yeux des brindilles, des dards, des rosettes sont aussi avancés que ceux des extrémités des branches que l'on rabat à six ou dix yeux sur la dernière pousse, suivant la force du sujet. La taille que l'on pratique détruit ce rapport ; l'œil, sur lequel vous taillez, est loin d'être prêt à se développer et à donner à la séve une issue aussi facile que celle que lui offrent les yeux des brindilles, dards et rosettes. Qu'arrive-t-il, alors? C'est que ces productions, qui, naturellement, ne devraient recevoir qu'une faible quantité de séve et tourner à fruits, sont forcées de se lancer à bois par la surabondance de sucs qui leur arrive pendant un certain temps.

Je dis un certain temps, parce que aussitôt que les yeux des extrémités des branches ont eu le temps de se développer et de livrer passage à la séve, les autres parties de l'arbre ne reçoivent plus que la quantité qui leur est naturellement destinée ; mais alors le mal est fait, le prolongement est acquis, et l'œil terminal de chacune de ces productions (dards, brindilles, rosettes) n'est pas plus prêt d'être à fruit qu'il ne l'était l'année précédente. Presque toujours on est obligé de raccourcir, soit par le pincement, le cassement ou la taille du printemps, ces végétations qui feraient confusion, et en même temps n'auraient plus la force de soutenir ni de nourrir convenablement les fruits qu'elles pourraient produire.

Les premières observations et expériences que j'ai faites à ce sujet, m'ont donné la certitude, qu'il est avantageux de tailler les arbres vigoureux aussitôt que les autres, mais qu'il faut allonger la taille en proportion de la vigueur, et avoir soin, plus tard, de pincer sévèrement les bourgeons les plus rapprochés de l'œil terminal, afin de faire sortir les yeux qui en sont le plus éloignés et qui resteraient latents sans cette précaution; en opérant ainsi, la séve ne se trouve pas refoulée, et tout ce qui est destiné à se mettre à fruit reste dans des conditions normales.

Encouragé par ce premier résultat, j'ai pensé que plus on pourrait faire avancer l'œil terminal sur lequel on taille, plus le résultat serait favorable à la mise à fruit; l'an dernier (novembre 1859), j'ai taillé les extrémités des branches d'une pyramide ou Beurré d'Angleterre aussitôt la chute des feuilles, afin de faire grossir l'œil terminal pendant l'hiver; toutes les autres parties n'ont été taillées qu'au printemps. Suivant toute apparence, j'aurai, l'année prochaine, des boutons à fruit sur un Poirier très-vigoureux, et qui jusqu'alors ne m'a donné que du bois.

HARDYAU-LASNE,
Amateur à Bar-le-Duc.

LE PINCEMENT RÉITÉRÉ.

§ 1. *La vigne sans échalas.*

Nous lisions dernièrement dans les faits-Paris, d'un grand journal politique, l'éloquente réclame suivante :

« Sur la place Vendôme, à la porte du Ministère de la Justice, on admire une treille chargée de grappes, et qui est, à Paris, l'un des derniers spécimens de cette ornementation si fort en usage autrefois.

« De temps immémorial, cette treille se couvrait chaque an-

née d'un feuillage touffu, mais elle ne donnait pas de fruit, et l'on croyait que les miasmes de la capitale, le voisinage du gaz, etc., étaient la cause de cette stérilité, lorsqu'un viticulteur de Montreuil-aux-Pêches, M. Eloi-Trouillet, ayant aperçu, il y a quelque quatre ans, cette plante improductive, se fit fort de la faire rapporter par son procédé de pincement, et c'est depuis lors qu'elle fait chaque année l'admiration des passants par le nombre et la beauté de ses fruits. Ce même viticulteur possède à Montreuil toute une pièce de vigne cultivée d'après son système, sans échalas ni attaches, et qui, depuis six ou sept ans, ne cesse de lui donner des récoltes. »

Sentinelle avancée de l'armée horticole, nous avons toujours lancé le *prenez-garde à vous*, chaque fois que le charlatanisme ou l'hérésie a essayé de pénétrer dans notre camp, sans nous inquiéter du nombre de nos ennemis, que notre vigilance fait augmenter chaque jour.

Aujourd'hui qu'une secte barbare et mutilatrice ouvre une nouvelle camgagne contre les saines doctrines de la science arboricole, nous lançons le cri d'alarme, et nous la combattrons avec toute l'énergie de notre conviction et avec les faits les plus patents.

Nous allons attaquer d'abord son avant garde qui s'est retranchée dans les vignes. Son mot d'ordre est, plus d'échalas; son arme, le pincement réitéré; elle a planté son étendard place Vendôme et à Montreuil.

Nous ouvrirons la tranchée de siége devant la porte du Ministère de la Justice.

Là, dit-on, est une treille qui se couvrait chaque année d'un feuillage touffu, sans donner de fruits. M. Eloi-Trouillet, ex-employé à l'administration des postes, l'aperçoit; il lui applique son procédé, et cette année elle fait l'admiration des passants par ses fruits, etc.

Quel est donc ce procédé si puissant, qui fait produire la

pampre rebelle? Le voici, tel qu'il est exposé dans un rapport lu à l'Académie nationale de Paris. — Ne pas confondre avec l'Académie des sciences (Institut de France).

« M. Trouillet taille à deux yeux les coursons du bois de l'année, en ayant soin, quand il opère à l'automne, de laisser au-dessus du deuxième œil tout un mérithalle ou entre-nœud, c'est-à-dire qu'il taille immédiatement au-dessous du troisième œil. Ce long bois, sans l'œil, a pour effet d'empêcher la vigne de pleurer au printemps, à l'époque de l'ascension de la sève, et d'être aussi exposée à la gelée. »

Jusqu'ici il n'y a de nouveau que le long bois sans œil, qui n'empêche nullement la vigne de couler, et qui ne la garantit pas davantage de la gelée; car ce n'est pas quand le gemme est enfermé dans son *hibernacule*, comme dit Linnée, que la gelée l'atteint; enveloppé par des écailles duveteuses, il est parfaitement garanti du froid; mais c'est lorsqu'il en est sorti et que son bourgeon ne présente que du tissu tendre et aqueux que la gelée peut le détruire. Peu importe alors que ce bourgeon soit dépassé par un morceau de bois dur; l'effet que produit ce long *chicot* n'est que désagréable à l'œil et rien de plus.— Voilà pour la première opération.

La seconde, la voici : je copie toujours le rapport.

« Au moment de la végétation, AUSSITOT QUE LES GRAPPES ONT PARU, il (M. Trouillet) pince chaque pousse à une feuille, ou deux au plus, au dessus de la dernière grappe..... Après cette première *opération fondamentale*, qui caractérise essentiellement la méthode de taille de M. Trouillet, l'horticulteur laisse la vigne pousser à volonté jusqu'au moment où la fleur paraît : alors on pratique l'ébourgeonnement. »

Ainsi, c'est *aussitôt que les grappes ont paru* qu'on pince les bourgeons. — Ici est peut-être la nouveauté; mais l'époque à laquelle ce pincement est pratiqué prouve, clairement, que ce n'est pas lui qui fait mettre la vigne à fruits, puisque ce n'est

qu'après l'apparition des grappes qu'on pince chaque pousse à une ou deux feuilles, etc,

Ce n'est donc pas ce premier pincement, *base fondamentale* de la méthode Trouillet, qui provoque la fructification; ceci nous paraît assez suffisamment démontré pour que nous passions au second:

« Quinze jours après l'ébourgeonnement, — car M. Trouillet ébourgeonne comme dans la vieille méthode, — on pince les faux bourgeons, c'est à dire les petites ramifications qui se sont développées à l'aisselle des feuilles de la pousse de l'année. Ce pincement se fait à quatre ou cinq feuilles; on pince également encore le sommet de la pousse de l'année. Cette opération *fait grossir le raisin* en faisant affluer la sève qui se trouve en excès, par suite de la disparition, par le deuxième pincement, des parties de rameaux qui l'absorbaient. »

Le rapporteur se trompe étrangement, quand il dit que le pincement fait grossir le raisin; c'est le contraire qu'il fallait dire, et la preuve est toute mathématique; la voici :

Dans un bourgeon non pincé, il n'y a qu'un gemme terminal. Ce gemme, en s'allongeant, développe une à une ses feuilles. N'ayant qu'un axe, il n'y a qu'une série de feuilles.

Sur le bourgeon pincé il se développe plusieurs gemmes latéraux, — l'auteur du procédé le reconnaît; — j'en admets deux seulement pour plus de clarté dans la démonstration. Ces deux gemmes, en s'allongeant. développent aussi chacun, une à une, leurs feuilles; comme il y a deux axes ou deux faux bourgeons, il y a aussi deux séries de feuilles. Si le bourgeon non pincé a donné naissance à cinq feuilles au-dessus de la grappe, le bourgeon pincé, par suite du développement de ses deux gemmes en deux bourgeons, en aura produit dix. C'est clair, je crois. Ces dix feuilles absorberont naturellement une fois plus de sève que cinq, et conséquemment le fruit en recevra moitié moins; en repinçant une seconde fois, on doublera

encore le nombre de feuilles, qui absorberont d'autant plus de sève, et toujours au détriment du fruit, qui verra sa ration réduite.

Il est difficile, d'après cela, de faire admettre que moins un fruit reçoit de nourriture, et plus il grossit, ou que plus on multiplie les organes à nourrir, et plus la sève se trouve en excès. Ah! si le pincement, en supprimant les feuilles supérieures à la grappe, et l'extrémité du bourgeon, empêchait le *débourrement* des yeux latéraux, alors là, oui, il ferait refluer l'excès de sève vers le fruit, qui, dans ce cas, surabondamment nourri, prendrait un plus gros volume; mais ce pincement provoque, au contraire, le développement de nouvelles et plus nombreuses bouches absorbantes : la sève, au lieu de se trouver en excès, comme on le prétend, se trouve donc amoindrie, puisqu'elle a un plus grand nombre d'organes à nourrir.

Le rapporteur et l'inventeur de la méthode nouvelle ne paraissent pas comprendre parfaitement les effets du pincement. Cette opération a pour but, il est vrai, d'arrêter momentanément la sève dans sa marche ascensionnelle, pour déterminer un nouveau cours vers les organes latéraux, et notamment les gemmes qui se trouvent dans la partie inférieure déjà aoutée du bourgeon et qu'on veut faire développer. La sève, dans ce cas, arrêtée subitement, pénètre tous les tissus du tronçon de bourgeon, et par suite de l'abondance du suc séveux, les gemmes du sommet se gonflent et finissent, quand la nourriture ne fait pas défaut, par s'allonger en bourgeon. Mais aussitôt que ces nouveaux bourgeons sont formés, ils attirent à eux et absorbent tout le liquide nourricier, pour pourvoir à leur accroissement, et les organes qui leur sont inférieurs restent stationnaires.

En pinçant le bourgeon de la vigne, à deux yeux au dessus de la dernière grappe, et en le pinçant surtout, comme le fait M. Trouillet, en n'enlevant « qu'une bien petite partie de l'ex-

trémité de la pousse, grosse environ comme un grain de blé, » il n'y a pas d'arrêt dans la marche ascensionnelle de la sève, et fort heureusement, car alors la grappe naissante recevant une surabondance de liquide verrait toutes ses fleurs couler.

Ce pincement de l'extrémité seule, n'entrave pas le cours régulier de la sève, parce que dans cette extrémité, il n'y a que du tissu en voie de formation, et que les yeux supérieurs n'étant alors pas mieux constitués que le terminal, s'emparent aussitôt de la sève, se développent et multiplient ainsi la surface élaborante (les feuilles), ce qui appauvris de suite, je le répète, le raisin situé au-dessous, au lieu de favoriser son accroissement.

Le pincement, multipliant ainsi les séries d'organes à nourrir, a pour résultat final, l'appauvrissement de tous ces organes, et une vieillesse prématurée de l'individu soumis à ce traitement. La multiplicité de ces faux bourgeons épuisent l'arbre, non-seulement parce que l'équilibre est rompu entre les organes d'évaporation (les feuilles) et les organes d'absorption (les racines), mais encore par les mutilations répétées qu'on lui fait subir, et l'auteur du pincement de la vigne ne l'ignore pas, puis qu'il a écrit : « Par ces mutilations, ces plaies répétées qui entravent la marche régulière de la sève, on obtient *quelques boutons à fruits*, mais peut-on croire que l'on a aidé la nature ! ! ! Je ne le pense pas ; on la contrarie, voilà tout. » On est donc en droit de s'étonner qu'avec de pareilles idées, idées justes, M. Trouillet puisse mutiler jusqu'à trois fois ses vignes, pour leur faire produire des raisins supérieurs. Comment, lui, qui s'est identifié avec la nature, en lisant Bernardin de Saint-Pierre, n'a-t-il pas compris tout ce qu'il y a de monstrueux, d'irrationnel dans ces coupes répétées, le plus souvent faites au hasard, » et qui n'ont pour résultat que de faire produire « *quelques boutons* » dont les fruits qui en proviennent sont toujours petits et de qualité inférieure ? C'est ce que nous ne chercherons pas à expli-

quer. Nous avons voulu simplement démontrer que sa méthode est vicieuse, que le principe sur lequel il l'appuie, est faux, et nous croyons pouvoir atteindre notre but.

Si la fameuse treille de la place Vendôme, a produit des fruits cette année, ce n'est pas parce qu'elle a été soumise au nouveau mode de culture sans échalas, mais bien, parce qu'on lui a appliquée la taille allongée, comme la pratique la vieille méthode sur les sujets vigoureux; comme je l'ai fait pratiquer au château de Guitrancourt sur une treille qui, pendant les quinze premières années de plantation, ne produisait qu'un *feuillage touffu*, semblable à celui du « dernier spécimen de cette ornementation si fort en usage autrefois à Paris, et que la foule admire à la porte du ministère de la justice. » Ce spécimen qu'on érige en étendard, montre en effet les traces de cette taille allongée. La dernière taille du cordon a été faite à 50 ou 60c. de longueur. L'œil de prolongement a produit un bourgeon qui n'a pas moins de 2 à 3 mètres de longueur, et c'est à sa base que se trouve les plus belles grappes. Les coursons ont été taillés sur le deuxième œil ; il en est sorti deux bourgeons assez chétifs qui ont été pincés *aussitôt après l'apparition des grappes;* ce n'est donc pas à ce pincement, je le répète, que cette treille doit ses productions.

Quant aux vignes de Montreuil, celles que nous avons vues sont de vielles souches qui depuis longtemps épuisées, ne produisent plus que de pauvres bourgeons rachitiques, auxquels le pincement répété ne rendra ni la vigueur ni la faculté reproductrice. Elles pouvaient se passer naturellement d'échalas, comme les vignes de certains vignobles de la France qui ne poussent que peu. Sur de pareilles vignes la méthode nouvelle a chance de succès, puisqu'elles n'ont pas besoin de soutien. Mais il en est tout autrement sur les vignes vigoureuses ; sur les vignes d'Italie par exemple, qu'on est obligé de faire grimper dans les arbres pour amener la production ; sur celles d'Espagne, qu'on est obligé de laisser ramper sur le sol, tant est puissante la

force végétative ; et même sur les vignes de la plupart de nos vignobles qui poussent des sarments vigoureux. De semblables vignes ramenées par la méthode plus d'échalas, l'auteur ne peut en montrer. Il lui a été facile d'anéantir les dernières forces de la vieillesse, mais il ne pourra jamais modérer l'impétuosité de la jeunesse, ni la virilité de l'adulte.

Si M. Eloi-Trouillet, avait mieux compris Bernardin de Saint-Pierre, qu'il cite à chaque instant, il aurait mieux compris aussi que ses pincements répétés, ne font que déterminer des productions qui dépensent une grande quantité de sève inutilement, et nuisiblement, puisque « *le nouveau bois*, que fait naître son pincement, *n'a pas le temps d'atteindre au terme de sa fécondité, qu'il ne porte ni fleurs ni fruits,* » mais seulement des feuilles qui absorbent en pure perte une sève précieuse qui favoriserait la fructification.

Les partisans de la vieille méthode, quoiqu'en dise M. Trouillet, sont beaucoup plus logiques. Ils respectent la vigne jusqu'au moment où le grain est formé ; jusque-là, ils laissent faire la nature, avec laquelle M. Trouillet a su si parfaitement s'identifier, en lisant l'auteur de *Paul et Virginie ;* ils ne la contrarient que pour palisser les bourgeons qui cachent alors les murailles devant lesquelles la vigne est plantée, et qui, dans cet état, plaisent plus à l'œil, que si elles montraient leurs pierres décrépites. Quand le grain est bien formé, qu'il n'y a plus à craindre de coulure, ses vieux routiniers, comme les appelle le rationnel ami du progrès viticole, ne pincent pas, mais enlèvent tous les entre-cœurs, qu'un excès de sève aurait pu faire débourrer, et en même temps ils pincent le bourgeon fructifère. Alors là, la sève est arrêtée dans sa marche ascencionnelle, et refoulée véritablement vers les grappes de raisins, qui en profitent, parce que c'est sur la pousse aoûtée, ligneuse, qu'on a pincé, et que cette sève obligée de se frayer une voie nouvelle au milieu de ce tissus fibreux, moins facilement pénétrable que le tissu cel-

lulaire des extrémités de bourgeons, met plus de temps à exciter la vitalité des gemmes situés à l'aisselle des feuilles. Par cette opération ils ne multiplient pas la surface absorbante, ils la réduisent pour favoriser le grain. Ils ne mutilent pas plus la vigne que M. Trouillet, mais ils ont l'avantage d'avoir de beaux raisins qui rachètent bien, par le prix de vente plus que doublé la modique somme d'argent qu'ont coûté l'achat des loques et le travail du palissage, voire même le prix des échalas.

En résumé :— 1° Le pincement de la vigne ne favorise pas la fructification, puisqu'il faut attendre l'apparition des grappes pour opérer la première suppression de l'extrémité du bourgeon. — 2° Le premier pincement ne peut que favoriser la coulure de la vigne, parce que, étant fait au moment de la floraison, le petit moment d'arrêt qu'il occasionne dans la marche ascencionnelle de la sève,—s'il y en a un— peut amener une surabondance de nourriture qui doit être nuisible à la fécondation. — 3° Le deuxième et troisième pincement sont nuisibles, puisque multipliant le nombre de bourgeons au-dessus des grappes, ces bourgeons attirent à eux toute la sève, ou la plus grande partie, et le fruit ne peut que pâtir

Dans un prochain article nous ferons le siége du pincement du Pêcher, défendu par un général illustre, dont le nom seul a mis en fuite les membres d'une société arboricole, chargés de se prononcer sur ce système. Dans la crainte de se faire un ennemi ils ont déclaré qu'il n'y avait sujet à faire un rapport.

C'est ainsi que les choses se passent dans ces illustres corporations qu'on nomme *Société d'horticulture*. Nous n'aurons pas les mêmes craintes que les savants praticiens ci-dessus signalés ; nous combattrons notre adversaire loyalement et courtoisement, mais avec des aguments serrés et irréfutables.

F. Herincq.

LES ARROSEMENTS A LA POMPE.

L'été est l'époque de l'année la plus pénible pour les jardiniers, à cause des arrosements que commandent les fortes chaleurs. Nous pensons donc être utile à beaucoup d'eux, en leur préconisant les arrosements à la pompe, qui ne sont que peu répandus et employés seulement parfois d'une manière très-limitée.

L'arrosement à la pompe, disons-le de suite, peut paraître plus fatigant, plus pénible; mais il est plus rapide, plus parfait et plus complet. Un homme a moins de peine à se servir d'arrosoirs un tiers de jour, il est vrai, que de pomper durant ce laps de temps; mais on reconnaîtra bien vite : 1° que tel jardin qui nécessite, par exemple, l'emploi de deux hommes durant une demi-journée est copieusement arrosé avec une pompe en un tiers de jour; 2° que, pendant ce temps, un des deux hommes se repose nécessairement en tenant la lance, de sorte qu'en se relayant, chacun n'a plus que la moitié du travail pénible; 3° Qu'enfin cette manière d'arroser étant beaucoup plus parfaite, il n'est pas nécessaire de recommencer aussi souvent.

Les arrosements à la pompe sont plus complets et plus parfaits, car on ménage moins l'eau et on la répand plus largement sur toute la surface du terrain. Prenons un exemple : quand il s'agit de mouiller une plate-bande avec les arrosoirs, on se contente de verser au pied de chaque plante une certaine quantité d'eau ; l'intervalle compris entre les divers pieds reste le plus souvent totalement sec; de plus, l'eau est versée en une seule fois, et la terre ne pouvant absorber cette quantité, quoique faible, immédiatement, il en coule une partie dans les allées et les sentiers. Avec la pompe, il n'en est plus de même : tout est mouillé, et, l'homme chargé de la lance, revient à di-

verses reprises sur chaque partie qu'il doit arroser ; ainsi l'eau projetée peu à peu pénètre facilement. Les racines les plus éloignées et les plus profondes trouvent alors toujours une terre fraîche et jamais battue, comme cela a lieu avec les arrosoirs.

Mais le mode d'arrosement pour lequel nous insistons a encore d'autres avantages importants. En effet, la plante, dans ses moindres parties, est mouillée et lavée. Personne ne peut nier combien cela est favorable, car chacun a dû observer les résultats excellents des seringages dans les serres. Peu d'insectes peuvent résister à l'action de la pompe souvent répétée. Les arbres fruitiers et les rosiers participent aussi presque forcément des arrosements, car ils sont souvent plantés dans des parties occupées par des légumes ou des fleurs. Nous avons vu, l'année dernière, dans un jardin nouvellement planté, des rosiers et des pêchers ravagés, et par contre d'une végétation languissante, reprendre aussitôt qu'une pompe fonctionna dans ce jardin.

Enfin, l'eau fournie par la pompe, projetée en l'air en gouttelettes très-divisées, s'échauffe et s'aère aisément.

Dans bien des endroits, on n'a d'eau qu'à l'aide d'un puits, et il y a alors double opération pour arroser : monter l'eau d'abord et la prendre ensuite à l'aide des arrosoirs ; il nous semble très-possible de se servir, dans ce cas, d'une pompe fixe, mais aspirante et foulante, ayant un robinet muni d'un pas de vis où l'on pourrait fixer des tuyaux.

La grande chose, pour l'arrosement dont nous venons de parler, est d'avoir une bonne pompe ; il la faut douce, d'une construction solide et simple, enfin facile à transporter. Ces conditions nous paraissent réunies dans celles fabriquées par M. Letestu, dont nous nous servons ; mais nous sommes persuadé qu'il y a d'autres fabricants capables de fournir un bon instrument de la sorte.

Le prix d'achat d'une pompe (2 à 300 fr.) et des tuyaux né-

cessaires (environ 25 mètres, à 1 fr. 25 ou 1 fr. le mètre) peut arrêter beaucoup de personnes, surtout sachant, ce que nous devons ajouter, que les tuyaux, même avec de grands soins, ne peuvent guère durer que trois ans ; mais une dernière raison militera, j'en suis sûr, en faveur du procédé pour lequel nous plaidons et fera passer sur cette dépense, qui est d'ailleurs faite une fois pour toutes, c'est la sécurité qu'on en retire. En effet, ces pompes de jardin fonctionnent fort bien comme pompes à incendie, et les jardiniers habitués à la manœuvrer deviennent de véritables pompiers, que l'on a toujours sous la main. Nous avons une pompe mobile depuis le mois de mai de l'année dernière, et quatre fois déjà elle a servi à arrêter les ravages du feu. Une première fois, une grange était la proie des flammes ; arrivée la première, notre pompe fonctionnait depuis une heure quand arriva celle d'un village voisin, qui, mal entretenue ou mal servie, ne put être d'aucun secours. La nôtre, si elle n'éteignit pas complétement l'incendie, protégea du moins suffisamment les maisons voisines pour empêcher de nouveaux malheurs. Enfin, cette année, à trois reprises, le feu prit chez nous-même, et chaque fois la pompe, manœuvrée par les jardiniers, empêcha tout malheur. Qu'il me soit donc permis d'insister pour l'emploi d'une pompe dans les jardins : j'ai bien reconnu les grands avantages qu'elle procure.

A. de Talou.

LES SERRES-ABRIS.

Dans les parties tempérées de l'Europe, en France, en Angleterre, dans une grande partie de l'Allemagne, il importe beaucoup de pouvoir donner à un nombre considérable de plantes demi-rustiques un abri léger qui, moins complet et aussi beaucoup moins dispendieux que les serres et orangeries proprement dites, suffise cependant pour les garantir quelque peu des froids

rigoureux de l'hiver, surtout pour les préserver des gelées blanches dues à peu près exclusivement au rayonnement, à la fin de l'hiver et au commencement du printemps, et qui en même temps leur fournisse un ombrage indispensable pour les fortes chaleurs de l'été. Pour la construction de pareils abris, soit temporaires et en quelque sorte mobiles, soit permanents et fixes, on a essayé, particulièrement en Angleterre, différentes sortes de tissus. On a reconnu aussi, par des expériences nombreuses, que la laine a des inconvénients en ce que, par sa mauvaise conductibilité, elle tient les plantes trop chaudement, les détermine dès lors à entrer de bonne heure en végétation, et les expose ensuite, par cela même, à des accidents fâcheux. Les tissus de fil ont été reconnus défectueux par une raison contraire; et, en dernière analyse, on s'accorde aujourd'hui à donner une prééminence marquée aux tissus de coton sur tous les autres. — Mais quel est, parmi ces tissus, le plus avantageux? Un industriel anglais, de Manchester, M. Shaw, en fabrique un auquel il donne le nom de *Tiffany*, qui revient assez bien à une mousseline écrue. Dans le numéro du *Gardener's Chronicle*, en date du 21 avril dernier, M. John Standish, de Bagshot, a consacré un assez long article accompagné de figures à la description des serres-abris et des abris volants de diverses sortes qu'il a construits, dans son établissement, avec ce Tiffany et à l'exposé des avantages qu'il leur a reconnus.

« Ayant éprouvé le besoin, dit-il, d'avoir un lieu où je pusse ombrager mes plantes et les endurcir avant de les abandonner au plein air, en les retirant de la serre à multiplication ou avant de les expédier, j'ai pensé que le Tiffany, en raison de la nature de son tissu, serait fort propre à la construction de ce que je nomme une serre de Tiffany. » Il décrit alors la charpente et la disposition de cette serre. La charpente est formée de pieds droits en mélèze écorcé, dont la hauteur audessus du sol est de 7 pieds anglais (2^m135), et qui sont écarté

les uns des autres de 7 à 8 pieds (2m135 ou 2m440). Le bout supérieur de ces pieds droits est entaillé pour recevoir des impostes qui les relient entre eux, lesquelles consistent en perches fendues par le milieu à la scie, et qui sont posées le côté con vexe en bas. Cette construction est complétée par des traverses en sapin, simples tringles épaisses d'environ 18 millimètres et hautes de près de 4 centimètres, espacées de 19 pouces (0m480), de telle sorte que le Tiffany, ayant deux fois cette largeur, doit être fixé de deux en deux traverses, maintenu par de petits clous et une bande de lisière. Cette serre est à deux versants, qui reposent sur des côtés droits peu élevés, couverts de Tiffany dans leur moitié inférieure, et d'un tissu plus fort dans leur moitié supérieure. Elle n'a pas moins de 60 pieds anglais (18m300) de largeur et 90 pieds (27m450) de longueur. Le sol qu'elle couvre est divisé en plates-bandes dans lesquelles M. Standish a placé un grand nombre de plantes différentes, pendant le dernier été. « Sans une seule exception, dit-il, toutes ces plantes y ont végété beaucoup mieux qu'elles ne l'avaient jamais fait sous le verre. » Pour reconnaître si le tissu dont elle est couverte laisse passer assez de lumière, il y a mis quelques Rosiers qui ont poussé et fleuri admirablement ; jamais il ne les avait vus plus beaux. Même les Rosiers-Thés y ont passé l'hiver dernier sans souffrir le moins du monde, tandis que tous ceux qui étaient restés en plein air ont péri. « Je considère le Tiffany, dit M. Standish, comme la matière la moins chère et la plus avantageuse pour beaucoup d'usages horticoles dont on ait parlé depuis nombre d'années ; c'est un véritable trésor pour les jardiniers. Mon expérience m'a prouvé qu'on peut, avec très-grand avantage, s'en servir pour couvrir des jardins d'hiver, des serres pour les arbres fruitiers, des abris volants pour ces mêmes arbres et pour des légumes qu'on peut y cultiver, pendant toute l'année, à l'abri des fortes gelées en hiver, du soleil trop ardent en été, et qui y deviennent meilleurs qu'en plein

air. Je crois que je parviendrai à faire mûrir, sous cet abri, presque toutes les sortes de fruits ; aussi, à titre d'expérience, ai-je construit une serre-verger où je me propose de cultiver des Pêchers, des Brugnoniers, des Pruniers, des Vignes, etc. » — Toutefois une objection importante se présentait naturellement : une simple mousseline est un tissu bien léger et bien peu durable. M. Standish y répond en disant que dernièrement M. Shaw s'est mis à fabriquer du Tiffany plus fort que précédemment, et qu'il est même parvenu à l'imprégner de substances conservatrices, de manière à le rendre plus durable. Avec cette amélioration, et pourvu qu'il soit bien cloué, il ne fait aucun doute qu'il ne dure deux ans. Or, il n'en coûtera pas plus pour le renouveler, après ce temps, que pour donner une nouvelle couche de couleur à l'huile à une serre ordinaire qui aurait les mêmes dimensions.

A côté de l'éloge sans réserve que M. Standish fait du Tiffany, voici maintenant la critique de ce même tissu. Dans le *Gardener's weekly Magazine* (cahier de mars 1860, p. 160), un auteur qui signe son article d'un simple pseudonyme, selon le ridicule usage adopté par la plupart des horticulteurs anglais, qui s'exposent ainsi à enlever à leurs écrits toute l'autorité que pourrait leur donner un nom connu, parle très-élogieusement d'un réseau de coton qui est fabriqué à Manchester dans l'usine de M. Andr. Hall, et qu'il regarde comme beaucoup plus avantageux que le Tiffany. « J'ai, dit-il, une mauvaise opinion du Tiffany, et je n'ai rien trouvé d'aussi utile que le réseau fabriqué chez M. Andr. Hall. » Or ce réseau est fait avec des fils de coton souples et élastiques; ses mailles varient de grandeur, du quart à la moitié d'un pouce anglais; elles permettent ainsi, sans difficulté, la circulation de l'air, et en même temps elles empêchent le refroidissement par rayonnement, et, par conséquent, les gelées blanches. Il est très-facile à manier et plus durable que les autres tissus destinés aux mêmes usages, tels en particulier

que le Tiffany. — Il resterait maintenant à faire un essai comparatif de ces deux tissus afin d'établir leur valeur relative, soit comme abri, soit au point de vue du prix d'achat, et surtout de la durée. Or cet essai comparatif ne paraît pas avoir été fait par l'auteur anonyme de l'article dont nous venons d'indiquer l'objet. — Nous ajouterons, en finissant, que les journaux d'horticulture anglais sont remplis d'annonces de tissus en réseaux plus ou moins analogues, imprégnés ou non de substances conservatrices, destinés à être employés, soit seuls, soit en dehors ou en dedans des vitres des serres.

(Bulletin, Soc. d'hort. de Paris.)

MOYEN D'ÉLOIGNER LES LOIRS.

On lit dans le *Siècle* :

Il n'est pas un de ceux qui ont le bonheur de posséder un espalier ou une treille, qui ne tremble chaque matin de trouver ses pêches les plus veloutées ou ses plus beaux raisins entamés par les loirs. Voici un moyen bien simple d'éloigner ces incommodes et onéreux visiteurs :

Il faut glisser entre le treillage de l'espalier et le mur des branches de fougère, et en garantir, autant que possible, tout le tour de l'espalier ou de la treille.

Le loir a horreur de l'odeur que répand cette plante. Pour développer davantage cette odeur, il est bon de laisser en tas les branches que l'on veut employer, jusqu'à ce que la fermentation commence.

Pour les arbres fruitiers en plein vent, il suffit d'attacher au tronc ou à la naissance des grosses branches un bourrelet de la même plante.

Paris. — Imp. horticole de E. Donnaud, rue Cassette, 9.



…lly pinx. Pubrey sc.

Rose triomphe d'Amiens.

N. Rémond imp. r. Vieille-Estrapade, 15, Paris

pétales plats et épais, les bords se touchant sans cependant être superposés;

Les couleurs bien pures et sans taches, ou au moins le cercle bien défini.

Les variétés ne réunissant pas toutes ces qualités doivent être rejetées; la graine ne doit être récoltée que sur les fleurs de choix.

La culture est bien simple.

Semer la graine en juin en terrain riche, et repiquer le jeune plant, aussitôt que possible, à la place où il doit fleurir.

De cette manière, on aura des plantes très-fortes, supportant bien la saison rigoureuse et donnant une abondante floraison l'année suivante.

J'ai suivi les conseils de M. Hunt, et la gravure ci-jointe donne une idée du résultat des gains provenant des cultures de M. Hunt (1). L'année prochaine, je mettrai, à la disposition des amateurs, une certaine quantité de graines que j'espère récolter sur mes plantes d'élite; heureux d'avoir pu contribuer à remettre en faveur, une plante qui n'aurait jamais dû être délaissée pour une foule d'insignifiantes nouveautés.

FERDINAND GLOEDE.

ROSIERS NOUVEAUX.

Rose triomphe d'Amiens (PL. X).

Cette variété que nous figurons pl. X, est un gain de M. Mille Mallet, horticulteur spécialiste à Amiens. L'arbuste est vigoureux et remontant; ses rameaux sont armés d'aiguillons de différentes grosseurs, comme dans tous les hybrides. Les feuilles

(1) Les dessins de la planche X ne représentent que des fleurs détachées, et ne donnent pas, malheureusement, l'admirable ensemble des corymbes. F. H.

sont d'un beau vert foncé en dessus, plus pâle en dessous, et composées de 3 à 5, quelquefois 7 folioles largement oblongues ou ovales, dentelées.

Les fleurs sont grandes, d'une facture parfaite et réunies plusieurs au sommet des rameaux. Elles sont d'une très-riche couleur rose à reflets argentés et panachées marbrées de cramoisi foncé velouté; ton chaud et vigoureux, ressortant admirablement sur le fond rose des pétales. Cette panachure est fortement accentuée; nous l'avons toujours vue aussi nette, sur les différentes fleurs qui nous ont été adressées à plusieurs reprises. C'est certainement la plus jolie Rose panachée qui a été livrée au commerce jusqu'à ce jour. Se conservera-t-elle toujours aussi pure? Nous n'affirmons rien.

Rose reine des violettes. Autre beau gain de M. Mille-Mallet, qui a été couronné à l'exposition de Paris. Les fleurs sont très-grandes et d'un violet ardoisé clair.

Rose marquise de Paris. M. Quétier, à Meaux, est l'obtenteur de cette belle variété d'hybride remontante que nous avons admirée sur place. Elle est très-florifère. L'arbuste est vigoureux; ses rameaux sont trapus, et son feuillage est très ample.

Les fleurs sont grandes, très-pleines, ouvrant bien, de forme parfaite; centre de cent-feuilles et imbrication extérieure de la reine, d'une belle couleur rose satiné, avec reflet argenté; coloris riche, frais et délicat. Les pétales des huit ou dix rangées extérieures sont très-amples, plus larges que hauts, en forme de cuiller, dressés et parfaitement imbriqués, roses en dedans, fortement teintés de blanc en dehors. Les pétales du centre sont chiffonnés et forment le centre d'une rosette.

Le bouton est d'abord ovoïde, mais au moment de l'épanouissement il s'élargit, et quand les pétales s'écartent, il est déprimé au sommet et d'un beau satin blanc, nuancé rose-clair. Le pédoncule est ferme, trapu, hérissé de poils roides glanduleux. Le tube calicinal (ou ovaire) est en entonnoir, non con-

tracté au sommet, poilu inférieurement, glabre dans la partie supérieure. Les sépales sont larges, poilus en dehors, duveteux en dedans.

M. Ducher, horticulteur rue de la Mouche, à la Guillotière (Lyon) annonce pour cette année les trois variétés suivantes :

Rose Barlow. Arbuste vigoureux ; fleurs moyennes, pleines, plates, forme des plus parfaites, réunies en bouquets, pourpre noirâtre velouté, centre violacé, très-belles. — Issu du Rosier GÉANT DES BATAILLES.

Rose général Zacharyevski. Hybride remontant, arbuste vigoureux ; fleurs moyennes, pleines, forme parfaite, rose frais, odorantes, souvent striées, remontant franchement. — Cette Rose a quelque analogie, par son feuillage, avec la Rose WILLIAM GRIFFITH.

Rose Darzens. Hybride remontant ; arbuste vigoureux ; rameaux gros, garnis d'aiguillons ; fleurs très-grosses, presque pleines, rose couleur beurre frais, très-odorantes. — Cette variété se distingue de toutes les Roses qui existent, par son port et sa couleur.

O. LESCUYER.

ARBRES ET ARBUSTES NOUVEAUX DE PLEINE TERRE.

Aulne impérial à feuilles de fougère.

Ce n'est plus une nouveauté que l'*Aulne impérial ;* mais c'est le plus délicieux arbre que j'aie vu. Aussi je crois devoir réparer le silence que nous avons gardé à son égard, en le recommandant particulièrement aux amis du beau et de l'élégant. Il est très-remarquable par son feuillage léger, finement et profondément découpé comme les frondes d'une fougère du genre *Asplenium*. C'est une variété très-distincte de l'*Alnus laciniata*, et qui doit figurer dans tous les grands jardins ; elle est vigoureuse et rustique ; du reste, cet Aulne a valu à M. Desfossé-

Thuillier, pépiniériste à Orléans, plusieurs prix, entre autres une médaille d'argent à une exposition de Paris.

Spirea callosa var. paniculata.

Sous ce nom, M. Billard (Louis), dit la Graine, pépiniériste à Fontenay-aux-Roses (Seine), met au commerce, cet automne, une belle variété de *Spirea*, qui peut, en effet, être sortie du *Callosa*. Elle en a le port, le feuillage et les fleurs ; mais l'inflorescence est différente. Le sommet des tiges se divise en nombreuses et longues ramuscules florifères, dont l'ensemble constitue une ample et très-élégante panicule. Ce charmant arbuste a, en outre, l'avantage de fleurir abondamment et de prolonger sa floraison jusqu'au mois d'octobre ; en ce moment encore, 28 septembre, il est tout couvert de fleurs roses.

O. Lescuyer.

PECHER EN PALMETTE SIMPLE.

Lorsqu'en 1847 j'eus l'honneur de faire connaître le moyen par lequel j'étais parvenu à obtenir les membres opposés sur le Pêcher soumis à la forme dite palmette simple, je ne m'étendis pas assez, à ce qu'il paraît, pour être compris de tous, car plusieurs personnes m'ont témoigné le désir de voir publier ma méthode. Je crois aussi, d'un autre côté, que la vue des admirables espaliers conduits par notre confrère, M. Bizet, praticien qui le premier, à mon avis, a appliqué ce procédé avec un entier succès, n'est pas étrangère à ces demandes. Quoi qu'il en soit, voici comment je procède pour arriver à ce résultat :

Lorsque je plante un Pêcher, j'examine s'il se trouve un b ou ton triple de 45 à 55 centimètres au-dessus de la greffe ; si l'arbre à ce bouton à cette hauteur, la chose est facile et va d'elle-même, attendu qu'en plaçant l'arbre dans le trou qui lu-

est préparé, je n'ai qu'à le tourner de manière à placer ce bouton juste en opposition du mur contre lequel je plante. Si je n'ai pas de bouton triple, ainsi que cela arrive dans la plupart des cas, je rabats l'arbre, à environ 40 centimètres du sol, sur un bouton de devant; celui-ci se développant et passant à l'état de bourgeon, je le pince à la hauteur de 6 à 10 centimètres de son développement, et il est rare que sur deux ou trois boutons que le pincement fait former, il n'y en ait pas un triple (le pincement ayant la faculté de faire former ces sortes de boutons pour le Pêcher, la Vigne, etc.); le cas exceptionnel ne se rencontre guère que sur les bourgeons anticipés, sur des bourgeons très-vigoureux. Après avoir obtenu ce bouton triple, qu'on reconnaît au nombre de ses feuilles, il ne reste plus qu'à surveiller le bouton du milieu qui se développe le premier, qu'à le pincer sur sa première feuille, qu'à réitérer ce pincement autant de fois qu'il en est besoin pour former le développement des bourgeons latéraux placés à la base, et qu'à palisser horizontalement aussitôt qu'ils ont atteint 5 à 6 centimètres de longueur. Le bois étant très-mou, il est facile de leur imprimer la direction que l'on veut obtenir; tandis que si l'on attend qu'ils aient poussé de 12 à 15 centimètres, ils s'éclatent très-facilement à leur empâtement. Il faut ensuite relever l'extrémité de chaque bourgeon, afin de faciliter le cours de la sève. J'emploie les mêmes moyens pour former les étages supérieurs que généralement j'établis, dans le courant de l'année, avec des bourgeons, et jamais avec des rameaux. Les palmettes à membres opposés flattent l'œil agréablement, et la sève arrivant en même temps dans les deux membres, elle doit s'y reporter d'une manière plus régulière; l'équilibre me semble plus naturel, et, partant, plus facile à entretenir.

Un bourgeon vigoureux dont les boutons n'ont qu'une seule feuille à leur pétiole, annonce un bourgeon anticipé, presque toujours dépourvu de boutons à sa base, il faut faire un second

ou troisième pincement pour obtenir les trois boutons indispensables.

On conçoit que ces divers pincements superposés les uns aux autres élargiraient les étages au delà de la distance calculée, si l'on ne pinçait que le bourgeon à 8 ou 10 centimètres plus bas. Ainsi, malgré les pincements réitérés, on parvient à établir les membres à une distance à peu près régulière.

F. Morel,
Horticulteur à Lyon.

BOUTURES AUTOMNALES,

OU MOYEN TRÈS-SIMPLE POUR FAIRE LES BOUTURES DE ROSIERS.

Le procédé que j'emploie depuis longtemps, pour mes boutures de rosiers, demande beaucoup moins de soins que les boutures faites sur couche, et les résultats en sont aussi plus satisfaisants. Je procède ainsi vers la fin du mois de septembre, courant d'octobre et même en novembre ; toutefois, avant les gelées, époque où le jeune bois des Rosiers est bien aoûté. Je coupe mes boutures et les taille comme à l'ordinaire, soit à leur empatement sur le rameau, soit au-dessous d'un œil, en ayant soin de faire la coupe bien nette. Je laisse deux ou trois yeux, suivant leur distance sur les rameaux, en ayant soin de conserver une partie du pétiole commun et une parcelle des deux premiers pétioles de côté. Je mets ensuite ces boutures isolément dans des petits godets, ou plusieurs ensemble dans des pots plus grands, ou en terrines faites exprès, en espaçant convenablement. J'ai soin de bien drainer les pots, soit avec des tessons ou du gros sable de rivière, et je les remplis de terre de bruyère, ou d'un mélange de terre factice, approprié au besoin. J'enfonce mes boutures à l'aide d'un petit plantoir, et je foule légèrement la terre à l'entour; j'arrose ensuite et j'enterre à demi les pots sous des cloches dans une planche

disposée en ados, élevée de 15 centimètres environ et bien exposée au soleil : à l'ombre, ces boutures ne réussissent pas en cette saison, surtout si elles sont entourées de plantes à feuillage persistant. Une ancienne couche à melons est très-convenable pour empêcher l'humidité Il importe d'ombrer pendant quelques temps ces boutures ; au bout de quinze jours environ, on peut renouveler l'air en soulevant les cloches à l'aide d'une crémaillère ou d'un godet renversé, ou même en les enlevant tout à fait, par un temps doux, pendant quelques heures du jour.

Quand les gelées commencent, on ferme hermétiquement et on répand sur le sol une couche de feuilles qui doit atteindre à peu près le quart de la hauteur de la cloche ; il est inutile de couvrir pendant la nuit, ni d'ombrer en novembre, décembre, janvier, février et mars. Ces boutures restent ainsi comme abandonnées pendant cette saison ; on peut renouveler l'air quand le temps le permet, les biner et les sarcler pendant l'hiver, si elles en ont besoin. Aux mois d'avril et de mai, on leur donne de l'air progressivement pour les endurcir ; à cette époque les racines tapissent les pots, même dans les espèces les plus difficiles à la reprise ; on peut alors enlever les cloches tout à fait et changer les boutures de place ; on coupe la sommité des jeunes pousses et on ôte les boutons à fleur, car elles en sont déjà pourvues ; on les enterre par dessus les pots dans un bout de la planche, en les ombrant légèrement. On n'a plus alors qu'à profiter d'un temps doux, soit après une pluie, pour faire les rempotages et pour les accoutumer à l'air libre, et elles ne tardent pas à se développer. Ces boutures peuvent se faire également dans des bâches pleines de terre de bruyère (ou composts) repiquées à peu de distance des châssis qui les couvrent pendant l'hiver. Les soins à leur donner sont les mêmes que pour les boutures sous cloches. Je fais hiverner de la même manière toutes les boutures d'arbustes à feuillage

persistant et caduc, que je mets en pleine terre au printemps suivant.

Par ce procédé, on a des boutures fortes et bien constituées; on dépense moins de soins, de temps et d'argent que pour les boutures faites dans les serres et à la chaleur artificielle.

VICTOR VARANGOT,
Horticulteur à Melun.

UN MOT SUR LA MISE A FRUITS DES POIRIERS VIGOUREUX.

Monsieur le Rédacteur,

J'ai lu dans vos derniers numéros, 4 et 5, un article intéressant sur la mise à fruit des Poiriers vigoureux.

Trop jeune encore pour imposer des règles sur l'art difficile de diriger les arbres fruitiers, je me permets seulement de vous adresser quelques remarques que j'ai faites sur les arbres qui sont confiés à mes soins.

Tous les professeurs d'arboriculture, auprès desquels j'ai puisé les connaissances théoriques que je possède, s'accordent à dire qu'il faut tailler de bonne heure les arbres chétifs, et de n'entreprendre la taille de ceux qui sont vigoureux qu'à l'époque de la végétation. Je crois cette dernière opération vicieuse, ou au moins inefficace. D'après mes observations, la taille tardive, répétée plusieurs années de suite, a pour conséquence l'épuisement de l'arbre qui est soumis à ce régime. Je suis arrivé à la fructification de ces arbres rétifs, en apportant quelques soins dans le pincement et le bourgeonnement, pendant le printemps et l'été, des arbres dirigés en pyramides, et dans le palissage pour ceux qu'on élève en espalier et contre espalier.

Cette année encore, j'ai taillé tous les arbres des plates-bandes de mon potager, à la fin d'octobre et au commencement de novembre; il y avait des arbres vigoureux qui ne donnaient que peu ou point de fruits, et d'autres très-chétifs qui fructifiaient abondamment, mais qui ne poussaient point de



CHRONIQUE.

Voyage aux pépinières d'Angers : le nombre des espèces quisont cultivées. — M. André Leroy et ses écoles d'études; avantages de ces écoles. — Un Gynerium à 82 panicules.— Quelques beaux arbres.— Les Cephalotaxus mâle et femelle. — Les Pins du Mexique de M. Roeltz. — Des vieilles espèces d'*Acacia* et de *Gleditschia* rajeunies, etc.

A M. A. de Talou.

Angers, 15 septembre 1860.

Depuis deux jours mon cher ami, je suis à Angers; c'est une ville charmante, pleine de souvenirs historiques, et qui offre, à l'avidité des archéologues, une foule de *spécimen* des curieuses constructions du temps des antiques ducs d'Anjou. Mais ce n'est pas, comme bien vous pensez, pour recueillir des documents plus ou moins authentiques sur le bon roi Réné, que je me suis arrêté un instant sur les bords de la Maine. Pour nous, ce pays à bien d'autres attraits; il a ses vastes pépinières, dans lesquelles on peut se promener pendant huit jours, et qui, a chaque pas, vous offrent de nouveaux sujets d'étude; c'est plus intéressant que de tourner autour d'un vieux château fort transformé en poudrière. Ensuite, pour un journaliste horticole, c'est un pays de Cocagne; sa place est marquée à toutes les tables...... à empoter, bouturer, greffer, voire même celle à manger. Il peut remplir sa besace de tous les petits secrets du métier pour les distribuer à ses lecteurs; les pépiniéristes d'Angers ne cachent rien de leurs procédés de culture et de multiplication. Je suis heureux de pouvoir leur rendre cette justice. Ils comprennent parfaitement, avec M. l'abbé de Beaumont, « que les méthodes de culture ne peuvent être utiles aux horticulteurs qui les possèdent, quelques bonnes qu'elles soient, qu'autant qu'elles sont dans le domaine public. » Aussi, comme je vous le disais, rien de cacher dans ces grands laboratoires horticoles,

de l'ancienne capitale de l'Anjou. Les portes sont ouvertes à tout le monde et les propriétaires vous reçoivent avec une urbanité qui témoigne de leur désir d'aider au progrès de leur art, de faire de nouveaux prosélytes, et...... de nouveaux clients; mais, servir ses intérêts en même temps que la science, n'est pas chose défendue; c'est une preuve d'intelligence et voilà tout.

On ne doit donc pas s'étonner de la rapidité avec laquelle les pépinières d'Angers se sont accrues depuis une soixantaine d'années. Il est vrai de dire que les premiers établissements d'horticulture de cette ville, date du milieu du XVIII[e] siècle et que la chronique du pays, cite comme fondateurs des pépinières angevines, les familles Goujon, Leroy, Lebreton et Delépine; mais il faut ajouter que pendant le siège d'Angers, en 1793, une grande partie de ces pépinières fut détruite, et qu'après, presque tout a été transformé en champs de pommes de terre et de blé. Ce n'est donc, en réalité, que vers le commencement de ce siècle, que l'industrie horticole planta sa bannière sérieusement au chef-lieu du département de Maine-et-Loire.

En 1800, ces pépinières, d'après la statisque officielle, ne possédaient que 259 espèces de végétaux ligneux, reparties ainsi : Arbres résineux 26; grands arbres 90; arbustes à feuilles caduques 100; arbrisseaux à feuilles persistantes 43.

A cette époque les cultures d'arbres se fesaient encore dans les jardins; les pépiniéristes étaient obligés de recourir à leurs confrères d'Orléans pour satisfaire aux besoins de leur commerce.

Vingt-ans plus tard, les pépinières étaient en plein champs, et possédaient 450 espèces, dont : 38 arbres résineux ; 202 grands arbres; 110 arbustes à feuilles caduques; 100 arbrisseaux à feuilles persistantes.

De 1820 à 1842 le progrès est plus rapide; à cette dernière époque on y comptait 2610 espèces et variétés réparties ainsi :

100 arbres résineux ; 350 grands arbres ; 560 arbustes à feuilles caduques, non compris les Rosiers ; 450 arbrisseaux à feuilles persistantes. — Le genre Rosier comprenait 1150 variétés

Jusque là les pépiniéristes Angevins s'étaient bornés à la culture des arbres forestiers et arbustes d'ornement ; les variétés fruitières étaient négligés ; c'est qu'aussi la pomologie n'était pas à l'ordre du jour comme aujourd'hui. Mais à partir de ce moment, la société d'agriculture, science et art d'Angers se mit à la tête du mouvement qui commençait à s'opérer ; elle créa un jardin pomologique et bientôt après, sa collection se composait de 600 variétés de Poiriers ; 400 de Pommiers ; 58 de Pêchers ; 80 de Pruniers ; 54 de Cerisiers ; 20 d'Abricotiers ; 5 d'amandiers ; 450 de Vignes ; 40 de Groseillers etc.

Un pareil établissement, dégagé de toute vue de spéculation, a permis, aux hommes du métier, d'étudier toutes ces nombreuses variétés et de constater la qualité de chacune d'elles. La collection a été expurgée de tous ces mauvais fruits acerbes qu'on rencontre encore trop souvent sur nos marchés ; les bons ont été conservés, et des greffes furent distribuées aux horticulteurs et aux membres de la Société, qui purent les multiplier et les répandre en dehors du département. Bel exemple à suivre par toutes les Sociétés d'horticulture de France.

Par suite de cet encouragement, les pépiniéristes d'Angers ont changé notablement leurs cultures. L'essence fruitière prit chaque jour plus de développement, au détriment des essences forestières et ornementales, et elle occupe actuellement près des trois quarts des vastes terrains consacrés aux pépinières angevines ; elle ne compte pas moins de 2,500 variétés. Quant aux essences forestières et ornementales, elles sont représentées par environ 5,000 espèces et variétés. L'établissement André Leroy, qui cultive à peu près tout ce que possède le commerce en ce genre, cultive : 673 arbres forestiers et d'agrément ; 304 Conifères ; 595 arbustes et arbrisseaux à feuilles caduques, non

compris les Rosiers ; 460 id. à feuilles persistantes ; 358 id. de terre de Bruyère, non compris les Camellia ; 158 arbrisseaux grimpants. On peut compter sûrement 300 variétés de Camellia, et les cultures de Robert ne doivent pas comprendre moins de 2,000 variétés de Rosiers.

Il est loin, comme vous voyez, le temps où l'horticulture angevine n'avait à offrir aux amateurs que des Giroflées, des Myrthes et du Basilic. Aujourd'hui, on peut affirmer que la ville d'Angers est le centre le plus important de l'arboriculture française.

Les principaux établissements de cette contrée appartiennent à MM. André Leroy, Louis Leroy, Audusson-Hiron, Guinoseau. Lebigot, Robert, etc. Je crois inutile d'ajouter qu'aucun ne peut être comparé à celui de M. André Leroy, sur lequel vous avez donné de si curieux et intéressants détails, concernant son étendue et son organisation (1).

Fondée en 1780, cette pépinière acquis rapidement cette belle réputation qui a traversé le Pacifique. C'est, en effet, un établissement incomparable, unique ; il est impossible de s'en faire une idée, lorsqu'on ne le connaît que par les dires. La somme d'intelligence qu'il a fallu dépenser, pour arriver à son organisation commerciale et scientifique, ne peut bien se comprendre qu'en étudiant sur place les rouages administratifs et les riches collections qui s'y trouvent réunies. Aussi, je crois pouvoir dire, au risque de m'attirer quelques petites rancunes, que le chef de ce grand établissement d'horticulture ne possède pas seulement la science du métier, mais qu'il en a le génie, et que, de plus, il est pénétré d'une puissance intuitive des plus remarquables, qui le dirige sûrement vers le but qu'il veut atteindre.

Les promenades que je viens de faire dans ses pépinières,

(1) L'*Horticulteur français*, 1858, p. 157.

qui couvrent environ 150 hectares de terrain, — trois fois la grandeur du Jardin des Plantes de Paris, — ont été pour moi, de véritables pélerinages. A chaque instant j'étais arrêté par des objets qui, pour n'être pas des objets sacrés, ne m'inspiraient pas moins une sorte de respect religieux, dont je ne pouvais me défendre. Une fois même, ma main se porta machinalement à ma coiffure, comme elle fait magnétiquement, quand je pénètre dans un temple chrétien ou que je me trouve en présence d'un monument qui impose l'humilité.

C'est un *Gynerium* qui me pénétra ainsi d'une sainte admiration! Mais aussi, il avait 82 panaches! et on se découvrait devant le casque de Henri IV, qui n'en portait qu'un; je n'ai donc pas été trop ridicule.

Les *Gynerium* sont décidément des plantes charmantes. On en possède ici une espèce, qui doit être évidemment le type du *Gynerium argenteum*. Ses panicules sont d'un blanc métallique véritablement argentin; elles n'ont pas cette teinte grise et sale des panicules des Gynerium que j'avais vu jusqu'ici. Il est vrai que l'individu dont je parle, est un sujet femelle, et que je ne connaissais que les mâles. Ces plantes paraissent généreuses à la floraison. Le pied sur lequel j'ai compté 82 panicules, n'est pas ce qu'on peut appeler une énorme touffe; c'est simplement une bonne touffe, mais c'est beau!

Un gros pied de *Cryptomeria japonica*, ne m'a pas inspiré aussi grande admiration; il n'a pas même pu modifier mon opinion au sujet du mérite de cette espèce; ce ne sera jamais un bel arbre.

Je ne me suis pas découvert, mais j'ai admiré un vieux et magnifique *Cupressus torulosa*, dont le tronc mesure 1m, 85 de diamètre; et un autre vieux, et non moins beau *Taxodium sempervirens latifolia* au tronc de 1m, 10 de circonférence. A côté un gigantesque Thuya nain, le *Thuya aurea* haut de 1m, 80, et de 2 mètres de diamètre; c'est une grosse sphère verte d'un assez

lugubre effet. Hélas le *Cupressus funebris* ne répond pas précisément à ce qu'il promettait dans son enfance; comme le *Cryptomeria japonica*, ce sera encore un bien triste et pauvre arbre, quand il aura atteint bon nombre d'années.

C'est certainement M. André Leroy qui possède le plus beau *Wellingtonia gigantea*. Celui que j'ai vu chez lui a 3ᵐ, 50 de hauteur et 8ᵐ, 30 de circonférence. Cet arbre est une heureuse acquisition; il n'est pas douteux qu'il prendra place un jour dans nos forêts. Sa végétation est prodigieuse; j'ai mesuré des pousses de cette année sur des sujets en pépinières, et elles avaient 1ᵐ, 20 de longueur! Cette espèce se bouture parfaitement, et les individus qui en proviennent ne diffèrent de ceux obtenus de graines, que dans le jeune âge seulement, par la base moins garnie de rameaux.

Je suis arrivé juste à temps pour voir les Cephalotaxus fortunei mâle et femelle couverts, tous deux, de fruits parfaitement constitués. Il y a eu là primitivement une erreur grave; ces prétendus individus mâle et femelle sont, en réalité, deux espèces parfaitement distinctes. Le mâle, soit disant, est bien positivement le *Cephalotaxus fortunei*. L'indivu femelle est, d'après M. André Leroy, le *Cephalotaxus drupacea*. Les différences sont très-sensibles dans le port et le feuillage, je me propose de traiter cette question dans un article spécial. Il importe donc de faire disparaitre ces épithètes de mâle et femelle, et de n'employer dorénavant, pour désigner ces deux plantes, que les noms de *C. fortunei* et *C. drupacea*,

Le commerce a inventé une nouvelle espèce sous le nom de *C. fortunei robusta*; nous avons comparé avec M. Leroy, et si, il y a une différence avec le type, ce n'est que dans sa robusticité; or, nous sommes depuis longtemps édifiés sur la valeur du mot *robusta*.

Le *Phyllocladus asplenifolia* a également fructifié dans l'établissement André Leroy : les fruits sont des drupes et munis

d'un gros pédoncule charnu comme dans le genre *Podocarpus*, c'est curieux.

J'ai vu là, la fameuse collection de Pins du Mexique de M. Roeltz ; il m'a été facile de reconnaître que la plupart de ces nouveautés, ne sont que des individus d'anciennes espèces affublés de nouveaux noms. Ainsi, il est certain que les *Pinus flexilis*, *robusta*, *inflexa* et *Endlicheriana* ne sont que des *Pinus Montezumæ*. Le *Besseriana* est positivement le *teocote* ; le *gracilis* n'est pas autre chose que le *leiophylla*, et je ne suis pas très-éloigné de croire que le *Commonforti*, *Ehrembergi*, *huisquiluinensis*, *montealegri* et *verrucosa*, ne sont encore que du *leiophylla*.

On ne saurait trop flétrir les hommes qui abusent ainsi de la crédulité publique; pour eux on devrait relever le pilori ! Honte, au moins, à ces marchands sans conscience.

Vous pouvez juger de suite, par cette rectification, de l'avantage et de l'importance des écoles de l'établissement Leroy. Par la comparaison ont sait immédiatement à quoi s'en tenir sur le compte des plantes nouvelles.

Dans cette exploration rapide, que je viens de faire, j'ai pu encore constater l'identité parfaite des *Gleditschia sinensis* et *indica*. Il m'a été très-facile de m'assurer : 1° qu'il n'y a aucune différence entre les *Robinia* (faux acacia) *Bella rosa* et *amœna*; 2° que les *Rosea glabra* et *hispida complexa* ne font qu'un; 3° que l'*involucrata* peut remplacer le *tortuosa* sans que l'acheteur se doute de la supercherie; et 4° que le *bullata minor* prend avec aisance et facilité les dimensions du *bullata major*.

Il est fâcheux que tous les pépiniéristes et horticulteurs ne possèdent pas de pareilles écoles ; ils auraient bien vite raison de ces fabricants horticoles, qui font du neuf avec du vieux, et le commerce y gagnerait.

Je quitte demain matin cette terre promise du Magnolia, pour aller... je ne sais où.

Mais la nuit porte conseils; je vais les attendre dans un sommeil réparateur, car j'en ai grand besoin

Pressez le 6me n°; je serai de retour pour les n°s 7 et 8 réunis; j'ai de quoi satisfaire à leurs exigences; poussez ferme notre pierre d'achoppement : la gravure et le coloris, et

Puisse le ciel verser sur toutes vos années
Mille prospérités, l'une à l'autre enchaînées.

C'est la grâce que vous souhaite votre tout dévoué

F. Herincq.

ŒILLETS DE POËTE (Pl. IX).

Depuis quelque temps les nouveautés pour orner nos parterres abondent; mais malheureusement il s'en trouve beaucoup qui n'ont que le mérite de la nouveauté, tandis que d'autres sont d'une culture difficile, ou bien à des prix tellement élevés qu'elles ne sont accessibles qu'à un très-petit nombre de bourses. Il est donc fort regrettable que certaines plantes anciennes, d'un mérite incontestable, se trouvent presque totalement négligées. Dans ce nombre est l'Œillet de Poëte (*Dianthus barbatus*, bouquet parfait) qui fait de si jolies corbeilles, ou bien qui convient admirablement à être cultivé aux pieds des Rosiers haute tige. — Les variétés, telles qu'on les possède généralement en France, sont déjà d'un très-joli effet, quoique possédant rarement le degré de perfection auquel elles sont susceptibles. Je me fais le plus grand plaisir, de faire connaître un progrès marqué, dans cette culture, que j'ai eu occasion d'admirer en Angleterre, chez un amateur qui s'occupe, depuis vingt-quatre ans, particulièrement, d'épurer et d'améliorer la plante en question, et dont les efforts ont été couronnés d'un plein succès. Suivant M. Hunt, c'est le nom de l'amateur, l'Œillet de Poëte doit posséder les qualités suivantes :

Corymbe grand;

Fleurs individuelles bien rondes, les bords non frangés, les



Rapallez pinx. *Debray sc.*

Œillets de poëtes variés.

N. Rémond imp. r. Vieille-Estrapade, 15 Paris

bois. J'ai mis tous mes soins à appliquer rationnellement le pincement et l'ébourgeonnement, pendant les années 1859 et 1860, aux arbres vigoureux; j'en ai obtenu une récolte abondante et des fruits de toute beauté, tandis que d'autres arbres de même variété, également vigoureux et dirigés en pyramides, que j'avais taillés au printemps, mais auxquels je n'avais presque pas touché, ne m'ont donné que du bois, et peu ou point de fruits; et ces fruits étaient en outre plus petits et inférieurs en qualité.

Je suis donc porté à croire que la taille faite au printemps, au moment de la végétation, ne détermine pas la fructification, mais qu'il est plus facile de l'obtenir par des soins de pincement et d'ébourgeonnement pendant le printemps et l'été.

J'ai quelques arbres très-vigoureux, et qui ne portent que de petits fruits qui me sont inconnus. Ces arbres étant très-beaux, il m'était pénible de les arracher; je m'en suis servi pour faire l'application du système Luizet. J'ai pris sur des arbres produisant beaucoup trop, des productions fruitières de bonne variété, telle que William, Beurré Clairgeau, etc., que j'ai greffé; de sorte que la trop grande production des uns m'a servi à faire produire les autres.

Ce procédé, qui réussit parfaitement, ne me paraît pas recevoir assez d'application; je le recommande à tous mes confrères qui ne doivent pas manquer d'arbres improductifs, ou qui produisent de mauvais fruits; ils peuvent, par l'application de cette greffe, ou les rendre fertiles, ou changer leur nature, et cela dans l'espace d'une année. CLAUDE FANDON.

CONCOMBRE MIGNON DE RUSSIE.

Ce Concombre, le plus petit de tous, n'est pas nouveau; mais sa culture est peu répandue et mériterait d'être beaucoup plus propagée. Il est le plus précoce et arrive à maturité bien avant les variétés *hâtif de Hollande*, *blanc hâtif* et autres. Il est de

très-bonne qualité et très-propre à forcer. Si chaque fruit est très-petit, chaque pied n'en fournit pas moins de 9 à 12, et tous ont une chair ferme, très-blanche, d'une saveur prononcée; ce petit Concombre est d'ailleurs bien plein et fournit beaucoup plus que ne le promettent ses petites dimensions.

Le Concombre *mignon de Russie*, a été mis dans le commerce également sous les noms de *Concombre d'Italie*, de *Concombre nain*, et de *Concombre à bouquet*. Ce dernier nom seul a été souvent donné. Il est bien appliqué, car cette variété à tige non coureuse, s'étalant un peu, et tous ses petits fruits naissant au cœur de la plante, entourés des feuilles, rendent ce nom fort naturel. Mais notre variété vient sûrement de Russie, et en Angleterre comme en Allemagne, le nom qu'il porte a consacré son origine.

Le petit Concombre de Russie est long de 7 à 9 centimètres, et n'a pas plus de 4 à 5 centimètres de diamètre. Il est vert rayé de jaunâtre jusqu'à sa maturité; mais il devient presque entièrement jaune foncé à cette dernière période de sa végétation. Il est parfaitement lisse et toujours de forme très-régulière.

Cette variété ne convient pas aux maraîchers, mais sera très-avantageuse aux cultures particulières, soit parce que ne courant pas elle est essentiellement propre à être forcée, soit pour la pleine terre à cause de sa grande précocité. Nous répétons qu'elle est d'ailleurs fort bonne.

C'est M. Chaperon, marchand grainier, quai Napoléon, 37, qui nous a procuré cette intéressante variété. A. de Talou.

RENOUÉE DE SIEBOLD (*Polygonum Sieboldii*).

LÉGUME NOUVEAU.

Cette plante gigantesque, de pleine terre, vivace, atteint une hauteur de 2 mètres environ; elle est d'un port magnifique, à tiges maculées de points rougeâtres, dont les cimes se couvrent de fleurs blanches à l'automne. C'est une excellente acquisition

pour les grands parcs, et une non moins bonne sous le point de vue économique.

Comme culture, elle se plaît dans tous les sols secs et humides (ces derniers de préférence); elle trace avec ses racines souterraines de manière à envahir une immense surface et vient à toute exposition.

Quand le sol est fumé, la plante perd de son acidité et donne des tiges énormes.

Ses tiges poussent de très-bonne heure, plus tôt que l'Asperge; elles sont très-tendres, légèrement creuses entre les nœuds, de l'aspect et presque du goût de l'Asperge, moins douces et plus agréables, surtout si l'on a le soin de les prendre avant le développement des feuilles, car plus on les laisse pousser et plus elles ont une saveur presque équivalente à l'Oseille, c'est-à-dire qu'elles contiennent une certaine quantité d'acide oxalique.

Cette plante peut se forcer comme l'Asperge et donne énormément plus qu'elle.

Mangée à l'huile ou en sauce, comme je l'ai expérimenté, c'est un très-bon légume et qui peut remplacer avantageusement cette dernière.

Comme les tiges sont un peu creuses entre les articulations, il est bon de ne pas les faire trop cuire pour qu'elles soient plus présentables sur le plat.

Les feuilles développées et cuites comme l'Oseille sont identiquement du même goût qu'elle.

En somme, je crois que c'est un légume sain et nouveau de plus à ajouter aux plantes économiques ; je la recommande sous ce point de vue, et surtout comme un végétal qui ne nécessite pour ainsi dire pas de culture.

Comme fourrage vert, il serait bon d'en essayer; comme il produit abondamment, ce serait une précieuse ressource, quoiqu'il atteigne une moindre dimension dans les terrains secs. On sait que généralement le genre *Polygonum* n'est pas dédaigné par les herbivores.

Un éclat donne déjà au bout d'un an de culture, et, au bout de deux, il est en plein rapport. A cet âge, chaque pied peut donner la valeur d'une des plus fortes bottes de nos grosses Asperges.

Les soins à donner ne consistent qu'en labour annuel.

BELHOMME,
Conservateur du jardin des plantes de Metz.

REVUE DES JOURNAUX ÉTRANGERS.

Botanical Magazine.

SPIRŒA NOBLEANA (Rosacées).

Ce nouveau Spirée, obtenu en 1859 par M. Chas. Noble, est intermédiaire entre le *Sp. Callosa* et le *Sp. Douglasii* ; mais il est assez difficile de débrouiller son origine. Est-ce un produit d'une hybridation dûe au hasard? Est-ce une espèce? Ce dernier cas serait bien singulier, car le *Sp. Callosa* est originaire du Japon, tandisque le *Sp. Douglasii* a été rapporté de Californie. En tout cas, l'arbuste de M. Noble est fort beau, et prendra place dans les collections de Spirœa.

CHAMŒBATIA FOLIOLOSA Benth (Rosacées)

Nous avons déjà d'écrit dans les colonnes de *l'Horticulteur français* cet arbuste singulier, parfaitement rustique que nous cultivons et avons déjà multiplié de boutures qui reprennent aisément. Je n'ajouterai que quelques mots de son histoire.

Le *Chamœbatia foliolosa* a été découvert en 1844 par le colonel Fremont tant sur les montagnes de la Sierra Nevada que sur celles du Sacramento. Plus tard MM. Hartwey et Sheltan trouvèrent aussi le curieux arbuste que MM. Weitch reçurent enfin de leur heureux collecteur.

Le genre *Chamœbatia* est voisin des genres *Cercocarpus* et *Purshia*. Voir *l'Horticulteur Français*, année 1859, p. 131 et 202.

CENTROSTEMMA MULTIFLORUM. Decaisne. (Asclépiadées)

Belle plante qui a fleuri chez M. Hugh. Law en juillet 1859. Elle est originaire de Bornéo.

RICHARDIA HASTATA, Hooker. (Aroïdées)

Cette Aroïdée a été reçue de Natal par différentes personnes et entre autres par M. Weitch, comme un *Calla* fleurissant rouge ou jaune. Mais en réalité la spathe est d'un vert jaunâtre sans aucune espèce de ton rougeâtre. C'est une espèce très-voisine du *Richardia alba maculata*. Elle a supporté le plein air dans l'établissement de M. Weich à Exeter.

CEANOTHUS OREGANUS. Nutt. (Rhamnées)

Le présent Céanote est, parait-il, depleine terre. Il forme une espèce voisine, mais bien distincte, du *C. Velutinus*. C'est encore à M. Weitch qui l'a reçu de l'Orégon, par l'entremise de leur collecteur M William Lobb, que l'on est redevable de cette introduction. Le *C. Oreganus* avait, du reste, été souvent trouvé par Douglas dans les forêts de l'Orégon, entre les montagnes bleues et la mer. Il avait aussi été signalé par Nuttall, puis par le Dr. Scouler.

C'est un arbuste haut de 1^{m}, 30 à 4 mètres dont les branches sont glabres, un peu colorées en rouge d'un côté, à feuilles alternes, fermes, un peu membraneuses, longues de 55 à 70 centimètres pétiolées, elliptiques, obtuses, rarement un peu en cœur à la base, dentelées en scie sur les bords, plus pâles à la face inférieure, qui est un peu pubescentes au commencement de son développement. Les fleurs sont disposées en panicules axillaires d'un assez joli effet.

AZARA GILLIESII. Hook et Arn. (Bixinées)

C'est probablement la plus belle espèce d'*Azara*, ce genre d'arbustes propres au Chili et si remarquables par les feuilles géminées de grandeur très-variable, et parfois même stipuliformes. Les feuilles de la nouvelle espèce ont la couleur et la texture de celles du Houx, et comme elles sont persistantes; les fleurs sont petites, rassemblées en capitules oblongs ou elliptiques ressemblant à des chatons d'or par leurs nombreuses étamines d'un rouge vif. Cet Azara Gilliesii fut déjà signalé il y a longtemps par le regrettable Dr. Gillies, qui l'avait décou-

vert au Chili. Plus tard, M. Briges le trouva à Valparaiso et Quillota, et M. Ph. Germain dans les cordillières à St-Yago. C'est M. Briges qui envoya les premières graines au jardin royal de Kew ; les plantes ont fleuri l'hiver dernier. Cet arbuste ne demande qu'une orangerie, et peut-être supporterait-il le plein air à bonne exposition.

CALLIANDRA HŒMATOCEPHALA. Hassk. (Légumineuse) *Inga hæmatoxylon*. Hort. Calcult.

C'est dans nos serres un ravissant arbuste, mais il est probable, comme le pense Hasskarl, qu'il forme un arbre dans la contrée d'où il est originaire et qui est encore inconnue. Des échantillons d'herbier en furent reçu du jardin botanique de Calcutta, sous le nom de *Inga hæmatoxylon* qui ne lui convient pas. Aussi Hasskarl qui avait eu de même source cet élégant arbuste, le plaça-t-il dans les *Calliandra*. C'est M. Duncan, qui, en 1857, le fit parvenir au jardin botanique de Kew, où il fleurit pour la première fois en serre, en février de cette année. Hasskarl le place près des *C. macrophylla* et des *C. nitida* et aussi du *C. surinamensis* de Bentham dont il diffère, du reste, par la pubescence de ses branches et pétioles, et par ses follioles plus petites et plus obtuses.

C'est une heureuse acquisition.

BEGONIA BOWRINGIANA. Champ. (Begoniacées). Espèce peu intéressante, voisine des *B. laciniata*. Elle fut découverte à Hongkong par le colonel Champion. M. Vilford en envoya des graines en 1851 au jardin de Kew.

PTERIS QUADRIAURITA Retz. var. *Argyræa* (Fougères). *Pteris argyræa*. Th. Moore. *Pteris tricolor*. Linden. Nous avons déjà, il y a quelques mois, appelé l'attention des lecteurs de ce journal sur cette nouveauté hors ligne (voir page 18).

SCUTELLARIA INCARNATA. Vent. (Labiées).

Les Scutellaria se recommandent par leur belles fleurs rouges. Il sont probablement tous originaires de l'Amérique tropicale. Cette espèce introduite de Bogota a été répandue sous le nom

de *S. Trianei* donné par Klotzsch et Linden, et c'est ainsi qu'elle est citée dans le catalogue de Linden, mais malheureusement sans aucun caractère spécifique à l'appui. Il est probable que c'est une simple variété un peu plus richement colorée du *S. incarnata* de Ventenat. M. Bentham, dont l'opinion sur une plante de la famille des Labiées à un grand poids, ne pense pas qu'elle soit bien distincte du *S. Ventenatii*. C'est une jolie plante.

Amorphophallus dubius. Blume (Aroidées).

La plante figurée par le Botanical magazine dans son cahier de juin dernier est vraiment une curieuse aroidée. Son introduction est due à M. Thwaites, qui en envoya des tubercules de Ceylan. L'*Amorphophallus dubius* se rapproche de l'*Arum campanulatum* (aujourd'hui *Amorphophallus campanulatus*); comme espèce, la plante décrite ici est complétement différente. Elle a fleuri en serre chaude, en juin 1858, répandant une si mauvaise odeur, que son voisinage était absolument insupportable.

La tige florale sort la première d'un tubercule déprimé et arrondi. Elle est très-courte, garnie de bractées membraneuses à la base, et terminée par une grande spathe en entonnoir, longue de 17centimètres, et large de 10 à 12 à son ouverture, verte, mais d'un pourpre foncé intérieurement. Le spadice est long de 8 centim. (non compris la partie terminale) formant une sorte de gros mamelon subconique, entièrement pourpre foncé.

Tradescantia warszewicziana. Kunth. (Commélinées.)

Ce Tradescantia est une charmante plante digne de figurer dans toutes les serres, surtout quand il est assez âgé pour former une souche vigoureuse subarborescente, dont les feuilles retombent gracieusement, ayant assez le port d'un *Aloë*, ou mieux encore d'un *Dracœna*. Ses fleurs fort nombreuses, de couleur rose pourpre éclatant, se succèdent constamment et ajoutent ainsi au charme de cette magnifique plante, qui passe pour être originaire de Guatemala. Elle est aisée à multiplier.

Alocasia metallica. Schott. (Aroidées).

Cette plante peut être avantageusement placée parmi celles qui attirent le plus les regards par la beauté de leur feuillage. Chez cette Aroidée, les feuilles sont très-grandes, à reflets métalliques, d'un beau rouge à la face inférieure. C'est vraiment une bonne acquisition, une belle plante hors ligne, malheureusement encore bien rare ; car, reçue de Bornéo il y a peu de temps par MM. Law, elle n'a encore pu être beaucoup multipliée.

Callixene polyphylla Hook (Smilacées).

Le genre *Callixene* est peu nombreux en espèces. La première en fut découverte par Commerçon sur les rivages inhospitaliers du détroit de Magellan. Toutes les espèces habitent l'Amérique méridionale, et la présente paraît originaire seulement de l'extrémité du Chili.

Cet élégant arbuste s'enlace autour des arbres, les garnissant de ses rameaux couverts de feuilles d'un vert luisant, assez semblables à celles du lierre, mais glauques en dessous. Il se couvre d'une infinité de jolies fleurs blanches rappelant beaucoup celles du muguet, mais plus grandes, et formées, non d'une seule pièce comme la coquette liliacée de nos bois, mais de 6 pétales qui finissent par diverger. On peut cultiver cette gracieuse Smilacée en serre froide.

A. de Talou.

Paris. — Imp. horticole de E. Donnaud, rue Cassette, 9



Nous prions nos abonnés des départements qui n'ont pas acquitté leur abonnement pour 1860 de vouloir bien nous en adresser le montant, afin de s'éviter les frais de recouvrement.

Les personnes auxquelles il faudra présenter les quittances à domicile, auront à supporter les frais d'encaissement, qui sont fixés à 1 fr.

CHRONIQUE.

Les Expositions d'horticulture à Fougères, Meaux, Beaune, Saint-Dizier. — Les premières gelées et leurs effets; le retour du printemps. — Ouverture du jardin d'acclimatation. — Ce que sont devenus le Jardin d'hiver, le Palais des Fleurs Lemichez, le Pré Catelan; ce que devient le Parc de Monceaux.

Je prends mon vol à la recherche des villes qui ont eu des expositions des produits de nos jardins.

Voici Fougères qui s'efforce de marcher dans la voie du progrès, et qui paraît éprouver quelques difficultés à enrayer. Elle a fait, en septembre, sa deuxième exposition d'horticulture, qui n'était guère plus brillante que la première, m'a-t-on dit; mais il faut se hâter d'ajouter que 1860 est une année désastreuse, qui a peu prêté son concours aux ouvriers du sol. Néanmoins, les médailles n'ont pas fait défaut. Tous les exposants ont dû être contents et satisfaits.

Le plus beau lot appartenait à M. Martigné; puis venait celui de M. Fezais; ils ont remporté les deux prix d'honneur. Leurs collections se composaient de fruits, légumes et fleurs.

Dans le concours de légumes, une médaille d'argent a été accordée à M. Gousdieu; les autres lots étaient les apports de Mme Bonnefontaine, MM. Billard, Poirier, Pelletier, Bonteloup et le baron Desbordes de Chalandrey.

Les collections de fruits étaient exposées par MM. Martigné, Fezais et le baron Desbordes de Chalandrey.

La partie florale comprenait les collections de plantes variées de MM. Fezais, Gousdieu, Pelletier, Chevalier, et surtout celle de M. Guérin Delisle, dans laquelle figurait une nouvelle variété de *Pelargonium inquinans* d'une grande beauté et qui a été obtenue par le savant jardinier chef du jardin des plantes de Rennes, M. Lucien Georges.

A Meaux l'exposition a eu lieu du 14 au 17 septembre, sous une élégante tente qui abritait un jardin anglais parfaitement dessiné par M. Pinet. Une superbe collection de légumes de M. Louis Lesseur a obtenu la médaille d'or du Ministre de l'agriculture. M. Baudinat, jardinier de Madame Dassy, avait un beau lot de plantes de serre tempérée qui lui a valu une médaille de vermeil, et M. Viliot a remporté la médaille d'argent du concours de plantes de serre chaude.

MM. Baltet frères de Troyes avaient exposé une remarquable collection de fruits variés et parfaitement étiquetée, qui a valu à ces deux jeunes pépiniéristes la médaille d'honneur de la Société; M. Cochet de Suisnes avait aussi une belle exposition de fruits qui a gagné la médaille de la ville.

Le système d'appareil de chauffage, de M. Duvoir, dont nous avons déjà parlé et que nous ne cesserons de recommander, a obtenu la récompense qu'il mérite, le prix d'honneur.

Beaune a montré aussi que son territoire produisait autre chose que des vignes, grâce, il est vrai, au secrétaire de la Société, M. Jules Ricaud, qui a stimulé le zèle des amateurs et des horticulteurs. M. Dauvesse, dont les pépinières sont à Orléans ce que celles de M. André Leroy sont à Angers, avait envoyé un beau lot de 65 variétés de Pommes. On y remarquait aussi une belle collection de 26 Prunes envoyée de Namur par M. Roger; des Pêches de Tullius, de M. Prudhomme de Grenoble; le lot de Poires et Pommes de M. Perrault-Cadet de Châlons-sur-Saône et ceux de MM. Colin, Pelot, horticulteurs, et J. Ricaud, amateur à Beaune.

Les légumes exposés appartenaient à MM. Broichet et Pothier, de Beaune; Blin, de Pomard; Commeaux, du Puligny, et Bernard, de Savigny.

M. le Baron de Gravier, président de la Société, avait une brillante collection d'Achimène, Gloxinia, Begonia et autres plantes de serre chaude; M. Henry Jacotot, de Dijon, exposait un très-beau choix des plantes ci-dessus désignées, et des Fougères, des Caladium, des Erica, des Chrysanthèmes, etc.

De beaux massifs de Verveines, Lantana, Fuchsia, et Rosiers étaient fournis par M. Léger, dessinateur de jardins.

Une superbe collection de Dahlia du commerce et de semis, de M. Poulet, vice-président de la Société, attirait surtout les regards des visiteurs; on y remarquait : Dandy, Belle de St-Jean, Elise, Fulgens picta, Mad. Fréderic, Henry Saison, Marquise de Sinety, etc.

A St-Dizier, l'exposition s'est prolongée du 5 septembre au 15 octobre. Nous y retrouvons les frères Baltet, dont le lot de fruits était justement admiré, ainsi que celui de MM. Jamin et Duraud, de Bourg-la-Reine, plus nombreux en variétés, mais renfermant trop de fruits inférieurs.

M. Crousse, de Nancy, avait une exposition de plantes de serre chaude, et notamment de Begonia, dont la beauté des sujets dépassait tout ce qui a été vu jusqu'à ce jour, même dans nos expositions parisiennes; on y distinguait les Begonia: Mad. Thibaut, Bernard Léon, Charles Vagner, Leopoldii, Princesse Charlotte, et d'autres plantes également nouvelles.

Les *Begonia* de M. Barba, à Vitry-le-français étaient non moins rares. On y trouvait les dernières nouveautés du jour : Bijou de Gand, Charles Enke, Drœgi Margaritifera, Eckautii, Duchesse de Brabant, Gaerdtii, Imperator Sumbo, Erzherzog Ludwig Josef, et autres dont les noms ne sont pas plus euphoniques que ce dernier. A côté de ces Begonia, l'œil apercevait encore d'autres plantes nouvelles non moins intéressantes: Les Ca-

ladium Belleymei, Barraquinii, Perrierii, Troubetzkoi, le Pteris tricolor, etc. M. Barba avait encore des collections de Dahlia, Fuchsia, de Pins du Mexique provenant de M. Roeltz, mais qui ont besoin d'être épurés.

Les lots d'amateurs, les plus remarquables, appartenaient à M. Dubar, jardinier de M. Lafranchecourt ; Deffaut, jardinier de M. Haudos, et Henrionnet, jardinier de M. Lespérut.

Les arbres fruitiers avaient des représentants sortis des pépinières de MM. Baltet et Jamin ; des arbres résineux (Conifères) élevés sous le ciel troyen, occupaient une bonne place dans cette exposition des arts et de l'industrie de la ville de St-Dizier.

Lyon, Dijon, Besançon, Dôle, Nantes, ont eu également leur fête florale — quelle ville ne l'a pas aujourd'hui ? — mais j'éprouve le besoin de me reposer et de parler d'autres choses; du beau temps, par exemple, qui semble nous annoncer que l'été se dispose à passer l'hiver en France. Nous avons bien eu quelques petites gelées, au commencement de ce mois, qui ont fait disparaître les Dahlias de quelques jardins, mais c'est peccadilles ; les Geranium, et autres plantes de serre froide, qui garnissent nos plates-bandes pendant la saison estivale, ont su résister à ces premières attaques, et, quoi qu'en dise un de nos savants confrères, les chrysanthèmes n'ont aucunement souffert ; ils sont dans tous leur éclat en ce moment, et dans certaines localités, les Geranium leur tiennent encore compagnie, ce ourd'hui 5 novembre.

Il y a plus d'un mois que les frimats essayèrent, pour la première fois, d'envahir notre territoire. Dès le 1er octobre, la neige couvrait la cime des Vosges ; elle tombait le 12 très parcimonieusement sur différents points de la France, à Sens, Troyes, etc.; Paris crut voir aussi, à la même époque, quelques flocons neigeux qui voltigeaient dans l'espace. — A Marseille, le mistral, brisant tout sur son passage, annonçait

aux descendants des Phocéens, que le règne des autans était passé; mais le bienfaisant *Auster* appela à lui toute sa réserve, qui, de son souffle brûlant, poursuivit jusqu'au fond de son antre, la terrible légion de *Borée*, et depuis ce moment nous jouissons d'un soleil radieux, digne des meilleurs jours de printemps. La population parisienne en profite pour visiter le jardin d'acclimatation du bois de Boulogne, nouvellement ouvert et qui fait une terrible concurrence au jardin des plantes, s'il en faut croire la foule qui s'y porte. Ce jardin, — car je ne parle ici qu'au point de vue horticole — est vraiment d'une très-heureuse conception. Les allées et la rivière sont parfaitement dessinées ; les parcs et les logements des bêtes sont très-harmonieusement disposés dans ce vaste jardin à l'anglaise, où le bon goût a banni ces sales treillages qu'on emploie encore dans certains jardins publics, et qui font ressembler ces promenades à des chemins de cimetière. Aussi la mode est-elle au jardin d'acclimatation. Le jour de la Toussaint plus de 16 milles personnes ont déposé, dans la caisse du tourniquet, leurs 25 centimes d'admiration. Combien cet engouement durera-t-il? Hélas! je n'ose regarder en arrière dans la crainte d'y lire l'histoire de toutes ces belles créations, qui tour à tour ont attiré l'attention du public parisien, mais qui n'ont duré que ce que dure la floraison des Rosiers remontants : l'espace compris entre les premiers jours du printemps à la fin de l'automne. Le jardin d'hiver n'est plus ; le grand établissement Lemichez a cessé d'être, et le Pré Catelan, dont les allées n'étaient pas assez spacieuses pour contenir la foule il y a deux ans, ne fait plus répéter, aux échos d'alentour, les sons mélodieux de ses symphonies militaires!

Pourquoi l'expropriation, pour cause d'utilité publique, n'est-elle pas venue détruire ces édifices un peu avant leur chute? Nous pourrions au moins nous faire illusion ! Mais non ; c'est le marteau de la vogue qui lui même a brisé les vitres du jardin

d'hiver, qui a démoli les serres Lemichez et qui encloue, en ce moment, les portes du Pré Catelan pour faire passer la foule sur les îles du bois de Boulogne et dans le susdit jardin d'acclimatation. Espérons que le but d'utilité de ce dernier, le préservera d'une pareille catastrophe; car malheur à lui, si la Société s'écarte de son programme.

Une autre foule, mue par un tout autre sentiment, se dirige aussi vers le haut du faubourg St-Honoré, pour assister aux funérailles du dernier des plus beaux monuments horticoles des siècles passés.

Il y a quelques semaines la hache du bucheron abattait les arbres séculaires du parc de Bercy, créé par Le Nôtre et que la spéculation est en train de faire disparaître; aujourd'hui c'est le beau parc de Monceau qui est envahi par des bandes d'ouvriers, arrachant arbres centenaires, renversant pavillons et grottes mystérieuses, piquant des jalons pour le tracé de nouveaux boulevards, de nouvelles rues et d'un nouveau square.

A la fin du siècle dernier, le parc de Monceau était encore une des merveilles de Paris. Ce délicieux séjour, construit, d'après les dessins de Carmontel en 1778, par le duc d'Orléans qui y dépensa de 24 à 25 millions de francs, était rempli de curiosités de toutes sortes, et des arbres les plus rares de cette époque. On y remarquait un beau jardin d'hiver et une vallée dite des tombeaux, où allaient rêver les âmes tendres de cette époque peu rêveuse. Dans une partie de ce domaine était une chaumière d'une simplicité toute *florianiste* au dehors, mais dont l'intérieur était entièrement revêtu de marbre blanc; c'était la laiterie; tous les vases étaient, rapporte l'histoire, en porcelaine; on peut juger par cet échantillon de la richesse du reste. Après 1793, Monceau fut déclaré propriété nationale, et devint jardin public jusqu'en 1801. Sous l'Empire il fit partie du domaine de la couronne; c'est le gouvernement de la restauration qui le rendit à la famille d'Orléans. En 1848,



Léon Chrisona pinx. *Debray sc.*

Delphinium à fleurs doubles.

R. Rémond imp. r. Vieille-Estrapade, 15, Paris

il a été le siége de l'administration des fameux ateliers nationaux.

De toutes les richesses de cette somptueuse folie d'Orléans, il ne restait que quelques débris de vieux temples grecs, et d'une colonnade qui, jadis, appartenait à une rotonde sans calotte, avec statue antique au milieu; aujourd'hui ce n'est plus qu'amas de pierres, troncs d'arbres renversés, tranchées dans tous les sens. Une portion seulement est conservée pour être convertie en square; c'est celle qui confine à la rue de Courcelles. On assure que ce square ne sera pas le moins beau de la capitale; on n'aura pas grand' peine à lui donner cette supériorité, à moins qu'on n'abatte les arbres qui existent pour en replanter d'autres, d'après le nouveau système de transplantation, qui a donné de si pauvres résultats à la Bourse, place de Châtelet et autres lieux. Je ne cesserai de le répéter : tant que cette opération de transplantation de gros arbres ne sera pas mieux entendue et dirigée, il n'y aura pas de succès possible.

F. HERINCQ.

DELPHINIUM NOUVEAUX (Pl. XI).

Var. *Formosissimum flore pleno*, *Triumphans plenissima*, *M. Barba*.

Le genre Delphinium a été dans ces derniers temps l'objet d'une attention toute spéciale de la part des horticulteurs; aussi a-t-il produit un grand nombre de variétés d'un mérite incontestable et dont les *hendersonni* et *formosum* resteront toujours les types, à fleurs simples, les plus parfaits.

Aujourd'hui des variétés à fleurs pleines viennent ajouter une nouvelle importance à ce beau genre.

Les plantes que nous figurons sont des gains obtenus par un

habile horticulteur de Bar-le-Duc, M. Richalet ; elles témoignent du nouveau progrès fait dans ces dernières années. L'ampleur des panicules ne nous a pas permis de reproduire toute l'inflorescence; nous avons dû nous borner à des portions de rameaux latéraux.

Le grappe qui occupe le milieu du bouquet (pl. XI) est le *formosissimum flore pleno*. Les fleurs sont grandes, d'un beau bleu foncé, nuancé de lilas et de violet que le pinceau ne peut reproduire que très-imparfaitement. C'est une magnifique plante, très-florifère, et dont les fleurs sont généralement plus amples que celles de notre dessin.

Le petit rameau de gauche appartient au *triumphans plenissima*, charmante variété, à fleurs très-coquettes, élégantes, doubles, presque régulières, d'un beau bleu clair de ciel.

La grappe inférieure est la variété *M. Barba*, à fleur pleine, régulière, un peu plus grande que celle de la variété précédente et d'une belle couleur bleu un peu plus foncé.

M. Rendatler, à Nancy, a obtenu, de son côté, un gain remarquable, à fleurs très-doubles, bleu azuré foncé avec les pétales liserés de blanc, et qu'il nomme *Mme Bouchy*.

O. Lescuyer.

FUCHSIA SOLFERINO. (Pl. xii.)

Variétés nouvelles de 1860.

Le *Fuchsia solferino* est une de ces variétés qui font époque dans l'histoire des productions horticoles. Ce magnifique gain a été obtenu par M. Lemoine, horticulteur à Nancy. Il est d'une végétation très-vigoureuse; son feuillage très-ample ; ses fleurs très-pleines, très-grosses, les plus grosses de toutes; elles mesurent jusqu'à 6 centimètres de diamètre; le calice est d'un beau rouge écarlate vif, et les nombreux pétales (trente à qua-



Faguet pinx. Debray sc.

Fuchsia Solferino.

N. Rémond imp. r. Vieille-Estrapade 15 Paris

rente par fleur) qu'il abrite, sont violet vif passant à l'amarante, vers la fin de la floraison.

Ce nouveau Fuchsia est sorti du *F. monstruosa* fécondé, dit-on, avec le pollen du *violæflora plena;* reconnu de plus haut mérite par la commission florale de la Société d'horticulture de Paris, il lui a été accordé une prime de première classe.

Ce Fuchsia n'est pas le seul représentant des nouveautés de 1860. En voici d'autres, mais dont nous ne garantissons nullement le mérite :

Variétés à fleurs doubles.

Abdul-Medjid (Boos). Corolle violette, très-large; sépales bien relevés, rouge clair.

Alexandre d'Humboldt (Dender). Calice cramoisi ; pétales bleu foncé.

Adèle Colin (Cornelissen). Calice rouge clair; pétales violet foncé.

Colibri (Lemoine). Fleur moyenne, forme rosette; calice écarlate, corolle pourpre vif.

Delphine Parent (Cornel.). Calice écarlate; corolle violet bleu.

Duchesse de Brabant (Cornel.). Calice écarlate; pétales lilas foncé.

François-Joseph (Cornel.). Fleurs très-grandes ; calice écarlate à sépales un peu relevés; corolle violet noir.

Général Mac-Mahon (Cornel.). Calice rose ; pétales bleu clair.

Hero of Wilts (Wheeler). Calice écarlate; corolle pourpre foncé.

Lord of the Isles (Wheeler). Calice écarlate; corolle pourpre foncé.

Magenta (Lemoine). Calice rouge carmin ; pétales violet bleu.

M. de Pruines (Lemoine). Fleurs grandes, réunies en bouquet; calice carmin, pétales violets.

Marie Mackintosch (Cornel.). Calice rouge carmin à sépales non relevés ; pétales violet bleu.

Marvellous (Rollisson). Calice cramoisi ; corolle pourpre noir.

P. W. Seen (Boos). Fleur très-large; calice rouge vif; pétales bleus.

Pyrethriflora (Demouveaux). Calice saumon orangé; pétales amarante.

Tricolor plena (Cornel.). Calice rose vif ; corolle violet clair, rose à l'insertion des pétales.

Variétés à fleurs simples.

Big-Ben (Rollisson). Calice écarlate ; corolle pourpre nuancé bleu.

Butterfly (Smith). Calice cramoisi brillant; corolle blanc pur.
Carlo-Dulci (Dubus). Calice blanc ; corolle écarlate orange.
Comte de Lambertye (Boucharlat). Calice rouge ; corolle violette.
Comtesse de Morny (Dubus). Calice blanc ; corolle lilas glacé.
Conquéror (Rollisson). Calice cramoisi ; corolle bleue.
Count Cavour (Banks). Calice rose, à tube renflé ; corolle lilas lavande.
Criterion (Small). Calice corail ; corolle violet pourpre.
Docteur Liwinstone (Banks). Calice blanc ; corolle bleue veinée violet rose.
Duchesse de Malakoff (Miellez). Calice blanc rosé, corolle blanche.
Elegantissima (Smith). Calice écarlate ; corolle violet pourpre.
Excellent (Roll.). Calice écarlate ; corolle violette ; fleur globuleuse.
Fr. Marx (Boos). Calice écarlate ; corolle rose amarante.
Garibaldi (Banks). Calice écarlate ; corolle violet noir.
Garibaldi (Roll.). Calice écarlate ; corolle violet bleu.
Gentil Bernard (Demouveaux). Calice blanc ; corolle rose.
Great-Eastern (Smith). Calice cramoisi brillant ; corolle pourpre foncé.
Henri Olin (Cornel.). Calice rouge vif ; corolle amarante clair.
Lacordaire (Dubus). Calice rose ; corolle amarante clair.
Leviathan (Roll.). Calice cramoisi ; corolle grande pourpre.
Longfellow (Banks). Calice écarlate ; corolle violet foncé.
Lord Macaulay (Banks). Fleur très-grande ; calice écarlate velouté ; corolle violette.
Madame Cornelissen (Cornel.). Grandes fleurs ; calice rouge, corolle blanche.
Magenta (Boucharlat). Calice rouge ; corolle violet foncé.
Magenta (Robine). Calice rose vif ; corolle amarante.
Marquis of Bath (Wheeler). Calice cramoisi écarlate ; corolle violette.
Microphylla cardinalis (Boucharlat). Calice rouge ; corolle écarlate.
Microphylla gracilis (Boucharlat). Calice blanc carné nuancé groseille.
M. Lorange de Saint-André (Bouch.). Calice rouge ; corolle amarante.
Prince Alfred (Banks). Calice blanc rosé ; corolle cerise clair, blanche à l'insertion des pétales.
Prince impérial (Banks). Calice écarlate ; corolle violette.
Prince of Orange (Banks). Fleur très-grosse, globuleuse ; calice écarlate ; corolle violet.
Prinz-Régent V. Preussen (Dender). Fleur très-grande ; calice cramoisi, corolle bleue.



Rapilly pinx. Debray sc.

Clematis erecta, var flore pleno.

R. Bénard imp. r. Vieille-Estrapade 15. Paris.

Princesse Alice (Banks). Calice blanc pur; corolle rose pourpre et marron.

Rosea (Baudinat). Calice rose vif; corolle rose clair.

Schiller (Banks). Fleur très-grande; calice à tube verdâtre à sépales blanc pur; corolle bleue.

Sénator (Smith). Calice écarlate; corolle gr. violet foncé.

Sir Robert Peel (Banks). Calice cramoisi; corolle violet amarante satiné.

Supérintendant Smith (Koch). Calice rose; pétales bleus.

The Gens (Kimberley). Calice écarlate; corolle violet bleu.

Terpsichore (Lemoine). Fleur de la *Crinoline*, mais à corolle lilas rose brillant.

Telles sont les nouvelles productions du genre *Fuchsia* : cinquante-neuf variétés en une année! Comme les différences doivent être sensibles! De grâce, Messieurs les producteurs, ne soyez pas aussi bons pères; examinez bien vos chers enfants avant de leur donner le baptême, et vous verrez, comme nous, qu'il y en a quatre-vingt-quinze sur cent qui ressemblent tellement à leurs frères ainés, qu'il vous deviendra impossible de les reconnaître plus tard, autrement que par le numéro de vos catalogues. Vous faites perdre, par cette multitude de gains nouveaux, toute valeur à vos plantes; plus une marchandise abonde sur la place, moins elle vaut. C'est la rareté qui fait aujourd'hui le haut prix des produits commerciaux. Donc plus vous produirez, plus vous détruirez le mérite commercial de vos nouveautés, et vous finirez même par leur faire perdre complétement le mérite ornemental.

Th. Larché.

CLEMATIS ERECTA. — Var. *Flore pleno* (Pl. XIII).

La *Clématite dressée* est une herbe vivace, haute de 80 centim. à 1 mètre, à tige non grimpante, terminée par de nombreuses fleurs blanches faiblement odorantes, formant, par leur ensemble,

une sorte de grappe paniculiforme longue de 15 à 25 centim. Les feuilles sont opposées, découpées en cinq ou sept segments pétiolulés, en cœur très-allongé ou lancéolés, entiers, glabres.

Tels sont les caractères du type.

La variété que nous figurons dans ce numéro, diffère seulement par ses fleurs blanches, dont toutes les étamines sont transformées en pétales, ce qui constitue de très-jolies fleurs pleines. Elle a été obtenue en 1858 par M. Billard, dit la Graine pépiniériste à Fontenay-aux-Roses (Seine). Sa floraison commence vers la deuxième quinzaine de juin et se prolonge jusqu'à la fin de juillet ou commencement d'août. C'est une plante rustique très-ornementale, qui n'est pas difficile sur le choix du terrain, car elle vient à peu près dans tous. Sa multiplication est facile par éclats et par boutures faites sous cloches avec les extrémités herbacées.

O. Lescuyer.

DIANTHUS SINENSIS. Var. *Giganteus* (Pl. xiv).

Il y a trois ans, M. Heddewig, horticulteur à Saint-Pétersbourg, recevait des graines d'un Œillet chinois d'où sortirent un certain nombre de variétés d'un mérite supérieur, et dont nous avons déjà parlé (1).

Aujourd'hui nous figurons le *D. giganteus*, d'après les individus qui ont fleuri dans nos cultures. Si les fleurs de notre dessin n'ont pas l'ampleur de celles des brillantes images que le commerce a lancées dans la circulation, c'est que notre artiste a copié servilement la nature, et que nous n'avons aucun intérêt *à lui faire outrer* le mérite des nouveautés que nous publions; nous voulons la vérité, et rien que la vérité.

---

(1) Année 1859, p. 106 et 230.



Clemens pinx. Debray sc.

Dianthus sinensis, var. giganteus.

La *Dianthus sinensis* var. *giganteus* n'atteint guère plus de 25 à 30 centimètres de hauteur; la tige se ramifie dès la base, et chaque ramification ne porte qu'une fleur. Ses feuilles ont une légère teinte glauque, longues de 7 à 8 centimètres, sur 7 à 9 millimètres de largeur, et plutôt dressées qu'étalées.

Les fleurs, solitaires au sommet des rameaux, sont d'une magnificence de coloris que rien ne peut rendre. Elles mesurent de 7 à 8 centimèt. de largeur; dans le type, la couleur est un pourpre foncé qui passe au rose vers le bord. Les pétales sont largement obovales, incisés-dentelés au bord supérieur, entiers à la base, qui s'attenue en un onglet assez long.

Le *Dianthus giganteus* est une plante d'une grande valeur ornementale. Nous l'avons cultivée en compagnie des autres variétés de *Sinensis*, qui, nous devons le dire, ne diffèrent généralement entre elles, que par le coloris, excepté cependant le *D. laciniatus*, dont nous donnerons prochainement aussi la figure.

Toutes ces plantes sont rustiques. Nous les avons obtenues de graines, semées simplement sur couche; repiquées en pépinières, le plant a fleuri admirablement depuis le mois de juin jusqu'aux gelées. Elles sont très-avares de graines; le meilleur mode de propagation est donc le bouturage, pratiqué comme pour les autres Œillets.

A. de Talou.

LE SEDUM PULCHELLUM OU ORPIN GRACIEUX.

Cette charmante petite plante, originaire de l'Amérique du nord, n'est pas une nouveauté; c'est une vieille plante, mais une vieille plante d'un mérite réel, d'une beauté solide et durable comme tout ce qui n'a pas encore subi l'action du progrès civilisateur.

Ses tiges, qui se ramifient parfaitement, forment des touffes

épaisses, étalées, qui ne s'élèvent pas à plus de 20 centimètres, et qui se couvrent de nombreuses fleurs d'un beau rose tendre.

Le *Sedum pulchellum* brave nos plus rudes hivers; il peut servir à orner les rochers, à faire des bordures dans tous les terrains, à toutes les expositions, et dans les terres les plus rebelles à la culture; il a l'avantage de n'être point attaqué des insectes, et de n'exiger aucun soin une fois la plantation faite. On le plante à 10 centimètres de distance.

C'est à Michaux, qui nous a doté de ces magnifiques arbres de l'Amérique, qu'on en doit la découverte; c'est à M. Adolphe Pelé fils qu'on sera redevable de sa propagation. Ce jeune horticulteur l'a multiplié abondamment pour le répandre rapidement dans les jardins. Son prix est peut-être trop élevé: 1 franc le pied, c'est un peu cher; mais avec lui il y a des accommodements. Les amateurs qui voudraient en faire des bordures pourront en avoir de quoi planter 1 mèt. 20 cent. pour 6 francs, en plantant à 10 centimètres. Avec 8 francs, ils en auront vingt-cinq pieds, de quoi faire une bordure de 2 mèt. 50 cent.: 12 francs leur donneront le moyen d'en faire 5 mètres, avec cinquante pieds; pour 20 francs ils pourront pousser, avec cent pieds, jusqu'à dix mètres; et s'ils ont 150 francs à mettre en bordures, mille pieds leurs donneront une longueur de 100 mètres; ce qui ne met plus le pied qu'à 15 centimes, comme la touffe de violette et autres plantes de bordures, qui se vendent 15 francs le cent.

F. Herincq.

L'AUCUBA DU JAPON, COMME PLANTE D'APPARTEMENT.

On recherche aujourd'hui les végétaux qui peuvent vivre dans les appartements; un grand nombre d'essais ont été faits sur beaucoup de plantes, et presque toutes se sont refusées à

vivre dans les salons où l'air et la lumière ne se trouvent jamais en quantité suffisante pour leur existence.

Cependant on voit dans les salons de la Russie et du nord de l'Europe, de charmantes corbeilles ornées du *vitis antarcticus*, arbuste sarmenteux, très-vivace dans ces pays, mais assez délicat dans nos contrées méridionales. Nous n'avions donc à peu près jusqu'à ce jour que nos lierres, pour y résister.

Je crois devoir faire connaître un autre arbuste charmant par son feuillage, et propre à y vivre, à y croître, et même à y acquérir un beau développement; c'est l'*Aucuba du Japon*.

J'en avais placé 2 pieds sur la cheminée de la salle à manger de M. Leroy, vers la fin de février dernier; depuis cette époque, ils n'en sont pas sortis : c'est donc pendant 5 mois qu'ils ont été renfermés, ne recevant que l'air et la lumière qui pénètrent par la fenêtre de l'appartement. Ils ont été arrosés avec soin, aussi ont-ils fait une pousse de plus de 33 centim. de longueur; cette vigueur indique qu'ils auraient pu y rester encore quelque temps; seulement vu le manque de lumière, il est à remarquer que les taches jaunes des feuilles ont sensiblement diminué d'intensité.

La multiplication de ce bel arbuste se fait par boutures placées dans l'eau, comme pour les Lauriers d'Espagne (*nerium*) et les Saules. De cette manière, les racines se développent promptement; les boutures sont mises alors en terre, et l'*Aucuba* se met à végéter avec vigueur; il faut avoir soin, toutefois, de le tenir constamment à l'ombre sous des arbres. HARDY,

Chef de culture chez M. André Leroy.

LES PHILADELPHUS OU SERINGA,

Par le docteur CH. KOCH, *professeur de botanique à Berlin* (1).

C'est au XVIe siècle qu'on trouve cité pour la première fois, la

(1) Extrait traduit du journal allemand *Wochenschrift*.

première espèce de ce genre, qui aujourd'hui est devenue non-seulement commune dans les jardins, mais qui se rencontre en outre presque à l'état spontané dans certaines régions de l'Europe. Comme le Marronnier d'Inde, sa patrie est douteuse. On sait seulement que le *Syringa commun* ou *Philadelphus coronarius*, a été d'abord cultivé dans les jardins d'Italie, et qu'il s'est ensuite répandu en Belgique et en Allemagne. D'après Césalpin il aurait été introduit d'Afrique, et son nom de *Syringa* qu'il paraît avoir toujours porté, en aurait aussi l'origine.

Quelques botanistes lui assignent le Tyrol et la Styrie, pour patrie; mais il est probable qu'il n'y est que subspontané, comme on trouve également, presque à l'état sauvage, le Lilas et l'Épine-Vinette dans le nord et le centre de l'Allemagne. On l'a signalé également comme habitant la région Transcaucasique occidentale; mais M. le docteur Koch déclare ne l'y avoir jamais trouvé à l'état sauvage bien qu'on le rencontre dans quelques jardins et dans les haies. La Chine a été aussi désignée comme patrie du Syringa, mais il est à remarquer que les autres espèces de ce genre sont originaires de l'Amérique du nord, et de l'Amérique centrale.

Sous ce même nom de Syringa on cultivait au XVIe siècle deux arbrisseaux introduits vers la même époque, mais qui n'avaient d'autre ressemblance que l'odeur agréable et très-prononcée de leurs fleurs. L'un est le *Philadelphus*, dont il est question, l'autre est le *Lilas* ou *Lilac*. Ce dernier, d'après ce qu'on sait, a été introduit d'Orient par le célèbre voyageur Busbecq; ce qui n'explique pas précisément son premier nom : *Syringa lusitanica*, tandis que le *Seringa* ou *Philadelphus* portait l'épithète de *Syringa italica*; les anglais appelaient au contraire ce dernier *Lilas d'Espagne*. Dans les ouvrages des botanistes du XVIe et XVIIe siècle les deux arbrisseaux sont généralement désignés par les noms de *Syringa alba* (pour le *Philadelphus* ou *Seringa*) et *Syringa cærulea* (pour le *Lilas*).

Le nom de *Syringa* ne tire pas son origine de la racine grecque dont il paraît composé, et qui signifie flageolet ou flûte; c'est évidemment un mot étranger qui a été *grécisé*. Pour donner une certaine autorité à cette origine, on a prétendu que son bois servait à faire des tuyaux de pipe; c'est une erreur; en Turquie on n'emploie à cet usage que le bois de Mérisier, ou de Mahaleb. Le nom allemand : Pfeifenstrauch, est la traduction du prétendu mot grec Syringa. Cet arbrisseau est encore appelé, à cause de son odeur pénétrante, *Faux-Jasmin*, et même très-improprement *Jasmin*. Le nom de *Syringa arabica* appliqué par Clusius au Jasmin de l'Asie méridionale (*Jasminum sambac*) a pu contribuer à lui faire donner ce nom. Pour les Anglais, comparant l'odeur de ses fleurs à celles des Orangers, ils l'appellent *Mock-Orange*.

Caspard Bauhin et les botanistes de son époque regardent notre Syringa comme étant la même plante que Athénée d'Alexandrie cite, d'après les écrits perdus d'Apollodore, sous le nom de *Philadelphus*. Suivant ce dernier écrivain, les rameaux de l'arbre se rapprochaient les uns des autres au sommet, d'où lui serait venu le nom de *Philadelphus* qui veut dire frères aînés, ou mieux frères qui s'aiment. Mais il est à peu près certain que ce nom est d'origine parthe et qu'il a pris une tournure grec. En Perse, d'après Athénée, les fleurs de cet arbrisseau servaient à tresser les couronnes, d'où le nom de *Frutex coronarius* donné par Clusius, et celui de *Philadelphus coronarius* appliqué par Linné. En France on lui a conservé le nom de *Syringa* et par corruption *Seringa*, ce qui est préférable, à cause de la confusion qu'il évite avec le nom scientifique du Lilas. Il est donc très-important de ne pas comprendre sous cette même désignation, les diverses espèces de Lilas, avec lesquelles Linné a formé son genre *Syringa*.

Le *Philadelphus coronarius* (Linné) fleurit avant toutes les autres espèces de ce genre. Ses fleurs sont jaunâtres et non blan-

ches; elles ont une odeur pénétrante. On cultive depuis longtemps dans les jardins, trois variétés qui méritent de fixer l'attention : une variété naine, à feuilles étroites semblables à celles du Saule, a reçu dès le siècle dernier, le nom de *Philadelphus nanus* ; une variété à feuilles bordées de blanc qui devient aussi rare que celle à fleurs doubles. Enfin, Schrader en a ajouté une troisième qu'il a nommée *Ph. Zeyheri*, et qui se distingue par ses feuilles plus arrondies à la base, plus lisses, et par ses fleurs qui sont à peine ou point odorantes.

Outre le *Philadelphus coronarius* ou Seringa commun, Linné connaissait aussi le *Ph. inodorus*, qui était déjà cultivé dès le milieu du siècle dernier, en Angleterre, et qui fut introduit plus tard dans les jardins de l'Allemagne, ainsi que le mentionnent Moench, Burgsdorf et Barkausen ; mais il était inconnu à Du Roi et Willdenow. D'après les ouvrages de ce dernier on est autorisé à admettre qu'il existait, alors en Allemagne, sous le nom de *Ph. inodorus*, une autre plante que Willdenow publia plus tard sous le nom de *Ph. grandiflorus*, et qui, d'après les échantillons de son herbier, diffère d'une espèce cultivée sous ce même nom, et qui a été trouvée sauvage dans la Caroline et la Géorgie, par Pursh et Elliot, auteurs d'une Flore de l'Amérique septentrionale. Il y a donc dans les jardins deux plantes qui portent le nom de *Ph. grandiflorus*. Qu'elle est celle des auteurs de la Flore américaine? La question n'est pas facile à résoudre d'après une simple description, et les échantillons originaux manquent. Quant à l'introduction dans les cultures, des trois espèces signalées, la date est inconnue.

Schrader, professeur de botanique à Goettingue, a laissé entre autres travaux systématiques, une monographie du genre *Philadelphus*, publiée dans le douzième volume de la *Linnea*, dans laquelle il fait connaître toute une série d'espèces nouvelles dont un certain nombre pourrait bien n'être que le résultat de croisements accidentels. Malheureusement il n'est pas facile de

déterminer ces espèces à l'aide de son travail; ses descriptions n'ont pas la précision qu'on obtient par la comparaison de nombreux échantillons, et ses diagnoses sont établies sur des caractères qui n'ont rien de stables. En outre, Schrader n'ayant pas conservé dans son herbier les types de ses espèces, il est impossible de recourir au témoignage si puissant de la comparaison. Pour ces espèces il y a donc de la difficulté à les rétablir avec certitude; ce qui a obligé M. Koch à émettre ses propres appréciations.

Bosc, longtemps avant la publication de Schrader parue en 1838, cultivait au jardin des Plantes de Paris, sous le nom de *Philadelphus pubescens*, une espèce, que ce savant botaniste et pomologiste, avait évidemment rapporté de son voyage à la Caroline; elle est figurée dans l'*Herbier général de l'amateur* (vol. IV, pl. 268).

D'après cette figure cette espèce n'appartient pas au *Ph. hirsutus* de Nuttal, comme le prétendent MM. Torey et Grey; mais bien au *Ph. verrucosus* de Schrader et au *Ph. grandiflorus* figuré par Lindley dans le *Botanical Register*, pl. 870. Parmi les caractères indiqués est celui d'être sans odeur, ce qui le distingue facilement du *Ph. floribundus* de Schrader, espèce à fleurs odorantes, avec laquelle le *Ph. pubescens* a beaucoup d'affinité.

Ainsi qu'il a été dit plus haut, il existe encore dans les jardins une autre espèce sous le nom de *grandiflorus*, que M. Koch regarde comme très-différente des précédentes, et que Schrader a décrite sous le nom de *Ph. latifolius*; on l'appelle aussi dans les cultures *Ph. nivalis* (le nom de *niveus* serait préférable car on a voulu désigner la couleur blanc brillant des fleurs). Cet arbrisseau a toujours des fleurs inodores beaucoup plus grandes et à pétales qui s'évasent en s'étalant, tandis que dans les *pubescens* de Bosc et *floribundus* de Schrader la corolle reste campanuloïde.

Depuis 1822, les collections possèdent une espèce, originaire de l'Himalaya, que Wallich, qui en a fait la découverte, a publiée dans son *Enumération des plantes de l'Inde orientale*, sous le nom de *Ph. tomentosus*. Cette espèce est très-inférieure au point de vue ornementale, à celles que nous venons de mentionner; aussi n'est elle que peu répandue dans les jardins; M. Koch ne l'a vue jusqu'ici que dans celui de Berlin; mais elle est mentionnée dans quelques catalogues sous le nom de *triflorus* de Wallich.

Une huitième espèce a été introduite en Angleterre, d'après Loudon, en 1830, du jardin de Bartram (Philadelphie); elle est originaire de Ténessée, et décrite sous le nom de *Ph. hirsutus* par Nuttall. Bien que plus répandue dans les jardins elle n'est pas plus ornementale que le *Ph. tomentosus*. On l'y trouve, le plus souvent, sous le nom de *Ph. inodorus*; mais le véritable *Ph. inodorus*, est un tout autre arbrisseau qui ne paraît plus être cultivé, et qui peut-être ne l'a jamais été.

Enfin apparut, à quelque temps de là, une neuvième espèce qui semble avoir devancé la précédente dans les jardins d'Angleterre; c'est le *Ph. gordonianus* de Lindley. Elle est voisine du *Ph. pubescens* de Bosc, et ses fleurs ne produisent pas une odeur plus agréable. Douglas, voyageur de la Société d'horticulture de Londres en fit la découverte sur la côte occidentale de l'Amérique du nord dans le territoire arrosé par le fleuve Colombia. Elle paraît avoir été répandue plus tard, dans le commerce sous différents noms. En effet, le *Ph. Columbianus, cordifolius, dubius*, et même le *cordatus*, ne présentent aucune différence avec le *gordinianus*, qui a été dédié par Lindley à Georges Gordon, surintendant des pépinières d'arbres d'agrément du jardin de Chiswick.

Le commerce s'est encore enrichi, dans ses huit dernières années des *Ph. chinensis, Ledebourii* et d'une troisième espèce répandue sous le nom de *Deutzia species japonica*. M. Koch les a

vus en fleurs à l'école d'arboriculture de Potsdam, au jardin botanique de Berlin, et, d'après ses remarques, tous les trois appartiennent au *Ph. myrtoides* de Bertoloni. On trouverait encore dans les jardins, une autre espèce, figurée par Paxton, dans le *Flower-Garden*, sous le nom de *Ph. Satsumi* de Sieboldt, et non *satsumani*; elle est à peine distincte du vrai *Ph. grandiflorus* de Willdenow. Enfin le *Deutzia scabra* de Thunberg se rencontre quelquefois sous le nom de *Ph. chinensis* et *sinensis thyrsiflora*.

Le jardin botanique de Berlin possède encore deux autres espèces qui n'y ont pas encore fleuri, et qui très-probablement ne figureront jamais dans les cultures de plein air; car elles ne paraissent pas assez rustiques pour supporter notre climat, au moins celui de l'Allemagne du nord; ce sont les *Ph. mexicanus* de Schlechtendal, figuré dans le *Botanical register*, tom. XXVIII, et le *Ph. californicus* de Bentham.

Outre ces douze espèces on en trouve encore quelques autres citées dans les catalogues et qui ont été en partie indiquées par Schrader. Mais comme M. Koch n'a pas eu occasion de voir des exemplaires originaux il s'est abstenu de porter un jugement à leur égard.

Les arbrisseaux que l'on rencontre dans les jardins sous les noms de *Ph. speciosus* et *laxus* appartiennent au *Ph. grandiflorus* de Willdenow, auprès duquel Schrader a placé ces deux espèces.

Le *Ph. trinervius* de Schrader doit être certainement rapporté au *Ph. hirsutus* de Nuttall; du moins il y a une très-grande ressemblance entre les individus qu'on cultive sous ces noms.

Le *Ph. speciosus* de Lindley, figuré au *Botanical register*, pl. 2005, diffère, pour M. Koch, de la plante du même nom de Schrader; il pourrait n'être qu'un hybride des *Ph. grandi-*

florus, Willd. et *Laxus* de Schrader; il se rapproche davantage du premier, et peut-être n'en est-il qu'une variété plus glabre.

Le *Ph. laxus* des jardiniers, n'est qu'une simple variété à petites feuilles du *Ph. grandiflorus* de Willdenow; la plante de Lindley, figurée au *Botanical register*, tom. XXV, pl. 39, s'en distingue à peine même comme variété.

Sous le nom de *laxus*, on trouve encore une variété naine du *P. coronarius*, présentant le phénomène assez singulier d'un arbuste qui possède à la fois des rameaux à feuilles étroites et des rameaux portant des feuilles elliptiques.

Le *Ph. trinervius* porte aussi le nom de *Ph. gracilis*.

Le *Ph .Grahami*, *edulis* et *ohiotensis* se trouvent signalés dans les catalogues des horticulteurs. Nous ne sommes pas en mesure de nous prononcer sur ces deux derniers, dit l'auteur allemand, mais il est évident que l'arbrisseau cultivé à l'école d'arboriculture de Potsdam sous le nom de *Ph. grahami* appartient bien à la variété à petites feuilles du *Ph. grandiflorus* de Willdenow.

Enfin, avec les douze espèces que nous venons d'admettre et que l'on cultive dans les jardins, il faut mentionner les *Ph. lewisii* de Pursh, *affinis* de Schlechtendel, *serpyllifolius* et *microphyllus* de Asa-Grey, et qui ont été décrits par ces auteurs.

Pour terminer cette historique du genre *Philadelphus*, M. Koch a essayé d'en distinguer les espèces par des caractères certains et en établissant les diagnoses suivants :

§. 1. — *Arbrisseaux dressés, dont les branches et rameaux sont écartés et portent des fleurs réunies en grappes.*

1. *Philadelphus coronarius* de Linné. — Écorce des bourgeons de couleur brune; feuilles elliptiques dentelées, pubescentes; fleurs disposées généralement par cinq en grappe terminale, un peu fermées, ou au moins jamais étalées, jaunâtres, exhalant une odeur forte, accompagnées de bractées très caduques; ovaire glabre, ainsi que les sépales qui sont ovales-allongés; style profondément partagé.

Var. B. — *Ph. zeyheri.* — Feuilles presque glabres, arrondies à la base ; fleurs inodores.

Var. G. — *Ph. nanus* de Miller. — Variété naine, à feuilles tantôt larges, tantôt étroitement elliptiques, semblables à celles des saules; pétales étroits.

2. — *Philadelphus pubescens* de Bosc. — *Ph. verrucosus* de Schrader. — *Ph. grandiflorus* de Lindley. — *Ph niveus* et *dubius* des jardiniers. — Ecorce des bourgeons d'un jaune gris sâtre ou vert-jaunâtre; feuilles de forme à peu près ovales, aiguës ou largement elliptiques, dentelées, très-pubescentes en dessous; fleurs blanches, inodores, disposées en grappes au sommet de longs rameaux et munies de bractées très-caduques. Corolle évasée en cloche, à pétales dentés; calice glabre; ovaire quadrangulaire glabre; style long, profondément divisé.

3. *Philadelphus latifolius*, Schrader.—Ecorce des bourgeons verdâtre avec une légère teinte jaunâtre; feuilles largement elliptiques ou ovales, aiguës, pubescentes en-dessous; les supérieures ordinairement plus étroites. Fleurs inodores, blanches, très-grandes, très-ouvertes, disposées à l'aisselle des feuilles supérieures; pétales dentés; calice et ovaire velus; style long, peu profondément divisé au sommet.

Var. B. — *Ph. speciosus* de Schrader et *laxus* de Loddiges. Rameaux plus étalés que dans le type; feuilles elliptiques.— Ce n'est probablement, comme il a été dit plus haut, qu'un hybride des *Ph. latifolius* et *grandiflorus*.

4. — *Philadelphus floribundus* de Schrader. Bourgeons à écorce d'un vert foncé-brunâtre; fleurs très-agréablement odorantes, d'un blanc éblouissant, en forme de cloche, disposées en grappes au sommet de rameaux courts, rarement situées à l'aisselle des feuilles supérieures ; calice et ovaire pubescents; style fendu jusqu'au tiers supérieur en quatre branches stigmatifères.

5.—*Philadelphus Gordonianus*, Lindley.—Bourgeons à écorce

brune; feuilles ovales, aiguës, profondément dentelées, pubescentes, manifestement trinervées. Fleurs blanches, odorantes, moins agréablement odoriférantes que dans la précédente, ouvertes en cloche, disposées en grappes raccourcies au sommet de rameaux courts et nombreux, garnies de bractées très-caduques; calice et ovaire glabres; style profondément divisé.

6. *Philadelphus tomentosus* de Wallich. — *Ph. Nepalensis*, Loudon. *Ph. triflorus*, Wallich. — Bourgeons à écorce jaune brun; feuilles ovales-allongées ou lancéolées-allongées, acuminées, d'un vert sombre, pubescentes en-dessous, finement dentelées, à 5 nervures; fleurs peu étalées, blanches, géminées à l'aisselle des feuilles supérieures qui sont plus petites, ou assemblées par 3 ou 5 à l'extrémité des rameaux, munies de bractées très-caduques; sépales glabres, excepté le bord supérieur; ovaire glabre; style fendu jusqu'au milieu de sa longueur.

7.—*Philadelphus Californicus* de Bentham. — Ecorce des bourgeons gris-brun; feuilles ovales, aiguës, pubescentes dans le jeune âge, seulement ciliées à l'état adulte, peu dentelées, à 3 ou 5 nervures. Fleurs blanches, inodores, nombreuses, réunies en grappes pédonculées, garnies de bractées caduques; sépales une fois plus longs que l'ovaire; style fendu seulement au sommet.—Les exemplaires du jardin botanique de Berlin ont les feuilles longues à peine de 27 millimètres, garnies sur les deux faces de poils rudes plus ou moins couchés.

8. — *Philadelphus microphyllus* d'Asa Gray. — Rameaux grêles, dressés; feuilles petites, longues, entières, à 3 nervures peu saillantes, brillantes à la face supérieure, à peine pubescentes à la face inférieure. Fleurs solitaires ou réunies par trois au sommet des rameaux; sépales ovales-lancéolés, glabres ainsi que l'ovaire; style fendu seulement au sommet.

9.— *Philadelphus serpyllifolius*, d'Asa Gray.—Arbrisseau s'é-

talant beaucoup, à rameaux courts, serrés, souvent terminés par des épines; feuilles très-petites, serrées, elliptiques, vertes en dessus, gris-blanc en dessous, velues, à 3 nervures; fleurs très-petites, le plus souvent solitaires terminales, jaune clair; calice et ovaire pubescents, blancs; style très-court, à 4 stigmates.

10. — *Philadelphus affinis*, de Schlechtendal. — Grand arbrisseau pouvant atteindre 4 mètres de hauteur, à rameaux presque glabres; feuilles ovales aiguës, entières ou dentelées, à 3 nervures pubescentes; fleurs réunies par 3 en grappes; sépales garnis de poils blancs sur les bords; ovaire glabre; style à 4 stigmates. Espèce douteuse.

§§ II. — *Arbrisseaux généralement peu élevés, à rameaux nombreux, le plus souvent étalés horizontalement, à bourgeons lâches, et souvent pendants; fleurs solitaires ou réunies par trois.*

11. – *Philadelphus grandiflorus* de Willdenow. — Bourgeons à écorce brune; feuilles elliptiques, lâchement et finement dentelées, exceptée la base, généralement couvertes de nombreux poils couchés en dessus, glabres en dessous (D'après Willdenow, les feuilles sont ciliées sur les bords et garnies de nombreux poils à l'angle des nervures de la face inférieure). Fleurs grandes, blanches, assez ouvertes, réunies par 3 au sommet des rameaux; sépales et ovaire glabres; style long, dépassant les étamines, terminé par 4 stigmates. Cette espèce s'élève quelquefois davantage et forme le passage entre les deux groupes. Il a été déjà dit qu'elle est peut-être un hybride des *Ph. inodorus* et *pubescens* de Bosc (*grandiflorus* des auteurs de la Flore de l'Amérique septentrionale); c'est ce que paraissent démontrer toutes les formes intermédiaires entre ces deux espèces. En effet, on en possède une qui présente à peine une différence avec le *pubescens*, et une autre qui est très-voisine du *P. inodorus*, et qui comme

lui a ses rameaux grêles et souvent réfléchis ; elle porte dans les jardins le nom de *Ph. laxus*, et Schrader en a fait une espèce sous ce nom. Le *Ph. Satsumi* de Paxton, ne diffère certainement pas du *Ph. grandiflorus*, var. *laxus*, et il n'est pas originaire du Japon.

12. — *Philadelphus inodorus*, de Linné. — Bourgeons à écorce brune ; feuilles allongées, presque toujours entières, glabres, à 3 nervures ; fleurs ouvertes, d'un beau-blanc luisant, solitaires ou réunies par 3 à l'extrémité des rameaux ; sépales et ovaire glabres ; style plus long que les étamines, fendu seulement au sommet en 3 stigmates.

13. — *Philadelphus Lewisii*, de Pursh. — Arbrisseau très-peu élevé, à rameaux horizontaux, pubescents seulement sur les parties herbacées ; feuilles ovales, acuminées, généralement entières, presque toujours glabres, à 3 ou 5 nervures ; fleurs blanches, petites ; sépales glabres, une fois plus longs que l'ovaire qui est également glabre ; style de la longueur des étamines, fendu seulement au sommet.

14. — *Philadelphus mexicanus*, de Schlechtendal. — Arbrisseau élevé, à rameaux pubescents étalés ; feuilles ovales aiguës, dentelées ou entières, à 3 nervures, couvertes de poils serrés ; fleurs très-odorantes semi-doubles ou ayant régulièrement plus de 4 pétales, solitaires ou réunies par 3 au sommet des rameaux ; sépales courts, pubescents, ainsi que l'ovaire ; style très-profondément fendu —Les individus du jardin botanique de Berlin, qui à la vérité n'ont pas encore fleuri, ont la plus grande ressemblance avec le *Ph. Californicus* qui est très-voisin du *Ph. myrtoides*, avec lequel il serait très-difficile d'établir des différences spécifiques.

15. — *Philadelphus hirsutus*, de Nuttal. — *Ph. trinervis*, de Schrader, et *Ph. gracilis* des jardiniers. — Arbrisseau peu élevé, à bourgeons bruns ; feuilles petites, ovales-lancéolées ou lancéolées-allongées, dentelées, pubescentes, d'un gris-blanc en

dessous, à 3 ou 5 nervures ;fleurs petites, blanches, inodores, solitaires ou réunies le plus souvent au nombre de trois au sommet de petits rameaux courts; calice et ovaire poilus; style entier, à 4 stigmates rapprochés.

16. — *Philadelphus myrtoïdes*, de Bertoloni. — Arbrisseau petit, à rameaux bruns, un peu grêles, parsemés de faisceaux de poils; feuilles lancéolées-allongées, finement dentelées, à 3 ou 5 nervures, couvertes de poils roides et serrés qui tombent souvent, du moins à la face supérieure; fleurs blanches plutôt en forme d'entonnoir qu'en cloche, disposées en grappes courtes à l'extrémité de petits rameaux, et portées par des pédoncules grêles; calice et ovaire grabres; style plus long que les étamines, fendu jusque vers le milieu. Cette espèce est décrite et figurée dans le tom. IV des *Mémoires de l'Académie de Bologne*.

FLORAISON EN PLEIN AIR DE L'EURYALE FEROX

Dans le jardin de Montpellier, et remarques sur quelques plantes aquatiques (1).

Au printemps dernier, le jardin reçut de M. le duc d'Aremberg quelques graines d'*Euryale ferox* contenues dans une petite fiole remplie d'eau; elles provenaient de fruits mûris dans l'*Aquarium* de la serre d'Enghien, près de Bruxelles, et avaient été fécondées avec du pollen de *Victoria regia*. Deux graines furent semées dans un petit pot le 17 mars 1860, et le pot fut placé dans une terrine remplie d'eau. Chauffée seulement par le soleil et une couche de fumier sous un châssis bien exposé au midi, l'une des deux graines germa au bout de dix jours. Vers le 15 avril, la plante fut rempotée dans la terrine même, et le 20 mai elle fut placée dans un grand baquet qu'on abrita dans la serre tempérée. Enfin, le 20 juin, ce baquet fut immergé lui-

(1) Extrait du Bulletin de la Société d'acclimatation.

même dans un bassin d'arrosage en plein air. La plante produisait des feuilles, mais ce n'est que le 18 juillet que nous vîmes un bouton apparaître à sa base. En même temps les feuilles atteignirent de plus grandes dimensions ; il en parut successivement douze ayant chacune 0m.80 de diamètre. Les boutons, également au nombre de douze, se sont montrés assez régulièrement de cinq en cinq jours environ. Le 21 juillet, trois jours après l'apparition du premier bouton, on prit quatre fois par jour, à cinq heures du matin, à une heure après midi, à trois heures et à huit heures du soir, la température de l'eau du bassin. Pendant les onze derniers jours de juillet, elle ne descendit jamais au-dessous de 19°,5, ne dépassa pas 24°,5, et elle se tenait en moyenne à 21°,5. La température de l'eau fut sensiblement la même en août ; elle ne s'éleva pas au-dessus de 24°,5. Dans l'espoir de forcer les boutons, qui s'entr'ouvraient seulement un peu, à s'épanouir davantage, j'élevai le soir la température de quelques degrés en ajoutant de l'eau chaude au bassin. Ce fut en vain. J'échouai également en baissant le niveau de l'eau de façon que le bouton ne fût pas immergé. Je me rappelais que certaines fleurs ne s'épanouissent qu'au-dessus de la surface de l'eau, j'espérai qu'il en serait de même pour celles de l'*Euryale* ; mais le bouton ne s'ouvrit pas plus sous l'influence directe des rayons et de la chaleur solaires que sous l'eau moins chaude et moins éclairée où il végétait la veille. Une lettre de M. le duc d'Aremberg m'apprend que les fleurs de l'*Euryale* ne s'épanouissaient pas entièrement dans les serres d'Enghien, mais qu'elles n'en ont pas moins produit des graines fertiles, même lorsqu'elles restaient entièrement closes.

Quoique la chaleur de l'air doive avoir une influence restreinte sur la végétation d'une plante dont la surface supérieure seule des feuilles est émergée, cependant on ne saurait la négliger, car elle règle la respiration aérienne et l'évaporation d'une

surface égale à deux mètres carrés environ pendant la période de la floraison. La somme de chaleur aérienne accumulée sur la plante depuis son exposition en plein air, le 20 juin, a *été* de 2147 degrés. Je la calcule en additionnant les *maxima* de chacun des soixante-douze jours écoulés entre le 10 juillet et le 31 août : c'est bien l'expression de la chaleur reçu par les feuilles de la plante. Le froid peut également s'apprécier par la somme des *minima*, qui s'élève à 995 degrés. La moyenne des *maxima* et des *minima* est de 1571 degrés. On peut donc dire que les feuilles de la plante ont végété sous l'influence d'une température moyenne de 21°,8 ; mais cela ne signifie en aucune manière que, si réellement cette température eût régné *uniformément* pendant les soixante-douze jours, la plante eût développé ses fleurs en plein air. Le contraire est même excessivement probable, et la floraison s'est effectuée principalement parce que, tous les jours, les feuilles étaient soumises, dans le milieu de la journée, à une température de 30 degrés. La nuit surtout, vers le matin, cette température descendait en moyenne à 14 degrés, pour se relever ensuite et atteindre 30 degrés. La végétation et floraison de l'*Euryale ferox* sont donc possibles et probables lorsque le thermomètre atteint au moins 30 degrés en moyenne chaque jour, et ne descend pas au-dessous de 14 degrés. La plante peut par conséquent être considérée comme acquise pour la pleine terre dans la région méditerranéenne, puisqu'elle a fleuri avant la fin d'un été peu favorable, et que cinq fleurs se sont entr'ouvertes entre le 18 juillet et le 30 août. Quoique la fleur mère ait été fécondée avec du pollen de *Victoria regia*, la plante avait tous les caractères de l'*Euryale ferox ;* il est donc probable que l'hybridation est restée sans effet appréciable.

Dans le même bassin où fleurit actuellement l'*Euryale*, j'avais essayé il y a deux ans la culture de son congénère, le *Victoria regia*. Les feuilles s'épanouirent parfaitement ; l'une d'elles

atteignit même le diamètre de 1m.40, mais aucune fleur ne parut. On sait que la plante a fleuri, en 1857, dans le jardin royal de Palerme, sous les yeux du directeur, M. Michel Angelo Console, sans qu'on élevât la température de l'eau. Dès 1835, Delile avait naturalisé, à Montpellier, le *Nelumbium speciosum*. Le *Jussiæa grandiflora*, planté dans le Lez au commencement du siècle, a envahi cette rivière au point de gêner la navigation, et s'est propagé dans tous ses affluents, non par ses graines, car il ne fructifie jamais, mais par ses stolons. L'*Aponogeton distachyum* passe l'hiver dans tous les bassins, et a acquis de magnifiques proportions dans un réservoir alimenté par une source, à la campagne de M. Pagezy, maire la ville. Enfin le *Limnocharis Humboldtii* et le *Pontederia cordata* fleurissent tous les ans dans le canal de l'école botanique, On voit par cette énumération que la flore horticole du midi de la France a fait de belles acquisitions en plantes aquatiques; c'est un champ à exploiter, car la géographie botanique nous enseigne que l'aire des plantes aquatiques est plus étendu que celle des végétaux terrestres. Les rhizomes des espèces vivaces restent enfouis pendant l'hiver dans la vase, où ils sommeillent à l'abri des variations de la température de l'air. Lorsque le bassin vient à geler, la couche de glace elle-même les protége contre le froid aérien aussi efficacement que le ferait la meilleure couverture. Dans l'*été*, on a la ressource, en chauffant l'eau, de suppléer à la chaleur insuffisante de l'air, et de provoquer ainsi leur floraison. Sous tous ces points de vue, les plantes aquatiques méritent l'attention et appellent les efforts des horticulteurs de la France méridionale.

CH. MARTIN,

Professeur et Directeur du jardin de botanique, à Montpellier.

LE CATALOGUE DE L'ÉTABLISSEMENT ANDRÉ LEROY,

Sa synonymie pomologique comparée à celle du congrès de Lyon.

C'était pendant la nuit qui mit fin au quinzième jour du mois de septembre dernier. J'étais à Angers, horizontalement placé sur une couche qui n'invitait nullement au sommeil. J'avais appelé sur moi les prodigalités de la bienveillante déesse qui distille les pavots, et j'attendais béatement les yeux fermés, pour être plus vite en état de jouir de leurs bienfaits ; mais j'avais compté sans les émotions de toutes sortes de la journée.

En effet, à peine avais-je abaissé mes paupières, que des légions de Magnolia gigantesques, des Camellia pyramidaux, des Thés buissonneux, etc., s'avancèrent vers moi processionellement, déployant de splendides bannières sur lesquelles était inscrit : *naturalisés!* Je reconnaissais tous ces magnifiques végétaux; je les avais même vus avec plaisir dans mes promenades du jour, mais cette seconde apparition, à une heure aussi indue surtout, n'avait plus le moindre charme, au contraire! Je chassai donc, en ouvrant simplement les yeux, ces illustres fantômes, et j'adressai une nouvelle invocation à Morphée, plus pressante encore que la première, mais ce fut pis. Je me trouvai alors au milieu de régiments de jardiniers, piquant des boutures de Camellia en pleine terre, à l'air libre, et me disant d'un air un peu narquois : Faites-en donc autant à Paris ! Jamais cauchemar ne fut plus insupportable; celui des fruits de Bordeaux était dépassé de mille coudées. Fort heureusement qu'en voulant me montrer la manière de faire une nouvelle greffe, un jardinier m'enfonça son greffoir dans la main, et je revins à la réalité. J'allumai aussitôt la chandelle fumante de l'auberge borgne qui me recélait, et je cherchai, autour de moi, quelques livres instructifs ou amusants qui pussent me communiquer ce que la divinité somnifère me refusait avec tant d'opiniâtreté. Mais, hélas ! pas le moindre Ponçon, pas même le plus petit Alexandre.

C'est alors que je me rejetai sur le catalogue de l'établissement veuve Leroy et fils. — 127 pages! — C'est plus qu'il me fallait! Je l'ouvris donc, et mes yeux lurent : *Abies morinda*, de 80 cent. à 1 mèt. 50 cent., 6 fr. à 10 fr.; *Araucaria Bidwillii*, de 1 mèt. 30 cent., 200 francs; *Cupressus funebris*.... Là mes paupières alourdies s'abaissèrent, et le cauchemar reprit à nouveau ses droits. Cette fois la place de la Bourse venait de perdre ses Marronniers et tous les arbres pleureurs assistaient à leur déterrement. Le char funèbre passait. Les cordons étaient tenus : en avant, par deux *Salix pendula*; le mâle tenait celui de droite, *le* femelle celui de gauche. Un *Larix pendula* et un *Juniperus pendula* tenaient les cordons de l'arrière. Le deuil était conduit par un jeune *Ilex aquifolium pendulum*, un non moins jeune *Gleditschia Bujoti pendula*, assistés d'un vieux *Yucca pendula*. Puis venait gravement, à la suite, une longue file d'autres pleureurs, parmi lesquels on distinguait : *Betula pendula*, *Carpinus pendula*, *Cratægus pendula*, *Cytisus pendula*, *Populus pendula*, *Robinia pendula*, *Sorbus pendula*, *Sophora pendula*, *Tilia pendula*, *Ulmus americana pendula* et *Ulmus latifolia pendula*, *Evonymus europeus pendulus*, *Caragana pendula*, *Biota pendula*, *Glyptostrobus sinensis pendula*, et une foule d'autres qui ne pleuraient pas rigoureusement, et qu'on appelait *flaccida*, *reflexa* et *suspensa*. J'avais déjà aperçu un *Yucca* et un *Juniperus* de cette tribu, quand un bruit aigu, frappant mon oreille, fit évanouir tout à coup ce funèbre cortége; c'était le sifflet d'un convoi de voyageurs qui entrait en gare et qui m'éveillait agréablement, car j'avais assez de tous ces *pendula* que j'avais vus dans les pépinières de M. André Leroy.

Comme cette lecture ne faisait qu'entretenir l'exaltation frébile qu'avaient fait naître toutes les merveilles horticoles d'Angers et qui causait mon insomnie en provoquant de fastidieuses hallucinations, j'allais fermer le livre, quand le hasard me fit tomber sur ce passage de la première page :

« D'après notre longue expérience et les travaux des meilleurs pomologistes de la France et de l'étranger, nous avons établi une synonymie devenue indispensable pour éviter la répétition des mêmes espèces sous des noms différents. Nous avons pensé que mettre en ordre tous les noms que porte une même espèce et indiquer l'auteur qui l'a décrite ou fait connaître sous ce nom, valait mieux que, par des arrêts sans appel, comme les rend le congrès pomologique de Lyon, les *détruire* tous, sans pitié aucune pour les différentes localités où ils sont en usage. »

Ce trait avait éveillé mon attention. Je refeuilletai le catalogue et me mis à parcourir d'abord ce travail de M. André Leroy, qui eut ensuite assez d'attrait pour chasser complétement tout sommeil. Je me remis donc à la besogne. Le calme de la nuit, qui n'était pas même interrompu par les pas cadencés des sentinelles, comme dirait un feuilletoniste quelconque, favorisait ce travail de dissection auquel je voulais me livrer ; en voici le résultat ainsi que les réflexions qu'il m'a suggérées.

Le catalogue que publie chaque année M. André Leroy n'est pas une énumération pure et simple des végétaux cultivés dans son jardin ; c'est beaucoup mieux que cela. Dans une colonne de remarques, l'auteur donne d'excellents renseignements sur les espèces les plus remarquables au point de vue floral ou cultural.

Mais où le catalogue de M. Leroy sort tout à fait des limites de semblables publications, c'est dans sa partie consacrée aux arbres fruitiers. Là est le résumé d'un grand travail qui a demandé plus de vingt années d'études, et qui a exigé des connaissances profondes de la science pomologique. Je veux parler de la synonymie des fruits pour laquelle s'est formé le Congrès de Lyon, mais qui, je le crains, n'a pas su trouver la vraie route.

M. A. Leroy, a mieux compris ce travail. Pour établir cette synonymie, il a commencé par se mettre d'accord avec les

anciens auteurs français, belges, anglais, américains, et il a rapproché ensuite tous les noms nouveaux qui se rapportent aux variétés anciennes, en citant avec exactitude, à la suite de chaque nom de fruit, le nom de l'obtenteur ou de l'auteur qui l'a fait connaître, ou l'ouvrage dans lequel il est figuré. Quand il n'a pu vérifier par lui-même, sur des échantillons authentiques, le rapprochement des noms synonymes, il indique l'autorité qui a fait ce rapprochement. Ainsi, je prends pour exemple la *Belle angevine*, qui a reçu dix noms.

Il procède de la manière suivante :

BELLE ANGEVINE, (pépinières d'Angers).
Angora (Villermoz).
Beauté de Terveren (synonyme de Villermoz).
Belle de Jersey (synonyme de Lindley).
Bolivar (synonyme de Prévost).
Duchesse de Berry (Prévost).
Duchesse de Berry d'hiver (synonyme de Prévost).
Grosse de Bruxelles (synonyme de Villermoz).
Royale d'Angleterre (Bivort).
Uvedalès Saint-Germain (Lindley.

et il ajoute en note :

La plus grosse poire connue ; elle pèse quelquefois 1 kil. 1/2.—Arbre peu vigoureux en pépinières ; placé en espalier, il demande le midi ou le levant.—Cette poire paraît originaire d'Angleterre, et avoir été dédiée au docteur Uvedalé, qui vivait à Eltham en 1690. Elle a été décrite dans la première édition du dictionnaire de Miller, en 1724.

Cette manière de procéder est assez rationnelle ; la citation des noms d'auteur permet de recourir à ces autorités et de s'éclairer de leurs lumières. On pourrait peut-être lui reprocher de n'avoir pas donné une suffisante attention à l'antériorité des noms, pour établir la série synonymique. Toutefois, il vaut encore mieux procéder ainsi, que de choisir le nom le plus ancien, et dire : Tous les autres doivent être détruits, —

comme procède trop despotiquement le Congrès pomologique de Lyon. Et du reste, comme le fait observer Decandolle : « La direction qu'on donne à la synonymie varie beaucoup selon la nature de l'ouvrage. » En effet, la synonymie d'un livre de jardinage, qui s'adresse à des personnes ne faisant pas profession de la science, mais qui n'en font qu'un simple passe-temps, ne doit pas être aussi savamment élaborée que celle d'une œuvre scientifique ; car les disciples de Flore ne sont pas aussi soumis aux prescriptions des maîtres que les disciples des Linné et des Buffon. La population d'un département, par exemple, qui connaît depuis vingt ans une Poire sous le nom de *Belle angevine*, ne se soumettra jamais à la désigner par celui de *Uvedalés Saint-Germain*. Et puis, on ne pourra jamais faire que les cultivateurs, les marchands-fruitiers et les simples consommateurs, qui ne lisent jamais de livres d'horticulture, arrivent à connaître les changements opérés dans la nomenclature d'un fruit; parviendrait-on même à porter à leur connaissance ces changements, qu'ils répondront : « Qu'est-ce que cela nous fait? Appelez-le comme vous voudrez, pour nous c'est toujours la *Belle angevine* ; vous ne détruirez jamais ce nom-là dans notre pays » — et c'est très-vrai.

Pour la science pomologique, ce qu'il faut, c'est une synonymie qui comprenne tous les noms qu'un fruit a reçus, non-seulement dans les ouvrages d'horticulture, mais encore tous ceux qui sont usités dans le langage vulgaire des différentes provinces de France, sans faire prévaloir plutôt celui-ci que celui-là ; car, je le répète, jamais la population d'une localité ne changera le nom des fruits qu'elle connaît. C'est donc perdre son temps que de chercher le nom le plus ancien, pour le faire admettre dans la nomenclature pomologique,

Faire un bon tableau dans lequel seraient rapportés tous les noms appliqués à un même fruit, sans donner plus d'importance à l'un qu'à l'autre, tel est le simple but que les hommes qui

s'occupent de cette branche importante de l'horticulture, devraient chercher à atteindre. Vouloir plus, c'est vouloir édifier une œuvre aussi déraisonnable que celle entreprise jadis par les habitants de Babylone, et qui fut détruite par les foudres du ciel.

Le catalogue de M. André Leroy est un véritable tableau synonymique des fruits; il est, comme il le dit lui-même, incomplet et imparfait; mais, à mon avis, il est plus parfait que le travail du Congrès de Lyon, dans lequel on ne fait que détruire et retrancher des synonymes; ce qui ne se comprend pas facilement, et ce qui lui enlève toute espèce de confiance. Je crois donc être utile aux amateurs, en leur faisant connaître ce Catalogue raisonné, dont l'importance est révélée par le silence que garde, à son sujet, le Congrès lyonnais (1).

F. Herincq.

EFFETS DE LA GELÉE SUR LES ARBRES DÉPLANTÉS ET PLANTATION DES ARBRES SANS RACINES.

Les arbres lorsqu'ils sont déplantés sont exposés à bien des accidents; cependant le mal est moins grand qu'on ne le suppose généralement. Je pourrais en citer de nombreux exemples à ma connaissance; en voici quelques-uns :

Une charretée d'arbres que nous faisions venir de notre pépinière, située à environ 20 kilomètres d'ici, en la commune des Alleuds, fut surprise par une gelée de 4 à 5 degrés, et bien que ces arbres fussent recouverts d'une légère couche de chaume, les racines en furent atteintes à tel point qu'il nous fut impossible d'en livrer aucun. Ne pouvant en tirer parti sous ce rapport, et ne pouvant pourtant nous décider à jeter au feu des arbres qui, pour la plupart, étaient d'une beauté remarquable,

(1) Ce catalogue se vend 1 fr., et 1 fr. 25 par la poste *franco*.

nous résolûmes de les planter, ne fût-ce qu'à titre d'expérience. On en fit deux lots d'égale quantité environ de chaque espèce. Les sujets du 1er furent plantés dans la forme ordinaire, c'est-à-dire, que les racines furent habillées et nettoyées de toute la partie mutilée lors de la déplantation.

Ceux du 2e lot eurent les racines tout entières coupées ras le tronc, comme si l'on eût voulu en faire un tuteur. En les plantant on eut grand soin de fouler fortement la terre au pied, afin qu'ils ne fussent pas ébranlés par le vent et que les jeunes radicules, qui sortent du collet et du pivot, ne fussent pas elles-mêmes dérangées dans leur travail ; une couche de fumier assez épaisse fut étendue sur le sol afin d'empêcher la dessication qu'aurait pu opérer les rayons du soleil pendant l'été.

Ceux du 2e lot, c'est-à-dire ceux auxquels on avait coupé les racines, poussèrent mieux que ceux du 1er auxquels on les avait conservées, et les uns et les autres prirent assez bien ; il n'y eut presque pas de perte, à peine un sur 20.

Voici comment étaient composés ces lots d'arbres :

600 poiriers pyramides sur cognassiers ; 200 pruniers pyramides ; 12 cerisiers pyramides ; 12 noyers fertiles.

La première année on ne donna à ces arbres aucune taille ; ils ne poussèrent que quelques feuilles, mais ils ne périrent pas et c'était déjà beaucoup dans de telles conditions. La 2e année, ils ne furent pas encore taillés ; ils poussèrent peu, mais leur aspect toutefois annonçait une meilleure santé; ils avaient déjà fait en assez grande quantité de nouvelles racines qui assuraient pour l'avenir une bonne végétation. La 3e année, alors qu'il n'y avait plus de doute pour leur reprise, on les rabattit à environ 60 cent. du sol et l'on tailla court toutes les branches. La végétation que l'on obtint dépassa nos espérances; tous, ou à peu près tous les yeux de la tige se développèrent vigoureusement, et aujourd'hui l'on a des sujets pleins d'avenir avec lesquels on pourra avoir des arbres d'une forme et d'une régularité parfaites.

Les pruniers avaient repris dès la seconde année une telle végétation qu'ils ont tous été vendus et qu'il n'en reste plus que trois aujourd'hui, lesquels forment des hautes tiges.

Les cerisiers et les noyers ont tout aussi bien réussi que les poiriers et les pruniers. Voici un autre exemple de la robusticité des poiriers greffés sur coignassier et de la facilité avec laquelle ils reprennent à la transplantation.

Vers la fin de mars, on a l'habitnde de jeter sur les tas du bois de feu tous les arbres de rebut des pépinières. Cette année comme les précédentes on en a jeté à cette époque un certain nombre qui était en jauge depuis le commencement de la vente. Il y avait parmi eux beaucoup de poiriers pyramides sur cognassier, qui furent employés un mois plus tard à faire des tuteurs pour des clématites ; ils furent conservés avec toutes leurs branches et aiguisés avec une serpe comme un piquet. Plusieurs centaines furent ainsi employés et aujourd'hui le carré où ils sont piqués ressemble à une pépinière de poiriers plantés dans la forme et avec les précautions ordinaires. Plus de neuf dixièmes ont parfaitement repris ; ils ont aussi des feuilles en grand nombre et quelques-uns même (ce sont des William) ont porté des fruits (1). Si maintenant on déplante ces poiriers avec précaution, on trouve qu'il s'est développé sur le sujet cognassier une quantité considérable de chevelu, lequel assure la reprise de l'arbre.

Si on laissait ces arbres sur place, c'est-à-dire sur le lieu même où ils ont été fichés dans le sol à l'état de tuteurs, et qu'on rabattît la tige principale à environ 50 centimètres de hauteur et les branches latérales près de la tige, en conservant soigneusement toutefois les plis qui se trouvent à la base de ces

---

(1) Lors de mon passage à Angers, j'ai pu jouir de ce singulier phénomène de végétation et de production.

F. H.

branches, lesquels plis renferment un grand nombre d'yeux latents, on obtiendrait une superbe végétation et des arbres bien formés dans la suite. Déjà il y a vingt ans on avait fait des expériences dans ce genre. Une cinquantaine de poiriers, dont les racines avaient gelé dans la pépinière, furent plantés de la sorte par notre ancien collègue Macé, dit Printemps. Tous avaient parfaitement réussi et nous ont donné pendant longtemps de superbes et excellents fruits.

Quelle conclusion peut-on tirer de tout ce qui précède? Est-ce à dire que les arbres, les poiriers sur cognassier notamment, n'ont pas besoin de racines pour subir fructueusement la transplantation? Non, nous ne soutiendrions pas un principe aussi absolu, bien que les faits nous donnassent peut-être raison; mais nous dirons qu'il peut arriver maintes circonstances dans lesquelles la réussite n'est pas moins bonne dans les sujets complétement dépourvus de racines et plantés comme un piquet à l'état de bouture, que dans ceux qui en sont abondamment pourvus. Je suis même porté à croire que si l'on eût planté avec toutes leurs racines ces mêmes poiriers qui sont restés près d'un mois exposés à l'air sur un tas de bois, aucun d'eux n'eût échappé à la mort.

Mais de ce que l'on peut soutenir le principe absolu posé ci-dessus, les savants, les professeurs de taille sont-ils bien plus fondés à soutenir dans leurs cours le principe contraire; à savoir, qu'un arbre doit être déplanté avec les plus grandes pré cautions, que toutes ses racines doivent être conservées dans toute leur longueur sous peine de mort (pour l'arbre bien entendu) et aussi de détruire l'harmonie qui existe entre les branches et les racines: qu'en pépinière les arbres sont trop rapprochés les uns des autres pour pouvoir être levés avec toutes leurs racines, et que de l'inobservation de ces principes viennent tous les accidents qui accompagnent quelquefois la transplantation des arbres.

Notre opinion à nous, c'est qu'aucun de ces deux principes ne peut être soutenu d'une manière absolue; que la nature, dans sa haute sagesse, a permis dans le plus grand nombre de cas que les arbres pussent être changés de place et transportés d'un lieu à un autre sans trop difficultés. S'il y a des exceptions à cette règle générale, et je sais qu'il y en a, elles sont fort heureusement en très-petit nombre, et encore ne tiennent-elles pas autant à la manière dont ils auront été déplantés, qu'à la constitution même de l'arbre.

Baptiste DESPORTES,
chef de culture chez M. André Leroy.

CULTURE COMPARATIVE DES POMMES DE TERRE BLANCHARD ET MARJOLIN.

Je me suis livré cette année à des essais de culture comparative des Pommes de terre *Marjolin* et *Blanchard*. Je crois devoir en faire connaître les résultats.

La Pomme de terre Blanchard est ronde, jaune, avec les yeux teintés de violet. — Loin de moi la pensée de suspecter la loyauté de M. Blanchard, dont elle a reçu le nom. Il a obtenu cette variété, je veux le croire; mais un autre, avant lui, paraîtrait en avoir obtenu une toute semblable. J'ai de telles présomptions qu'elle existait avant 1849 (sous quel nom? je l'ignore), que je prends la chose pour un fait. — Je m'explique. Vers 1846, *pas plus tard*, un ouvrier introduisit, à mon insu, dans le village que j'habite une Pomme de terre hâtive, qui ne tarda pas à être propagée dans les villages environnants, où elle est aujourd'hui très-répandue. Je montrais ces jours-ci à l'instituteur de notre commune, esprit réfléchi et observateur, deux tubercules de la Blanchard qu'on venait de récolter dans mon potager; il m'apprit alors que cette Pomme de terre était cultivée depuis quatorze ans à Chaltrait, sous le nom de Pomme de terre hâtive; et comme je paraissais très-étonné de son affirma-

tion, il m'apporta plusieurs tubercules *exactement semblables* à l'extérieur et à l'intérieur à ceux qui provenaient de mon jardin. J'allai examiner sur place les touffes d'où ils avaient été arrachés; je retrouvai le *bois*, la feuille, le mode de végétation de la Blanchard. Il n'y a pas à s'y tromper.

Quelques mots sur des expériences de MM. L. Vilmorin et Vuitry.

Le 13 avril 1859, M. Vilmorin fit planter la Blanchard et la Marjolin. Le 14 juin, 6 touffes de chaque variété étaient arrachées; le produit de la Blanchard fut de 3 kil. 750 gr.; celui de la Marjolin, de 1 kil. 210 gr. C'est la proportion de 3 contre 1 en faveur de la Blanchard.

Pour juger du degré de maturité et aussi de la qualité, 3 tubercules de l'une et de l'autre, coupés en tranches minces, furent mis à l'étuve. Résultat pour la Blanchard, 18.47 p. 100 de matière sèche; pour la Marjolin, 17.11. La Blanchard aurait pu être arrachée 15 jours plus tôt que la Marjolin. (Voir *Bon jardinier*, 1860.)

Ainsi, d'après M. L. Vilmorin, le produit de la Blanchard serait triple de celui de la Marjolin;

Elle contiendrait plus de matière sèche;

Elle serait sensiblement plus hâtive.

Voici maintenant ce que nous fait connaître M. Vuitry.

Le 15 mars 1859, il faisait planter les deux variétés dans une terre de potager médiocre, sableuse et sèche. Au commencement de juin, la maturité était suffisante pour la consommation. La Blanchard se montra plus hâtive. — 15 juin, arrachage partiel; produit moyen par *talle*, pour la Marjolin, 0 kil. 230; pour la Blanchard, 0 kil. 350. — C'est 50 p. 100 en faveur de la nouvelle variété; mais il a soin de faire remarquer que la proportion des petits tubercules non vendables est plus considérable pour la Blanchard, et qu'en les éliminant dans les deux variétés, la différence en faveur de la Blanchard est descendue de 50 p. 100 à 40 p. 100.

Un deuxième essai, comparatif également, était fait le même jour, 15 mars, dans une terre de qualité meilleure. La Blanchard à encore primé la Marjolin pour l'époque de la levée, la vigueur de la végétation, la précocité même. Il y a eu accroissement de produit chez les deux, en raison de la plus grande fertilité du sol; mais la proportion de cet accroissement a été moindre relativement pour la Blanchard que pour la Marjolin. La différence entre les deux variétés n'était plus que de 25 p. 100.

Plantées en terreau sur couche, l'écart entre les deux variétés est encore devenu moindre.

Le desséchement complet des tiges a eu lieu un peu *plus tôt* pour la Blanchard

Ainsi, d'après M. Vuitry;

1° Plus le sol est maigre, plus la Blanchard lutte avec avantage sur la Marjolin;

2° Dans toutes les circonstances, elle produit plus;

3° Elle est un peu plus hâtive;

4° Elle paraît préférable dans la culture des jardins et des champs et semble devoir remplacer la Marjolin pour l'approvisionnement de la Halle.

J'en arrive à mes propres essais.

POMMES DE TERRE BLANCHARD ET MARJOLIN COMPARÉES.

Blanchard.

6 avril. Planté un litre en terre riche de mon jardin.

1er mai. Elle lève également.

18 juin. Elle entre en fleur. Fleur bleuâtre.

22 juill. J'ai arraché quelques tubercules de bonne grosseur; la peau s'enlève au plus léger frottement. — Pas assez mûrs. Ils sont cependant mangeables sautés dans le beurre.

Marjolin.

6 avril. Planté un litre. Même terre même planche.

11 mai. Levé dix jours plus tard et inégalement. C'est le défaut ordinaire de cette variété. Une fois hors de terre elle rattrape le temps perdu.

18 juin. Les inflorescences se détachent avant l'épanouissement de la fleur.

4 août. Arraché les fanes de tous les pieds; pas absolument sèches.
Produit : 35 litres.
6 août. J'ai fait cuire sous la cendre et à sec dans un cylindre de tôle exposé à la flamme du feu plusieurs tubercules de grosseurs différentes. — Ni aqueux, ni sucrés, ni gras. — Les molécules se désagrégent bien. — Farineux. — Très-bons.

22 juill. Même remarque que pour la Blanchard.
4 août. Même opération.
Même état des fanes.
Produit : 18 litres.
6 août. Même opération.
Peut être un peu moins mûrs, un peu gras, pas tous. — Bons.

J'ai divisé les 35 litres de la Blanchard en 5 lots, les 18 de la Marjolin en 4, afin de me rendre compte de la proportion des différentes grosseurs entre elles dans la même variété et d'une variété à l'autre. En outre, j'ai pesé un tubercule pris dans chaque lot et représentant le poids moyen du lot.

Blanchard.

Lots.	Nombre des tub.	Poids m. d'un tub.	Quant. de lit.
1er lot. Les plus gros.	20	300 gr	6
2e lot. Forts.	32	130	5
3e lot. Moyens.	74	100	9
4e lot. Petits.	130	50	9
5e lot. Très-petits, d'une petite noix à une noisette.	250	20 tub. en mél. 270 gr	6
	506 tub.....		35 lit.

Marjolin.

Lots.	Nombre des tub.	Poids m. d'un tub.	Quant. de lit.
1er lot. Les plus gros.	30	170 gr	4
2e lot. Forts.	94	100	6 1/2
3e lot. Moyens.	76	40	4
4e lot. Très-petits.	187	20 tub. en mél. 220 gr	3 1/2
	387 tub....		18 lit.

Il ressort de ce tableau que les tubercules de la Blanchard sont très-inégaux, que sur les 35 littres de ma récolte, il s'en trouve 15 de *petits* ou *très-petits*. Les petits pesant en moyenne 50 grammes, sont encore marchands, mais il faut retrancher les 6 litres de très-petits qui ne sont pas vendables, ce qui réduit le nombre de litres de la Blanchard à 29. Supprimant également les 3 litres 1/2 de très-petits tubercules de la Marjolin, il reste pour elle 14 litres 1/2.

La Blanchard aura produit juste le double de la Marjolin. Si je rapproche les essais de MM. L. Vilmorin, Vuitry et les miens pour les comparer, je trouve :

Le produit de la Blanchard.	*D'après M. Vilmorin.*	*D'après M. Vuitry.*	*D'après moi.*
	Triple de la Marjolin.	A peine d'un tiers en sus dans les meilleures conditions et d'un quart en sus dans les moins favorables.	Double
Son degré de hâtivité.	Avancée de près de 15 jours sur la Marjolin.	Un peu plus hâtive.	A peine plus hâtive.

Bien que la Blanchard soit plus productive dans tous les modes de culture employés, malgré sa hâtivité et sa bonté incontestables, elle ne fera pas descendre la Marjolin du rang qu'elle occupe, parce qu'elle n'est ni aussi élégante de forme, ni si bien robée et qu'elle ne pourrait la remplacer ni chez les restaurateurs ni sur les tables recherchées ; d'ailleurs, la Marjolin est très-bonne et très-peu moins précoce. Elle ne peut donc pas disparaître de la Halle ni des jardins soignés. Il faudrait même souhaiter qu'elle fût connue de la France entière.

Mais la Blanchard peut et devrait être cultivée pareillement ; comme sa végétation est vigoureuse, je suis très-porté à croire, avec M. Vuitry, qu'elle est rustique et peu exigeante sur la qualité de la terre. Elle rendra dans les champs le double de la Marjolin, aussi elle se vendra à un prix inférieur, j'en suis persuadé. — Elle conviendrait parfaitement aux ouvriers de la campagne, parce qu'elle leur fournirait un très-bon aliment, à une époque de l'année où leurs petits jardins produisent à peine de légumes.

Il me reste à consigner ici un petit perfectionnement que j'ai introduit, ces années dernières, dans ma culture de Pommes de terre Marjolin en pleine terre, en plein carré, sans ados ni cloches.

Vers le 15 mars, on enfonce dans la terre d'une couche maraîchère nouvellement plantée en Melons, une quantité de tubercules de grosseur moyenne, serrés les uns contre les autres et à la profondeur seulement de 3 ou 4 centimètres. Mon but unique est d'activer le développement des germes. — Huit à dix jours après, la terre est soulevée ; ils vont sortir; c'est le moment d'enlever les tubercules. Une ou plusieurs planches sont préparées pour les recevoir, — des trous peu profonds sont pratiqués de 33 en 33 centimètres en tous sens. — On place un tubercule germé dans chaque trou, et avec précaution, on le recouvre d'une légère couche de gros terreau ; — puis on répand régulièrement sur la planche un paillis de longue litière de cheval épais de 10 centimètres. — Il ne doit pas être tassé, afin que l'air et la lumière puissent, quoique diminués, pénétrer encore jusqu'aux plantes. — Je laisse ce paillis sans y toucher jusqu'en mai, quand je prévois que les gelées ne sont plus à redouter. — Alors je le fais enlever par un temps couvert. *Aucun* pied ne fait défaut et déjà les pousses, qui sont du plus beau vert, ont atteint jusqu'à 12-16 centimètres de hauteur.

Par ce moyen bien simple, nullement dispendieux, puisque j'utilise la terre nue d'une couche destinée à être occupée plus tard par les Melons (il est vrai qu'il faut avoir une couche à sa disposition), on avance de plusieurs jours l'époque où ce légume peut être consommé.

Cte LEONCE DE LAMBERTYE.

Nous trouvons dans les bulletins de la Société d'horticulture de Paris qui ont publié l'article de M, le comte de Lambertye, une lettre de M. Vuitry sur le même sujet, et de laquelle nous extrayons les passages suivants, pour compléter l'historique de la Pomme de terre Blanchard.

« C'est par mon intermédiaire dit M. Vuitry que cette Pomme de terre est parvenue entre les mains de M. Louis Vilmorin, l'ha-

bile agronome dont l'horticulture déplore aujourd'hui la perte, en sorte que je me trouve en mesure de dissiper quelques doutes qui se sont élevés à son sujet dans le sein de la Société, et d'établir auprès d'elle que, malgré sa ressemblance avec la Pomme de terre à œil violet, connue depuis longtemps, la Pomme de terre Blanchard est réellement une variété nouvelle et dictincte, obtenue de semis. C'est par un sentiment de justice envers M. Legendre, à qui l'on doit d'avoir conservé ce gain de son ami M. Blanchard, et en même temps parce que j'ai la conviction qu'il n'est pas sans intérêt pour l'horticulture d'en favoriser la propagation, que j'interviens dans le débat.

« Pour ne laisser aucune incertitude, je suis obligé de reprendre les choses dès leur origine.

« Au printemps de 1858, M. Legendre me donna quelques tubercules d'une Pomme de terre ronde jaune, à taches violettes, qu'il me recommanda comme étant très-hâtive et de bonne qualité. Sans m'informer de son origine, je la plantai à côté de la Marjolin, le même jour (15 mars 1858), en pleine terre légère, sableuse et médiocrement fertile.

« La Pomme de terre de M. Legendre, sortit de terre la première; la levée en fut uniforme et rapide; sa végétation assez vigoureuse et régulière lui assura constamment la priorité sur la Marjolin; ses fanes se desséchèrent les premières. Le 1er juin, elle était presque au terme de son développement; son produit moyen par talle, qui, à la maturité complète, s'est élevé à 500 grammes, était déjà parvenu à 440 grammes. La Marjolin, bien moins avancée, restait au-dessous de 200 grammes, un peu moins de moitié. Au commencement de juillet, la Marjolin avait regagné quelque chose sur cette grande différence; mais la nouvelle variété produisait encore 30 p. 0/0 de plus qu'elle.

« Dans une autre plantation comparative, en sol de meilleure qualité, le produit des deux variétés s'éleva davantage; mais l'écart entre elles fut moins grand; la Pomme de terre ronde ne dépassa plus la Marjolin que de 25 p. 0/0 au lieu de 30.

« Ces faits qui établissent en faveur de la nouvelle venue un avantage évident sur l'ancienne, au triple point de vue de la précocité, de la fécondité et de la rusticité, fixèrent naturellement mon attention, et c'est alors que, pour m'appuyer sur l'autorité d'un homme tout à fait compétent, j'adressai à M. Louis Vilmorin, avec une note sur mon essai, quelques Pommes de terre de cette variété: Je le priai de me faire savoir s'il la connaissait déjà, et, s'il la croyait nouvelle, de vouloir bien contrôler, avec son expérience, l'essai que je venais d'en faire.

« A la première vue, M. Vilmorin, sans toutefois rien affirmer, pensa d'abord, ainsi que l'ont fait quelques Membres de Société, qu'il était possible que ce fût l'œil violet. Dans sa réponse du 14 janvier 1859, il hésite entre cette opinion et la pensée que c'est le résultat d'un semis : voici ce qu'il me dit à cet égard dans sa lettre :

« Je ne saurais, à première vue, dire le nom de cette Pomme
» de terre ; elle me rappelle une variété qui est depuis longtemps
» dans la collection de la Société d'Agriculture sous le nom d'œil
» violet ; c'est une jaune ronde très-lisse et très-hâtive.

» D'un autre côté, et dans la supposition que ce pourrait être
» un semis, ne pourriez-vous pas savoir quelque chose sur son
» origine, de la personne de qui vous la tenez?

» D'après votre note, cette variété dépasserait en précocité
» la Pomme de terre Marjolin, et, quoique très-hâtive, la variété
» œil violet qui lui ressemble n'était pas, autant que ma mé-
» moire me le rappelle, aussi hâtive que cela. »

« Je m'empressai de prendre des renseignements. M. Legendre, à qui je m'adressai d'abord, me dit la tenir d'un de ses amis, M. Blanchard, qui l'avait obtenue de semis quelques années auparavant, quand il était garde de la forêt de Preuilly ; M. Blanchard, obligé d'aller habiter Montigny-Leucoup, où il n'avait plus de jardin, l'avait prié en partant de lui conserver précieusement ce dépôt.

« Voulant pousser mon investigation jusqu'au bout, j'écrivis à M. Blanchard et j'extrais ce qui suit de sa réponse, en date du 22 février 1859, que je n'ai transmise à M. Vilmorin qu'après en avoir pris copie.

« J'eus l'idée de faire un semis de la Pomme de terre violette » tardive ; c'est en 1848 que j'ai récolté sept baies dont j'ai fait » sécher les graines : en 1849 j'eus une récolte de très-petits » tubercules.

» Une tige morte avant les autres m'avait fait croire qu'un » insecte l'avait fait périr ; mais à la récolte j'ai trouvé au pied » de la tige desséchée deux petites Pommes de terre de la gros- » seur d'une Aveline ; leur forme un peu aplatie m'avait frappé ; » je les séparai des autres bien précieusement. En 1850, j'étais » fixé sur le mérite de cette variété ; M. Legendre l'a appréciée. » En quittant le pays, je lui avais bien recommandé de me la » conserver. Je vois avec plaisir, etc. »

» Je viens de faire, en 1860, une troisième épreuve aussi favorable que les deux premières à la nouvelle variété.

» Je ne crains donc pas d'affirmer à la Société que la Pomme de terre Blanchard est une variété nouvelle obtenue de semis ; qu'elle réunit à un plus haut degré que la Marjolin le double avantage d'être hâtive et suffisamment productive ; que de plus elle est moins exigeante que la Marjolin sur la qualité du sol, et qu'elle peut encore donner des produits rémunérateurs là où la Marjolin n'offrirait qu'une fort médiocre récolte, en sorte qu'elle convient non-seulement comme variété de primeur à la culture potagère, mais qu'elle offre encore à la masse des cultivateurs une variété hâtive qu'ils peuvent cultiver en plein champ ; enfin la Pomme de terre Blanchard est abondamment douée de la faculté de pousser de nouveaux germes quand les premiers sont détruits par une cause quelconque, en sorte qu'elle ne manque jamais et se trouve complétement à l'abri de l'accident qui a compromis cette année la culture de la Pomme de terre Marjolin.

VERRY.

Paris. — Imprimerie de E. Donnaud, rue Cassette, 9.



CHRONIQUE.

L'arrivée de l'hiver : effet de neige. — Un canard au café. — Histoire du premier pied de caféier introduit en France; comment il est le père de tous ceux qui constituent les plantations de la Martinique. — Les caféiers de Cayenne et de Bourbon. — Puff : Mélilot ou Luzerne géante. — Un nouveau remède contre la maladie de la vigne. — Insuccès de la vaccination de la vigne.

L'hiver est décidément parmi nous : il n'a devancé, cette année, que de quelques heures, l'époque prescrite par les savants rédacteurs d'almanachs. C'est pendant la nuit du 16 au 17 décembre qu'il a pris possession du terrain, au lieu du 21 à 1 heure 55 minutes du soir, comme il est annoncé par les Liégeois, simples ou doubles. Au moment où j'écris ces lignes, il y a neige partout; jusqu'à Nice, cette pauvre Nice, qui depuis qu'elle n'est plus italienne, est assujettie aux lois atmosphériques de la France!

Mais c'est un charmant spectacle qu'une vue de neige et de givre. J'admirais, le jour de Noël, avec un plaisir extrême, cette blanche campagne de nos environs qui paraissait sortir des vastes ateliers galvanoplastiques de l'argentier Ruoltz. Les feuilles de Mahonia, de Laurier cerise, étaient comme bordées d'une fine dentelle de la plus franche blancheur. Les Pins, les Sapins et les Cèdres n'étaient plus qu'une masse d'élégantes aiguilles argentées, et les Bouleaux, avec leurs branches flexibles et pendantes, ressemblaient à de blancs fantômes échevelés, fraîchement sortis des tombeaux du Grand Opéra.

La plus basse température a été de 9 degrés et quelques dixièmes dans la nuit du 24 au 25; mais dans la journée le temps a commencé à mollir, et le soir, une pluie fine fit croire au dégel. Il n'en fut cependant rien. Après deux jours d'une

température douce, les vents de l'est ont ramené les froids et arrêté la fonte des neiges (1).

La saison des frimas est aussi la saison des canards. Les grands journaux signalaient dernièrement le passage d'une telle bande de ces volatiles, qu'on crut, un instant, qu'un nouveau Josué avait, cette fois, soustrait le soleil ; je n'ai pas vu l'effet de ces fameux canards ; mais j'ai vu celui d'un canard échappé des bureaux du *Moniteur universel*, et qui a fait courir tous les Parisiens au Jardin des Plantes de Paris. Voici ce que publiait le journal officiel, dans la partie qui ne l'est pas.

« On remarque en ce moment, dans une des serres chaudes du Muséum d'histoire naturelle de Paris, un pied de *Caféier* » *en pleine fructification*, etc. »

Suit, l'histoire plus ou moins véridique et lamentable *d'une bouture* du premier pied de Caféier cultivé à ce même Muséum, dont les serres « sont chauffées par *quatre fourneaux;* » laquelle bouture transportée à la Martinique, donna naissance aux vastes plantations de Caféier qui couvrent aujourd'hui les Antilles.

Un journal spécial d'horticulture qui a reproduit l'article du *Moniteur*, l'a fait suivre à son tour de la réflexion suivante : « *La fructification du Caféier dans une serre est un fait important*; *les réussites en ce genre sont assez rares.* » — Aussi tout le monde d'accourir au Muséum, et tout le monde de constater que le Caféier du Jardin des Plantes en pleine fructification, n'était qu'un astucieux canard *de Barbarie*.

En effet, de toute cette histoire, voici la *vraie vérité*.

Les serres du Muséum de Paris possèdent plusieurs pieds de Caféier, dont un, qui peut avoir de 2 mètres à 2 m. 50, fleurit à peu près tous les ans, et donne assez souvent quelques fruits. Si des soins particuliers de culture lui étaient donnés, chaque

(1) Au moment où nous mettons sous presse, il n'y a plus de neige; mais la gelée a repris avec une nouvelle intensité.

année le *Moniteur*, et notre confrère qui trouve que les réussites en ce genre sont rares, pourraient annoncer la pleine fructification du Caféier. Mais cette année, il n'a ni fleuri ni fructifié !

C'est ce fait anormal que le *Moniteur* a sans doute voulu constater.

Quant à l'anecdote qui accompagne l'annonce de fructification du Caféier, relative à l'introduction de cet arbuste à la Martinique par de Clieux, elle est assez exacte, mais incomplète.

Le premier pied de Caféier qui a *été* cultivé au Jardin des Plantes de Paris, y fut apporté par un officier d'artillerie nommé de Ressons; mais il y mourut quelques temps après. Un nouvel individu fut alors envoyé à Louis XIV, en 1714, par le bourguemestre d'Amsterdam (Hollande), M. Bancras, et c'est un morceau détaché de l'histoire de ce deuxième Caféier que le *Moniteur* a racontée très-imparfaitement.

Malgré l'assertion de notre confrère — que la fructification du Caféier est assez rare en serre — il est arrivé que dès 1716, « de jeunes plants, *élevés de graines du pied envoyé au Muséum 2 ans auparavant par Bancras* (1), furent confiés au docteur Isemberg pour les transporter à la Martinique. Ainsi, à cette époque, cet arbuste fructifiait parfaitement dans les serres du Muséum, qui alors n'étaient pas chauffées par 4 fourneaux.

La tentative du docteur Isemberg ayant échoué, de Clieux, capitaine d'infanterie et enseigne de vaisseau, tenta un nouvel essai en 1720. Il obtint, de Antoine de Jussieu (oncle du grand botaniste, Antoine Laurent de Jussieu), par le crédit du docteur Chirac, un jeune pied provenant des *graines récoltées sur le Caféier* du Jardin du Roi (comme on l'appelait alors), et non

(1) Aublet : *Observations sur la culture du Caféier*, 1775.

d'une bouture, ainsi qu'il est dit dans l'article du *Moniteur* : ce fait est très-important à rectifier, car il prouve que le Caféier fructifiait alors parfaitement en serre.

Voici maintenant l'histoire de ce pied qui traversa les mers. C'est de Clieux, lui-même, qui la raconte, dans une lettre adressée à Fusée Aublet, botaniste du roi, le 22 février 1774; par conséquent, 54 ans après le fait accompli. On jugera par là, de la prodigieuse fertilité de l'intéressant arbuste qui nous occupe.

« Dépositaire de cette plante si précieuse pour moi, dit de Clieux, je m'embarquai avec la plus grande satisfaction; le vaisseau qui me porta, était un vaisseau marchand, dont le nom, ainsi que celui du capitaine qui le commandait, se sont échappés de ma mémoire; mais ce dont je me ressouviens parfaitement, c'est que la traversée fut longue et que l'eau nous manqua tellement, que pendant plus d'un mois, je fus obligé de partager la faible portion qui m'était délivrée, avec ce pied de café sur lequel je fondais les plus heureuses espérances et qui faisait mes délices; il avait tellement besoin de secours, qu'il était extrêmement faible, n'étant pas plus gros qu'une marcotte d'œillet. Arrivé chez moi, mon premier soin fut de le planter avec attention dans le lieu de mon jardin le plus favorable à son accroissement : quoique je le gardasse à vue, il pensa m'être enlevé plusieurs fois, de manière que je fus obligé de le faire entourer de piquants, et d'y établir une garde jusqu'à sa maturité.

Le succès combla mes espérances; je recueillis environ deux livres de graines, que je partageai entre toutes les personnes que je jugeai les plus capables de donner les soins convenables à la prospérité de cette plante. La première récolte fut très-abondante; par la seconde, on se trouva en état d'en étendre prodigieusement la culure. Mais ce qui favorisa singulièrement sa multiplication, c'est que deux ans après, tous les arbres du Cacao du pays, qui faisaient l'occupation et qui étaient la seule ressource de plus de deux mille habitants, furent déracinés, enlevés et radicalement détruits par la plus horrible des tempêtes, accompagnée d'une inondation qui submergea tout le terrain où ces arbres étaient plantés; terrain qui fut sur le champ employé, avec au-

tant de vigilance que d'habileté, en plantation de Caféiers, qui firent merveille, et mirent les cultivateurs en état de le répandre à Saint Domingue, à la Guadeloupe et autres îles adjacentes, où, depuis, il a été cultivé avec le plus grand succès, etc., etc.

Notre colonie de Cayenne doit ses Caféiers à un fugitif de la colonie, qui s'était réfugié dans les établissements hollandais. Éprouvant le besoin de revenir à ses compatriotes, il écrivit au gouverneur de la Guyane française que, si on voulait lui pardonner sa faute et le recevoir, il apporterait avec lui des graines de Caféier. Ce qu'il fit en effet, au risque de recevoir les peines rigoureuses que le gouvernement hollandais infligeait aux individus qui sortaient de sa cotlonie avec les graines de cet arbuste. Ceci se passait en 1719.

C'est en 1717 que l'île Bourbon commença la culture du Caféier. Quelques plants de Moka furent envoyés par la Compagnie des Indes, établie à Paris, au lieutenant de l'île, M. Des forches Bouchet. En 1720, il n'en restait qu'un seul pied qui produisit cette année là au moins *quinze mille fèves de café*.

Quant à l'usage de l'infusion préparée avec les grains torréfiés et pulvérisés, il remonte beaucoup plus haut; on a la certitude qu'on en vendait déjà sous le règne de Louis XIII, au petit Châtelet, sous le nom de *cahove* ou *cahovet*, et, quoiqu'en ait dit Mme de Sévigné, Voltaire et le café ne sont pas passés.

Du canard au *puff*, la transition est naturelle. Le premier est un volatile très-inoffensif qui ne s'en prend qu'aux jambes des personnes trop curieuses ; le second est moins bénin ; c'est un canard effronté qui s'attaque à la bourse des gens qui ne sont pas comme saint Thomas. Tous deux ont vu le jour aux États-Unis d'Amérique ; ce qui explique la facilité avec laquelle ils se sont rapidement acclimatés en France.

Un nouveau *puff* (prononcez pouffe), circule en ce moment dans les grands journaux politiques, où les *puffs* en général

ont un facile accès ; c'est la *Luzerne géante !* qui va faire pâlir l'étoile du fameux *Chou colossal*. On lit dans la *Patrie* :

« Le *Mélilot blanc de Sibérie*, appelé aussi *Luzerne géante du Chili*, *Trèfle de Bokara*, est une plante fourragère des plus précieuses, qui réussit très-bien dans nos climats et dans tous les plus mauvais terrains ; sa culture a été vivement recommandée par Thouin et Bosc. »

Or ce fameux Mélilot, est pour le moins aussi vieux que le monde, et pour n'être pas sorti du sac du célèbre *Barnum*, il n'en est pas moins un bel et bon *puff*, avec lequel quelques industriels espèrent tirer de beaux écus, aux agriculteurs trop confiants, car cette plante exige les sols les plus riches en calcaire ; ses tiges sont ligneuses, hautes de 2ᵐ à 2ᵐ50, et plus propres à chauffer le foyer du cultivateur qu'à nourrir ses bestiaux, qui n'en pourraient manger, tout ou plus, que les extrémités herbacées. Que les amateurs de nouveautés se le tiennent donc pour dit.

Autre nouvelle.

On vient de découvrir un remède infaillible contre l'oïdium. Quel est-il ? Je n'en sais rien ! Mais son efficacité est attesté par des certificats de personnes honorables, qui en ont fait l'expérience. Il se recommande par la facilité et la rapidité avec laquelle on l'applique, ainsi que par la modicité des frais qu'il occasionne. S'adresser, pour plus amples renseignements, à Madame Priou, route de Bayonne, 55, à Bordeaux.

Ce remède me rappelle naturellement la vaccine végétale dont j'ai parlé dans un précédent numéro, en démontrant l'erreur sur laquelle elle reposait. C'est donc avec le cœur rempli de douleurs que j'ai vu un de nos confrères, essayer ce procédé, et publier sérieusement l'insuccès de ses expériences. Il est vrai que des médecins, de vrais médecins diplômés par les facultés de médecine, ont cru aussi à l'efficacité de l'inoculation



Rupelley pinx.   Debray sc.

Amphicome Emodi.

du mal de la vigne ; mais ils n'ont jamais essayé de préserver l'homme d'une certaine maladie contagieuse, en lui en inoculant le virus. Mais passons, c'est par trop.... puéril.

J'ai souvent ouï des flaneurs émérites, se plaindre de l'application de la vapeur aux éhicules de locomotion. Avec les chemins de fer, disent-ils, on ne peut plus admirer les *beaux sites des plaines de la Beauce,* ni contempler à son aise les *bords fleuris de la Biévre!* Pour moi je ne regrette nullement ni les névralgifères coucous de Versailles, ni les pestilentiels *Patacheons* d'Auxerre. Depuis l'invention des lignes ferrées et des bateaux à vapeur, le cercle étroit des anciens environs de Paris s'est considérablement élargi, et je trouve très-agréable de pouvoir pousser mes promenades dominicales jusqu'à Dunkerque ou la soyeuse ville de Lyon. Sans les chemins de fer, je ne connaîtrais pas les *hortillons*, les beaux arbres fruitiers du jardin des plantes d'Amiens, ni la riche collection de Cactées du chateau de Mérelessart.

Mais la longueur de cette chronique me force à ajourner le récit de mon expédition en Picardie au prochain numéro.

29 décembre 1860.

F. Hérincq.

AMPHICOME EMODI *(Royl et Lindley.)* — Pl. XV.

Étymologie : Du grec *amphi*, autour, et *kome*, chevelure ; allusion aux petites houppes qui garnissent les anthères.

Famille des *Bignoniacées* de Robert Brown ; *Didynamie angyospermie* de Linné.

Caractères génériques. Le genre *Amphicome*, établi par Lindley, comprend jusqu'à ce jour deux espèces de l'ancien genre *Incarvillea*. Elles sont herbacées glabres, à tiges cylindriques, dressées, vivaces ou annuelles. Les feuilles sont al-

ternes pétiolées pennatiseqnées avec impaires, composées de cinq à onze segments ovales-lancéolés, dentelées. Les fleurs sont disposées en grappes terminales lâches roses. Chacune présente : un calice campanulé à cinq lobes aigus ; une corolle en forme d'entonnoir à cinq lobes presqu'égaux, arrondis ; quatre étamines fertiles, dont deux plus longues, et une stérile ne présentant qu'un filet subulé; les anthères rapprochées par paire ont les lobes poilus et munis d'une sorte d'arête. L'ovaire entouré d'un disque est linéaire, surmonté d'un style filiforme que terminent deux stigmates lamelleux. A cet ovaire succède un fruit capsulaire en forme de silique, séparé en deux par une cloison libre, et qui s'ouvre par les deux sutures ; les graines sont nombreuses munies aux deux bouts d'un petit paquet de poils.

Caractères spécifiques. L'*Amphicome Emodi*, est l'ancien *Incarvillea Emodi* de Wallich. Il est vivace par sa racine; mais ses tiges sont annuelles et ne s'élèvent guère à plus de 20 ou 25 centimètres ; elles sont dépourvues de feuilles et ne portent que quelques bractées. Les feuilles sont radicales, longues de 12 à 15 centim., composées de 9 ou 11 folioles disposées par pairs, ovales échancrées en cœur à leur base, obtuses au sommet, crénelées en leurs bords. Les fleurs sont larges de 3 à 4 cent., très-belles, rose au sommet (limbe), jaune dans la partie inférieure ou tube.

C'est une très-jolie plante d'ornement, dont les fleurs d'une grande fraîcheur de coloris, se montrent vers le mois de septembre.

Cette espèce, originaire du mont Emodi, dans l'Hymalaya, a été introduite en Angleterre en 1852 par les soins du major Vicary ; elle a fleuri pour la première fois en 1855. On la trouve dans le commerce français depuis cette époque.

Une autre espèce moins remarquable, l'*Amphicome arguta* se trouve dans les cultures depuis 1835 ou 1836 ; elle a les fleurs



Debray sc.

Salvia involucrata.

d'un rose foncé, beaucoup plus petites que celles de l'espèce que nous figurons.

Toutes deux sont de serre froide; on les multiplie par graines, par rejetons et par bouture.

O. LESCUYER.

SALVIA INVOLUCRATA (*Cavanilles*). — (Pl. XVI.)

ÉTYMOLOGIE : du latin *Salvus*, sain : des propriétés attribuées à la sauge officinale.

Famille des *Labiées* de Jussieu; *Monandrie monogynie* de Linné.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES. Les Sauges sont des herbes, quelquefois des sous-arbrisseaux, à tiges carrées et à feuilles opposées, de forme très-variable. Leurs fleurs sont disposées en petits bouquets ou fascicules à l'aisselle des feuilles, et semblent constituer des verticilles floraux. Elles se composent d'un calice tubuleux à deux lèvres, non poilu à son orifice; d'une corolle tubuleuse à deux lèvres, dont la supérieure est arquée, et l'inférieure étalée, à trois lobes; de 2 étamines seulement, à anthères composées d'une seule loge fertile, unie à une loge stérile par un long connectif linéaire, qui est fixé latéralement au filet, et formant une sorte de bascule; de 4 ovaires implantés dans un disque; d'un style unique naissant entre les 4 ovaires, et terminé par un stigmate bifide. Le fruit est une espèce de petit noyau sec nommé nucule ou akène, de forme ovoide-triangulaire, et qui ne s'ouvre point; il constitue la graine du commerce.

CARACTÈRES SPÉCIFIQUES. — Le *Salvia involucrata* est une espèce très-belle, originaire du Mexique. Il peut atteindre jusque 1 m. 30 centim. de hauteur. Les tiges sont ligneuses à la base, à 4 angles, glabres; les feuilles sont glabres, échan-



crées en cœur, acuminées, dentelées, vertes avec les nervures pourpres à la face inférieure. Les fleurs sont d'un beau rouge pourpre, disposées au sommet des rameaux en une sorte d'épi, qui, avant la floraison, forme un très-gros bouton ovoïde de couleur rose. Ces fleurs naissent par 3 à l'aisselle des bractées larges et d'un beau rose; le calice est coloré rouge; la corolle est pourpre, tubuleuse ventrue au milieu, contractée au sommet, glabre, à deux lèvres, dont la supérieure est seule poilue.

Cette espèce a été introduite en 1827, par William Herbert, qui en avait reçu les graines de M. Tate.

Sa culture est fort négligé aujourd'hui, et bien à tort; car c'est une très-belle plante, qui fleurit tard et qui peut concourir à l'ornementation des jardins d'hiver. — Je l'ai retrouvée dans la collection de plantes de serre du château de Guitrancourt, où Madame de Morel de Rougemont avait réuni, il y a quelques années, toutes les plantes d'ornement les plus remarquables. Mais une succession de jardiniers incapables a anéanti presqu'entièrement toutes ces richesses horticoles, et c'est avec grande peine, qu'on a pu en sauver quelques débris.

Historiques des espèces. — Le genre *Salvia* comprend plus de 400 espèces répandues dans toutes les régions du nouveau et de l'ancien continent. Decandolle dans son Prodromus, publiée en 1848, en décrit 407. Mais la culture n'a pas crû devoir donner ses soins à toutes ses Sauges, dont le plus grand nombre est parfaitement *inornemental*, et parmi celles dont les fleurs ont quelque beauté, il s'en trouvent qui sentent tellement la plante médicinale, que le jardin d'ornement hésite à leur donner asile. De ce nombre il faut citer la *Salvia officinale* et ses variétés; les S. *Sclarea*, *Bracteata*, *Bicolor*, *Austriaca*, *Hablitziana* et *Horminum*.

Pour qu'une Sauge soit acceptée dans les jardins d'agré-

ment, il faut qu'elle ne rappelle en rien la médecine ou la pharmacie ; les espèces suivantes ont quelques succès dans le monde horticole :

Salvia involucrata, Confertiflora, Grahami, Splendens, Cardinalis ou *fulgens, Regla, Porphyrata* et *Coccinea* à fleurs rouges et les *Salvia patens, Hians*, à fleurs bleues. Les espèces de cette couleur sont plus nombreuses ; mais elles sont tellement insignifiantes et si inférieures à notre Sauge des prés (*Salvia pratensis*) que je me dispense de les citer.

CULTURE.—Les Sauges que j'ai mentionnées, comme rappelant par trop l'officine de l'herboriste, sont toutes de pleine terre, et vivaces, à l'exception de l'*Horminum* qui est annuelle, et qui peut trouver grâce devant les ennemis des plantes médicinales, à cause de ses élégantes bractées roses ou violettes dont sont couronnées ses rameaux. Cette espèce vient très-bien dans les terres sèches et légères, exposées au midi ; elle est vraiment jolie

Quant aux Sauges qui reçoivent les soins des amateurs, elles sont toutes de serre tempérée, ou serre froide . On les livre à la pleine terre pendant l'été ; à l'automne on les relève pour les mettre en serre, où elle ne doivent recevoir que peu d'arrosement.

La multiplication se fait par boutures ou par éclats des touffes.

F. HERINCQ.

MULTIPLICATION DES VÉGÉTAUX LIGNEUX PAR LE COUCHAGE OU MARCOTAGE.

Il y a longtemps qu'on a dit que tous les végétaux se multipliaient par la bouture et par le couchage, mais pour la réus-

site il faut connaître l'époque la plus convenable pour faire cette opération. Je dis l'époque à tort, car c'est plutôt l'état d'aoûtement où se trouve le jeune bois de l'année qui fait le succès des boutures et des couchages.

Si le bois de la jeune pousse est trop tendre, le couchage pourrit; si il est trop dur, les racines ne peuvent sortir au travers de l'écorce. Il faut donc un terme moyen, c'est-à-dire que le jeune scion dont on veut se servir ne soit ni trop tendre ni trop dur. Cette appréciation d'aoûtement de bois est assez difficile à faire ; il faut beaucoup d'expérience pour ne pas se tromper. Une longue pratique peut seule guider sûrement dans cette opération.

Les marcottes se font généralement de trois manières : la première tout simplement en couchant la branche en terre et en relevant la sommité hors du sol ; la seconde, de la même manière en ajoutant une torsion à la branche ; la troisième, en faisant une incision à moitié bois. Il y a deux manières de la faire : d'abord l'incision simple en dessous de la branche; puis l'incision en dessus de la branche avec torsion et placement vertical de la marcotte. Ce dernier moyen est le meilleur, l'incision étant faite à la base d'un bouton ou sur le vieux bois au point d'attache du jeune bourgeon de l'année. Il s'y trouve ou un œil ou un talon, qui, étant placé à la partie inférieure de la marcotte, est dans les conditions d'une bouture attachée à la mère par la position verticale, la sève descendante vient s'accumuler au talon et produit promptement des racines.

J'ai dit qu'il n'y avait pas d'époque fixe pour faire la marcotte, qu'il fallait savoir reconnaître le véritable point d'aoûtement du bois. Cependant on peut indiquer comme saison et époque convenables pour faire les marcottes des végétaux à bois dur, la fin du mois de juin. A ce moment, la pousse prin-

tanière est achevée, et, par les chaleurs, le bois a généralement pris assez de consistance pour ne pas pourrir en terre.

Je n'ai rien à dire sur la nature du terreau et les soins à donner aux marcottes ; ils varient selon les espèces et la nature des végétaux.

André Leroy.

PINCÉMENT DU POIRIER.

Les principes généralement adoptés aujourd'hui à l'égard du pincement du Poirier greffé sur franc me paraissent trop rigoureux; leur application n'est même pas sans inconvénients pour la production des fruits. Ainsi, il y a quelque temps, j'ai été appelé par quelques propriétaires pour visiter des arbres qui, plantés depuis huit ans, n'avaient pas encore produit un seul fruit. Depuis 4 ans, époque à laquelle ils auraient du donner leur première récolte, on pincait ces arbres trop courts et trop souvent (trois ou quatre fois par an). C'est là ce qui m'engage à faire connaître les règles que je suis dans ces circonstances :

Au lieu de pincer à 8 ou 12 centimètres, comme le font beaucoup de personnes, je ne pratique cette opération qu'une ou deux fois par an, à 20 ou 25 centimètres, sur la partie tout à fait herbacée du rameau, afin que la sève n'éprouve qu'un léger temps d'arrêt et n'agisse pas avec trop d'intensité sur les yeux de la base de chaque taille. Par ce moyen, ayant perdu sa plus grande force, elle ne se porte plus sur les boutons que l'on veut conserver. — Au contraire, si l'on pince de 8 à 12 centimètres, on l'arrête dans sa plus grande vigueur, et immanquablement elle se porte sur les bourgeons à fleurs, de l'année suivante, ce qui fait manquer la floraison pour plusieurs années. En outre, le bourgeon terminal de chaque branche latérale s'allongeant outre mesure, ces branches dévient de leur

direction normale et l'arbre prend une mauvaise forme, à moins qu'on ne lui donne des soins extraordinaires. Je suis loin de croire qu'il ne faut pas pincer ; car cette opération bien faite contribue puissamment à établir la charpente de l'arbre, à le préparer à fruit en équilibrant la sève. Je pense seulement qu'il vaudrait mieux ne pas pincer du tout que de pincer trop court et trop souvent : car on peut éviter l'inconvénient qu'il y aurait à nè pas pincer, en cassant au moment de la taille, en totalité ou en partie, les rameaux trop faibles, et en supprimant tout à fait ceux qui sont trop forts.

Les mêmes remarques sont vraies aussi pour le Pommier.

MOREY, Arboriculteur.

MOYENS D'ÉTABLIR DANS LES ARBRES L'ÉQUILIBRE DE VÉGÉTATION ENTRE LA GREFFE ET LE SUJET.

En plantant de jeunes arbres, on remarque souvent une différence de grosseur très-sensible entre la tige du sujet et celle de la greffe que le sujet supporte. Quelle que soit la cause de cette inégalité de diamètre, il importe pour l'avenir de l'arbre, d'établir l'équilibre entre ces deux parties. Je conseille, dans ce but, l'essai d'un procédé qui, l'année dernière, m'a donné d'assez bons résultats, pour me décider aujourd'hui à en généraliser l'application.

Lorsque la greffe a, à sa base, un diamètre notablement plus fort que le sujet (ce qui arrive fréquemment dans les poiriers greffés sur cognassier), en plantant l'arbre, je fais, au moyen de la serpette, de chaque côté de la tige du sujet, une légère incision longitudinale sur l'écorce, à partir du renflement que présente la greffe jusqu'au bas du corps de la racine ou du pivot.

Lorsque la greffe a un diamètre notablement plus faible que le sujet (ce qui arrive assez souvent dans les poiriers greffés sur franc) je fais les deux incisions en partant du point d'attache de la greffe et en remontant à deux ou trois pouces au-dessus.

Enfin, lorsque la greffe et le sujet ont un diamètre à peu près égal, pour aider au développement de l'une et de l'autre, je prolonge et fais descendre les incisions de la greffe sur le sujet.

Nul n'ignore que l'incision de l'écorce favorise la dilatation des tissus qu'elle enveloppe, et par suite le grossissement des parties incisées. Il y a longtemps déjà que j'ai signalé, comme un sûr moyen de renforcer les branches trop faibles, l'incision longitudinale de chaque côté de l'empatement.

Les incisions n'étant pas sans danger pour les arbres à fruits à noyaux, doivent être employées, sur ces arbres, avec ménagement et avec prudence.

L'emploi de l'incision, dans ces cas particuliers, est une opération nouvelle que je recommande aux planteurs, en la signalant, à titre d'essai, à l'attention des arboriculteurs, convaincu que je suis par quelques exemples déjà :

1° Que la différence de végétation qui résulte du défaut de convenance entre les deux individus unis par la greffe, doit disparaître, sinon complètement, du moins en partie, lorsqu'on favorise le développement du plus faible ;

2° Que dans le cas d'une égalité de vigueur entre la greffe et le sujet, l'incision commune aide au développement de l'une et de l'autre et favorise ainsi la végétation de l'arbre.

Lanjoulet.

EXPÉRIENCES SUR LA CULTURE DE LA POMME DE TERRE MARJOLIN NAINE.

Par M. Devergnies, de Binche (Belgique).

La tâche que je me suis imposée me fait un devoir de soumettre à l'appréciation des horticulteurs quelques expériences que j'ai faites, et qui m'ont parfaitement réussi, sur la culture d'une variété de Pomme de terre qui est connue sous la dénomination de Marjolin naine.

Cette plante, quoique ne produisant pas très-abondamment, mérite à divers titres d'être fréquemment cultivée.

D'abord, la qualité en est reconnue excellente. Ensuite, les amateurs la recherchent beaucoup à cause de sa maturité très-précoce, et pour cet avantage que, ses tiges étant très-courtes, on peut la planter dans tous les jardins.

Cependant, elle offre un inconvénient vraiment regrettable : c'est que la plus grande partie des tubercules servant de semence, font souvent défaut et ne levent pas, ce qui est une véritable déception pour la plus grande partie de ceux qui s'adonnent à sa culture sans en comprendre trop bien les exigences.

Afin d'obvier à cet inconvénient, j'ai cru convenable de signaler les moyens de culture que j'ai expérimentés, et qui m'ont procuré des résultats avantageux.

Voici en quoi ils consistent : les tubercules qui serviront de semence, étant récoltés, doivent être étendus dans un endroit sec, soit sur un plancher, soit sur des treillis, selon le désir de chacun; cette disposition les empêche de germer. Il faut avoir soin de les préserver de la gelée.

Si la quantité qu'on désire conserver pour la plantation est considérable, on doit en former plusieurs tas dans un lieu con-

venable, en ayant soin d'enlever tous les premiers germes qu'ils pourraient produire.

Le commencement du mois de décembre m'a paru être l'époque la mieux choisie pour faire cette opération.

Le motif que j'invoque, et qui me paraît venir à l'appui de mes observations, consiste en ce que cette espèce de Pomme de terre étant très-hâtive, et conséquemment devant être récoltée assez longtemps avant les autres, se trouve naturellement disposée à végéter beaucoup plus tôt ; on arrête la végétation, en laissant à la plante la force convenable pour en produire de nouveaux qui sont nécessaires, et qui doivent être conservés pour la plantation.

Voici une observation qui montre les bons effets de ce procédé. Il y a quelques années, j'ai fait planter environ un are de ces Pommes de terre (Marjolin) dont les tubercules avaient été coupés en plusieurs morceaux (moyen que je n'admets pas en principe, mais qui fut employé pour augmenter le nombre des plantes). J'avais eu soin de conserver les nouveaux petits germes qui s'étaient montrés depuis l'enlèvement des premiers ; je puis assurer qu'aucune de ces plantes n'a fait défaut, et que toutes ont donné des produits satisfaisants, tandis que, au contraire, dans la collection nombreuse que je cultive, j'ai fait planter quatre tubercules de cette même variété, entiers, bien choisis comme semence, dont deux ont été plantés avec leurs germes primitifs qui étaient très-longs, et dont les deux autres en avaient été dépouillés, quinze jours avant la plantation ; un seul des quatre a levé, et les trois autres sont restés en terre sans que les tubercules aient pu germer, étant trop épuisés auparavant pour pouvoir produire ensuite leurs tiges.

Je me résume en engageant les personnes qui s'attachent à la culture de la Marjolin à enlever tous les premiers germes, dès le commencement du mois de décembre ; toutes celles à

qui j'ai communiqué ce moyen en ont obtenu un résultat favorable.

(*Bull. de la Soc. imp. et centr. d'hort.*)

DE LA GADOUE.

Le sujet est malpropre; mais que voulez-vous, les plantes en vivent, et nous vivons de ces plantes-là. Qui dit gadoue dit ordures, d'où qu'elles viennent et d'où qu'elles sortent; cependant, à Paris et dans la banlieue, ce nom s'applique particulièrement aux boues des villes, et nous n'entendons parler aujourd'hui que de ces boues. Nos pères ne s'en souciaient point et les accusaient de donner un mauvais goût aux produits de la terre. Les ducs de Bourgogne, ceux de la seconde race, ne permettaient pas aux vignerons de fumer les vignes fines avec les *râclures de lanternes*, c'est-à-dire avec les ordures ramassées et enlevées des villes pendant la nuit; la police de Paris ne souffrait pas non plus, il y a moins de cinquante ans, qu'on les employât dans les jardins légumiers de son ressort, attendu qu'elles jouissaient de la fâcheuse réputation de communiquer aux légumes une saveur désagréable et des propriétés malfaisantes. Aujourd'hui les règlements de police n'y regardent pas de si près et la gadoue fonctionne librement.

Malgré cela, elle ne jouit pas encore d'une bonne réputation, et ceux qui s'en servent ne l'avouent pas toujours. Les vignerons d'Agenteuil, de Colombes, de Suresnes et d'ailleurs, vous jureront leurs grands dieux qu'ils la proscrivent sévèrement; les maraîchers de Clichy-la-Garenne, de Puteaux et de Courbevoie ne sont pas censés la connaître. Vous lisez même dans certainsauteurs contemporains qui ont écrit sur le jardinage et les arbres à fruits, que les jardiniers ne veulent pas entendre parler de gadoue. C'est vrai pour ceux qui font beaucoup de plantes

forcées et qui ont assez de débris de couches pour fumer copieusement leurs légumes de pleine terre; mais c'est de la plus complète inexactitude pour tous les autres cultivateurs. Où que vous alliez, dans la banlieue de Paris, dans les vignes, dans les champs, chez les fabricants de gros légumes, chez les bourgeois, vous rencontrerez des tas de gadoue. Les gens en ont à revendre au village et vous pouvez vous y approvisionner comme sur la route de la Révolte.

La gadoue de Paris et des grandes villes a l'inconvénient d'altérer la délicatesse des produits; c'est incontestable. Mais cet inconvénient n'est plus ce qu'il était autrefois, car l'engrais en question a beaucoup perdu de sa vieille énergie. Au fur et à mesure que la propreté s'introduit dans les habitudes des populations, que le balayage s'exécute plus rapidement, que le charbon de terre remplace le bois, que le macadam se substitue au pavé, la gadoue diminue en quantité et en force. Les boulevards de Paris n'en fournissent plus; ils ne fournissent qu'une boue sableuse et liquide, que l'on chasse en temps de pluie dans les canaux souterrains. Or, les boulevards en mènent large, et c'est autant de perdu pour les cultivateurs. Notez ensuite que les consommateurs de gadoue augmentent en même temps que l'engrais diminue, que chaque citadin veut avoir sa maison de campagne, sa villa, son potager, son parterre, et, par conséquent, ce qui convient d'avoir aussi pour la nourriture de ses légumes et de ses fleurs. Il s'ensuit que la gadoue, plus rare qu'au temps passé et d'une puissance moindre, est plus recherchée et coûte davantage. Achetée sur place, les prix varient entre trois, six et huit francs le mètre cube; selon l'âge et la qualité.

Cette qualité dépend nécessairement des lieux de provenance. Plus les quartiers sont malpropres, plus la gadoue est puissante; nous préférons celle du quartier Saint-Jacques et du

faubourg Saint-Marceau à celle de la chaussée d'Antin; nous mettons pour notre propre compte, la gadoue des halles bien au-dessus de toutes les autres, et nous ne sommes pas seul de cet avis, attendu qu'elle est affermée à des maraîchers de profession. La gadoue des halles aux légumes est assurément le meilleur compost qu'on puisse se procurer, en ce sens qu'il convient particulièrement aux potagers, qu'il altère à peine la saveur des produits, et réussit mieux que la gadoue des rues dans les terrains secs et légers. Si nous avions affaire à des terrains frais et à des cultures industrielles, nous lui accorderions moins de valeur et lui préférerions la gadoue riche en débris animaux.

Quant au mode d'emploi, on s'accorde assez généralement à reconnaître que la vieille gadoue est préférable à la gadoue de trois à six mois. Il vrai qu'avec l'âge son odeur repoussante s'affaiblit, et que la décomposition complète rend les ordures très-assimiliables ; mais il y a des limites en toutes choses, et nous sommes tenté de croire que l'engrais d'un an est bien supérieur à celui de dix-huitmois ou de deux ans. Il y a mieux : dans les terres sableuses et brûlantes où nous sommes, nous pensons que de la gadoue à moitié décomposée seulement, mais provenant d'une halle aux légumes, serait préférable à toute autre. Dans le cas où, en raison de son odeur pénétrante, l'on craindrait pour l'altération de la qualité des produits, rien n'empêcherait de l'arroser, lit par lit, avec de l'eau de chaux ou avec une légère dissolution de couperose verte. On pourrait même se dispenser de ces précautions faciles et peu coûteuses, et se contenter d'enfouir de suite avant l'hiver, à la profondeur d'un demi-fer de bêche, cette gadoue trop nouvelle. Nous nous promettons bien de faire ces différents essais et de vous entretenir des résultats en temps et lieu. P. Joigneaux.

(*Moniteur de l'agriculture*).

FAITS HISTORIQUES SUR LE PREMIER FUCHSIA.

Le Ficus elastica, l'Hortensia et diverses Fraises.

Le Fuchsia écarlate (*Fuchsia cocinea*), fut introduit en Angleterre vers la fin du dernier siècle, et dédié à Fuchs, botaniste distingué. Longtemps après, une autre espèce, venant du Chili, fut introduite en France sous le nom de *Fuchsia Licioïdes,* et jusqu'en 1825 on n'a possédé que ces deux types.

Depuis cette époque, le Fuchsia a subi tant de transformation grâce à la fécondation et aux soins intelligents des cultivateurs, qu'à peine si on pourrait reconnaître aujourd'hui le type primitif.

Je crois faire plaisir aux lecteurs de ce journal en leur faisant connaître le fait historique de cette plante, que j'ai extrait d'un discours prononcé à l'occasion de la distribution des prix de la Société d'horticulture de Melun et Fontainebleau, par M. le vicomte de Valmer, son digne président.

«Il y a une soixantaine d'année (ou environ) que Lée, jardinier près de Londres, montrait son jardin à un de ses amis. Celui-ci lui dit : Tout cela est bien beau, mais ce n'est rien comparativement à ce que j'ai vu ce matin à Wapping.

— Vraiment, répliqua Lée, et à quoi ressemble cette merveille ?...

— Cette plante est d'une élégance parfaite, ses fleurs pendent comme des glands au bout de ses branches flexibles. La couleur pure est d'un beau cramoisi ; le calice est semé de pourpre et d'or ; ses pétales roulés sont bleu et violet ; les filets des étamines sont rouge, et leur anthères blanches dépassent les pétales.

Le vieux Lée demanda l'indication du lieu qui recélait ce trésor, courut à Wapping, découvrit cette plante sur l'appui d'une fenêtre, s'assura du premier coup d'œil qu'elle était encore in-

connue en Angleterre; entra dans la maison et demanda à la pauvre femme qui l'habitait si elle voulait lui vendre cette petite plante.

— Oh ! non, monsieur, répondit-elle, je ne veux pas m'en défaire ; mon mari me l'a apportée des Indes, il est reparti, et je lui ai promis de conserver cette fleur.

Le jardinier insiste, la femme refuse de nouveau ; alors, tirant de sa poche tout l'argent qu'il a sur lui, huit guinées (200 francs), il le lui offrit.

— C'est bien de l'argent, répondit la femme hésitant, et Lée, se hâtant de conclure le marché, emporta la plante après avoir promis à la femme du matelot de lui donner la première multiplication qu'il obtiendrait.

Lée se jeta dans un fiacre, cachant la plante sous ses habits. comme s'il l'eût dérobée. Arrivé chez lui, son premier soin fut de couper les fleurs et les boutons ; il boutura, il marcota toutes les branches, et au commencement de la saison suivante, l'habile jardinier avait 500 plantes de Fuchsia.

« Une grande dame acheta la première un louis ; elle la montrait avec orgueil à ses amis. Tout le monde voulut bientôt avoir cette jolie fleur, et Lée gagna trois cént louis pour huit qu'il avait risqués.

Si ce brave homme pouvait revenir au monde, quel serait son étonnement en voyant ce que nos horticulteurs on fait de son petit Fuchsia ; pourrait-il le reconnaitre en voyant le *Fulgens*, le *Corymbiflora*, le *Mazeppa;* le *Prince Arthur*, la *Duchesse de Lancastre*, le *Tricolor*, *Madame Cornelisson*, *Solferino à fleur double*, l'*Impératrice Eugénie*, à corolle blanche, et mille autres.

C'est que nos jardiniers français, moins favorisés par l'humidité de l'air, par la régularité de la température que ceux de quelques pays voisins, n'en sont pas moins de très-ha-

biles propagateurs, et le goût des fleurs se popularisant de jour en jour, il se trouve parmi eux des hommes industriels, capables, comme le vieux Lée, de donner tout l'argent de leur bourse pour obtenir une plante ou fruit rare.

J'ajouterai que feu Louis Noisette, horticulteur, rue du Faubourg Saint-Jacques, à Paris, comme le jardinier anglais, après avoir vidé sa bourse, a vendu au commencement de ce siècle, diverses plantes et fruits nouveaux pour plus de cent mille francs en deux différents envois faits au prince Desling, et entre autres la première multiplication du *Ficus elastica*, vendu mille francs.

M. Audebert, jardinier, même rue, vendait aussi quelques années après, l'*Hortensia*, dédié par Commerson à Hortense Lepautre, femme d'un célèbre horloger, et dont les premières multiplications ont été acheté à raison de 300 francs chaque plante, par S. M. l'impératrice Joséphine. Tous les amateurs de fleurs voulaient avoir cette plante, ce qui a fait la fortune du jardinier Audebert.

J'ai vu plus tard, en 1823, lorsque j'étais employé à ses cultures, multiplier sous châssis les fraises *Wouilmoth*, ou *Wilmot's* superbe, la *Roberti-prolific* du Chili, et vendre 200 francs le cent de petits filets. Les recettes se sont élevées dans un mois, pour la vente des fraises, au chiffre de dix mille francs.

Cette disposition à conquérir des plantes nouvelles, dirigée vers les espèces comestibles, peut amener les résultats les plus favorables pour le bien être des classes laborieuses, et elle mérite l'attention et les études non-seulement des jardiniers et des maraîchers, mais encore de tous les agriculteurs.

V. Varangot,

NOUVEAUTÉS.

Dans notre dernier numéro, à propos du Fuchsia nous nous plaignions de cette trop grande quantité de nouveautés qui viennent chaque année séduire et décourager l'acheteur.

Aujourd'hui nous ferons encore la même observation pour la Verveine. Nous avons certainement confiance dans la loyauté des producteurs, et dans la valeur des médailles que les semeurs ne manquent pas d'annoncer; mais il est de fait que si l'on avait conservé dans les cultures toutes les variétés obtenues et prônées depuis une quinzaine d'années, le catalogue de chaque genre de plantes formerait à lui seul un assez beau volume.

Nous nous bornons donc à répéter : que nous ne signalerons ici que les productions qui nous sont particulièrement recommandées, et celles qui sont mises en vente par des maisons honorablement connues, sans cependant engager notre responsabilité.

Camellia M. d'Offoy (Verschaffelt) admirable variété livrée au commerce par M. Verschaffelt, horticulteur à Gand (Belgique) et dédiée à un amateur distingué M. d'Offoy, à Mérélessart (Somme). C'est un arbrisseau d'un port très-élégant et d'une floraison abondante et facile. Sa fleur est d'une rare perfection imbricative, le coloris d'un rose tendre et d'une grande fraîcheur.

Camellia triomphe de Wandelghem (de Loose). M. Verschaffelt a fait également l'acquisition de ce nouveau gain qui a remporté le 1er prix à la Société royale d'agriculture et de botanique de Gand. La fleur est grande, d'un beau rose foncé, parfaitement imbriquée.

Paris. — Imprimerie horticole de E. Donnaud, rue Cassette, 9.



CHRONIQUE.

Une erreur historique. — Les Hortillons. — La collection de cactées de M. d'Offoy au château de Mérélessart; importance des collections. — Ecole d'arbres fruitiers d'Amiens. — M. Duflot. — Température du mois de janvier. — Expositions projetées. — La souscription du Havre en faveur du Cercle pratique d'horticulture de cette ville. — Les Truffes d'Etréchy et celles d'Afrique.

Depuis la publication du dernier numéro de *l'Horticulteur* j'ai sur la conscience un écart de plume qui trouble la douce sérénité de mon âme, et que, pour cette raison, je tiens avant tout à rectifier.

Il s'agit d'un *rien* historique; d'un nom mis à la place d'un autre, mais qui constitue une énormité. A la page 197, ligne 23, il est dit : « ..... Et quoiqu'en ait dit madame *de Sévigné, Voltaire* et le café ne sont pas passés. »

L'erreur est trop grossière pour que nos lecteurs n'aient pas vu, de suite, qu'elle était le résultat d'un moment de distraction. En effet, en corrigeant la dernière épreuve de ma chronique, sur la vente du *cahove*, à la place du Châtelet, je pensais à la consommation qui s'en fait aujourd'hui, et au grand philosophe du XVIIIe siècle, qui, en contractant l'engagement de refaire la lettre A du dictionnaire de l'Académie, avait contracté aussi l'habitude de prendre beaucoup de café pour s'entretenir dans un certain état d'excitation. Je me rappelais alors le mot piquant qu'on prête à madame de Sévigné : « Racine passera comme le café, » et j'ajoutai la phrase sus-citée : « Quoiqu'en ait dit, etc. ; » mais ma plume se trouvant probablement en retard sur mes pensées, traça maladroitement *Voltaire*. Or chacun sait, que l'illustre soleil de Ferney ne pointait pas encore à l'horizon, quand s'éteignit la brillante étoile du règne de Louis XIV : Voltaire naquit en 1694, et madame de Sévigné mourut en 1696. Il n'en reste cependant pas moins acquis aux

débats, — comme on dit au Palais, — que ce jugement est des plus téméraires, car on goûte toujours beaucoup Racine et on s'abreuve plus que jamais [de café.

Maintenant que ma conscience est déchargée d'un énorme fardeau, je reviens à mes *hortillons*.

Qu'est-ce que les hortillons et quelle est l'origine de ce mot, me demandera-t-on? Je pourrais certainement, à l'aide d'une longue et savante dissertation, dans laquelle je torturerais de mille manière ce nom composé de trois syllabes, arriver à son étymologie; mais, il est plus naturel de dire en deux mots, qu'il s'applique aux maraîchers de l'ancienne capitale de la Picardie.

Les *hortillons* n'ont rien de plus particulier que les maraîchers des autres villes; ce qui est tout particulier, ce sont les terrains qu'ils cultivent, et auxquels s'applique rigoureusement le nom de marais.

Les remarquables cultures des hortillons sont établies sur d'anciennes tourbières envahies par les eaux. Pour rendre ces terrains cultivables, il a fallu épuiser ces sortes de lacs; chose qui n'était pas facile, le niveau du sol se trouvant en contre-bas des cours d'eau qui se trouvent aux environs; mais avec la persistance picarde, on peut vaincre toutes les difficultés; c'est ce qui est arrivé pour les tourbières d'Amiens.

Pour assainir ces marécages et les rendre à la culture, de larges tranchées ont été creusées dans divers sens; avec la terre, qu'on en retirait, on a rechargé certaines parties des terrains, qui s'élevèrent bientôt à 30 et 40 centimètres au dessus du niveau des eaux. On obtint par là de nombreux ilots, séparés[par des ruisseaux tortueux de 2 ou 3 mètres de largeur, par lesquels le cultivateur se transporte, à l'aide du bateau, d'un ilot à l'autre. L'ensemble de ces ilots constitue une sorte de Venise en miniature, dont les palais et les maisons sont remplacés par des carrés de choux de Milan, de belles et grosses ro-

maines, et autres légumes d'une végétation des plus luxueuses. — C'est très-original et très-curieux.

En parcourant rapidement ces marais, où la tranché du laboureur est toujours remplie d'eau, je me demandais ce que feraient certainsjardiniers de maisons bourgeoises, qui se plaignent de l'humidité de leur potager, s'ils se trouvaient en possession de pareils terrains? C'est cependant la meilleure condition de culture potagère, et la preuve est, que les anciens cultivateurs [de légumes cultivaient aussi les marais, d'où le nom de *Maraichers* par lequel on les désigne encore aujourd'hui.

Les propriétaires qui ont des potagers humides, ne doivent donc pas s'effrayer des difficultés de culture, que font luire souvent à leurs yeux les jardiniers qui veulent atténuer les mauvais résultats de leur inexpérience. Les légumes aiment l'humidité, et quand les maraichers ont le malheur de posséder des terrains qui ne suintent pas l'eau, comme les marais d'Amiens, ils sont obliger *de jouer de l'arrosoir*, pour employer la locution con sacrée.

Le temps, ce maître intraitable, ne m'a pas permis de visiter les établissements particuliers d'horticulture d'Amiens, parmi lesquels on cite ceux de MM. Dewin, de Fauw, Mille-Malet et Fourdrynoy.

Mais j'avais tant à voir au Jardin des plantes! Il y a là une si belle école d'arbres fruitiers, qu'on ne la quitte qu'à regret. Jamais, en effet, je n'avais vu d'aussi beaux arbres; je crois pouvoir dire qu'ils sont bien supérieurs à ceux du Museum de Paris, et naturellement à ceux du Luxembourg, qui ont cependant, et je ne sais trop pourquoi, une universelle réputation. Les arbres de l'école d'Amiens sont parfait de forme; ce sont de gigantesques pyramides qui n'ont pas moins de 10 mètres de hauteur. Les flèches sont admirablement filées, et portent de précieuses branches charpentières, régulièrement garnies, de

la base au sommet, de nombreuses productions fruitières qui n'ont rien à redouter des maîtres les plus sévères. C'est qu'aussi ces arbres ont été formés et dressés par un arboriculteur habile, qui raisonne chaque coup de serpette et qui sait ce que la suppression d'un rameau lui rapportera, Que M. Duflot reçoive donc ici les témoignages bien sincères de mon admiration. Il a doté la ville d'Amiens d'une école modèle, où les jardiniers et amateurs trouvent les plus beaux exemples de forme, et où ils peuvent puiser les saines doctrines de la taille et de la conduite des arbres fruitiers. Le séjour de M. Duflot dans le département de la Somme n'aura pas été stérile; car il y a répandu le goût de la culture des fruits, et il a épuré, par l'introduction de bonnes variétés, les anciennes collections, qui n'étaient composées que de mauvais fruits acerbes, sans valeur et souvent malsains.

La course rapide que j'ai faite au château de Mérelessart, m'a donné un avant goût du bonheur qu'on éprouve, à se trouver avec des hommes qui consacrent une partie de leur temps et de leur fortune, à réunir en collection toutes les espèces d'une même famille ou d'un même genre ; je n'oublierai pas l'aimable accueil qui m'a été fait par M. d'Offoy, dont les riches collections de plantes de serres chaudes, et particulièrement celles de Cactées et de Coniféres, m'ont si vivement intéressé.

Ce n'est pas d'hier que le propriétaire de Mérélessart se livre à la culture des plantes. Il existe dans sa riche collection de Cactées, qui se compose de 540 espèces, un grand nombre de beaux *specimen*, entre autres 2 *Cereus monstruosus*, 1 *Peruvianus* et 1 *Opuntia vulgaris*, qui ont respiré *l'air pur* de Paris, sur une fenêtre de la rue d'enfer, alors que M. d'Offoy cultivait forcément le droit romain et le droit français ; il y a de cela une trentaine d'années. Ces plantes ont été ses compagnes d'études ; elles ont grandi avec lui. Aussi c'est avec un œil presque paternel, que chaque matin, il va s'assurer de leur état de végé-

tation, et c'est avec un bonheur si grand, si vrai, qu'il raconte les premiers soins qu'il leur a donnés, qu'on partage avec lui son bonheur.

Les collections de Mérélessart ne sont pas des amas de plantes réunies là pour faire effet. Tout dénote chez M. d'Offoy, l'amateur connaisseur et sérieux, qui prend plaisir à l'étude des végétaux qu'il cultive. Chaque espèce est exactement étiquetée, et un catalogue imprimé fait connaître, de suite, l'importante richesse végétale de ce zélé promoteur de la science horticole.

Ainsi pour la famille des Cactées, on y compte 74 *Cereus*; 43 *Echinopsis*; 145 *Echinocactus*; 193 *Mamillaria*; 24 *Opuntia*; etc. Mais ce n'est pas seulement par le nombre que brille cette intéressante collection, c'est encore par la belle végétation et la force des sujets.

Il est très-heureux, pour la science, qu'il se trouve des hommes aussi dévoués que M. d'Offroy, se livrant ainsi à des spécialités; car c'est à eux qu'on doit, par cette fièvre de nouveauté qui règne aujourd'hui, la conservation des anciennes espèces, ces vieux types spécifiques qui, un jour, aideront à débrouiller la nomenclature de certaines familles, dans lesquelles des prétendues nouveautés ont jeté la confusion, comme par exemple dans les Cactées, les Conifères et les genres Camellia, Fuchsia, etc.

Rendons donc grâce à M. d'Offoy et aux quelques rares amateurs qui, comme lui, réunissent indistinctement — par de grands sacrifices d'argent — tout ce que propose, en certain genre, le commerce des plantes; ils rendent ainsi de grands services à la science, en préparant les nombreux matériaux monographiques et synonymiques.

Nos lecteurs n'ont pas oublié que c'est le 21 décembre dernier, que le soleil est entré dans le signe du *Capricorne* pour s'avancer vers l'équateur, afin de nous ramemer un temps meilleur. Depuis ce moment les froids ont sévi avec une ri-

gueur qui a dû faire bon nombre de victimes dans nos jardins. En France, c'est Dunkerque qui a eu la plus basse température; dans la matinée du 9 janvier, à 8 heures, le thermomètre est descendu à 15 degrés centigrades au dessous de zéro. Le même jour, à Toulon, la température était de 14 degrés au-dessus; 29 degrés de différence! Mais, par un contraste frappant, le 22, le thermomètre accusait à Dunkerque 5 degrés 5 dixièmes au-dessus de zéro, et à Toulon seulement 2; soit 1 degré de plus dans la ville du nord. A Paris, le minimum a été de 10 degrés 1 dixième au-dessous de zéro le 16 janvier, à 8 heures du matin. Aux îles d'Hyères, il y a eu 2 jours de gelées, pendant lesquels le thermomètre est descendu à 2 degrés au-dessous de zéro.

Pendant que la gelée arrêtait les travaux des jardins, les Sociétés d'Horticulture ont travaillé à la rédaction des programmes de concours pour 1861.

Châlons-sur-Marne a constitué une Commission, sous la présidence d'un des hommes les plus dévoués à la science, M. le comte de Lambertye, pour organiser une exposition horticole, pendant la durée du concours régional qui se tiendra en cette ville dans le courant de mai.

Au Hâvre, le *Cercle pratique* a décidé qu'une exposition aurait lieu du 16 au 19 mai. J'ai déjà eu occasion de citer particulièrement cette Société, qui, par ses travaux, a obtenu le patronage de L. A. I. le prince Napoléon et la princesse Clotilde, et qui a été reconnu *Etablissement d'utilité publique*. Aujourd'hui je retrouve en tête du programme de ses concours (1) une nouvelle faveur qui lui est accordée, cette fois, par la municipalité et les habitants. C'est une liste de souscription pour l'exposition du mois de mai. La ville s'est inscrite pour une somme de 1,500 fr.; les souscriptions particulières s'élèvent au chiffre

(1) On peut se procurer ce programme gratis, et en faisant la demande à M. Lenormand de l'Osier, rue de l'Hôpital, 37, au Havre.

de 4,342 francs. Ce nouvel encouragement, de la part du public, prouve suffisamment que cette Société a rendu d'utiles services au département, et j'ai la confiance qu'elle continuera à se montrer digne d'une aussi importante faveur. Nous adressons nos félicitations bien sincères aux membres de ce Cercle, qui ont sû conquérir de si vives sympathies, et nous ne félicitons pas moins les nombreux souscripteurs, pour l'appui aussi moral que matériel qu'ils viennent de prêter aux hommes dévoués de cette Société, qui se consacrent, avec tant de zèle, à l'amélioration de la culture des jardins. C'est un bel enseignement que nous voudrions voir se développer dans les autres villes de France; mais, toutes les Sociétés horticoles ne comprennent pas, comme celle du Hâvre, leur importante mission. C'est en travaillant pour tous, et non pour quelques-uns, qu'on fait naître de telles sympathies; car l'homme honnête est peu sympathique au misérable esprit, de parti qui n'engendre que la discorde, et il n'a jamais eu que du mépris, pour les charlatans et les acrobates de la science.

Paris aura un concours de Camellia, au mois de mars, dans les salons de l'hôtel de la Société impériale et centrale d'Horticulture, rue de Grenelle-Saint-Germain, 84.

La Société de Mulhouse ouvrira une exposition dans son jardin du 30 mai au 2 juin. — Le programme annonce que les enfants au-dessous de douze ans payeront moitié prix d'entrée. Nous applaudissons à cette innovation; c'est un sûr moyen d'être délivré de la gente enfantine, ce fléau des expositions de province.

A Orléans, c'est pour le 5 mai, jusqu'au 9 juin, en même temps que le concours régional.

L'exposition de la Société de la Gironde aura lieu du 8 au 10 juin.

Je ne sais si les Truffes seront admises à ces différentes expositions; mais ce champignon souterrain préoccupe beaucoup, depuis quelque temps, les membres de la Société impériale et

centrale de France. Des commissions sont allées à Étampes, Etréchy, visiter des Truffières *non artificielles*, et elles ont rapporté y avoir vu des Truffes !

On vient de faire une autre découverte bien plus importante. Les fameuses Truffes que Pline, Apicius et Lucullus aimaient tant, les Truffes d'Afrique, au grain délicat, et d'un arôme délicieux, viennent d'être retrouvées. Un grand négociant truffier est allé, dit-on, tenter la fortune dans notre colonie algérienne; il va exploiter ce produit, qui devient insuffisant pour la consommation de la France. De cette découverte il est résulté un fait intéressant pour la science; c'est que la Truffe qui, en France, semble se plaire dans le voisinage du chêne et du charme, vient en Afrique plus abondamment à l'ombre des pins et des cèdres; « ce qui prouve, dit le *Salut public*, de de Lyon, que la prétendue mouche truffigène, déterminant l'éclosion de la Truffe par sa piqûre sur les racines de chêne, n'existe que dans l'imagination de ceux qui l'ont inventée. » — Que va dire M. Jacques Valserres?

Le dernier Bulletin de la Société impériale et centrale d'Agriculture de France publie une note de M. Pepin sur l'étêtage et l'ébranchage des arbres de nos routes et boulevards. Il reproduit exactement les arguments dont nous nous sommes servis, pour démontrer l'erreur de ces différents systèmes d'élagage; c'est donc la confirmation des principes émis à plusieurs reprises, par la rédaction de *l'Horticulteur français* (1).

Ce même Bulletin contient une note de M. de Lavergne, propriétaire viticulteur de la Gironde, sur la maladie de la vigne et sur l'influence du soufre.

« L'*Oïdium*, dit-il, ne disparaîtra complètement que lorsque la vigne elle-même cessera d'exister. » M. de Lavergne est dans le vrai. Tant qu'il y aura un pied de vigne sur le sol, on pourra

(2) Voir année 1858, p. 14 et 67.



Clemans pinx. Dubreuil sc.

Lychnis Haageana
ou Sieboldii fulgens.

le voir de temps en temps se couvrir du fameux *Oïdium;* il est de lui comme des terribles maladies qui accablent l'espèce humaine : ces maladies ne disparaîtront complètement que quand le dernier homme aura quitté la terre. Il ne s'en suit pas, cependant, qu'il faille abandonner, pour cela, l'homme et la vigne atteints d'un mal qu'on ne peut détruire radicalement. Nous avons déjà démontré l'absurdité du raisonnement des adversaires du soufre, et nous sommes heureux de pouvoir appuyer notre opinion, de l'opinion de M. de Lavergne. Nous reproduirons cette intéressante note dans un prochain numéro; elle est trop substantielle pour qu'il soit possible d'en faire une simple analyse.

F. Hérincq.

LYCHNIS HAAGEANA (Fig. XVII.)

Ou *Fulgens hybridus — Sieboldii fulgens.*

Etymologie. *Lychnis* vient évidemment du mot grec *lychnos*, qui veut dire lampe. On aurait donné ce nom à une espèce de ce genre, parce que ses feuilles, couvertes d'un épais coton, servaient à faire des mèches de lampe.

Famille des *Cariophyllées* de Jussieu, et de la *Décandrie pentagynie* de Linné.

Caractères génériques. Les plantes qui sont réunies dans ce genre, sont presque toutes vivaces; deux ou trois seulement sont annuelles. Comme toutes les Caryophyllées, elles ont la tige articulée, noueuse, et les feuilles opposées. Les fleurs sont composées d'un calice tubuleux à 5 dents, sans bractées à sa base; de 5 pétales à long onglet munis généralement d'une écaille, et insérés au-dessous de l'ovaire avec les 10 étamines qui constituent l'*androcée*. L'ovaire est à une loge, surmonté de 5 styles. Le fruit est une capsule qui s'ouvre par 5 dents au sommet; il contient de nombreuses graines qui sont généralement réniformes ou lenticulaires.

Les genres *Githago, Agrostemma* et même *Viscaria*, ne sont que des tribus ou sections de ce genre.

Historique. — Le *Lychnis Haageana* est, dit-on, un hybride du *L. fulgens* et du *L. sieboldtii*. Il a été obtenu en même temps, en 1858, par M. Benary, d'Erfurth, et à Nancy, par M. Lemoine, qui lui a donné le nom de *Fulgens-hybridus;* il porte aussi celui de *Sieboldtii-fulgens*. Nous ne voulons pas lui contester son hybridité : nous dirons seulement qu'il mûrit parfaitement ses graines, et, qu'en les semant, les plantes qui en proviennent, ne reproduisent pas du tout le type; qu'au contraire, on en obtient des sujets dont les fleurs présentent des coloris différents, exactement comme d'une simple variété.

La plante est vivace, et haute de 50 centim. environ; à feuilles ovales, velues ainsi que la tige; les fleurs apparaissent en juillet et août; elles sont disposées par 2 ou 3 au sommet des rameaux.

On possède, comme il a été dit, plusieurs variétés de cet *hybride;* entre autres, la variété à *fleurs blanches*, que nous avons trouvée dans les semis faits au château de Segrez, et qui est placée sur notre planche, avec celle qu'on peut considérer comme le type de l'*Haageana*, à fleurs orange écarlate, à pétales largement obovales, fortement échancrées au sommet, et munies de 2 longues dents sur le côté.

M. Crousse, de Nancy, nous a annoncé une variété intéressante à fleurs doubles, d'un très-beau rouge vif; nous n'avons pas pu joindre le dessin à notre planche, qui était gravée quand il nous en a fait l'annonce.

Outre les espèces et variétés que nous venons de citer, le commerce possède les Lychnis *alba-plena* ou *dioica flore pleno*, c'est-à-dire le *Compagnon blanc* à fleurs doubles; — le *Grandiflora*, à fleurs grandes, écarlates, à pétales frangés; — le *Chalcedonica* ou *Croix de Jérusalem*, à fleurs rouge-éclatant, et qui a produit des variétés — (j'allais dire des hybrides; ce que c'est que la force d'habitude!) à fleurs blanches, carnées,

safranées, écarlates doubles, et blanches doubles; — le *Flos-cuculi*, autrement dit, *Véronique des jardiniers*, à fleurs rouges ou blanches, simples et doubles; — le *Coronaria*, ou *Passe fleur*, et encore *Œil de Dieu*, à fleurs écarlates ou rouge-pourpre, simples ou doubles; — le *Bungeana*, d'un très beau rouge éclatant; — le *Cœli-rosa*, ou *rose du ciel*, espèce annuelle à fleurs d'un très-joli rose; — enfin le *Viscaria* ou *Bourbonnaise*, vivace avec de belles panicules élégantes de fleurs purpurines, ou rose-pâle, ou blanches, selon la variété.

Culture. — Toutes ces plantes sont très-ornementales et de pleine terre. Les *Lychnis fulgens*, *grandiflora*, *Bungeana*, *Sieboldtii*, et naturellement le *Haageana*, sont moins rustiques que les autres; il fondent facilement dans les terrains un peu humides; les terres légères, mais riches en humus, leur conviennent particulièrement. Les endroits ombrés leur sont défavorables; trop de soleil nuit à l'ampleur des fleurs; la mi-ombre est l'exposition qui leur plait le mieux. La multiplication se fait par la séparation des touffes, de bonne heure au printemps; mais souvent les éclats pourrissent. On a plus de chance par les graines, qu'on peut semer, aussitôt après la récolte, ou en avril-mai.

Les autres espèces sont très-rustiques et se plaisent à peu près bien partout : terrain et exposition; on éclate les touffes pour multiplier les espèces vivaces; ou bien on sème au printemps en pépinière, dans un terrain léger, bien trainé; on repique le plant de bonne heure.

F. Herincq.

PRIMULA SINENSIS.

Variété : *Fimbriata Cermesina splendens* (Fig. XVIII).

Les *Primevères de Chine* sont actuellement des plantes fort recherchées pour l'ornement des jardins d'hiver et des appartements, pendant les derniers jours d'hiver et les premiers du printemps ; et elles méritent en effet de l'être.

Le type de l'espèce a été introduit en Europe en 1820. Ses fleurs présentent cinq lobes arrondis, parfaitement entiers; la couleur était d'un beau rose. La culture n'a pas tardé à modifier ces couleurs, ainsi que le contour des lobes de la corolle. Douze ans environ après l'introduction de cette plante, apparut en effet une variété à pétales découpés aux bords, à laquelle on a donné le nom de *fimbriata;* depuis cette époque, la mode, cette déesse si capricieuse et si illogique, a donné la préférence aux *Primevères frangées*, s'inquiétant peu des lois de la floriculture, qui exigent, pour les fleurs de *qualité*, la pureté de coloris, la régularité des lignes dans le contour des pétales, et qui condamne, *sans remords, sans pitié*, tout Œillet dont les bords ne sont pas exactement entiers. O homme!!...

Les *Primevères frangées* sont donc les divinités du jour ; nous les acceptons comme telles. On en possède déjà un assez grand nombre de variétés ; mais nous croyons qu'aucune ne peut rivaliser avec celle qui est figurée sur la planche .

Elle porte un nom qui pourrait être réduit de moitié sans le plus petit inconvénient : *Primula sinensis fimbriata Cermesina splendens* est, on en conviendra, un peu long; les botanistes, avant Linné, n'auraient pas fait mieux. On la doit à M. Benary, horticulteur à Erfurth, qui l'a mise au commerce l'année dernière. Elle se distingue par sa belle corolle régulière à lobes non pas frangés, mais simplement sinués, ou mieux bordés de



Faguet pinx. Debray sc.

Primula sinensis fimbriata.

Var. *Cermesina.*

grosses dents arrondies, et surtout par son riche coloris, rouge écarlate brillant.

Culture. Bien que vivaces, les Primevères de la Chine sont actuellement cultivées comme plantes annuelles. On sème en juillet dans des terrines remplies de sable et tenues à liombre; on fait le repiquage, d'abord dans des godets, puis on rempote dans des pots plus grands au fur et à mesure que les racines apparaissent trop nombreuses en dehors de la terre.

Pour obtenir une belle végétation, il faut que le plant soit poussé vigoureusement par la chaleur et par l'arrosement. Autrement, par une végétation lente, les tissus durcissent et l'on n'obtient que des sujets grêles, qui n'ont que quelques feuilles avortées et encore moins de fleurs. Cependant cette plante craint l'humidité stagnante. Les pots doivent être parfaitement drainés et la terre doit être assez légère pour laisser écouler facilement l'eau; la terre de bruyère et terreau de feuilles, mélangée de quelques débris calcaires, est le compost qui convient le mieux.

Il est très-important de placer ces plants dans une partie bien éclairée et près des vitres. Pendant la belle saison, c'est-à-dire au commencement du printemps, on peut exposer à l'air libre; mais alors il faut choisir l'exposition du nord, car trop de soleil arrête la végétation.

Il va sans dire que les graines doivent être récoltées sur les pieds qui présentent les fleurs les plus parfaites et les plus riches en coloris. En choisissant bien ces graines, on est presque assuré d'obtenir de beaux types de plantes.

Pour conserver sûrement de belles variétés, on les multiplie par éclat de bourgeons, qu'on bouture vers le mois de septembre.

O. Lescuyer.

STATICE BONDUELLI. Lestiboudois. (Pl. XX).

Étymologie : du grec *Statikeis, astringent :* de la propriété de ses plantes.

Famille. *Plombaginées* de Jussieu ; *Pentandrie Pentagynie* de Linné.

Caract. génériques. Les Statices ont un calice variable dans sa structure, tantôt infundibuliforme, tantôt tubuleux ; il est étroit à la gorge ; le limbe scarieux entier, ou à 5 lobes. La corolle est également à 5 pétales, infundibuliforme. Les pétales sont étroits à la base, beaucoup plus larges et obtus au sommet ; ils peuvent se souder plus ou moins, et même suffisamment pour former une corolle monopétale. Les étamines, au nombre de 5, ont leurs filets insérés à la base des pétales. 5 styles filiformes, quelquefois soudés à la base ; leurs stigmates sont filiformes glanduleux. L'ovaire est plus ou moins obovale. Le fruit, utriculaire, est dur à la partie supérieure, mince et membraneux dans la partie inférieure. Il s'ouvre tantôt par un opercule circulaire, tantôt en se déchirant irrégulièrement. Graine renversée, à embryon engagé dans un albumen farineux.

Les Statices sont des herbes annuelles ou vivaces, rarement sous-ligneuses, à rhizome dur, parfois tuberculeux, à feuilles souvent coriaces. Les fleurs forment des épillets dont la réunion constitue des panicules corymbiformes, le plus souvent globuleux.

Ces plantès sont surtout abondantes en Europe, et dans toute la région méditerranéene (Asie-Mineure, Canaries, Sicile, Algérie, etc.). Elles sont rares dans l'Asie centrale et en Australie. Enfin, on n'a jamais trouvé de *Statice* dans le Nouveau-Monde.

Historique des Espèces.—Le nombre des espèces cultivées de



Faguet del. Imp. Lemercier Paris

Statice Bonduelli.

ce vaste genre s'est considérablement accru depuis quelque temps. Ces plantes sont d'ailleurs très-recherchées pour l'ornement des jardins et des serres, et les explorations faites avec tant de soins depuis une vingtaine d'années, de toutes les contrées baignées par la Méditerranée, a amené cette richesse florale de *Statice*, presque inconnue auparavant. Nous ne citerons que les espèces les plus ornementales. Pour la serre froide ou l'orangerie, ce sont les *S. sinuata*, *Thouini*, *spatulata* et *mucronata*. En serre tempérée, on peut placer les *S. macrophylla*, *imbricata*, *arborescens*, *frutescens*, *puberulata*. Ces plantes, toutes fort jolies, très-dignes de culture, sont, nous devons l'avouer, un peu délicates. Elles sont sujettes à fondre. Il leur faut une terre douce et légère, des pots bien garnis d'une forte couche de tessons, et beaucoup de lumière. Les espèces de pleine terre sont heureusement beaucoup plus faciles à cultiver. Les plus dignes de nos soins, sont les *S. Limonium*, *Gmelini*, *Lychnidifolia*, *Sibirica*, *Suffruticosa* et *latifolia*. Ajoutons, que quelques espèces de serre ou d'orangerie, peuvent être considérées comme plantes bisannuelles, et orner nos plates-bandes tout l'été de leur abondante floraison.

Depuis deux ans, quatre espèces nouvelles, toutes quatre dignes d'intérêt, sont venues grossir le nombre des Statices cultivées. Ce sont le *S. formosa*, dont l'origine est incertaine; le *S. Bourgæi*, découvert par l'habile collecteur, M. Bourgeau, auquel cette espèce fut dédiée, dans le groupe des Canaries à Lancerotte. Le *S. Brassicæfolia*, dû également aux recherches de M. Bourgeau dans ces mêmes îles. Enfin, le *S. Bonduelli*, que M. Bonduelle, chirurgien aide-major, rapporta le premier du nord de l'Afrique et qui fut décrit par M. Lestiboudois dans les *Annales des sciences naturelles*. Plus tard d'autres voyageurs retrouvèrent l'espèce dans d'autres localités. M. Bourgeau la signala aussi dans son exploration des Canaries. Enfin M. Tompson, d'Ipswich, en reçut des graines,

et envoya cette jolie plante au Jardin Botanique de Kiew. C'est de là qu'elle s'est répandue. Nous l'avons cultivée l'année dernière, et nous avons été charmés de sa brillante et abondante floraison, et du peu de soins qu'elle réclame.

Le *Statice Bonduelli* est une plante bisannuelle, à feuilles radicales, pubescentes, garnies de long poils sur ses bords, de forme spatulée, irrégulièrement lobée, terminée par une pointe aiguë ; les lobes sont ou ronds, ou ovales, ou même sublinéaires, et toujours obtus ; ces feuilles ont de 6 à 10 centimètres de long et de 2 à 5 de large. Les hampes florales poilues, cylindriques, sont nombreuses sur le même pied. Elles ont chacune plusieurs ramifications un peu divergentes et de forme triangulaire. Elles sont munies de bractées linéaires placées deux ou trois ensemble. Les fleurs, réunies au sommet des ramifications, sont entourées de bractées scarieuses, dont l'intérieur est tapissé de poils épineux aigus, subulés ou un peu hastés.

Les fleurs sont jaunes, assez petites, mais constituent, par leur réunion, de brillants et gracieux bouquets.

La culture de ce Statice est fort simple. On le sème en automne, en terrines, on repique avant l'hiver, et on place les plants sous châssis. On peut encore semer en avril, sur couche, et repiquer en place, à exposition chaude et sèche. Nous n'avons qu'une seule recommandation à faire, c'est de repiquer le plant très-jeune et avec de grands soins, car sa reprise, comme du reste pour une grande partie des espèces de Statice, est très-difficile. Il ne faut que peu d'arrosements. La floraison du *S. Bonduelli*, commence en juin et en juillet, et dure jusqu'à la fin de septembre. C'est une excellente plante d'ornement. Les fleurs font très-bien dans les bouquets et s'y conservent longtemps fraîches.

A. de Talou.



Faguet del.

PALENOPSIS GRANDIFLORA (Pl. xix).

Etymologie. : du grec *Phalaéna*, Phalène, grand papillon de nuit, et *opsis* ressemblance ; de la forme de la fleur qui rappelle celle du papillon nocturne.

Famille : *Orchidées*, de Jussieu . *gynandrie monogynie* de Linné.

Caract. gén. Les *Phalenopsis* sont des herbes épiphytes , à tiges simples, radicantes; à feuilles largement oblongues-lancéolées, raides. Les fleurs sont grandes, très-élégantes, d'une contexture transparente des plus admirables, et disposées en magnifique panicule. Les trois divisions extérieures sont planes, étalées, libres ; les intérieures plus grandes, et le labelle, muni d'un petit onglet, présente trois lobes principaux : deux latéraux larges, redressés et infléchis en dedans, et un terminal très-étroit terminé par deux lanières très-fines semblables à des vrilles, et redressées. L'anthère, située sur la colonne centrale semi-cylindrique, est à deux loges renfermant chacune une masse pollinique presque globuleuse.

Espèces. Pendant longtemps on a confondu cette plante avec le *Ph, amabilis*, ou plutôt on le considérait comme une simple variété. C'est M. Lindley qui en a fait une espèce particulière, qui se distingue de l'Amabilis, par les fleurs plus grandes ; par les sépales ou divisions externes, de la grandeur des pétales qui sont terminées en pointe ; par le labelle plus court que les sépales et dont les couleurs sont autrement distribuées ; la teinte jaune des lobes du labelle est plus prononcée ici que dans l'*Amabilis*, qui a ses vrilles tout à fait blanches, et elles sont jaunes dans le grandiflora Les feuilles, en outre, sont mucronées dans l'espèce que nous figurons, et elles sont rétuses ou faiblement échancrées dans la plante avec laquelle elle a été si longtemps confondue.

Le *Phalenopsis grandiflora* est la plus gracieuse et admirable orchidée; natif de Java, il a été introduite en Europe par MM. Weitch d'Exeter et Chelsea. On le trouve dans le commerce français ; sa culture est celle de toutes les orchidées épiphytes.

O. Lescuyer.

CULTURE DU LANTANA EN PLEINE TERRE.

Depuis quelques années la culture du Lantana a pris un nouveau développement; de nouvelles variétés sont venues enrichir ce beau genre, probablement négligé, parce que, jusqu'à ce jour, on ne possédait que quelques variétés peu tranchées, et que sa culture ne se pratiquait qu'en serre. Aujourd'hui on a eu l'heureuse idée d'en faire des massifs en pleine terre pendant la belle saison. Avec les nombreuses variétés que les semeurs intelligents ont introduites dans le commerce, rien de plus coquet qu'un massif de ces belles plantes, dont les nombreuses fleurs se succèdent, sans interruption, du moins de juin à celui de novembre; la gelée seule met fin à cette riche floraison.

Je ne parlerai point de la culture du Lantana en serre; elle est facile et très-connue. Je vais exposer quelques indications assez détaillées sur les soins à lui donner en pleine terre.

Il faudra choisir dans les sujets les plus florifères et les plus variés, en nombre proportionné à la grandeur du massif que l'on veut avoir; les jeunes boutures du printemps sont assez fortes pour être placés en pleine terre et faire un massif très-garni. On préparera en mars une exposition très-chaude. Le Lantana a l'immense avantage de s'approprier des positions et des terrains où d'autres plantes ne pourraient que souffrir beaucoup; il faudra défoncer profondément le sol et le mêler de terreau s'il était trop compacte, puis lui donner une forme bombée. Si vers la fin d'avril les gelées ne sont plus à craindre, on plantera en quinconce, à 40 centimètres de distance, les boutures de Lantana. On aura soin de pailler le massif, pour que les arrosements d'été ne pressent pas la terre. Je conseille d'arroser peu souvent cette plante; sa végétation serait trop active et la floraison moins abondante.

Le procédé que je suis toujours, et que je recommande d'une manière toute spéciale aux amateurs, consiste à placer chaque

bouture dans des vases de 20 à 25 centimètres de diamètre que l'on enterre dans le massif. On aura soin de pailler; car, dans ce cas, il faudra arroser plus souvent les plantes, qui n'ont que l'humidité contenue dans le vase, et qui en absorbent une certaine quantité pour leur floraison perpétuelle. Si, malgré les tessons placés au fond du vase sur le trou destiné à l'écoulement des eaux, la plante émettait quelques racines en pleine terre, chose facile à voir par l'élancement de branches gourmandes, il faudra les rabattre, retourner le vase en rompant la racine, puis le remettre en place. On aura soin de pincer l'extrémité des branches qui auraient une tendance à s'élancer : par ce moyen on force la plante à se ramifier et à garnir le massif; cependant cette opération ne peut se pratiquer que jusque aux derniers jours de juin; si on la poussait plus loin, ce serait aux dépens de la floraison.

Le premier avantage de la culture du Lantana par ce procédé, consiste à donner des fleurs bien plus nombreuses et plus belles. En effet, la racine, resserrée par le défaut de profondeur et d'espace, ne peut facilement se développer; il en résulte naturellement moins de tiges gourmandes, moins de bois, mais une floraison plus luxuriante.

Le deuxième n'est pas moins important. Dans un massif de Lantana, dont les racines auront poussé en tous sens dans la terre, il n'est pas possible de profiter d'une de ces plantes pour l'année suivante, elles sont destinées à périr aux premières gelées. Par le procédé que j'ai décrit plus haut, on conserve toutes ces plantes; on a soin, en effet, une quinzaine de jours avant l'époque des gelées, de les rabattre à trois ou quatre yeux des poussées de l'année, afin de refouler la sève dans les racines : puis dès que la plante a repris un peu de végétation, on l'enlève avec son vase que l'on fait bien sécher à l'air libre, et on la dépose dans un lieu sec, à l'abri des gelées, ne lui donnant pendant l'hiver que de rares arrosements.

Au mois d'avril suivant, dès que le Lantana donne trace de végétation, on le dépote pour lui donner un vase plus grand que l'on enterre, en mai, dans le massif préparé. La floraison de la deuxième année sera plus belle que la précédente, le Lantana sera plus fort, et cet arbuste fleurit à proportion de son développement.

Cette plante se multiplie, au mois de mars, par de jeunes pousses que l'on force en serre chaude. Pour obtenir de nouvelles variétés, on sème sur couche au printemps, et la même année vous offre de nouvelles fleurs, parmi lesquelles peuvent se trouver quelques gains précieux, qui sont la juste récompense des soins intelligents donnés par l'horticulteur.

BOUCHARLAT aîné.
Horticulteur à Lyon.

CHOIX DE PLANTES SARMENTEUSES, DITES PLANTES GRIMPANTES.

Akebia quinata, Rajania quinata, Akebia à cinq feuilles. Fleurs lilas violacé, mélangé de rouge obscur. Cette plante aime une terre douce et drainée.

Aristolochia Sipho, Aristoloche siphon. Fleurs curieuses, en forme de pipe, lavées de jaune et de rouge noir.

A. sempervirens, A. toujours verte.

A. pubescens, A. à feuilles cotonneuses. Ces trois Aristoloches, remarquables par leur beau feuillage, se plaisent dans une terre franche et légère.

Bignonia grandiflora, Tecoma grandiflora. Bignone à grandes fleurs; rouge vermillon, gorge rouge orange foncé.

Big. radicans, Tecoma radicans, Bignone grimpante; fleurs longues, rouge cinabre, disposées en cime. Ces deux Bignones ou mieux Tecomes aiment une terre franche, légère, fraîche. — Big. purpurea, Tecoma purpurea; fleurs rouge pourpre, plus grandes que celles du radicans d'où elle sort. — Bignonia ca-

preolata, Bignone à vrilles; fleurs nombreuses, tubulées, arquées rouge fauve; feuilles persistantes. Cette espèce craint l'humidité stagnante; elle réclame pendant l'hiver une légère couverture de litière sur le pied.

Celastrus scandens, Celastre grimpante. Bourreau des arbres. Remarquable par ses fruits rouges à trois cornes; fleurs petites et verdâtres. Cette plante vient partout; elle préfère toutefois les sols frais.

Cissus quinquefolia, Vigne vierge; fleurs comme celles de la vigne, feuilles d'un beau vert luisant, passant au rouge foncé à l'automne.—Cissus variegata; feuilles lobées comme celles de la vigne, panachées de blanc, de pourpre et de violet. Cette espèce, la plus belle du genre, se reproduit par le semis; comme la précédente, elle est peu délicate sur la nature du sol et sur l'exposition. Toutefois, elle aime mieux une terre fraîche et demi ombragée.

Clematis Alpina, Clématite des Alpes; fleurs solitaires à grand calice bleu. — Clem. Siberica, Clématite de Sibérie; fleurs blanches. — Clem. azurea grandiflora, — Clém. azurée, à grandes fleurs; d'un beau bleu. — Clem. bicolor. Clém. à deux couleurs; fleurs blanches et bleues. — Clem. Helena, Clém. Hélène; grandes fleurs bleu pâle. — Clem. Sophia, Clém. Sophie; une des plus belles du genre.— Clem. montana, Clém. des montagnes; fleurs blanches nombreuses. —Clem. lanuginosa, Clém. laineuse; belle fleur d'un bleu céleste.— Clem. viticella venosa, Clém. à fleurs bleues; variété à fleurs moyennes obtenue par M. E. Desfossés-Thuillier, d'Orléans. Toutes ces espèces aiment une terre franche, légère, mélangée de terre de bruyère et une exposition aérée.

Glycine sinensis, Wistaria sinensis, Glycine ou Wistarie de la Chine. Les fleurs en grappes répandent une odeur agréable; elles sont d'un bleu pâle. Cette plante aime une terre fertile, légère, plutôt sèche qu'humide. Les variétés à fleurs blanches et rouges se cultivent de même; elles sont moins vigoureuses.

Hedera Helix laciniata, Lierre grimpant à feuilles laciniées. — H. Helix var. aurea, Lierre grimpant à feuilles dorées. — H. Helix argentea, Lierre à feuilles argentées. — H. Hibernica, Lierre d'Irlande à feuilles grandes. — H. Algeriensis, Lierre d'Alger à très-grandes feuilles. — H. Regneria, Lierre Régnier à beau feuillage brillant. La variété à feuilles laciniées n'est pas constante. Ces espèces se plaisent dans tous les sols et à toutes les expositions; elles servent non-seulement à recouvrir les murs, dont la nudité offusque la vue, mais encore à faire des bordures, etc., etc.

Jasminum officinale, Jasmin commun, J. blanc; fleurs en bouquet, nombreuses, blanches, étoilées, à odeur suave; terre fraîche et légère; exposition du midi, du levant et du couchant.—Jasm. nudiflorum, Jasm. à fleurs nues; jolies fleurs d'un beau jaune; elles naissent avant les feuilles. — Jasm. revolu- Jasm. triomphant; fleurs jaune vif, très-odorantes. Ces deux dernières espèces ont supporté sans souffrir 12 degrés centigr.

Au-dessous de zéro, elles réclament une terre franche, légère et l'exposition du midi.

Lonicera splendida, Chevrefeuille splendide; fleurs en corymbe, odorantes, jaune nankin, striées de violet lie de vin au sommet, gorge blanche.

Lon. Browni, Chèvrefeuille de Brown; fleurs nombreuses très-brillantes et d'un bel effet. —Lon. sempervirens, var. speciosa, Chèvrefeuille toujours vert, à belles fleurs écarlates vermillonnées. — Lon. semperflorens ou Etrusca, Chèvrefeuille toujours fleuri; fleurs plus ou moins rouges et orangées. — Lonicera confusa ou Lon. Japonica, Chèvrefeuille du Japon; fleurs nombreuses, d'abord blanches et ensuite jaunes, qui répandent l'odeur des fleurs d'oranger. — Lon. paraclymenum, Chèvrefeuille des bois; fleurs en têtes, blanches, rosées et ensuite jaunes, d'une odeur agréable et douce. Toutes ces espèces aiment une terre légère, plutôt humide que sèche; elles se plaisent à toutes les expositions.

Periploca Græca, Périploque de la Grèce; fleur pourpre noire d'une odeur peu agréable.

Passiflora cœrulea, Grenadille bleue, Fleur de la Passion; fl. moyennes, corolle purpurine à la base, bleu pâle au milieu et bleu vif aux extrémités. Cette plante aime une terre douce et l'exposition du midi; on fera bien, par précaution, de couvrir le pied de litière pendant l'hiver.

Rosa bracteata, var. Maria Leonida; belle fl. blanche en forme de nid d'oiseau.—Rosa bract., var. Victoire-Modeste; fl. tr-gr., pleine, blanc carné.—Rosa multiflora, var, belle de Baltimore; fl. moyenne, blanc carné.— Rosa multiflora, var. élégante; fl. rose rouge. — Rosa multiflora, var. Menoux; fleur moyenne, rose tendre à la circonférence et rose aurore au centre, très-pleine, très-bien faite, floraison abondante. Ce beau gain est dû au docteur Jobert, amateur très-distingué.— Rosa sempervirens, var. Adélaïde d'Orléans; fleur blanche. — Rosa sempervirens, var. Dona Maria; fleur d'un blanc pur. —Rosa semp., var. Félicité Perpetue; fleur blanc carné. — Rosa semp., var. Mélanie Montjoie; fleur blanche. — Rosa semp. spectabilis, Rosier remarquable; fleur rouge vineux. — Rosa Banksiana alba, Rose de Banks à fl. blanches, pleines, odorantes.—Rosa Banksiana lutea, Rose de Banks à fleurs jaunes, pleines, sans odeur. Cette dernière espèce périt parfois par les grands froids

Plantes vivaces de pleine terre dont les tiges volubiles périssent chaque année.

Apios tuberosa, Glycine apios, Apios tubéreux; fleurs plutôt bizarres que belles, rose mélangé de rouge brique, odeur agréable le soir. Terre légère et fraîche. Changer de place tous les ans.

Boussingaultia Baselloïdes, Boussingaultie à feuilles de Baselles; beau feuillage brillant, fleurs en épis, petites, blanches, très-odorantes, terre franche. — Calistegia pubescens, Calysté-

gie pubescente; fleurs grandes doubles, rose tendre, nuancé de rose plus vif. Toute terre, toute exposition, sauf celle du nord. — Dioscorea Batatas, Discorée de Chine; fleurs insignifiantes, feuilles cordiformes, veinées d'un vert brillant, comme verni. Terre légère, mais peu profonde, si on veut obtenir de beaux tubercules. Ceux-ci sont alimentaires. Exposition méridionale. — Lathyrus latifolius, Gesse à larges feuilles; fleurs en grappes pourpre rosé; terre légère et profonde, exposition éclairée et chaude. On cultive de même la variété à fl. blanche et celle à gr. fleur. Cette dernière est remarquable par ses belles fleurs, grandes, roses, relevées de pourpre et de violet. — Tamus communis, Tame commun. Le feuillage de cette plante, qu'on trouve spontanée dans les bois et dans les haies, ressemble à celui de la Dioscorea Batatas. On peut manger les jeunes pousses en guise d'asperges, elles en ont la forme et le goût; c'est d'ailleurs une asparaginée.

Plantes grimpantes annuelles.

Bartonia aurea, Bartonie dorée; feuilles rudes, fleurs grandes, d'un beau jaune d'or, s'épanouissant au soleil. Semer les graines en terre fine et légère. — Cobæa scandens, Cobée grimpante; fleurs grandes, rose violacé; arrosements fréquents; terre franche, légère, exposition chaude. Semer sur couche.

Dolichos lignosus, Dolique ligneux; fleurs nombreuses, rose pourpré; terre franche, légère; exposition chaude. Semer les graines en pots sur couche en mars et avril. — Lathyrus Tingitanus, Gesse de Tanger; fleurs grandes, rouge pourpre foncé. Semer en place en avril; terre franche et exposition chaude.—

Pharbitis hederacæa, Ipomea hederacæa, Ph. Nil, Liseron de Michaux; fleurs nombreuses, satinées, d'un bleu d'azur parfaitement pur. — Pharbitis purpurea, Pharbitis hispida, Convolvulus mutabilis, Pharbitis pourpre, Volubilis des jardi-

niers ; fleurs grandes pourpre à l'intérieur, blanc mêlé de violet à l'extérieur. Cette espèce a produit des variétés très-nombreuses et toutes très-belles. — Pharbitis limbata, Pharbitis à grandes fleurs bleues, ombrées de pourpre. Semer les graines de ces espèces en place, en avril ; terre légère, exposition éclairée. On traite de même les Quamoclit, remarquables par leur feuillage découpé et par l'abondance de leurs fleurs. Celles-ci sont petites, rouges ou blanches.

Phaseolus coccineus, Haricot d'Espagne ; belle grappe de fleurs écarlates. Il y a une variété à fleurs bicolores rouge et blanche ; toutes deux se cultivent comme les autres haricots. — Tropæolum majus, Capucine grande ; fleurs jaune orange, barbues en dedans. Semer sur couche ou en place lorsque les gelées ne sont plus à craindre ; terre ordinaire, exposition chaude. Les variétés les plus remarquables sont : — La Capucine de Constantinople, à fleurs plus grandes et presque rouge. — La C. brune, à fleurs pourpre rembruni. — La C. de Scherrer, à fleurs jaune nankin, striées de rouge.

Les Capucines suivantes peuvent être cultivées comme annuelles, mais elles sont vivaces en serre tempérée :

Capucine tricolore, Cap. tubéreuse, Cap. à court éperon, Cap. bleue, Cap. de Popelaire, Cap. de Smith, Cap. éclatante, Cap. à ombelles, Cap. étrangère ou Pagarille et Cap. de Lobb.

La Capucine de Lobb ne fleurit que pendant l'hiver, mais elle a donné naissance à plusieurs variétés qui ont le mérite de fleurir en été, à l'air libre. C.-F. Willermoz.

DES SEMIS ET CHOIX DES GRAINES.

La condition première et la plus essentielle, dit M. Appelius, pour le succès de tout semis, est d'employer des graines susceptibles de germer. Or, la bonté d'une semence quelconque

est nettement exprimée par le nombre de graines qui, sur une quantité donnée, lèvent et se développent en plantes. Le plus souvent on cherche à l'évaluer en déterminant le poids spécifique ou la densité des graines ; cette méthode est sans doute bonne, mais non absolument infaillible; d'ailleurs le poids pour une même espèce peut varier d'une année à l'autre, en raison des conditions de végétation ; il peut même varier sur un seul pied : c'est ainsi notamment que les grains situés dans la portion moyenne d'un épis de maïs sont plus denses que ceux qui se trouvent plus bas et surtout plus haut. Or les expériences toutes récentes du docteur Hellriegel tendent à prouver d'abord que, conformément à l'opinion générale des cultivateurs, les graines les mieux formées sont les plus denses, en second lieu, que celles qui ont la plus grande densité donnent les plantes les plus vigoureuses. — Tout le monde sait que, pour déterminer sur-le-champ et commodément la densité des graines, on est dans l'usage de les mettre dans l'eau, et qu'on recueille comme les meilleures celles que leur densité plus grande fait aller au fond, tandis qu'on rejette comme mauvaises celles qui surnagent. Néanmoins il faut se garder d'accorder à cette épreuve des graines par l'eau une confiance illimitée. Elle peut induire assez souvent en erreur, notamment pour les graines dont la densité diffère peu de celle de ce liquide. Par exemple, celles des Cucurbitacées qui sont venues pendant des années froides nagent sur l'eau et germent cependant très bien ; on sait même, dit M. Appelius, que, conservées quelques années, les graines de ces plantes produisent ensuite des pieds beaucoup plus chargés de fleurs femelles, c'est-à-dire plus fertiles que celles qui viennent de graines récoltées dans des années froides et semées peu de temps après leur maturité. Les bonnes graines de Melons et de Courges diminuent de densité à mesure qu'elles vieillissent ; elles allaient d'abord au fond de l'eau, et, dès la sixième année, la moitié d'entre elles nagent déjà sur ce li-

quide, sans être cependant devenues mauvaises. On conçoit donc que, dans ce cas comme dans plusieurs autres, l'épreuve par l'eau puisse induire en erreur.—En général, les graines les plus lourdes sont celles qui renferment beaucoup de fécule, comme celle des Céréales, des Légumineuses, etc. Les graines oléagineuses ont très-souvent une densité voisine de celle de l'eau, bien que, dans certains cas, elles soient plus denses que ce liquide, comme le sont, par exemple, celles des Choux. Les semences les plus légères sont celles des Ombellifères, comme la Carotte, le Panais, le Cerfeuil, l'Anis, etc., et des Composées, comme les Laitues, Scorsonères, etc. Cette légèreté tient surtout à la présence, dans l'enveloppe qui renferme la graine proprement dite, d'une huile essentielle pour la première de ces familles, de l'air pour la dernière. A peu d'exceptions près, toutes les graines lisses ont un poids spécifique supérieur à celui de l'eau. — Beaucoup de cultivateurs, avant d'acheter des graines, en essayent la valeur en les faisant germer sur du papier brouillard humide, à une température de 15 à 20° C. Ce procédé est commode et assez sûr pour les espèces qui lèvent promptement, comme les Trèfles, les Pois, les Céréales; mais il est inapplicable aux espèces qui exigent un long espace de temps pour germer. Pour celles-ci le meilleur moyen dont on puisse faire usage est un semis d'épreuve en pot. Encore cet essai ne donne-t-il pas toujours l'indication rigoureuse de la valeur germinative des graines, puisque le résultat qu'on en obtient, dépend, toutes choses égales d'ailleurs, du soin apporté au semis, de la température de l'air, de la profondeur à laquelle en sème, de l'époque à laquelle on opère, etc. Ainsi presque toujours les pépins des Poiriers et des Pommiers germent fort mal et en très-petit nombre lorsqu'on en fait un semis d'épreuve, dans des pots, aussitôt après leur maturité, tandis qu'ils lèvent parfaitement lorsqu'on les sème à la fin d'octobre ou en mars, en planches et à l'air libre. Il est souvent résulté de

là qu'on a regardé comme mauvaise une semence qui, en réalité, était d'excellente qualité. — Des faits analogues se présentent pour la généralité des végétaux ligneux dont les graines lèvent la première année, les Conifères exceptés. — La couche de terre dont on couvre les semis d'essai exerce encore une influence importante sur les résultats. Si, par exemple, on sème du Ray-grass (*Lolium perenne*) dans une terre qui retienne l'humidité avec une force moyenne et qu'on en enterre la semence d'un pouce (27 millim.), il en lève 7/8 en 12 jours; à deux pouces (54 millim.) de profondeur, il en lève également 7/8, mais en 18 jours; à trois pouces (81 millim.) de profondeur, il lève 6/8 des graines en 20 jours; à quatre pouces (108 millim.), 4/8 des graines germent en 21 jours; à cinq pouces (135 millim.), 3/8 lèvent en 22 jours, et à six pouces (162 millim.), la proportion des germinations se réduit à 1/8 des graines en 23 jours. D'un autre côté, lorsqu'on recouvre la semence de Ray-grass avec un simple coup de herse, elle germe à peu près sans exception, dans l'espace de 5 jours.

« Le mémoire de M. Carl Appelius renferme, sous forme de tableau, l'indication du temps qu'exigent, pour germer, les graines de beaucoup de plantes cultivées sous l'influence d'une température de 11 à 12° C. dans le sol, de 12°,5 à 17°,5 C. dans l'air. Nous reproduisons ces utiles indications sans les disposer en tableau.

» Germant en 2 jours : Cresson alénois (*Lepidium sativum*).

» Germant en 3 jours : Épinard, Arroche (*Atriplex hortensis*).

» Germant en 4 jours : Choux, Turneps, Navette, Laitue, Sarrasin.

» Germant en 5 jours : Caméline, Pois, Chicorée, Endive, Millet à grappe et à panicule, Lin, Pavot, Melons et Courges, Navet, Colza, Ray-grass, Moutarde.

» Germant en 6 jours : Lupin, Lentille, Spargoute (*Spergula*),

Raifort, Radis, Oignon (souvent aussi en 13 jours), Poireau.

» Germant en 7 jours : Orge, Avoine, Maïs, Sorgho, Phléole (*Phleum*), *Phalaris arundinacea*, Brocoli, *Anethum graveolens*, Carthame, Fève, Betterave, Achillée, Julienne.

» Germant en 8 jours : Froment, *Festuca pratensis*, *F. rubra*, Cumin, Marjolaine, Thim, Haricot-Princesse, Chou à vaches, Chicorée.

» Germant en 9 jours : Pois-moelle.

» Germant en 10 jours : *Cynosurus cristatus*, *Agrostis*, Serradella (*Ornitopus*), Vesce, Haricot-sabre, Haricot-beurre, Betterave à sucre, Chanvre-géant, Tabac, Cerfeuil.

» Germant en 12 jours : Fromental (*Avena elatior* L.), Brome des prés, Carotte (assez souvent en 20 jours), Tomate, Crambe ou Chou marin, Scorsonère, Céleri ordinaire et Céleri-rave (Celui-ci fréquemment en 20 jours), Sarriette (*Satureia hortensis*), Basilic, Giroflée.

» Germant en 13 jours : Anis, Fenouil, Paturin des prés (*Poa*).

» Germant en 14 jours : Pimprenelle, Soleil (*Helianthus annuus*), Artichaut.

» Germant en 15 jours : Trèfle (blanc et rouge), Mélisse Citronelle (*Melissa officinalis*).

» Germant en 16 jours : Vulpin (*Alopecurus*), Houque laineuse (*Holcus*), Lavande, Pourpier, Oseille.

» Germant en 17 jours : Canche (*Aira*).

» Germant en 18 jours : *Festuca duriuscula*, Cardère (*Dipsacus fullonum*).

» Germant en 19 jours : *Aira flexuosa*.

» Germant en 20 jours : *Avena flavescens*, *Molinia cærulea*, *Bromus mollis*, Oignon de Madère, Mûrier, Sauge officinale, Piment.

» Germant en 21 jours : Flouve (*Anthoxanthum odoratum*), Panais, Berce (*Heraclum*), Persil, Gaude, Asperge.

» Germant en 27 jours : Pomme de terre.

» Ce tableau montre clairement, dit l'auteur allemand, que la plupart des graines dont la densité est moindre que celle de l'eau, ont besoin de plus de temps pour germer que celles qui sont plus denses.

» Un assez grand nombre de graines ne lèvent que lentement et même difficilement; telles sont, en général, celles qui ont un tégument épais et dur. Dans ce cas, on se trouve ordinairement très-bien de faire tremper la semence, pendant vingt-quatre heures, dans de l'eau chaude dont la température soit de 75 à 85° C., et de ne la mettre en terre qu'après cette préparation. On accélère aussi leur germination en entaillant ou usant leur tégument dans la région du hile ou omblic; cependant cette dernière méthode est plus délicate que la première, à cause des précautions qu'on doit prendre pour ne pas blesser l'embryon. Sans l'une ou l'autre de ces précautions, ces graines ne lèvent généralement qu'au bout d'un ou deux ans. — Les graines des Palmiers germent très-bien pour la plupart passées sur de la sciure de bois humide, l'extrémité germinative en bas, et sous l'influence d'une atmosphère chaude et humide. — Les spores des Fougères et les graines des Orchidées, qui sont très-fines, lèvent sans difficulté lorsqu'on les répand sur des morceaux de tourbe posés sur un plat avec de l'eau. — Pour les plantes de pleine terre, M. Appelius recommande comme les plus avantageux sous tous les rapports les semis en lignes. — Selon lui, ce qui fait très-souvent échouer des semis dans les jardins, c'est qu'on les fait dans une terre trop sèche et en enterrant trop profondément. En outre, si, avant le semis, on n'a pas le soin de plomber légèrement la terre, il suffit qu'il survienne ensuite de fortes pluies pour que beaucoup de graines soient entraînées profondément et qu'il y ait dès lors une grande inégalité dans la germination. — Pour les plantes annuelles qui ne sont pas sensibles au froid (*Delphinium*, *Collinsia*, *Nemophila*, *Collo-*

mia, etc.), le mieux est de semer tard en automne, ou tout au moins de bonne heure au printemps; si on ne peut confier ces graines à la terre avant le mois d'avril, on est exposé à voir ces végétaux fleurir trop tard et mal.

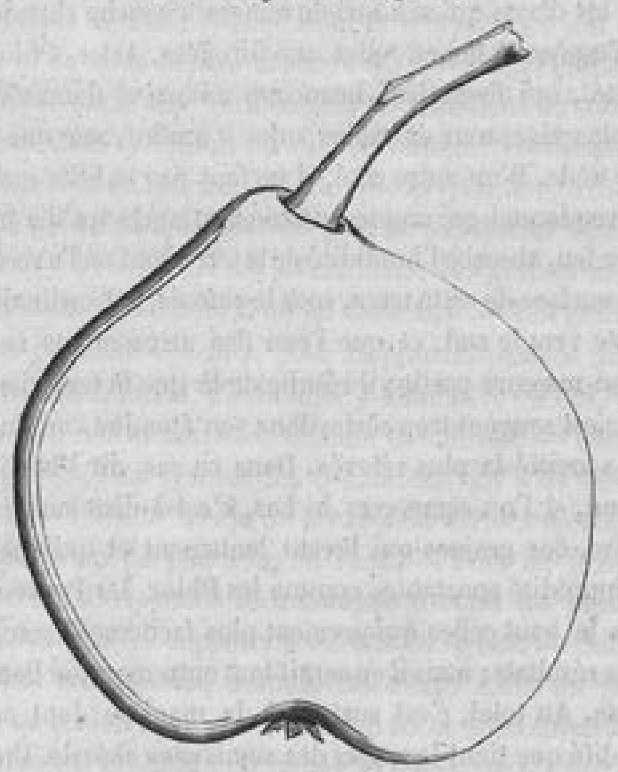
» Les semis qu'on est forcé de faire sur couche et sous châssis donnent lieu à beaucoup de mécomptes et, par suite, de plaintes sur la qualité des semences. M. Appelius n'hésite pas à dire que, dans ce cas, les insuccès tiennent plus souvent à la marche défectueuse qu'on a suivie qu'au mauvais état des graines. Il est d'avis qu'on a tort de semer sur couche chaude beaucoup d'espèces à fleurs, telles que Giroflées, Aster, Phlox, Pensées, etc., qui lèveraient beaucoup mieux et donneraient du plant plus vigoureux et moins sujet à fondre, sur une simple couche tiède. D'un autre côté, il ne faut pas oublier que le fumier avec lequel on monte une couche, après qu'il a jeté son premier feu, absorbe l'humidité de la terre dont on l'a recouvert; que la surface de cette terre, sous le châssis, est ordinairement en pente vers le sud, et que l'eau des arrosements suit cette pente en majeure partie; il résulte de là que la terre des coffres à semis est souvent trop sèche dans son étendue, ou du moins dans sa moitié la plus rélevée. Dans ce cas, dit l'horticulteur allemand, si l'on sème vers le bas, c'est-à-dire sur le devant du coffre, des graines qui lèvent lentement et qui ont besoin d'une humidité constante, comme les Phlox, les Pensées, etc., et dans le haut celles qui germent plus facilement, on obtient de bons résultats; mais il en serait tout autrement, si l'on faisait l'inverse. Au total, c'est surtout à la manière dont on règle l'humidité que tient le succès des semis sous châssis. Une autre précaution de la plus haute importance, dans ce cas, consiste à ne pas semer dru; le plant qui provient de semis trop serrés est sujet à pourrir au pied avant d'avoir sa quatrième feuille. Cet accident est rare, au contraire, si l'on sème clair et qu'on mêle à la terre un peu de poussier de charbon de bois

M. Appelius entre encore dans des détails circonstanciés relativement au semis des plantes bisannuelles et herbacées-vivaces, ainsi que des arbres; mais nous ne le suivrons pas, faute d'espace, dans cette partie de son travail.

(*Extrait du Bulletin de la Société impériale et centrale d'Horticulture*).

QUELQUES BONNES POIRES.

Poire Bergamotte-Espéren.



Fruit de 6 1|2 à 7 centimètres de hauteur, sur à peu près autant de largeur, arrondi, tout à fait la forme d'une Bergamotte, mais à surface inégale, rugueuse, quelque peu bosselé et mamelonné du côté de la queue.

Le pédoncule, de grosseur variable (2 à 3 centimètres de

longueur), est quelquefois droit, d'autres fois coudé au milieu, et paraissant comme formé de deux parties soudées l'une à l'autre; il est obliquement inséré, presque à la surface, et toujours accompagné du côté du point d'insertion, d'un petit mamelon qui donne au fruit un caractère particulier.

L'œil, ou ombilic, est de moyenne grandeur, situé dans une cavité assez évasée et irrégulière.

La couleur est verte, jaunissant peu, même à la maturité, et marbrée, en partie, de larges taches et de gros points gris et noirs.

La peau est rude et épaisse.

La chair est blanc-jaunâtre, très-fine, très-fondante, juteuse; l'eau est abondante, parfumée et très-agréablement aromatisée.

La *Bergamotte-Espéren* est une très-excellente Poire, de première qualité, et incontestablement l'une des meilleures d'hiver. Sa maturité a lieu de janvier à avril; mais elle n'est véritablement parfaite qu'en mars et avril. Je regarde ce fruit comme supérieur en qualité au *Doyenné d'hiver*, au *Bergamotte de Pentecôte*. Son tort est de n'avoir pas autant d'apparence et d'être moins connu.

L'arbre est vigoureux en pépinière et forme de belles pyramides; il est très-fertile, mais il a besoin d'une température chaude pour amener à maturité parfaite ses fruits qui, dans les années froides et humides, ont quelques difficultés à mûrir.

Cette variété, d'après M. Bivort, a été obtenue par le major Espéren, en 1830.

André Leroy.

OBSERVATIONS SUR L'EFFET DES FROIDS
PENDANT L'HIVER DE 1859.

Nous avons voulu attendre la fin de la saison 1859-1860 pour donner aux lecteurs de l'*Horticulteur français* le résultat

de nos observations sur l'effet des froids intenses de l'hiver dernier. Ces observations ont été faites avec soin à Segrez, aux environs d'Arpajon (Seine-et-Oise), et offrent l'avantage, étant publiées aussi tardivement, de permettre de les comparer avec celles faites en d'autres localités ; par conséquent, d'en tirer des conclusions certaines. Quelques faits restent incompréhensibles : ainsi le Romarin, avec un froid de moins 20°, gèle complétement chez M. Morlet, à Avon, et résiste sans souffrir d'une manière sensible à Segrez. On remarquera, en parcourant ces listes, des végétaux qui ont été victimes des froids et d'autres qui, au contraire, ont marqué une vraie rusticité en résistant complétement ; que, avec le même degré de froid, les pertes sont bien plus considérables près de Fontainebleau qu'à Segrez.

Pour donner à ces tableaux tout l'intérêt possible, nous avons ajouté les observations faites à Avon, par M. Morlet, et à Angers, par M. André Leroy. Quand les plantes ont été observées dans ces trois localités, le nom est suivi des abbréviations S., Av., Ang. Ou bien de l'une d'elles, suivant que l'état du végétal a été constaté seulement à Segrez, Avon ou Angers. Et, comme il est arrivé que certaines espèces ont péri dans un endroit, et n'ont que plus ou moins souffert dans d'autres, nous avons répété le même nom dans les tableaux qui indiquent cet état différent.

Ces tableaux sont loin d'être complets ; nous aurions désiré joindre à ces trois localités une ou deux stations du nord et du midi de la France ; mais les excursions que nous avons entreprises à ce sujet, ne nous ont fourni que des données trop vagues ; il serait téméraire de les indiquer.

Enfin nous rappellerons que la température la plus basse a été de 20° au dessous de zéro à Avon; à Segrez, *id.*, et de 14° à Angers.

§ 1. *Arbres et arbustes complétement détruits par les gelées de l'hiver 1859-1860.*

Acer oblongum, S.
Adenocarpus foliosus, S.
Arbutus procera, Av.
Aristotelia maqui, S. (Il a résisté au Jardin des plantes de Paris.
Azara crassifolia. Av.
Arundo donax; Av.
— — variegata, *id.*
Benthamia fragifera; Avon.
Budleia globosa, Lindleyana, Av.
Bumelia lycioides, S.; le pied était très jeune.
Callicarpa Japonica, Av. — Peu souffert à Segrez.
Ceanothus azureus, S. Ang.
— dentatus, Seg., Av., Ang.
— divaricatus, S. Ang.
— papillosus, S. Ang.—Mort en partie à Avon.
— rigidus, S. Ang., *id.*
Cerasus ilicifolius, Av. — N'a pas souffert à Ang.
Cercis canadensis, Av. — N'a pas souffert à Segrez.
Cistus purpureus, Ang.
Clematis americana, S.
— montana, S.
— tomentosa, S.
Clerodendron Bungei, Av. — Très-souffert à Segrez. Ce joli petit arbuste ne pourrait se cultiver à l'air libre, si tous les hivers ressemblaient à celui de 1859.
Cratægus dentata, Av. Il repousse à Angers.
— cuneata, *id.*
Dioclea glycinoides, Segr. et Av.
Eurybia ilicifolia, Ang.
Escalonia floribunda, S.
— macrantha, Segr. Av.
— rubra, S.
Eryobothrya japonica, Av.— Très-souffert à Segrez; peu à Angers.
Evonymus japonicus et 3 variétés, Av.
Fabiana imbricata, Ang.
Fagus Cunninghami, Av.
Garrya elliptica, S. — A repoussé sur toutes ses branches au Jardin des Plantes de Paris.
Ilex caroliniana, S.— Avait parfaitement résisté pendant 2 ans.
— dypirena, dahoon et Magellanica, Av.
— peruviana et nepalensis, Ang.
Indigofera decora, Av. — A résisté à Segrez, mais n'a pas fleuri l'été suivant.
Jasminum affinis, S.
Mahonia nepalensis. — Perdu ses feuilles à Angers.
Mandevillea suaveolens, S.
Passiflora edulis, S. — Avait résisté l'hiver précédent.
Phlomis fruticosa et tomentosa, S.— Quelques pieds morts; d'autres peu souffert.
Poinciana Gilliesii, S. — Résisté à Angers.
Psoralea bituminosa, S.
Quercus leucombeana, S.
— rugosa, Av. : Les Chênes de l'Inde et du Mexique, gelés à Angers.
Rhamnus alaternus, 5 var. Av. : N'a pas souffert à Segrez.
Rhododendrum Falconeri, Ang.
— Dalhousiæ, *id.*
— Edgewortii, *id.*
— lanatum, *id.*
Rosmarimus officinalis, Avon : A résisté parfaitement à Segrez.
Ribes jasminoïdes, S.
Solanum glaucophyllum, S. — Perdu tiges à Angers, repousse.
Viburnum Japonicum (Awafuski),

Segr. et Avon. — A perdu quelques feuilles, Ang.
Araucaria excelsa, Ang. (1).
— Cunninghami, *id.*
— Brasiliensis, *id.*
— Bidwillii, *id.*
Callitris quadrivalvis, Ang.
Cedrus deodora viridis, S.
Cupressus Corneyana, S. — Morts en partie, à Avon.
— glauca, S.
— torulosa, S.
— majestica, S.
— fastigiata, Av.
— Uhdeana, Av.
Cupressus Benthami, Av.
Dracridium cupressinum, *id.*
— elatum, Ang.
— excelsum, Ang.
— maï, Ang. (2).
Ephedra altissima, S.
Freneslia, 3 espèces, Ang.
Juniperus Bermudiana, Av.
Libocedrus doniana, Ang.
Pinus australis, S. — Pas souffert, Ang.
— insignis, S. — *Id.*; morts en partie à Avon.
— macrophylla, Av.
Podocarpus, toutes les espèces, Ang.

Arbres et arbustes morts en partie (3).

Althea, blanc pur. Av.
— double blanc. Av.
— pœoniflora. Av.
— anemoneflora. Av.
Arbutus unedo : a repoussé du pied à Segrez; peu souffert à Angers.
— serpillifolia. Av.
Bignonia capreolata : a parfaitement résisté à Segrez, exposé au Nord.
Ceanothus papillosus.
— cuneatus.
— rigidus.
Chêne d'Alger.
Caronilla Emerus.
— glauca.
Colletia horrida.
Eleagrus reflexa : n'a pas souffert à Segrez.
Garrya laurifolia.
macrophylla.
Genista candicans.
Hydrangea hortensis.
— involucrata.
— Japonica.
Ilex Tarajo.
Illicium anisatum : résisté à Angers.
Laurus nobilis : très-souffert à Segrez, repousse.
Lierre d'Alger : n'a pas souffert à Angers.
Ligustrum Japonicum : très-souffert à Segrez; a résisté à Angers.
Mahonia Fortunei : résisté à Angers.
Malus spectabilis.
— sempervirens.
Rhamnus olivæfolia.
Viburnum suspensum.
Vitex Agnus-castus; n'a pas souffert à Segrez.
Abies religiosa : résisté à Angers.
Cupressus Lambertiana; parfaitement résisté à Segrez.
— Goveniana.
— Corneyana.
Pinus insignis.
— muricata.
— palustris.

Alph. Lavallée et Hérincq.

(*A continuer*).

(1) Les deux premiers ont été gelés par 6° au-dessous de zéro; les deux autres à 10.

(2) Le Dacridium frankini a seul résisté à Angers.

(3) L'état de tous les végétaux de cette section a été constaté dans l'établissement de M. Moriet, à Avon, près Fontainebleau.

LE VERNIS DU JAPON.

On parle beaucoup depuis quelque temps de l'Ailante ou Vernis du Japon, à propos de l'introduction en France d'un ver à soie qui se nourrit de ses feuilles, et que notre savant ami, M. Guérin-Méneville, travaille à propager.

Pour encourager les plantations de cet arbre, on a dit qu'il croissait très-vite, qu'il s'accommodait de tous les terrains, que son écorce avait des propriétés anthelmintiques, que son bois était propre à faire des meubles et autres objets de menuiserie, qu'on pourrait en obtenir des échâlas aussi durables peut-être que ceux du Robinier; quelques personnes pourtant ont contredit cette dernière assertion ; on a, de plus, affirmé que l'Ailante est très-fragile et sujet à être souvent cassé par le vent.

Je connais depuis longtemps l'arbre dont il s'agit. Dans la pépinière départementale de Mont-de-Marsan, dont j'ai la direction, il y en a d'assez vieux et on l'a cultivé sur une assez grande échelle pour en planter des longueurs considérables de routes, mais seulement dans la partie sablonneuse du département; car on croyait alors, bien plus qu'aujourd'hui, que les arbres nuisaient aux routes dont le sol est argileux. J'ose espérer, dès lors, que la société centrale me permettra de lui apporter mon tribut d'observations.

L'Ailante est un arbre d'un beau port, à tige droite et raide, couronnée d'un élégant feuillage, auquel on pardonne volontiers sa mauvaise odeur d'Hièble. Dans nos sables, il végète vigoureusement pendant les dix ou quinze premières années, après quoi son développement se ralentit de plus en plus et d'une manière plus marquée que chez beaucoup d'autres essences. Cela tient, je crois, à deux causes : 1° à ce que les terrains sablonneux lui conviennent beaucoup moins que les sols calcaires, siliceux ou argilo-siliceux ; 2° à ce qu'il a une grande propension à drageonner, et que ses racines émettent d'in-

nombrables rejets qui épuisent à leur profit la souche mère. Ce drageonnement fait de l'Ailante un arbre très-incommode dans le voisinage des cultures, et l'a mis chez nous en grand discrédit. J'ai vu des champs qu'on aurait pu, il est vrai, mieux travailler, parsemés de petits rejetons jusqu'à une distance de plus de 50 mètres. Tous ces rejetons ne dépendent pas du pied principal; il viennent souvent des racines coupées par la charrue, et qui, forcés de vivres isolément, poussent des bourgeons adventifs. Ces rejets sont faciles à détruire; mais il n'en est pas moins vrai qu'il y a des inconvénients à avoir son champ parcouru, presque à fleur de terre, par des racines qui absorbent une partie des engrais, nuisent aux labours, et cheminent d'autant plus vite que le sol ne leur oppose aucune résistance.

On peut, dira-t-on, planter les Ailantes loin des cultures; oui, mais chez nous malheureusement, si cet arbre ne trouve pas de terrains cultivés où il puisse se nourrir, il dépérit rapidement, se couvre de Lichens, languit et meurt. Nous en avons beaucoup d'exemples dans les parties de routes qui sont bordées de Pins ou de Landes, et où vivent portant d'autres essences moins difficiles.

Un autre inconvénient du Vernis du Japon, c'est qu'il ne résiste pas assez au vent; non pas qu'il casse plus facilement que d'autres, mais comme ses racines sont peu ramifiées et superficielles, elles tiennent moins au sol, et l'arbre tombe sous l'effort de la tempête, car il faut des tempêtes pour le renverser. Il a, du reste, cela de commun avec les espèces à racines traçantes, Ypréaux, Robiniers, Bonducs, qui s'arrachent bien plus aisément que celles dont les racines sont nombreuses et plongeantes. Mais voici un fait particulier auquel l'Ailante donne lieu dans les landes : si l'on parcourt les routes plantées de cet arbre, on remarque un très-grand nombre de sujets dont un côté du tronc est, sur plus au moins d'étendue et souvent sur

toute sa longueur, dépouillé de son écorce; de sorte que, dans ses parties, le bois exposé à l'air est mort et tend à se pourrir. A la vue de ces excoriations, on se persuade qu'elles sont le résultat de l'incurie des charretiers conduisant leurs attelages sur les accotements. De nombreuses blessures ont, il est vrai, cette cause, mais celles dont je parle en ont évidemment une autre, car la plupart sont hors de la portée des atteintes des charrettes, et de plus, si la route est dans la direction de l'est à l'ouest, les arbres de la ligne droite ont leurs excoriations en dedans de la route, ceux de gauche les montrent en dehors, c'est-à-dire toujours sur la face exposée au midi; et, si la route se dirige du sud au nord, le mal se voit uniquement aussi sur le côté des tiges qui regarde le sud. J'en conclus que ces plaies sont produites par les coups de soleil; que l'écorce du Vernis du Japon, qui est très-poreuse, et dont la couche supérieure est fort mince et non crevassée, ne résiste pas aux rayons directs et parfois brûlants de cet astre, et que, dans nos sables, du moins, il devrait vivre à l'ombre ou être tenu assez bas pour que son feuillage ombrageât son tronc. Lorsqu'en effet son tronc est abrité du soleil, il est généralement affranchi des accidents dont je viens de parler.

Pour échalas, l'Ailante est loin de valoir l'Acacia et le Châtaignier. Un pieu fait avec des branches ou des baliveaux de cinq à six ans dure à peine vingt mois, et j'ai dû remplacer, après un très-petit nombre d'années, de gros piquets presque entièrement détruits dans leur partie souterraine par la pourriture et par les larves des lucanis et des cétoines. Un pareil piquet d'Acacia aurait duré 4 ou 5 fois plus.

Au point de vue de l'ébénisterie et de la menuiserie, l'Ailante n'est pas tout à fait sans mérite. Son bois, dont j'ai vu quelques meubles, présente seulement de grandes veines longitudinales. Travaillé en longs panneaux, il est peu susceptible de se voiler; en pièces de moindre dimension, et d'une certaine

épaisseur, il résiste parfaitement. Dans tous les cas, il prend assez bien les couleurs, le poli et le vernis. Quoique, sur pied, le bois mort soit attaqué par les vrillettes, des menuisiers que j'ai consulté ne l'ont jamais vu vermoulu après avoir été mis en œuvre.

Loin d'être cassant, ce bois a de la ténacité, et j'en ai vu faire de grêles échelles, destinées à porter des hommes chargés, et qui ont très-bien résisté.

Les feuilles de l'Ailante paraissent être rebutées par toute espèce de bétail, sauf la chèvre.

En somme, cet arbre n'a pas précisément des qualités transcendantes, du moins dans les terrains sablonneux; il est cependant par sa bonne tenue, la régularité naturelle de sa tête et son joli feuillage, très-digne de figurer dans les parcs et les jardins paysagers. Il pourrait servir aussi à repeupler par le drageonnement les clairières des forêts plantées dans des terrains qui lui conviendraient; mais il y aura un degré notable d'utilité si on l'applique à l'éducation des chenilles du Bombyx Cynthia. Dieu veuille que les efforts qu'on fait dans ce but soient couronnés de succès.

Édouard Perris.

(*Bulletin de la Soc. d'Agriculture de Paris*).

CULTURE DE LA POMME DE TERRE MARJOLIN (1).

Le *Journal* de la Société impériale et centrale d'Horticulture pour le mois de juin dernier, renferme une conversation intéressante sur cette particularité que, cette année, beaucoup de Pommes de terre Marjolin n'ont pas poussé, et que quelques-unes, ayant été arrachées, ont été trouvées en cours de produc-

(1) Extr. Bullet. soc. imp. et cent. d'hort.

tion nouvelle de tubercules, sans végétation aérienne. Ces deux faits ont été constatés et non expliqués.

Je vais faire part à la Société de l'opinion que je me suis faite sur ces deux accidents :

Je parlerai tout d'abord rapidement de la Pomme de terre Marjolin dont il a été, je crois, bien peu question dans ce *Journal*.

Si la Pomme de terre originaire d'Amérique, importée en Espagne en 1530, est restée plus de deux siècles sans qu'on ait reconnu ses précieuses qualités, qui nous donnent aujourd'hui une récolte de plus de 250,000,000, la Pomme de terre Marjolin, la plus précieuse des variétés horticoles, introduite en 1815 sous le nom de Pomme de terre *Kidney*, n'a pris faveur que vers 1840, époque à laquelle, tombée dans l'oubli sous le nom de *Kidney*, elle a été remise en relief sous celui de *Marjolin*. C'est ce dernier nom qui a été généralement adopté. On la nomme encore dans quelques localités *Kidney*, *quarantaine*, *hétéroclite*.

Depuis cette époque, aucune introduction nouvelle n'a pu la remplacer avantageusement dans la culture des primeurs.

En dehors de la culture sous châssis, qui se fait en janvier, on peut la semer en février pour récolter en mai, — puis en juin pour récolter en août. On a ainsi deux récoltes la même année, et on sait que cette variété est abondante en produits, excellente de goût, riche en principes farineux et d'un arrachage facile. C'est donc, à tous égards, une des meilleures plantes potagères, une des cultures les plus lucratives à faire aux environs des grandes villes. Mais, pour en tirer tout le parti possible, il faut une série de soins que nous allons indiquer et que n'exigent pas les autres variétés plus roturières.

Les caractères communs des tubercules d'espèce bien franche sont : tubercule allongé, souvent aminci par un bout, à peau lisse, d'un jaune blond rosé, les yeux très-peu nombreux (4 ou

5 au plus), placés pour la plupart sur la partie opposée à l'attache de la Pomme de terre. Chaque œil ou germe, très-peu tuméfié ou rentré; feuillage petit, luisant, d'un vert-bleu foncé; plante naine très-régulière en hauteur. Quoique choisis dans un plant très-pur, les tubercules plantés dans des terres très-fortes pourraient pourtant donner des tubercules difformes, tuméfiés; or si, dans ce cas, on a du volume, on a moins de qualité.

Comme on le voit par la description ci-dessus, les yeux destinés à former les bourgeons sont moins nombreux que dans les autres Pommes de terre; placés à la surface, ils n'ont pas, comme dans beaucoup d'autres, l'avantage d'une cavité protectrice.

Les pousses peuvent donc être décollées très-facilement sans laisser aucune de leurs parties adhérente au tubercule; d'où je conclus que, dans les particularités de végétation que cette variété a présentées cette année, il n'y a pas d'anomalie, mais la suite d'accidents qui ont détruit les bourgeons.

Ces accidents peuvent provenir de l'opération inintelligente de l'égermage, de la fermentation en tas, de la moisissure des germes; enfin, comme il arrive assez souvent dans cette variété, d'un avortement de tous les germes.

Au lieu d'arracher les tiges, quand, ayant mis ces Pommes de terre en tas, pêle-mêle, on ne peut pas démêler toutes ces longues pousses enlacées, on devrait les couper à quelques centimètres au-dessus du tubercule.

Quelques cultivateurs, pour éviter cette grande confusion des tiges, arrachent les pousses au mois de janvier; mais alors ils n'ont plus, au moment de la plantation, que les germes suivants, et ils perdent, ceci est prouvé par l'expérience, un tiers du produit, les premières pousses ayant une force beaucoup plus grande de végétation que les suivantes.

Je vais essayer d'expliquer ce qu'il faut faire pour la conservation des Pommes de terre de semence.

Il faut choisir, autant que possible, un endroit quelconque, chambre, cave, cellier, où l'on puisse réunir le plus possible les conditions suivantes : sécheresse, air, température conservée le plus bas possible au-dessus de zéro.

On peut mettre toutes les Pommes de terre, destinées à la vente ou à la consommation, en un tas qu'on remuera le plus souvent possible.

Celles qui sont destinées à servir de semence seront rangées côte à côte, debout, sur un seul rang, la partie qui était attachée à la plante posant sur des tablettes ou planches.

La partie opposée à celle-ci étant celle sur laquelle on trouve le plus de bourgeons et les meilleurs, ces bourgeons pousseront tous verticalement sans s'entremêler et pourront ainsi être conservés dans la plantation. Pour les transporter sur le terrain on se sert de paniers plats dans lesquels on pose délicatement ces tubercules en végétation.

Qu'on n'objecte pas que ces soins sont difficiles et très-dispendieux; cette culture est suivie depuis plusieurs années, à ma connaissance, par un cultivateur très-observateur, très-soigneux, et qui sait compter.

Il trouve la récompense de ses soins par un supplément sensible de bénéfice.

Pour éviter qu'une plantation ne manque à la pousse, un cultivateur soigneux et expérimenté examine chaque tubercule; il rejette tous ceux dont les yeux sont noirâtres, tous ceux sur lesquels une petite moisissure se montre par des taches blanchâtres, tous ceux qui, quoique ayant poussé, sont restés à l'état dur. Les meilleurs tubercules sont ceux qui, ayant émis leurs bourgeons, sont mous et ridés. Il faut rejeter ceux sur lesquels un grossissement de l'œil n'indique pas suffisamment la tendance à la pousse, et éviter aussi de planter les tubercules dont les yeux pourraient être avortés.

Quand on plante de très-bonne heure au printemps, il arrive

quelquefois que des gelées tardives détruisent les germes d'un très-grand nombre de tubercules, surtout lorsqu'ils sont encore au-dessous de la surface du sol. La Pomme de terre Marjolin formant tous ses tubercules au pied de la plante et près de la surface du sol, il est essentiel de la butter; cette opération doit être faite au moment de la formation des tubercules.

On a remarqué cette année dans plusieurs endroits, au printemps, grand nombre de Pucerons verts qui ont dû dessécher beaucoup d'yeux.

Maintenant que je crois avoir établi que cette Pomme de terre n'a qu'un petit nombre de bourgeons qui, brisés, ne se remplacent plus, je vais essayer d'expliquer pourquoi il arrive si souvent que cette espèce donne, sans production de feuilles, des produits en petits tubercules.

Dans ce tubercule, qui est regardé comme une réunion de bourgeons empâtés dans une masse charnue qui se trouve, par une quelconque des causes signalées plus haut, privé de son mode naturel de végétation, mais plein de vie, dans ce foyer de végétation le travail de la nature se reporte quelquefois sur les racines qui toutes, on peut le remarquer par les échantillons que je dépose sur le bureau, partent des points qui environnent les yeux avortés. Dans ces échantillons que je présente à la Société et qui sont pris dans une cave où ils étaient restés depuis l'hiver dernier jusqu'à présent, les jeunes tubercules se sont développés les uns sur l'ancienne racine et sans pousse, les autres à chaque nœud de branches qui se trouvaient ainsi placées par l'humidité et l'obscurité dans des conditions semblables au couchage.

Il est assez commun de trouver dans les caves des Pommes de terre produisant de petits tubercules. Cette production n'est du reste pas rare dans les plantes tuberculeuses et bulbeuses; on l'observe souvent dans les Jacinthes, les Couronnes impériales, etc.

Il y a longtemps qu'on avait remarqué cette faculté qu'a la Pomme de terre Marjolin de produire des tubercules sans feuillage et on l'a autrefois fortement préconisée pour la culture souterraine en hiver. On plantait alors en place, mais à 25 centimètres de profondeur.

On a pu avoir ainsi quelques produits dont l'insignifiance a, je crois, fait abandonner tout à fait cette culture. Cette végétation sans feuilles ne peut être productive. N'a-t-on pas reconnu que c'était nuire à la récolte des Pommes de terre que d'en couper les fanes pour les bestiaux?

Je terminerai en conseillant aux horticulteurs de faire leurs provisions non au moment de la plantation mais en automne. Ils pourront alors, jusqu'au moment de la plantation, donner à leurs semences les soins que j'ai indiqués plus haut, soins que ne permet pas toujours l'étendue des magasins des vendeurs. Il est bon de se pénétrer aussi de ce fait ; que les Pommes de terre achetées tard à la halle ont dû être débarrassées de leurs pousses pour la plus grande facilité de la vente et que dans la Marjolin, par exemple, on pourrait en planter un cent ainsi dépouillées et en voir pousser seulement 10 ou même aucune.

Hector Jacquin.

LE PAYSAGISTE.

Par M. Lecoq.

Dans un numéro de notre journal du mois de juin dernier, nous avons rendu compte d'une nouvelle publication sur l'architecture des jardins, par M. Lecoq, inspecteur des plantations de Paris.

A cette époque, une seule livraison de cet ouvrage était publiée et déjà l'on pouvait prévoir, ainsi que nous le disions, que ce travail serait un véritable événement dans l'art de créer

les jardins. — Aujourd'hui, la 8me livraison vient d'être distribuée aux abonnés, et l'on peut dès maintenant se convaincre de la réalité de ce que nous avancions, c'est-à-dire de la supériorité de ce recueil sur tout ce qui a été publié sur ce sujet.

De ces huit livraisons, deux sont destinées à faire connaître les moyens les plus simples à employer pour lever un plan, et pour transporter sur le terrain le dessin que l'on fait d'un jardin avant l'exécution. — Cette étude, qui ne rentrait pas dans le plan de l'ouvrage, a été faite à un point de vue très-élémentaire et très-brièvement. Ceux qui voudront avoir des connaissances plus complètes devront avoir recours aux ouvrages spéciaux qui abondent sur cette matière.

Une troisième livraison traite spécialement des vallonnements. C'est qu'en effet, les mouvements de terre savamment distribués, ont la plus grande importance; c'est à l'aide de cet artifice que le paysagiste parvient, qu'on me passe le mot, à donner de la vie au terrain qu'il est chargé de transformer. Il en rompt la banale uniformité en y ménageant des inégalités de niveau qui le rapprochent de l'état naturel.

Les cinq autres livraisons se composent exclusivement de plans de jardins de grandeur différente et de forme variée. Les cinq planches qu'elles renferment contiennent dix plans qui, ainsi que nous le disions pour celui de la première livraison, se présentent avec des vues admirablement ménagées; des courbes élégantes s'enchaînent les unes aux autres avec une grâce et une mollesse de contours qui charment les regards. Les massifs, les groupes isolés, les corbeilles de fleurs y sont savamment distribués.

Le texte explicatif qui accompagne ces planches ne laisse rien à désirer et est en tout point conforme au programme que s'est tracé M. Lecoq, et qu'il a en partie développé dans ses prospectus. Les arbres, les arbustes, toutes les plantes qui servent à la composition des jardins ont été distribués et groupés

en tenant compte de leur hauteur respective, des couleurs différentes qu'ils présentent soit dans leurs fleurs, leurs fruits, leurs feuilles, leur épiderme. Notamment pour la planche VI, le texte renferme toutes ces données que l'on ne retrouve pas dans toutes les livraisons. Une table spéciale, qui sera placée à la fin de l'ouvrage, donnera sur un sujet si important toutes les indications désirables.

Une innovation qui a sa valeur consiste dans la formation de *certaines pelouses* avec des plantes d'un bel effet et très-peu élevées, telles que verveines, bruyères, etc. Ainsi, au lieu d'un ton vert uniforme, on peut établir de cette façon des pelouses beaucoup plus agréables à la vue, grâce à leurs magnifiques teintes violettes, rouges, bleues, etc.

Sous le rapport de la forme, c'est-à-dire de la gravure et de la typographie, cet ouvrage est aussi remarquable que par le fond. Nous avons surtout distingué, sous le rapport de la gravure, les Planches XVIII, XII et VI. Cette dernière se compose de cinq plans de petites dimensions et d'un effet très-agréable, dans deux desquels se trouvent un verger et un potager : les accessoires, tels que chalets, kiosques, statues, y sont dessinés avec beaucoup de goût.

En somme, nous ne pouvons faire autrement que d'engager M. Lecoq à persévérer dans les efforts qu'il fait pour donner à son travail tous les soins qu'il mérite, persuadé qu'un jour viendra ou on lui saura gré de l'avoir mené à bonne fin. Déjà, du reste, un haut encouragement lui a été donné par le gouvernement : le ministère d'État vient de souscrire pour vingt exemplaires à cet ouvrage.

F. Herincq.

DERNIÈRES NOUVEAUTÉS.

Camellia comte de Gomer (Verschaffelt) bien belle varité obtenue par M. le comte de Bernardino Lechi, à Brescia et livrée

au commerce par M. Verschaffelt qui l'a dédiée à M. le comte de Gomer, zélé amateur et promoteur de l'horticulture. C'est le plus beau camellia à fleurs striéés, de la section des *Perfections caryophylloides*. Beau port et beau feuillage; floraison abonbante et facile. Les fleurs sont presque de première grandeur, à pétales nombreux arrondis, égaux, admirablement imbriqués: le coloris est un fond rose tendre ligné et fascié de cramoisi.

Begonia marquis de Saint-Innocent. Variété très-vigoureuse et d'une remarquable beauté. Les feuilles sont presque rondes, deux fois plus grandes que celles du *B. rex*, avec un pétiole garni de poils roses; le centre est argenté, entouré de deux bandes : l'une d'un vert-clair à reflet brunâtre, l'autre vert-foncé, le tout parsemé de nombreuses perles argentées.

Begonia M. Baudelot. La feuille est presqu'entièrement argentée bordée de vert-clair marbré d'argent.

Begonia Pol Payonne. Feuilles d'un beau vert-noirâtre, à disque argenté très-vif entouré de paillettes d'argent.

Begonia Impératrice Eugénie. Les feuilles sont de la grandeur de celles du *B. rex*, mais plus arrondies, d'un beau vert-émeraude, bordées d'un ruban vert-brun chatoyant; le centre est vert-noirâtre, et toute la surface est parsemée de perles argentées, comme dans les *Sonerila*, et vont en grossissant vers l'endroit où se trouve le disque argenté dans le *B. rex*; toutes les parties de la plante sont hérissées de nombreux poils rouge-clair.

Begonia Lucien Tisserand. Magnifique variété à grandes feuilles de couleur vert-noirâtre, à reflets métalliques. Le centre présente un disque argenté, très-régulier, entouré d'une zône d'un vert-clair bordé de brun.

Toutes ces variétés de Begonia obtenues par M. Crousse, de Nancy, ont valu, à l'obtenteur, une médaille d'argent à la dernière exposition d'horticulture de Paris, en 1860.

TH. LARCHÉ.

Paris. — Imprimerie horticole de E. DONNAUD, rue Cassette, 9

CHRONIQUE.

A NOS ABONNÉS.

Depuis le mois de septembre 1859, nous avons entrepris, avec confiance, de gagner sur le retard qui existait dans la publication de ce journal. Nos efforts, sans être couronnés d'un plein succès, n'ont cependant pas été vains. Après une navigation pénible, au milieu de récifs de toutes sortes, nous sommes enfin parvenus en vue du port où nous voulons aborder, et le phare qui en éclaire la passe, nous permet, maintenant, de franchir facilement la distance qui nous reste à parcourir, avant d'entrer en rade, pour reprendre ensuite régulièrement notre voyage d'exploration, dans cette vaste mer houleuse des nouveauté et des perfectionnements horticoles. L'entreprise a été hardie et bien des personnes, qui ne nous portent pas précisément intérêt, espéraient un naufrage; elles l'avaient même annoncé comme fait accompli; mais la mature de notre frêle esquif est solide, et avec son équipage dévoué, l'*Horticulteur français* résistera à toute tempête; sa marche est sûre; il ne lui reste plus que 3 mois de retard; il les gagnera. Que mes collègues et correspondants veuillent bien recevoir ici mes remerciements pour le concours qu'ils m'ont prêté en cette circonstance; la plus large part leur revient du succès obtenu.

Nous allons continuer, avec la même confiance et le même courage, l'année 1861. Le premier numéro est sous presse, et tout me porte à croire qu'au mois de juin prochain tout retard aura disparu. Que nos abonnés, qui nous ont donné tant de preuves de bienveillance, et pour lesquelles je les remercie sincèrement, s'arment encore d'un peu de patience; bientôt le mal sera entièrement réparé, et alors la publication se fera très-exactement et régulièrement.

F. Herincq.

SCHIZANTHUS GRANDIFLORUS OCULATUS (pl. XXI).

Le *Schizanthus* que nous figurons sous ce nom, est une variété du *S. porrigens*. La plante est annuelle, haute de 50 à 70 cent., rameuse, à rameaux étalés diffus. Ses feuilles sont inégalement divisées en segments entiers ou dentés. Vers le mois de juin, la partie supérieure des tiges est transformée en élégante panicule de fleurs roses nuancées de blanc et de rouge, avec les trois lobes supérieurs marqués de points noirs : celui du milieu en présentant 2, avec une large macule à sa base, et les deux latéraux n'en présentant que chacun un.

Ce *Schizanthus* est une jolie variété, mise au commerce l'année dernière par les Allemands. Pour la conserver pure, il faut avoir grand soin de ne récolter les graines que sur les pieds bien francs; car les semis donnent des sujets qui ont une grande tendance à retourner au type spécifique beaucoup moins beau. Il importe surtout de supprimer dans les semis, tout individu qui ne présenterait pas exactement les caractères du *grandiflorus oculatus*, et qui favoriserait la *régénérescence*.

Sa culture est celle des plantes annuelles : on sème au mois de avril ou de mai, en place, à bonne exposition chaude, et en terre légère mais bien fumée. La floraison dure de juin à août.

O. LESCUYER.

DIANTHUS SINENSIS.

VAR. FIG. 1, *Hedegewi*; FIG. 2, *Laciniatus*.

En voyant ces belles et grandes fleurs si largement étoffées, on est peut-être en droit de se demander si réellement ces variétés nouvellement introduites, sont bien des descendantes de notre humble mais charmante *Mignardise*. Pour mon compte je



Faguet pinx. Dobray sc.

Schizanthus grandiflorus oculatus.

N. Rémond imp. r. Vieille-Estrapade 15, Paris.



Debray sc.

Dianthus sinensis.

Var. 1. Hedgewii. 2. Laciniatus.

doute fort de la descendance. Il est vrai que notre petit œillet de Chine, avec lequel on fait de si ravissantes bordures, n'est qu'une variété jardinière qui diffère notablement du type primitif ; mais il en a cependant conservé quelque chose ; c'est à peu près la même fleur, seulement ses tiges sont moins élancées, moins rameuses. Dans les trois variétés que nous figurons (1) nous retrouvons le port du *Sinensis* à l'état sauvage ; mais l'appareil floral est très-différent. A la place des petites fleurs de 2 centimètres de diamètre, nous en trouvons qui mesurent jusque 8 à 10 centim. de largeur. N'est-ce que le résultat heureux de la culture ? En ce cas, nous devons nous incliner devant le *simple bonheur* des jardiniers Japonais desquels nous les tenons ; car je ne saurais admettre qu'elles soient nées d'un travail intelligent : le génie de l'homme est pour bien peu de chose dans toutes ces belles productions qui sortent de ses mains ; mais ici n'est pas le lieu de philosopher sur les *obtentions* horticoles : *Sinensis* ou non, nous devons simplement déclarer que les trois *Dianthus giganteus, Hedegevii* et *laciniatus*, sont les plus beaux œillets connus jusqu'à ce jour ; que tous trois appartiennent à une espèce ; et que tout amateur du beau doit les posséder.

Nous avons déjà fait connaître la variété *giganteus* (2). Le *D. Hedegevii* qui est représenté figure 1 de la planche XXII, n'en diffère pas sensiblement par la forme. Ses pétales sont peut-être moins finement découpés ; c'est à peu près tout ce que nous avons pu constater sur les échantillons de nos cultures, qui nous ont offert des sous-variétés nombreuses passant de l'une à l'autre Quant au coloris, il est très-variable ; cependant la couleur rouge, qui constitue la marbrure dans l'*Hedegevii* est beaucoup plus claire que celle du *giganteus*, et, le centre de la fleur présente une sorte de couronne rayonnante d'un pourpre foncé presque noir.

---

(1) Voir pl. XIV et page 156.

(2) *Idem.*

La différence est plus marquée dans le *laciniatus*. Ici les pétales sont très-profondément découpés au sommet en lanières étroites, et la fleur est toujours unicolore d'un beau rouge foncé.

D'après nos observations culturales, ces trois plantes, nous le répétons, ne sont que des variétés non fixées, dont chacune peut produire, par les semis, le type des autres, et une foule d'intermédiaires, qui promet pour l'avenir de nouvelles formes et de nouveaux coloris. Déjà, du reste, le commerce anglais annonce des variétés du *laciniatus*, à fleurs doubles, blanches, saumonées, roses, rouge plus ou moins foncé; mais qui ne nous sont connues que par les brillantes images publiées par les parties intéressées..... On n'attrape pas les mouches avec du vinaigre !

F. Herincq.

LES PERESKIA COMME SUJETS POUR GREFFER.

De tout temps, les amateurs de Cactées ont cherché, soit pour leur faire acquérir du volume plus vite, soit pour les rendre plus florifère, des sujets propres à recevoir des greffes de Cactées. Presque toutes ces plantes reprennent les unes sur les autres, mais peu végètent bien. — Les Epiphylles, qui grossissent très-lentement et sont peu florifères franc-de-pied, ont été l'objet de bien des expériences.

Les greffes de cette tribu se soudent volontiers sur presque toutes les Cactées : Cierges, Opuntia, etc., mais, comme ces derniers cessent de végéter vers l'époque (l'automne) ou les Epiphylles tendent à entrer en floraison, la sève leur faisant défaut, à moins d'être tenu en serre chaude humide, ces greffes ne sont d'aucune utilité.

Si je ne me trompe c'est d'Angleterre que nous est venu la

greffe d'Epiphylle sur le Pereskia aculeata ; mais que ce soit de là ou d'ailleurs, elle s'est, depuis quelques années, répandue chez tous les cactophiles du continent, et l'on ne pourra guère jamais rien trouver de mieux comme sujet pour ces plantes. Le P. Aculeata, au contraire de plusieurs (sinon tous) de ses congenères à *feuilles planes*, végète toute l'année et ne perd pas ses feuilles en serre ordinaire ; l'Epiphylle, soit qu'il y végète en épyphite ou que sa greffe en soit une *réellement* (je laisse à plus fort botaniste que moi à résoudre la question), s'y plaît à merveille ; telle plante qui, franc-de-pied, n'aurait en 3 ans acquis un volume que de 25 c. de diamètre et donnerait au plus 15 à 20 fleurs, aura, greffé sur cette plante, un mètre et demi et ses fleurs se compteront par millier. J'en ai vu greffer sur un cordon de P. aculeata et garnir toute l'étendue d'une serre de 15 à 20 mètres, de leurs énormes buissons chargés de milliers de fleurs; leur végétation luxuriante n'a pour ainsi dire pas de bornes ; tant que le Pereskia poussera (et il pousse toujours), l'on peut y appliquer de nouvelles greffes de distance en distance sans crainte d'affamer le pied.

Ceci nous donnerait à penser que la greffe n'est pas véritable et que l'Epiphylle ne vit qu'au dépens de l'humidité de l'air. Et cependant il ne fait pas de même sur les Cactées, ni franc de pied !!! Il faudrait donc que le Pereskia nourrisse la greffe à un certain point, et que l'air et l'eau absorbés par les « articles » ou plutôt par les racines aériennes qu'ils émettent, fassent le reste ?

La forme sous laquelle on les rencontre le plus souvent chez les marchands de fleurs, est celle d'un petit saule pleureur ; forme qu'affecte l'Epiphylle greffée sur le sommet tronqué d'un P. aculeata de 1 ou 2 pieds de haut. Chez ceux qui s'en occupent spécialement (1) on les voit de toutes grandeurs et élevés sous

(1) M. Aimé Turlure, à Montreuil, près Versailles, en a une collection magnifique.

toutes les formes : boules, éventails, disques, etc., etc.

Il suffit d'enlever de chaque côté d'un article d'Epiphylle la superficie de l'épiderme avec un couteau bien tranchant, de l'introduire dans une fente pratiquée, soit au sommet tronqué soit sur le côté, n'importe à quelle hauteur de la tige du Pereskia, de ligaturer légèrement, et de tenir au chaud et à l'*ombre*, pour voir reprendre cette greffe en quelques jours, si elle est faite entre les mois de mai et d'octobre. Elle peut même très bien se faire à toute autre époque en serre *chaude*. Je me suis toujours très bien trouvé de la faire plutôt sur le *jeune* que sur le vieux bois, et, si elle est placée sur un sujet *étêté*, de la mettre au-dessous de la *dernière* feuille, afin que le bourgeon forme appel à la sève. Les Phyllocactes reprennent bien sur ce Pereskia, mais leur volume est trop fort, et ils n'y végètent pas convenablement; les Cierges y prennent aussi, mais y végètent mal; des Mallisonii greffés depuis 3 ans, n'ont encore que des branches minces comme des ficelles. Les autres Pereskia à feuilles planes tels que grandiflora, etc., sont trop délicats et cessent de végéter en hiver (à moins d'être tenu en serre chaude) de sorte que pour les Epiphylles le Pereskia Aculata semble être le plus convenable.

Parmi les Cerei (surtout les Echino-cerei) il y a des plantes qui fleurissent si difficilement; certains Echinocactes végètent si lentement, que les amateurs ont naturellement cherché toutes sortes de moyens pour parer à ces inconvénients.

Il leur fallait, pour les premiers, un sujet qui, tout en acceptant la greffe et la maintenant en végétation, l'affamât le plus possible; pour les autres une plante vigoureuse qui leur fournit abondamment de la sève; pour d'autres encore, tels que les Mélocactes, un sujet dont la rusticité protège pour ainsi dire la délicatesse de la plante greffée.

Tous ces « *desiderati* » ne sont pas encore trouvés et ne se trouveront qu'à force de tâtonnements et de déboires.

Le Pereskia subulata, un des plus charnus, est la plante qui m'a le mieux réussi, non seulement pour reprise facile et soudure permanente, mais aussi comme nourrissant le mieux sa greffe. De petites greffes d'Echino-cerei ont doublé de volume, pendant que les mêmes plantes, sur divers Cerei, *achevaient* à peine de souder leurs greffes.

Ce Pereskia cesse de végéter (en serre ordinaire) vers la même époque que la plupart des Cierges, Opuntia, etc.; mais avec tant soit peu de chaleur on peut prolonger ou *ranimer* sa végétation.— Un tronçon de cette plante, enraciné aux derniers beaux jours d'automme, et qui, au mois de janvier, avait totalement cessé de végéter, et se trouvait même tout à fait *ridé*, a émis un jet de 15 centimètres, après avoir, à cette époque, été placé 10 jours à proximité d'un tuyau du fourneau. Cette qualité est précieuse, car, quel amateur de cactées ignore que le moindre petit symptôme de végétation lui fera hiverner telle plante (un Melocacte par exemple) qui faute de ceci tombera en marmelade (c'est le terme voulu) au mois de février ou mars, juste au moment ou elle allait être sauvée par la végétation printanière. Comme le P. subulata est une plante très-vigoureuse et grossissant énormément ses greffes, il n'est pas probable qu'il remplisse le but de rendre plus florifères les cactées qui ne le sont pas franc de pied; car c'est ordinairement parce qu'elles végètent déjà trop naturellement, et s'empâtent en bois qu'elles fleurissent peu. Il leur faudrait plutôt des Cierges, à la fois rustiques, longs à venir, et n'émettant pas de branches souterraines ou près de terre.

Il est possible qu'on réussisse à faire fleurir sur ce Pereskia certains Echino-cerei, tels que Deppeï, Leptacanthus, Cinarescens, etc., dont on voit rarement les fleurs, parce que leurs tiges s'épuisent à leur faire former *touffe* de branches plus ou moins souterraines; c'est un essai à faire.

La greffe est des plus facile; elle se pratique pendant les mois

de végétation, et consiste à rabattre le sujet, avec un couteau bien tranchant, le plus horizontalement et nettement possible ; d'en faire de même avec la portion de plante devant servir de greffe ; de mettre les deux surfaces planes en juxtaposition pendant que les plaies sont fraîches et suintantes ; et de les assujettir le mieux possible avec de la laine ou du coton; à l'étouffé elles se soudent plus vite qu'à l'air libre. Il vaut mieux que la greffe ait un plus grand diamètre que le sujet ; dans le cas contraire, et même en tous les cas, on se trouvera bien d'enlever un anneau d'un centimètre de l'épiderme du Pereskia tout autour de la surface tranchée, car l'intérieur charnu se contracte beaucoup plus que l'épiderme, et forme une cavité entre les deux plaies, que la granulation a souvent peine à combler; par cette petite précaution les deux plaies restent toujours en contact exact.

J. P. Palmer.

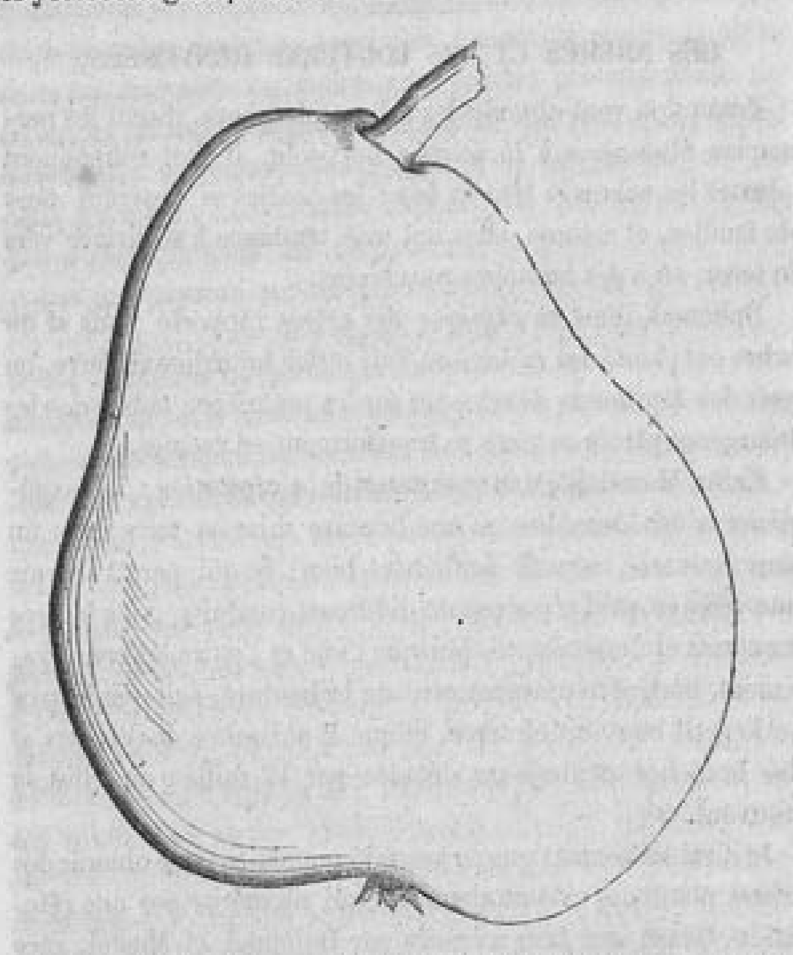
QUELQUES BONNES POIRES.

Poire Beurré Bachelier.

Fruit de 10 cent. de hauteur, sur 8 de largeur, irrégulièrement pyriforme-obovale, mamelonné d'un côté du pédoncule, et très-large vers le tiers de la hauteur; sa surface est lisse; le pédoncule varie de 1 1/2 à 3 centim. de longueur; il est courbé, obliquement inséré et surmonté, à son point d'insertion, d'un petit mamelon. L'œil est assez large et placé au fond d'une cavité profonde. La peau est très-fine, jaune verdâtre du côté de l'ombre, teintée et lignée de vermillon du côté du soleil, finement pointillée et marquée de quelques petites taches grises. La chair est blanc jaunâtre, demi-fine, granulée, fondante, assez juteuse, parfumée et de 1re qualité; mais il ne faut pas attendre sa trop grande maturité pour la manger, car alors elle est quelque peu pâteuse.

Cette poire commence à murir en octobre, et peut se conserver jusqu'en décembre.

L'arbre est vigoureux ; il se forme bien en pépinière, soit sur franc soit sur cognassier ; le bois est encore un peu épineux; les yeux sont gros pointus et très-saillants.



Cette variété s'est montrée jusqu'ici très-fertile ; elle est appelée à occuper une large place dans les jardins lorsqu'elle sera mieux connue. Nous croyons qu'elle a été obtenue par M. Bachelier, cultivateur à Bourbourg (Nord) et que c'est le comice de cette contrée qui l'a fait connaître. Nous l'avons reçue il y a

quelques années de M. Delacourt Verhille, habitant cette localité, et depuis, elle est déjà très-recherchée dans tout le nord de la France et dans la Belgique.

André Leroy,
Pépiniériste à Angers.

DES ARBRES ET DES BOUTURES RENVERSÉS.

Lorsqu'on veut obtenir des arbres pleureurs, disent les personnes étrangères à la science horticole, il faut simplement planter les arbres la tête en bas : les racines se couvrent alors de feuilles, et comme elles ont une tendance à se diriger vers la terre, on a des branches renversées.

Duhamel, dans sa *physique des arbres* rapporte : que si un arbre est planté les racines en l'air et les branches en terre, on voit des feuilles se développer sur les premières, tandis que les bourgeons placés en terre se transforment en racines.

Enfin, Mustel dit, dans son *traité de la végétation* : « L'expérience a fait connaître qu'une bouture mise en terre dans un sens renversé, réussit également bien ; ce qui paraît fournir une preuve qu'il n'y a pas de différents conduits pour la sève montante et descendante, puisque l'une et l'autre opèrent également, malgré le renversement de la bouture, soit que le gros ou le petit bout soit en terre, et que la naissance des racines et des branches est toujours décidée par le milieu où elles se trouvent. »

Je dirai nettement que le procédé populaire pour obtenir des arbres pleureurs est une absurdité qui ne mérite pas une réfutation. Quant aux faits avancés par Duhamel et Mustel, mes expériences personnelles et celles dont les résultats ont été publiés dernièrement par M. Carrière, m'autorisent à dire que ces faits ont été rapportés avec un peu trop de légèreté, par ces deux savants physiologistes, qui, bien certainement, n'ont pas pris soin de vérifier les faits.

Dans les arbres renversés, jamais je n'ai vu, ni M. Carrière, de feuilles se développer sur les racines exposées à l'air; ces racines se sont toujours desséchées sans jamais produire d'organes foliacés. Les branches placées en terre, m'ont présenté quelquefois des racines, mais ces racines ne provenaient pas de bourgeons transformées; elles étaient produites, comme dans les marcottes ou couchages, par les prolongements des faisceaux radiculaires partant de la base des yeux qui s'étaient développés souterrainement, mais qui, ne se trouvant pas dans un milieu convenable, avaient fini par périr; l'humidité du sol, en avait fait disparaître les traces.

Ces expériences sur les arbres renversés, m'ont conduit à répéter l'épreuve sur de simples tronçons de branches.

Les premières boutures qui furent faites, avait la base organique à l'air, et le sommet renversé dans un pot rempli de terre; c'était des tronçons de branches de Peupliers de Hollande. Des bourgeons se développèrent sur le corps de ces boutures; ils se dirigèrent d'abord vers le sol, puis se redressèrent vers le ciel. En même temps un bourrelet assez gros se formait à la section située dans l'air. Mais bientôt les jeunes bourgeons se flétrirent, et tout annonça que la vie avait cessé. Je dépotai alors ces boutures. Pas la moindre trace de racines dans la terre; à la section enterrée pas le moindre bourrelet. J'enlevai aussitôt l'écorce, et je constatai, que de la base des jeunes bourgeons, partait un réseau de faisceaux, que M. Gaudichaud appelle faisceaux ou fibres radiculaires, et que ces faisceaux au lieu de se diriger vers la terre, s'allongeaient vers le ciel, et parvenaient tous au mamelon circulaire de la section aérienne de la bouture. Si ces faisceaux sont réellement les prolongements radiculaires des phytons, comme le prétend M. Gaudichaud, leur direction vers le ciel, infirmerait la théorie de la force centrifuge.

Pour m'en assurer, je répétai l'expérience sur des boutures de Saules, de Robinia de Frêne etc. ; mais cette fois en plaçant les

deux extrémités des boutures dans le même milieu, en terre. Je piquai d'abord le sommet renversé dans un pot, puis la base, qui se trouvait être alors le sommet géométrique, fut introduite par le trou élargi d'un second pot maintenu par des petits tuteurs, et j'arrosai également la terre du vase supérieur, et celle du vase inférieur. Des yeux se développèrent; lorsque les bourgeons eurent atteint de 15 à 20 centimètres de longueur, je dépotai les boutures. Le pot supérieur, qui contenait la base organique de la branche, était rempli de racines qui partaient toutes du bourrelet de la section; dans le pot inférieur, aucune racine; pas la plus petite apparence de bourrelet à la section qui, au contraire, présentait presque toujours un commencement de décomposition de l'écorce.

Quand un œil de la bouture se trouvait enterré dans le pot inférieur, cet œil se développait en bourgeon, mais en bourgeon étiolé, comme ceux des pommes de terre qui se développent dans l'obscurité, et jamais en racine. Si cet œil se trouvait très rapproché de la section, alors là, il y avait bourrelet, et, en décortiquant, on y distinguait très nettement des faisceaux qui avaient tous une direction parallèle, n'offrant pas cette réticulation si complexe des faisceaux de la base organique de ces mêmes boutures. Dans des boutures renversées, dont les 2 extrémités plongeaient dans l'eau, sur une longueur de 7 à 8 centim., le même phénomène se produisit; les bourgeons s'allongèrent dans l'eau du vase inférieur, et cette fois en produisant des feuilles; mais sans bourrelet à la section. Dans l'eau du vase supérieur les yeux qui s'y trouvaient effectuèrent normalement leur développement, et, du bourrelet de la section, sortit un abondant chevelu.

Ainsi de l'ensemble de ces faits, que je décris ici très brièvement, le cadre de ce recueil ne me permettant pas d'entrer dans des considérations physiologiques, on peut donc déduire :

1° Que les arbres plantés les racines en air, ne développent

pas, comme dit Duhamel, des feuilles sur ces organes et que les bourgeons placés en terre ne deviennent jamais racines.

2° Que la naissance des branches et des racines, n'est pas toujours décidée par le milieu environnant, comme le prétend Mustel; mais qu'elle régit l'évolution naturelle de tous les organes des végétaux et qui est due à cette force organique qui restera longtemps encore inexpliquée.

3° Que les faisceaux qui partent de la base des gemmes, sont bien les productions radiculaires, qui se transforment en véritables racines, lorsqu'ils sont parvenus à l'extrémité inférieure organique du corps ligneux, et que leur direction n'est pas soumise aux lois générales de la gravitation, puisque ces faisceaux s'allongent toujours de la base au sommet géométrique d'une bouture renversée.

4° Et qu'enfin, dans la pratique horticole, il est très-important de placer la bouture dans sa position naturelle, c'est-à-dire la base en terre, puisque là seulement peuvent se former les racines.

H. Herincq.

OBSERVATIONS SUR L'EFFET DES GELÉES DE L'HIVER 1859-1860 (suite) (1).

§ 2. *Arbres et arbustes ayant plus ou moins souffert* (2).

Acer macrophylium ? A. ! S.
Althea purpurea et speciosa ? A.
Arbutus Unedo ?? S. repousse du pied ; peu souffert à Angers.
— uva-ursi ? Av.
Atragene austriaca ?? A.
— sibirica *ib.*
Atraphaxis spinosa ? S.
Aucuba latimaculata ? A.
Berberis dulcis ?? A. ! S.
Berberis darwini ?? A.
— nepalensis ? S.
Bignonia radicans ? A ! S.
— grandiflora ? A. ! S.
Broussonettia kœmpferi ? A.
Callicarpa japonica ? S. mort à Avon.
Catalpa Kœmpferi ? A. ! S.
Cephalanthus occidentalis ? A.
Cerasus Caroliniana ? A. ! S.

(1) Voir p. 240.

(2) Les signes ?? indiquent les espèces qui ont beaucoup souffert ;
Le signe ? indique celles qui ont moins souffert ;
Le signe ! est employé pour marquer que la même espèce n'a pas souffert dans telle autre localité.
La lettre A. signifie observé à Avon par M. Morlet. — S. à Segrez, par nous. — Ang. *id.* Angers, par M. André Leroy ;]

Cerasus Colchica ?? Ang.
— Lauro-cerasus ?? A. peu souffert à Segrez, excepté les sujets exposés au midi qui n'ont pu repousser que du pied.
— lusitanica ? A. les pieds exposés au midi seulement, ont eu leur feuilles un peu roussies à Segrez.
Cercis japonica ? S.
Chamœcerasus Ledebourii ? A.
Clematis azurea ? A. et S.
— sophia ? A.
— monstruosa ? A.
— helena ? A.
— indivisa lobata ?? A.
Coronilla suffruticosa ; a souffert à quelques expositions, peu à d'autres, Angers.
Daphne fortunei ?? Ang. repousse du pied.
Deutzia californica ? A.
— mexicana ?? A.
Diospyros Lotus. A Segrez les sujets de deux ans de semis ont tous été entièrement gelés ; les vieux pieds ont beaucoup souffert. A Angers il a parfaitement résisté.
Eriobotrya japonica. Ce bel arbuste a excessivement souffert à Segrez ; faut-il donc renoncer à le cultiver en pleine air ? A Angers il a peu souffert.
Escallonia : toutes les espèces ?? Ang. repoussent du pied.
Genista alba ?? A. Quelques pieds ont été gelés complétement à Segrez ; d'autres ont à peine souffert.
Genista juncea ? A.
— sibirica ? A.
— — flore pleno ?? A.
Gleditschia aurea ?? A.
— macracantha ? A. ! S.
— Bujotii ? A. ! S.
Glycine sinensis ? A. ! S.
— — alba ? A.
— frutescens ? A.
Gyerium argenteum ?? A.
Hedera helix variegata ? A.
— Regneriana ?? A ! S. exposé au nord.
Hibiscus palustris ? A.
— roseus ? A. Ces hibiscus ont peu souffert à Segrez ; mais la floraison a été nulle l'été suivant.
Hydrangea quercifolia ? A.
Ilex calamistrata ? A. ! Ang.
— castanecæfolia ? A. Ang.
— ferox var. ? A. ! Ang.
— latifolia ? A. ! Ang.
— Balearica ? A. ? Ang.
— Maderiensis à perdu ses tiges à Ang. ; repousse.
Indigofera dosua ? A. ! S. Ang. a perdu ses tiges à Segrez.
Jasminum nudiflorum ? A.
— ochroleucum ? A.
— officinale ? A.
Laurus nobilis ?? A. S. malgré un abri a perdu ses jeunes tiges ; mais repousse.
Leycesteria formosa ?? A.
Ligustrum Japonicum ?? S. La plupart n'a pu que repousser du pied. Il est bien préférable d'employer le californicum espèce plus jolie, plus vigoureuse et d'une rusticité certaine.
Lonicera flava ? A.
— atrosanguinea ? A.
— Sinensis ?? A.
— standishii ? A.
Maclura aurantiaca ? A. ! S.
Mahonia fortunei ? S.
— glumacea ?? A.
— Nepalensis ? S. — mort à Avon ; a perdu ses feuilles à Angers.
— repens ? A. S.
— Leschenaultii ? Ang. a perdu ses feuilles.
Magnolia grandiflora ?? A ! Angers.
— glauca ? A. *id. id.*
— umbrella ? A. *ib. ib.*
— macrophylla ? A. *id. id.*
— oxoniensis ? A. *ib. ib.*

Morus multicaulis ?? A.
Paliurus aculeatus ?? A. ! S.
Pavia californica ? A.
Pernettya filifolia ?? A.
Phlomis fruticosa; peu souffert à à Segrez dans certaines parties du parc : mort dans d'autres,
— tomentosa ? S. *ib.*
Phillirea latifolia ? S.
Populus caroliniana ?! A.
— canadensis ?? A.
— græca ? S.
Quercus suber ? A.
— Ilex *ib.*
— macrocarpa *ib.* ! S.
— sclerocarpa ?? A.
Raphiolepis ?? Ang. repoussent du pied.
Spirea Blumei ?? A.
— decumbens *ib.*
— Lindleyana *ib.*
— Billardi ? A.
— californica *ib.*
— grandiflora *ib.*
— lanceolata *ib.*
— Rewesiana flore pleno *ib.*
— salicifolia *ib.*
Viburnum macrocephalum ? A ! S.
— plicatum ? A. ! S,
— dilatatum ?? A.
— Tinus ?? S. A. ? Ang.
Weigelia amabilis ? A. ! S.
— alba *ib.*
— foliis variegatis *ib.*
— splendens *ib.*
Wolkameria Bungei. Ce joli petit arbuste ne pourrait se cultiver à l'air libre si tous les hivers étaient semblables à celui-ci ; il a excessivement souffert à Segrez ; à Angers il a parfaitement repoussé.
Yucca Gloriosa ?? A. ! Ang.
— pendula *ib* ! Ang.
— glaucescens ? A. ! Ang.
Abies Brunoniana ?? A. ! S. Ang.
— Webbiana *ib.* ! S. Ang.
— Khutrow ? A.
— Pindrow *ib.* ! Ang.
— Douglasii *ib.* ! S.
Abies Jezoensis *ib.* ! Ang.
— nobilis *ib.* ! S.
Araucaria imbricata ?! A. — A Segrez les plus jeunes sont devenus jaunes et ont perdu leur extrémité ; les pieds forts n'ont pas souffert..
Cedrus deodora ?? A. ! S.
— robusta *ib.* ! S.
— crassifolia ? S.
— atlantica ?? A ! S.
Cryptomeria japonica ?? A. ? S.
— Lobbii ?? A. ! S.
— nana ?? A. ! S.
Cupressus funebris ?? A. S. — A réparé facilement, au printemps, le mal causé par les gelées.
— Lawsoniana ? A ! S,
Fitz-Roya patagonica ? S. ?? A.
Juniperus echinoformis ?? A.
— pyramidalis ? A.
— fragrans *ib.*
— macrocarpa *ib.*
Larix Griffithii. — Cette belle espèce n'a pas paru souffrir tout l'hiver ; mais nous avons dû pourtant attribuer aux fortes gelées le dépérissement observé au printemps.
— dahurica ?? A. ? S.
— sibirica ?? A. ! S.
— microcarpa ? A.
Libocedrus chilensis ?? A. ! S. Ang.
Pinus Gerardiana ? A.
— Leavana ? Ang.
— montezumæ ? Ang.
Salisburia adianthifolia ? A.
Saxegothea conspicua ?? A. ! S.
Sequoia gigantea ? A. ! S.
Taxodium sempervirens. A Segrez les jeunes pieds ont horriblement souffert. Les sujets plus âgés ont mieux résisté, quoique quelques uns aient été gelés presqu'entièrement, et n'aient pu que ervi-g pousser du pied,
moins avec une g
ueut onr. A Ang
mieux

A. Lavallée et Hérincq.

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME II, 2e SÉRIE.

1860.

NUMÉRO 1.

NUMÉRO 2.

NUMÉRO 3.

Numéro 4 et 5.

Numéro 6.

Numéro 7 et 8.

Numéro 9.

Numéro 10 et 11.

Numero 12.

PLANCHES COLORIÉES.

FIGURES NOIRES.

TABLE ANALYTIQUE.

Paris. — Imprimerie horticole de E. Donnaud, rue Cassette.